

Melissa Senate

Célibataire à New York



Melissa Senate

Célibataire à New York



**RED
DRESS
I N K®**



MELISSA SENATE

Célibataire à New York



**RED
DRESS**
I N K®

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Table des matières](#)

[Page de copyright](#)

[Dédicace](#)

[Remerciements](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

Épilogue

© 2001, Melissa Senate. © 2003, 2005, Traduction française :
Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél : 01 42 16
63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47
978-2-280-85002-5



*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*
SEE JANE DATE

Traduction française de
F. M. J. WRIGHT

*Ce roman a déjà été publié dans la même collection
en juin 2003*

HARLEQUIN®
est une marque déposée du Groupe Harlequin
et Red Dress Ink® est une marque déposée d'Harlequin S.A.

*Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

— ISSN 1761-4007

*A la mémoire de Gregory Pope, qui (entre autres contributions
à l'humanité en général, et à moi en particulier) a permis de
réhabiliter à lui seul le rendez-vous arrangé.*

Et à...

*mes parents, Linda et Neil Flechner,
mon frère, Joseph Senate,
ainsi qu'à ma sœur, Marge Liguori.
Avec toute mon affection.*

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer toute ma reconnaissance à mon éditrice, Joan Marlow Golan, pour les encouragements qu'elle m'a prodigués sans relâche, pour son soutien et son amitié (et sa connaissance de Forest Hills et de l'opéra).

Et je remercie bien entendu toute l'équipe de Red Dress Ink !

D'après *Cosmopolitan*, le magazine branché, l'inénarrable Howard Stern et... tante Ina, il existe à New York mille et une vieilles recettes pour trouver l'âme sœur... Sans avoir à embrasser cinquante crapauds. Ni risquer de passer la nuit avec un tueur en série. Ou, pire encore, se caser avec le premier venu.

Mais avec *moi*, rien ne marche. Je tomberai raide morte, seule-avec-mon-plateau-télé, terrassée par la déprime du samedi soir, avant même d'avoir pu embrasser mon sixième crapaud !...

Toujours célibataire à vingt-huit ans ! Mais *pourquoi* ?

J'entends d'ici les réponses. Ma copine Amanda, par exemple : « Mais enfin, Jane, tu n'as pas besoin d'un petit ami pour être heureuse. » Et elle alors ? Elle ne l'est pas, heureuse, avec *son* petit ami ?

Et Gwen, ma patronne (qui lui a demandé son avis, d'ailleurs ?) : « L'amour, c'est quand on ne le cherche plus qu'on le trouve. » Ben voyons... On ne me l'avait jamais faite, celle-là !

Eloïse : « Tu es trop exigeante. Remarque, c'est tout à ton honneur. » Sans commentaires.

Et Dana, ma cousine, plus jeune que moi et déjà fiancée : « Sois positive. Ton problème, c'est que tu vois tout en noir. » Quand on la connaît, on croit rêver...

Cosmo : « Il faut déballer tout ce qui ne va pas. » Quoi, par exemple ? Que je n'ai pas toute la panoplie des Wonderbra ?

Moi : « J'aurai beau suivre tous ces conseils, rien n'obligera celui sur lequel je flashe à m'aimer aussi. Ni même à m'accorder un second rendez-vous. »

Et tante Ina, c'est quoi déjà sa recette pour que je trouve l'homme de ma vie ? Mais oui, bien sûr, « ce jeune homme tout à fait charmant » qu'elle a rencontré dans le hall de l'immeuble de ma grand-mère. Il allait vider sa poubelle et... Mais j'aime autant la laisser vous raconter ça elle-même, puisqu'elle me hurle dans l'oreille depuis vingt minutes...

— Jane, ce n'est qu'un rendez-vous, me répète-t-elle en augmentant les aigus. Tu es invitée à un mariage, tu dances un peu, tu bavardes... et tu te retrouves avec trois cent mille dollars ! Ça ne vaut pas le coup d'accepter ce malheureux rendez-vous pour ta grand-mère ? Et pour moi ? Et l'argent, qu'est-ce que tu en fais ? Oh ! et puis après tout, fais ce que tu veux !

Sa voix est maintenant si stridente que je suis obligée d'éloigner le sans-fil de mon oreille. Mais je connais la suite par cœur :

— Très bien, Jane, reste célibataire. Ne te marie pas. Et tu finiras toute seule, comme ta grand-tante Gertie (paix à son âme !). Et moi qui ai promis à ta pauvre mère (paix à son âme !) de prendre soin de toi... Quand je pense qu'elle a travaillé toute sa vie pour t'élever après la mort de ton père... Le pauvre, mourir si jeune ! Et puis après tout, qu'est-ce que tu ferais de trois cent mille dollars ? !

Alors là, *touchée* ! Eh oui, ma chère, ma très chère tante toujours aussi culpabilisante, tu as touché un point sensible. J'en ai vraiment besoin de ce fric. Un loyer de sept cent soixante dollars par mois, c'est super bon marché pour New York... à peine le quart de mon salaire brut. Tous les

magazines vous le confirmeront, *Mademoiselle*, *Glamour*... et même le *Journal de Wall Street*, c'est le prix à payer pour se loger.

En plus, ça fait six ans que je dors sur le même futon miteux, depuis que j'ai quitté la chambre d'amis de tante Ina pour m'installer à Manhattan, juste après mes examens. Avec la coquette somme de trois cent mille dollars à la banque, je pourrais enfin me payer un vrai canapé-lit. Le futon, c'est ma tante qui me l'a offert. Elle a sauté sur l'occasion — mon nouvel appartement et ma réussite aux examens — pour me faire un cadeau. Je me souviens de la tête qu'elle a faite en découvrant mon minuscule studio de 3 mètres sur 6. Elle a froncé ses yeux bleu clair éternellement soupçonneux, comme si la pièce était emplie de cafards et de rats, puis s'est empressée de commander des barreaux anti-cambriolage sur mesure pour la fenêtre de secours, et de téléphoner à l'entreprise de dératisation la plus proche.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'autre de ce pactole ? Je sais ! Me relooker immédiatement : jeter aux ordures mes vieilles fripes et foncer chez DKNY en brandissant ma carte Gold. Je rêve de DKNY, c'est le top de l'élégance ; la marque des jeunes dynamiques et branchés. Mais c'est aussi un véritable gouffre pour mon misérable salaire...

— Jane Gregg, tu m'écoutes quand je te parle ?

Et tante Ina de pousser un profond soupir comme elle seule en a le secret.

Je m'aperçois que je suis en train de baver devant le paquet de Marlboro Light qui me nargue, là, sur la table, devant le canapé. Je meurs d'envie d'une cigarette, mais ma pauvre tante en aura une attaque si elle m'entend inhaler la fumée, et je l'aime trop pour la décevoir. Pour tout dire, elle ne sait pas que j'ai recommencé à fumer. En fait, je n'ai arrêté qu'une journée... il y a six mois. Mais évidemment à l'époque je n'avais pas pu m'empêcher de me vanter auprès d'elle de cet exploit. Jamais je ne l'avais vue aussi heureuse, sauf pour les fiançailles de Dana, sa fille, il y a deux ans. Comment lui dire que mon statut d'ex-fumeuse n'a duré que sept heures ?

— Oui, oui, je t'écoute... Tante Ina, j'aurais bien voulu le rencontrer, ce garçon, mais en fait je sors avec quelqu'un en ce moment...

Menteuse. Tu n'es qu'une grosse, une horrible *menteuse*.

— ... et ce ne serait pas du tout correct de sortir avec quelqu'un d'autre... Mais non, tu ne le connais pas... Non, je ne t'en dirai pas plus, ça porte malheur... Mais oui, il est gentil, et arrête de t'inquiéter pour l'argent de Mamie. Elle ne va tout de même pas me déshériter parce que je ne veux pas aller au mariage de Dana avec son ringard de voisin. De toute façon, ce n'est pas mon type, d'accord ?

— Elle a un rendez-vous !

Ma tante adore faire l'écho, répéter ce qu'on dit à la troisième personne.

— Ce n'est pas son type !

Je l'imagine en train de secouer sa tignasse rousse.

— Mais qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'as jamais rencontré Ethan. Il n'est pas du tout ringard ! C'est un jeune homme tout à fait charmant et, en plus, il a une très belle situation. Pas comme ces excentriques gominés et prétentieux avec lesquels vous sortez, toi et tes amies maigrichonnes. C'est un Texan, et là-bas on sait respecter les jeunes femmes. Oh ! et puis pourquoi user sa salive pour

rien ? Tu as raison, Jane, reste vieille fille jusqu'à la fin de tes jours !

J'essaye de me représenter Ethan Miles, l'Incinérateur, l'Homme-qui-valait-trois-cent-mille-dollars. Il ne doit pas ressembler à Brad Pitt ni à aucune autre de ces bombes sexuelles adulées des foules. D'accord, moi non plus je ne suis pas une bombe. Et ce n'est pas demain que je vais gagner le concours Miss New York. Mais au moins personne ne dit de moi « c'est une jeune fille tout à fait charmante ». Franchement, on sait tous ce que ça signifie...

En plus, Ethan Miles habite dans le Queens. Mon Dieu ! Juste à côté de ma pauvre grand-mère arthritique de soixante-seize ans, dont il n'est séparé que par une simple cloison. Peut-on vraiment épouser un homme qui habite dans le Queens, et dans un immeuble de vieux ? Et en plus, un Texan ! Si vraiment c'est un beau parti, pourquoi n'habite-t-il pas à *Manhattan* ?

C'est vrai, Mamie a hérité trois cent mille dollars de sa sœur Gertie, une vieille fille. Et tante Ina se fait du mouron. Elle a peur que Mamie, veuve de longue date, ne nous déshérite Dana et moi parce que nous n'allons pas la voir assez souvent. Mamie voudrait bien que nous lui consacrons tous nos dimanches à papoter autour de sandwiches au *pastrami*, d'une salade de pommes de terre et de quelques biscuits. Sans oublier les sacro-saints récitals de piano dans le living ! Seulement voilà, ce programme ne m'emballe pas, et c'est bien mon seul point commun avec ma cousine Dana, la fille unique de tante Ina. Dans les réunions de famille, Dana prend un malin plaisir à dire à tout le monde qu'à cause de ma langue de vipère je finirai vieille fille et qu'en plus je serai rayée du testament de Mamie. Là-dessus sa mère y va généralement de son éternel couplet sur la vie qui m'attend, seule, avec mes malheureux vingt-six mille dollars de salaire.

Ce que tante Ina n'a pas l'air de comprendre, c'est que j'ai un super plan. Et que même s'il échoue misérablement, j'ai quand même droit à une augmentation de quatre pour cent d'ici trois mois. En ajoutant ma prime de fin d'année de cinq pour cent, j'aurai gagné un peu plus de vingt-huit mille dollars sur l'année. Pas mal, non ? D'après ma copine Amanda, pour bien gérer sa carrière il faut que les premiers chiffres du salaire correspondent à l'âge. C'était mon cas : *vingt huit ans, vingt-huit* mille dollars. Encore que... J'aurai bientôt vingt-neuf ans. En février.

— T'es-tu enfin décidée à acheter tes chaussures pour le mariage de Dana ? N'oublie pas que tu es *demoiselle d'honneur* !

Tante Ina croit que le titre de « demoiselle d'honneur » est une distinction honorifique. Quelle blague !

— Si tu as besoin d'argent, *surtout*, ne te gêne pas avec moi. Elles sont hors de prix, ces chaussures, même celles qui ne sont pas en cuir !

C'est vrai. Cent trente-cinq dollars, au bas mot.

— Je sais. Je sais. Des escarpins satinés, couleur fleur de pêcher, avec des talons aiguilles de six centimètres. Ne t'en fais pas, tante Ina, je m'en occupe !

— Elle dit qu'elle s'en occupe, comme d'habitude !

La voix de tante Ina est de plus en plus éraillée. Il est évident qu'elle ne me fait absolument pas confiance pour cette histoire de chaussures. C'est quand même un peu vexant... Et elle ne me fait pas mystère de ses pensées :

— Dis donc, ma petite fille, ton dernier essayage a lieu samedi prochain, et tu es la seule à

n'être pas *entièrement* équipée...

On croirait que je vais partir trois mois faire du trekking au Népal ! Mais tante Ina s'agite de plus en plus ; c'est qu'elle ne plaisante pas ! Cette fois, elle hurle dans le combiné :

— Mais qu'est-ce que tu attends ? Que tes chaussures arrivent par magie dans ton armoire ?

Eh bien, oui ! C'est exactement ça... mais je suis trop fatiguée pour lutter.

— Oui, oui, tu as raison, je les achète ce week-end, ça te va ? Ma copine Eloïse vient faire du shopping avec moi. Et les chaussures, c'est son truc.

— Eloïse, c'est bien celle qui sort avec des *étrangers* ?

Là, c'en est *trop* ! Je me faufile vers la porte sur la pointe des pieds, et je frappe quelques coups bien sonores.

— Tante Ina, tu entends ? J'ai de la visite : je dois vraiment te laisser.

— Chérie, écoute-moi, me chuchote tante Ina, comme s'il y avait une oreille indiscreète chez elle (et pas celle d'oncle Charlie). Ethan Miles et toi avez reçu chacun une invitation pour le mariage de Dana. Est-ce si terrible d'arriver avec lui à l'hôtel Plaza et de s'asseoir à sa table ? Cela fera plaisir à ta grand-mère. Et même si tout le monde croit que vous êtes ensemble, où est le mal ? Tu te sentiras plus à l'aise, crois-moi.

Seuls les gens mariés et les célibataires d'un certain standing pourront venir accompagnés au mariage de la Princesse Dana. Les losers dans mon genre — ou comme Ethan Miles apparemment — n'ont qu'une invitation pour *une* personne. L'idée, c'est qu'à 225 dollars par tête, Dana n'a pas l'intention de bourrer de caviar et d'ortolans le premier venu.

— Alors, je le lui donne, ton numéro de téléphone ? Pas question à ton âge d'assister seule à un mariage. Tu ne trouves pas que ce serait gênant ?

Ce qui est *gênant*, c'est plutôt ce genre de réflexion. Je n'ai que vingt-huit ans, quand même ! Pas trente-deux.

— Tante Ina, je me tue à te dire que *je vois quelqu'un*. Ce ne serait pas correct d'aller au mariage avec cet Ethan, d'accord ? Bon, maintenant, je dois vraiment y aller. Bisous. Bye !

Même au risque de n'avoir jamais d'autre rendez-vous, je ne sortirai pas avec l'Incinérateur, ça, *jamais* ! Plutôt mourir ! Et pas question de l'amener comme chevalier servant le 2 août au mariage de Dana. Un mariage en grand tralala... aussi excitant qu'un concours de sieste ! Et qui me gâche déjà la vie deux mois à l'avance. J'imagine la jubilation de la mariée en voyant que j'ai été obligée de prendre pour cavalier le *voisin de ma grand-mère*. Le type de mec qui vit dans le Queens, nourrit le chat de ses voisins les petits vieux et va vider sa poubelle au vu et au su de tout le monde !

D'autant qu'aller à ce mariage ne m'emballe pas des masses... Pour être franche, ce qui m'embête le plus, c'est d'être demoiselle d'honneur. La robe, ce n'est pas vraiment un problème, même si personnellement j'aurais choisi une autre teinte que « fleur de pêcher ». Il faut dire que ce n'est pas très seyant. Mais bon, ce n'est pas *mon* mariage, comme tante Ina ne manque pas de me le rappeler chaque fois que j'ose faire une remarque sur les choix déplorables de Dana. Avec cette couleur, j'ai l'air d'avoir des yeux de cochon, et mes cheveux paraissent tout ternes. Déjà que je ne suis pas un prix de beauté... Enfin, il y a au moins un point positif : j'échappe à la traîne...

Et puis, ce choix du Plaza. Qui aurait l'idée de se marier là-bas ? Personne. C'est complètement surfait. Cela doit coûter dans les cinq cent mille dollars... alors à moins d'être Ivana Trump, et encore ! Même son Donald de mari n'en aurait pas eu les moyens. Et pourtant, l'hôtel lui appartient !

Non ! En aucun cas Dana Dreer — de la lignée des Dreer de Forest Hills — n'aurait dû choisir de se marier au Plaza. Surtout à vingt-quatre ans !

Au fait, j'ai oublié de vous dire que son fiancé, Larry Fishkill — trente ans et déniché je ne sais où — a créé une start-up qui, dès son introduction en Bourse, a fait de lui un multimillionnaire (à l'époque, c'était encore possible...).

Heureusement, je ne suis pas censée amener un cavalier. Je serais bien piégée... je n'ai pas d'ami. Pas même un gay ! Vous imaginez l'humiliation, si on m'avait proposé de venir accompagnée !

Après avoir poussé un soupir à fendre le cœur — c'est devenu un tic chez elle — tante Ina finit par raccrocher. Je repose le sans-fil sur son socle et reprends là où j'en étais, à savoir choisir la tenue idéale pour demain. Il est déjà 9 h 30, j'ai donc presque dix heures devant moi pour me décider. L'heure est grave, car nous sommes à la veille du Jour J ! Je vais réaliser demain les trois choses qui comptent le plus dans ma vie :

Décrocher une promotion.

Je rendez-vous demain matin à 9 heures précises avec William Remke, le président de Posh Publishing. Employée obscure, je bosse comme une folle dans cette maison d'édition depuis six ans, trois en tant que « secrétaire d'édition » et trois comme « assistante d'édition ». Quelqu'un peut-il m'expliquer la différence ? Si jamais je ne passe pas « éditeur associé », qui sait ce que je suis capable de faire ! M'accorder une demi-heure de plus pour le déjeuner ? Ou utiliser des tonnes de papier à en-tête comme brouillon ? En tout cas, je marquerai le coup, c'est sûr.

Séduire l'Homme de ma vie.

Depuis des années, je fantasme sur Jeremy Black, mon patron par intérim (ma patronne, la vraie, est en congé de maternité). Jeremy est vice-président et directeur éditorial de la Posh. C'est un célibataire endurci de trente-sept ans, le portrait craché de Pierce Brosnan. Tellement craquant avec ses airs d'acteur de cinéma que j'ai du mal à bredouiller trois mots et à le regarder droit dans les yeux en même temps. Ce qui explique sans doute son indifférence totale à mon égard. Sauf quand il inonde ma corbeille de manuscrits sans intérêt envoyés par des hordes de prétendus auteurs en quête de reconnaissance.

Me débarrasser de mon ennemie jurée.

Comment ! C'est surtout à cause d'elle que je voudrais prendre du galon. Natasha Nutley est une célébrité de seconde zone... J'ai été nommée par la Posh responsable de la publication de son autobiographie à scandale ! Est-ce que je vous ai dit que la Tache — oh ! pardon, Natasha — et moi avons été à l'école et au lycée ensemble ? Je la hais cordialement depuis mes douze ans, parce qu'elle est grande et ultra-mince. Pas question de laisser *Natasha-la-Tache* me prendre pour une ratée. Je ne suis pas plus bête qu'une éditrice senior qui se fait cent mille dollars par an et passe ses vacances d'été dans le coin chic des Hamptons, flanquée d'un soupirant très beau, très brillant et très attentionné...

— Jane !

C'est Eloïse. Elle est pile à l'heure. Je traverse en courant le couloir d'un mètre carré qui débouche sur ma minuscule cuisine, et m'agenouille sur le lino noir et blanc pour ouvrir le placard sous l'évier. La tête au-dessus de la mini-poubelle, je lance un retentissant : « Je suis là ! Monte me rejoindre, j'ai besoin d'aide ! Et n'oublie pas ta crème de soins *Spécial cheveux raides* ! »

— Donne-moi dix minu-u-u-tes ! me répond en écho la voix d'Eloïse des profondeurs du placard.

Eloïse Manfred habite l'appartement du dessous. Les murs, les planchers et les plafonds sont si minces que nous pouvons discuter toute la nuit d'un appartement à l'autre... à condition qu'Eloïse oriente sa voix vers le plafond de sa cuisine, et que moi j'ouvre mon placard sous l'évier. Si jamais l'une de nous deux est assassinée dans sa cuisine, l'autre peut appeler police-secours. C'est ce que j'ai tenté d'expliquer un jour à tante Ina, quand elle a appris que mon immeuble n'avait pas de gardien. Mais ça n'a pas eu l'air de la rassurer. Bizarre...

Eloïse travaille avec moi chez Posh Publishing. Une semaine après mon arrivée, je lui ai dit que je cherchais un appartement, et elle m'a appris qu'il y en avait un de libre juste au-dessus de chez elle, identique au sien (elle m'a montré la photo). Ce que j'ai surtout retenu à l'époque, c'est que le loyer était bloqué. Je me suis donc ruée chez le propriétaire avec toutes mes économies en liquide, l'épargne de toute une vie... l'équivalent de presque un mois de loyer plus un mois de caution (j'ai dû emprunter deux cents dollars à tante Ina). En échange du liquide, d'un chèque de crédit en bonne et due forme et de la signature d'un bail de deux ans, à moi la grande vie... dans un studio de 20 m² ! Pour ce qui est de la déco, mieux vaut aller chez Eloïse, qui n'est pas assistante-Direction artistique pour rien (quel titre ! Presque pire que le mien). Cette fille a un talent fou : elle crée les objets les plus insensés avec des écrans achetés aux Puces, des rideaux de soie vaporeux et de vieilles photos noir et blanc jaunies et piquées.

Depuis six ans que je vis au 818 E de la 81^e, j'ai toujours la même table, la Parsons en plastique rose fluo que j'avais achetée pour le dortoir de mon collègue.

Vous vous demandez comment je peux payer mon loyer avec mon maigre salaire (lequel était encore plus misérable il y a six ans). La solution est simple : un minimum d'organisation... et des cartes de crédit. Tante Ina m'a appris deux ou trois astuces pour bien gérer mon budget, et je les ai mises en pratique. Ça marche ! Chaque mois, je reçois mon salaire en deux fois. Avec le premier chèque, je mets de côté la moitié de mon loyer et je règle les factures courantes ; le second chèque paie la deuxième partie. Je verse un petit quelque chose sur mon compte épargne. Le reste, je l'utilise pour mes frais divers et mes sorties.

Les vêtements, les chaussures, et les achats pour l'appartement, je les règle par carte de crédit. Il faut dire que j'en ai quatre : la Visa et celles des magasins Ann Taylor, Macy's et Bloomingdale (la seule chose que j'ai achetée chez eux, c'est un produit de maquillage M.A.C ! Mais je suis quand même contente d'avoir leur carte). Bref, grâce au système de tante Ina, je me débrouille pour ne pas finir interdit bancaire...

J'entends Eloïse fermer sa porte et grimper l'escalier raide menant au sixième étage. Tiens, la voilà qui s'arrête, revient sur ses pas et ouvre de nouveau sa porte. Elle doit avoir oublié la lotion après-shampooing...

Il y a une chose que j'aime par-dessus tout chez cette fille, c'est qu'avec deux ans de plus que moi — elle a passé le cap fatidique des trente ans — elle se fiche complètement d'être toujours célibataire. Au contraire, elle savoure sa liberté et tous ses bons côtés. Son carnet de rendez-vous est plein à craquer : des jeunes, des moins jeunes, des beaux, des moches, des Monsieur Muscles, des petits, des chauves, des chauds lapins... De toutes les nationalités, de toutes les couleurs, de toutes les professions.

Tante Ina a rencontré Eloïse une fois, chez moi. Nous avons décidé de faire toutes les trois une petite virée dans le New Jersey pour visiter quelques magasins-dépôts de stylistes.

C'était la période « dark » d'Eloïse... Elle était descendue avec Abdul pour nous présenter, et c'est à ce moment-là qu'Ina est arrivée. Ma tante a jeté un œil sur la nouvelle conquête de ma copine... et lui a conseillé de prendre la Seconde Avenue jusqu'à la 42^e Rue, puis de traverser la ville pour rejoindre le Tunnel Lincoln... Abdul, qui parlait un anglais maladroit, a acquiescé poliment avec un sourire, sans avoir compris un traître mot de ce qu'elle venait de lui dire. Il n'était d'ailleurs pas le seul... jusqu'à ce qu'Ina me souffle à l'oreille : « Rassure-moi, c'est bien le chauffeur du car ? » J'ai retenu ma respiration, mais Eloïse a éclaté de rire et embrassé Ina sur la joue. Pour Eloïse, Ina c'est quelqu'un ! Une raison de plus pour moi de l'aimer.

En ce moment, ma copine sort avec un émigré russe, un coiffeur visagiste nommé Serge. Pour vous le situer, c'est un peu John Travolta version Europe de l'Est. Ils se connaissent depuis trois mois, et il est en adoration devant elle. Serge est un gentleman de l'ancienne école, le style à se lever quand une femme entre dans la pièce. Il offre des fleurs à Eloïse à chacun de leurs rendez-vous et la complimente sur ses efforts — pourtant pathétiques — en matière de cuisine. Il y a un mois, il s'est enthousiasmé sur la nouvelle coiffure qui fait fureur à Moscou et Eloïse, qui se prête volontiers à toutes les expériences, l'a laissé officier. Quand il a fait pivoter le fauteuil pour qu'elle se contemple dans la glace, elle a découvert un look à la Jennifer Aniston, un peu le style *Friends* des années 95. Elle n'a pas eu le courage de dire à Serge qu'en Amérique, *Friends* date un peu... Et qu'elle avait déjà cette coiffure il y a belle lurette (toutes les nanas un peu branchées des Etats-Unis aussi, d'ailleurs...).

Eloïse frappe trois fois à la porte, comme à son habitude. Je libère le gros verrou, débloque les trois petites serrures, et je fais glisser la barre de sécurité. Elle a l'air radieux, ses yeux noisette sont pétillants : l'annonce pour moi d'une bonne nouvelle. Elle adore faire plaisir. « Ne me dis pas non », m'ordonne-t-elle. Elle tend les bras et ouvre les poings : dans chaque main, une boucle d'oreille avec un diamant d'un carat scintille sous mes yeux. Sa mère lui a légué ces bijoux à peine quelques semaines avant de mourir d'un cancer. Ils sont ce qu'Eloïse a de plus précieux. Je sais la somme d'amour que cela représente pour elle, ce dernier cadeau de sa mère. Je ferme les yeux un instant. Eloïse dissimule derrière un petit rire l'émotion qui la gagne, elle aussi. Un jour, je lui ai demandé si ce n'était pas le fait d'avoir toutes les deux perdu notre mère des suites d'un cancer qui avait forgé notre amitié. Elle m'a donné raison. Quand maman est morte, j'avais dix-neuf ans et j'étais au collège, étudiante en deuxième année. J'avais déjà perdu mon père à l'âge de neuf ans. Eloïse aussi avait neuf ans quand sa mère est décédée. Elle n'a jamais parlé de son père, mais je la sais très proche de sa grand-mère maternelle.

— Tu porteras ces boucles demain. Et ne discute pas, m'annonce Eloïse en fermant la porte derrière elle.

Sur ce, elle sort le tube de crème de la ceinture de son jean et le pose sur la table.

— Natasha ne pourra pas ne pas le remarquer. Pour elle, le *message* sera clair : tu es passée éditeur senior.

J'essaie les boucles à mes oreilles, et rejette les cheveux en arrière — pour qu'Eloïse puisse juger de l'effet — en bredouillant un *merci* à peine audible. Puis j'admire à mon tour l'éclat des diamants dans la grande glace fixée au dos de la porte de ma salle de bains.

— Mais d'après toi, Eloïse, est-ce que le *message* peut être aussi : « Eh oui, moi j'ai de *vraies* amies ! Et vlan ! Prends ça dans les dents, ma chère Natasha » ?

Eloïse pouffe. « Message » est le mot en vogue chez Posh Publishing. Pour décider si tel ou tel livre vaut la peine d'être publié, les grands manitous (je parle de William Remke et Jeremy Black) ont un critère : l'ouvrage doit véhiculer un *message* qui incite les gens à l'acheter.

L'an dernier, ma patronne, Gwendolyn Welle — *éditeur senior, s'il vous plaît* — m'a collé dans les mains l'autobiographie d'un ancien enfant-star du cinéma qui disait : « Lisez mon histoire, et vous allez prendre un sacré coup au moral ! » Le livre, intitulé *Le Gosse des Sitcoms : l'échec d'une vie*, a atteint le vingt-troisième rang de la sacro-sainte liste des best-sellers du *New York Times*. Ce qui, pour la Posh Publishing, équivalait à un véritable succès. Excité comme un pou, Remke a organisé une grande fête au bureau pour célébrer l'événement. En tant que responsable de l'ouvrage, j'ai eu droit à... une permission de deux heures pour le déjeuner (le top, non ?). Gwen, qui avait fait l'acquisition du manuscrit — mais seulement un quart du travail —, a eu une augmentation indécente. Quant à Jeremy, qui n'avait rien fait du tout si ce n'est donner le feu vert à la transaction, il a eu droit à une interview spéciale dans la revue *Publishers Weekly*, avec sa photo en quart-de-page (et quelle photo !). On l'a présenté comme « l'esprit brillant qui veille au succès de la collection *La Vraie Vie* des Editions Posh ». Rien que ça !

Remke, lui, a reçu des tonnes de stock options de notre maison-mère.

Une grande chaîne de télévision est en train d'adapter le livre en téléfilm. Nous imaginons, Eloïse et moi, le jeune acteur du rôle-titre sombrer lui aussi dans l'enfer de la rue et de la drogue ! Nous plaisantons, mais en fait, cela n'a rien de drôle... Eh ! attendez une minute ! J'y repense. A moi aussi ça m'a rapporté quelque chose d'être le chef de ce projet : une dépression d'une semaine.

Eloïse se dirige vers la cuisine et se met à fouiner dans le frigo. Elle revient avec du thé glacé, et s'affale sur les coussins pastel du futon qui encombre ma chambrette, un des coussins bien calé sur l'estomac.

— Bon, maintenant faisons le point. Qu'est-ce qui est le plus important ? me demande Eloïse en repoussant sa cascade de mèches auburn à la Jennifer Aniston. Impressionner Natasha-la-Tache, décrocher une invitation de Jeremy ou obtenir cette promotion de Remke ?

La promotion, sans aucun doute. Je sirote une gorgée de thé et rends la bouteille à Eloïse. Cette promotion m'évitera de mentir à d'anciens copains de classe plus ou moins connus, qui ignorent tout de la médiocrité de ma situation à vingt-huit ans. *En plus*, elle impressionnera Jeremy. Et qui sait ? Peut-être me proposera-t-il de sortir avec lui pour récompenser mon travail et mon dévouement à la famille Posh ? On peut toujours rêver...

— Cette promotion, c'est la clé de tout, dis-je en sautant sur le paquet de Marlboro Light.

Mais, maladroite comme je le suis, je manque de peu de renverser la table. Eloïse réussit à sauver *in extremis* la bouteille de thé. Ouf ! Si cette maudite table n'était pas aussi instable... Impossible d'en acheter une autre un peu plus classe tant que je n'ai pas un deux pièces. En attendant, je suis obligée de la déplacer tous les soirs pour pouvoir déplier le futon (que je replie naturellement tous les matins). C'est ça la routine de la vie en studio.

— Zut ! C'est la dernière !

Sur cet amer constat, j'allume la cigarette et inhale une longue bouffée avant de rejeter la fumée vers le plafond.

Eloïse m'arrache la cigarette de la main et prend le relais, non sans un : « Cette fois, il faut vraiment qu'on arrête »... Ce refrain, je l'entends à peu près une fois par semaine... Et ça fait dix ans que ça dure...

— C'est vrai que descendre et remonter six étages pour acheter un paquet, ça montre le degré d'esclavagisme auquel nous sommes réduites, nous les femmes modernes et indépendantes de ce XXI^e siècle. Quelle plaie !

— On pourrait peut-être demander à la *bodega* du coin de nous en livrer ? Après tout, on est bien à l'ère du *tout à domicile* ?

— Parce que tu crois qu'ils vont se déranger pour *un* paquet de cigarettes, ironise ma copine en examinant ses mèches une à une pour traquer le cheveu fourchu.

— Tu sais très bien que le type qui fait le service de nuit a un faible pour toi. Chaque fois qu'on entre, il a les yeux rivés sur ton décolleté.

Pourtant, ses seins sont bien plus petits que les miens. Mais c'est elle qui attire le plus les hommes. Sans doute parce qu'elle porte des pulls super moulants. Moi, je suis style sobre — tailleur Zara, chaussures Orcade. Mais son statut d'artiste permet à Eloïse d'échapper au look de la gentille *working girl*.

Elle me fait signe de lui repasser la cigarette.

— Alors demain, tu as rendez-vous à la première heure avec Remke, c'est bien ça ? Nerveuse ?

Je hoche la tête en pensant à ce qui m'attend demain. Ce *vendredi* sera *le* vendredi. Une rencontre qui va décider de mon sort, ce qui est en fait drôlement risqué. Si jamais Remke me rit au nez — au propre ou au figuré — il va me gâcher mon week-end, et ma vie. Je me regarde avec anxiété dans le miroir.

— Tu l'auras, ta promotion. Tu la mérites, m'assure Eloïse. Tout ce que tu as à faire, c'est plaider ta cause. Ne te laisse surtout pas intimider, Jane.

Facile à dire. S'il y a quelqu'un d'*intimidant*, c'est bien William Remke. Le New-Yorkais type, cultivé, raffiné, trop peut-être. Il ressemble un peu — mais en moins bien — à l'acteur Blake Carrington de cette vieille série télé *Dynastie*. Remke est toujours tiré à quatre épingles : le cheveu bien en place, le costume impeccable. Même sa corbeille est nickel. Il aime que son « équipe » adopte son style, pour se retrouver en elle. Résultat : tout le monde à la Posh est habillé pareil : tailleur strict pour les dames, costume sombre pour les messieurs. Pas question de porter des couleurs vives.

Moi, j'ai pris Gwen pour modèle. Logique, puisque je rêve d'avoir le même poste. Je m'habille comme elle, j'arrive à la même heure, je repars si possible un poil après elle. J'ai même sacrifié mes succulents sandwiches maison jambon-fromage arrosés de Coca pour me mettre au thé vert et aux salades exotiques. Elle connaît la recette du succès, et je suis prête à tout pour la connaître aussi. Enfin à presque tout. Je ne vais quand même pas me ruiner... Madame s'habille DKNY... Là, mes forces m'abandonnent : je tuerais pour du DKNY, mais je *ne peux pas* suivre... Heureusement Eloïse, qui est une styliste-née, fait de son mieux pour m'aider. Elle n'a aucun mal à avoir du style. C'est inné chez elle. Sans doute parce qu'elle est d'ici, de Manhattan (école privée dans l'Upper East Side, etc. etc.). Quand elle était adolescente, elle était dingue d'Anna Wintour, la célèbre rédactrice en chef de *Vogue*. Moi, mes modèles au lycée, c'étaient Natasha Nutley et l'actrice Fran Drescher, celle qui joue dans *Une nounou d'enfer*. Natasha parce qu'elle représentait tout ce à quoi j'aspirais. Et Fran parce qu'elle venait du Queens, comme moi.

Après mes études à Forest Hills, j'ai changé. Qui a dit qu'à compétences égales, les chances étaient égales, que vous veniez du Queens ou de Manhattan ? Un politicien, sans doute ! En tout cas, cela ne s'applique pas à moi. On ne peut pas se faire un nom dans le monde de l'édition new-yorkais si l'on vient des quartiers populaires. L'étiquette vous colle à la peau. Il m'a donc fallu travailler dur pour faire oublier mes origines. Plus la moindre trace d'accent du Queens. Parfois, je me demande même si ma propre mère me reconnaîtrait ! Je pense qu'elle serait fière de moi. Virginia Gregg disait toujours qu'on entendrait parler de moi un jour, que je deviendrais quelqu'un. Tante Ina, elle, ne cesse de me dire que je travaille trop dur. Mais elle ne sait pas à quel point *c'est dur* !

— Ça y est, je craque ! Je vais descendre me l'acheter, ce paquet de cigarettes, explose Eloïse en exhalant un superbe rond de fumée avant de jeter le mégot dans le cendrier. Je reviens tout de suite.

Je déverrouille la porte, pas mécontente qu'elle se dévoue car j'ai besoin de cigarettes pour tenir le coup. Demain est un jour capital pour moi : le rendez-vous avec Remke, mon premier déjeuner d'affaires avec Natasha. Sans compter que demain est un vendredi. C'est ma dernière chance pour que Jeremy s'aperçoive enfin que j'ai un corps de femme pas trop mal fichu, et qu'il me demande de sortir avec lui samedi soir.

Alea jacta est !

Je jette un coup d'œil dans la glace. Que puis-je faire de plus pour que Jeremy Black me trouve séduisante ? Gwen m'a dit un jour que je ressemble à la fille de *That Girl*. Le seul souvenir que j'ai de ce sitcom — j'étais toute petite — c'est que maman était complètement accro. Elle n'en ratait pas un épisode. Je suppose qu'il devait y avoir une ressemblance entre moi et la jeune actrice Marlo Thomas. J'avais les mêmes yeux bruns pétillants. Les mêmes cheveux châtain foncé brillants, qui descendaient jusqu'à mes épaules. Le même teint pâle. Mais de là à dire que j'étais *That Girl*... Plutôt la Femme Invisible, oui. Du moins pour Jeremy Black.

Tante Ina a peut-être raison, après tout. Je dois en faire trop. Plusieurs fois par semaine, je porte des lunettes — dont je n'ai aucun besoin — pour avoir le look plus *éditeur*. Gwen aussi porte des lunettes, mais elle, il se peut qu'elle en ait vraiment besoin. Sur mes ongles courts, je mets du vernis rose pâle, depuis que maman a lu dans une revue un article sur Jacqueline Kennedy Onassis.

Elle disait que les ongles des mains devaient avoir la couleur des « chaussons de danse » ; en revanche, le rouge classique était conseillé pour les pieds. Maman était fan de Jackie autant que moi de Fran. Dieu merci, je n'avais pas copié mon look sur celui d'*Une nounou d'enfer*.

Je m'examine dans le miroir, de haut en bas, de droite à gauche. Franchement, je me trouve plutôt mignonne. Très mignonne, même. Pas une « bombe sexuelle », il ne faut rien exagérer, même avec beaucoup d'imagination...

Il y a quelques mois, j'ai vu Jeremy sortir d'un restaurant, enlaçant une femme qui ressemblait au top model Heidi Klum. Elle n'avait rien de terrible, si ce n'est un postérieur parfait. Autant ne pas me leurrer, *jamais* Jeremy Black ne portera deux fois son regard sur moi, si ce n'est pour me demander de faire des photocopies. Ou une relecture attentive du manuscrit de la petite amie du frère du cousin de la sœur de son meilleur ami.

Voilà que je me tire la langue dans le miroir, comme si j'avais encore douze ans. Je me laisse tomber sur le futon en soupirant bruyamment. A cet instant précis, je me prends à regretter de n'avoir pas de chat à câliner (le chat, c'est l'animal de compagnie favori des célibataires, c'est bien connu). Car il n'y a rien pour me réconforter dans ce studio, à part une photo de moi à huit ans avec mes parents. Vous me voyez serrer une photo dans mes bras ?

— Me re-voilà ! lance Eloïse à travers la porte.

Je re-déverrouille. Elle entre d'un pas mal assuré, hors d'haleine.

— Ces satanés escaliers vont finir par nous tuer avant les cigarettes, dit-elle en jetant le paquet sur la table. Bon, maintenant, passons aux choses sérieuses ! Il faut penser à ta promo. D'abord, le maquillage, ensuite tes cheveux, et enfin la tenue. Je pencherais pour le tailleur noir avec la veste courte et...

Je prends Eloïse dans mes bras et la serre au point de l'étouffer. C'est elle mon réconfort, quand je n'ai pas le moral.

— Attends, il faut chercher l'inspiration pour la touche finale.

Quoi de mieux que le « CD du Millénaire » des Backstreet Boys ? Eloïse se met à rire. Je l'ai remisé dans mon minuscule appartement depuis que Remke s'échine à convaincre le moins connu et le moins médiatisé des Backstreet Boys (c'est lequel ?) d'écrire son autobiographie. Un ramassis de *on m'a dit* et de *je vais tout vous dire*. Remke n'était pas sûr du tout qu'un chanteur de dix-neuf ans au physique avantageux puisse avoir des talents d'écrivain.

Je commence à fredonner un des airs avec Eloïse, et la magicienne du maquillage se met à l'œuvre. Je suis sa progression dans le miroir. Il faut que je sois à la fois chic et sophistiquée, mais naturelle !... La poudre teintée de texture légère qu'elle m'applique par petites touches sur les joues me donne un teint un peu hâlé.

Une heure plus tard, debout devant la glace, j'esquisse un sourire timide à l'adresse d'Eloïse. Elle se penche en arrière pour mieux m'admirer, l'air satisfait. Puis elle réajuste ma veste de tailleur noire et le petit foulard autour de mon cou.

— Comme ça, ma petite, le *message* est clair : « Je *veux* cette promotion. »

Il ne me reste plus qu'à refaire tout ça moi-même demain matin à 7 h 30...

Un cri strident me tire de mon sommeil.

— Ah, a-aaaaaaaah !

J'ouvre un œil hagard, aussitôt éblouie par les chiffres rouge fluo du cadran de mon réveil. Il est 6 h 38.

La vie sexuelle de « Mister Opéra » va gâcher ma chance d'avoir de l'avancement. Cette dernière heure de sommeil, j'en avais vraiment besoin ! Toute la nuit, je me suis tournée et retournée dans mon lit, à mettre au point mon discours d'ouverture pour William Remke. Il était déjà presque 2 heures du matin quand j'ai enfin sombré, bercée par les ressorts du sommier de Mister Opéra et les gémissements de sa *Céleste Aïda*. Heureusement, j'ai pu dormir jusqu'au déclenchement de l'orgasme de sa petite amie, qui ce matin ne ménage pas les décibels ! J'entends ses petits cris étouffés entrecoupés de *oh oui !* et de *aah !* éloquents.

Mister Opéra habite de l'autre côté du couloir. Nous avons un mur en commun, celui contre lequel est collé mon futon. J'ignore totalement le vrai nom de ce monsieur. Ou plutôt si, je connais son nom de famille — Martinelli — mais seulement l'initiale de son prénom, D. Grâce à l'étiquette poisseuse de sa boîte aux lettres et de sa porte. A travers la cloison, je ne perds pratiquement rien de ce qui se passe chez lui. Je sais tout, notamment, de son obsession pour l'opéra (c'est parfois pénible, mais dans l'ensemble plutôt relaxant). J'ai eu droit à tout le répertoire. Il lui arrive de tambouriner sur le mur quand j'ai le malheur d'écouter un peu de musique yé-yé, lui qui met la sono à fond pour écouter *Carmen* et s'en donne à cœur joie avec sa dulcinée sans se préoccuper de sa voisine ! D'après moi (et Eloïse), il doit ressembler à Ricky Martins. Franchement *qui d'autre* peut faire crier une femme comme ça ?

Depuis six ans que je vis de l'autre côté du mur, je ne l'ai jamais vu. Je ne connais d'ailleurs aucun de mes voisins à part Eloïse, bien sûr, et deux autres célibataires, une qui habite au deuxième étage, l'autre au quatrième. Je ne les croise pas souvent.

— Aaaaaaaa...h !

Domage qu'elle ne crie pas son prénom. Je saurais au moins à quoi correspond le D.

Mister Opéra m'a peut-être rendu service en me réveillant si tôt. Je vais mettre à profit cette heure de bonus pour me préparer et avaler autre chose que mes sempiternels beignets fourrés à la crème et au fromage.

— Ah, oui ! Oui-iiiiiiiiiiiiiiii !

Parfois, je me demande qui, à New York, peut avoir une vie sexuelle aussi misérable que la mienne... La dernière fois que je me suis retrouvée nue dans le lit d'un homme, c'était avec « le Mercenaire » (surnom donné par Eloïse). Un collègue de travail de Jeff, le petit copain de notre amie Amanda. Je suis sortie avec lui deux fois. Et au second — et dernier — rendez-vous, j'ai enfreint ma règle d'or : ne jamais coucher avant le quatrième rendez-vous. Au matin, il m'a servi un café instantané et un muffin anglais sur ce que j'ai pris pour une table basse... en réalité une pile de revues qui dataient de l'époque de Neandertal. J'ai commis l'erreur de manifester mon étonnement... Nous avons commencé à nous disputer comme deux chiffonniers, et après un bref « Très bien ! » de part et d'autre, j'ai quitté son appartement en claquant la porte. C'était le

quatrième garçon que Jeff m'avait présenté, il y a déjà presque deux ans ! Depuis cet épisode, il a cessé de me présenter ses amis.

Deux ans que je n'ai pas fait l'amour. Et encore, la dernière fois, c'était loin d'être le top.

— Ooooooooooh !

Tiens, d'habitude Mister Opéra ne participe pas au bruitage, lui. Pas comme ses partenaires...

Le réveil sonne, et je décide de le laisser sonner pour couvrir les *ah !* et les *oh !* de mes voisins.

Aussitôt, Mister Opéra se met à cogner contre le mur. J'arrête la sonnerie.

Dites, le « D », ce ne serait pas le D de Débile, des fois ?

Je m'allonge de nouveau sur mon lit et je ferme les yeux. J'ai vraiment autre chose à faire qu'à pleurer sur ma vie sexuelle. Par exemple, imaginer que Jeremy est Mister Opéra, et moi sa torride Aïda.

— Jaaane !

Je me retourne et tombe nez à nez avec Morgan Morgan, l'assistante de Remke et de Jeremy. Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est son vrai nom. Elle raconte à tout le monde que Morgan est le nom de jeune fille de sa mère et le nom de famille de son père. Ses parents ont donc décidé de l'appeler Morgan Morgan parce qu'on ne lutte pas contre le destin. Moi, je pensais que...

— William peut te recevoir maintenant, Jaaane.

Chaque fois qu'elle prononce mon nom, elle traîne la première syllabe avec l'accent plaintif de Long Island. A vingt-deux ans, fraîchement sortie du Barnard College, cette fille n'a rien d'une sainte... Elle n'a qu'une idée en tête : me piquer mon job ! Mais je ne suis pas dupe : celle-là, avec sa tête de cheval, je ne vais pas la lâcher d'une semelle.

Un coup d'œil sur ma montre : il est 8 h 59 précises. Ma réunion avec Remke est prévue pour 9 heures. Décidément, ce type n'est jamais, jamais en retard. Je jette un regard circulaire sur l'espace de la Posh Publishing — aménagé en loft — pour voir si Eloïse est venue m'encourager. Je l'aperçois avec sa patronne, Daisy, la directrice artistique de la maison. Elles sont en grande discussion devant le lecteur de diapos, près du département Création.

En passant près de Morgan dans son minuscule box, je lui décoche un sourire glacial et je vais droit au bureau de Remke.

Inspiration.

Ça y est, nous y voilà. Tu vas entrer dans le bureau du boss pour exiger ton dû. Allez, courage, respire un bon coup. Ça va bien se passer. Ne te laisse surtout pas intimider !

La porte s'ouvre brusquement.

— Ah ! vous êtes là, Gregg ! s'exclame Remke d'une voix tonnante.

Surprise, mon pied fait un raté, et je manque m'étaler par terre. Heureusement, Remke n'a rien vu. Il passe la tête dans l'embrasure de la porte.

— Morgan ! Un café.

A moi, il lance un péremptoire :

— Allons-y, j'ai un rendez-vous dans quinze minutes.

Quinze minutes. J'ai quinze minutes pour changer le cours de mon existence. A peine remise de mon entrée ratée, je referme la porte derrière moi et je m'efforce de me concentrer. Mais je ne peux m'empêcher de m'extasier sur la taille de la pièce dans laquelle je me trouve : sans rire, elle est plus grande que mon appartement ! Difficile dans ces conditions de se détendre. Devant les immenses baies vitrées de son bureau, Remke, lui, continue à s'affairer sans se douter de mon trouble. Il s'empare d'une pile de messages dans sa corbeille et dépose son mètre quatre-vingt-dix sur le canapé de cuir caramel, tout près du bureau.

Mon Dieu ! Où diable suis-je censée m'asseoir ? *Sueurs froides.* A côté de lui ? Sur l'une des chaises visiteurs devant le bureau ? Paniquée, je me mordille les lèvres. Voilà que je suis en train

de manger mon rouge à lèvres ! Moi qui ai eu tant de mal à le mettre... Remke, lui, feuillette ses papiers. Je commence à avoir les mains moites, et une goutte de sueur dégouline dans mon décolleté. *Respire, bon sang, respire.* A travers le mur de verre, j'aperçois le sommet de la tour Chrysler et l'Empire State Building et...

— Allons-y, allons-y, marmonne Remke, sans cesser d'examiner ses messages.

C'est un tic, chez lui, ce « Allons-y ». Il le dit au moins cent fois par jour. Cela intimide tellement les gens que lorsqu'ils se décident à parler, Remke considère que l'entretien est déjà terminé !

Je m'éclaircis la gorge et — advienne que pourra — je me lance :

— Euh, oui, c'est-à-dire, je voulais vous parler de mon avenir à la Posh.

Ne sachant quoi faire de mes mains, je les croise nerveusement derrière mon dos. C'est affreux, j'ai l'air d'une collégienne prise en faute. *Bien joué l'assurance.* J'aimerais tellement avoir l'aisance de cette chipie de Morgan quand elle prend la parole. Moi, j'ai six ans de plus qu'elle et six ans d'ancienneté dans la société, et pourtant je continue à bafouiller et à trembler comme une feuille devant le boss. Morgan, elle, a une diction impeccable, et je la soupçonne fortement de n'avoir jamais eu les mains moites.

— Votre avenir ? répète Remke en repoussant ses papiers. Mais pourquoi venir me voir moi ? Cela est du ressort de Black. En l'absence de Gwen, c'est lui votre supérieur hiérarchique direct. D'ailleurs, mieux vaut attendre le retour de Gwen.

Remke appelle tout le monde par son nom de famille, sauf Gwendolyn Welle, ce qui m'agace prodigieusement. J'imagine que c'est son côté gentleman, un rien chevaleresque. Remke aime bien Gwen, il a beaucoup de respect pour elle. Moi, je ne peux pas l'encadrer, cette sale hypocrite, et je suis ravie qu'elle ait prolongé son congé maternité d'un mois. J'ai encore trois mois de tranquillité, avant qu'elle ne me surveille de nouveau avec ses airs de mère supérieure. Mais pas question de laisser passer ces trois mois sans une promotion. *Non, pas question.*

Presque tout le boulot de Gwen m'est retombé sur le dos, à part le suivi de deux ou trois auteurs importants qu'elle se réserve pour se faire bien voir. En fait, c'est Jeremy qui a réussi à décrocher ces contrats. Il faut dire que ce sont deux femmes... Gwen en était verte de rage.

Depuis six ans donc, j'abats le travail de deux personnes, et de trois depuis que Gwen a franchi le pas de la porte en emportant les cadeaux destinés à sa progéniture.

Je la mérite, cette promotion. Avant que Gwen ne parte, je lui en ai touché deux mots. Elle m'a servi la soupe habituelle : qu'avec beaucoup de labeur et de patience, je finirais par être récompensée, mais qu'en attendant, je devais continuer comme ça... *Continuer comme ça ?* Pour qui elle se prend celle-là avec son salaire de top model ? Elle croit que je vais attendre mon premier déchaussement de dents pour réagir ? Elle ne connaît pas *Super-Jane Gregg*, la battante. En plus, cette vipère m'a « donné sa bénédiction » pour en parler à Remke et à Jeremy pendant son congé de maternité. Vous vous rendez compte ? Mais le pire, chez cette femme, c'est qu'elle n'a aucune considération pour moi. Parce qu'elle ne me voit pas comme une menace. Quelle humiliation... ! Mais elle devrait se méfier de l'eau qui dort ! Je ne lui fais pas peur, moi ? Pourtant, je suis jeune, intelligente, et ambitieuse. *Na !*

Remke s'est replongé dans ses notes, et semble contrarié par le courrier qu'il a sous les yeux.

Je décide de profiter de cet intermède pour m'asseoir sur l'une des chaises et de m'adresser à lui avec assurance. *Vas-y, Jane !*

— En fait, euh, oui, j'en ai parlé à Gwen, et elle m'a suggéré d'avoir un entretien avec vous ou Jeremy. Alors, euh, j'en ai discuté avec Jeremy, mais il m'a dit de vous voir directement.

J'ai dit une ânerie ? Je suis sûre que j'ai dit une ânerie ! Quand je parle à des gens qui m'intimident, comme Remke ou Jeremy, je suis capable de dire n'importe quoi !

Compte tenu de mon incapacité à regarder Jeremy *et* à lui parler en même temps, vous imaginez notre conversation... Il m'a à peine donné le temps de finir ma phrase. Sans doute parce que j'avais les yeux fixés sur ses chaussures.

— Morgan ! crie Remke en direction de la porte. Où est le communiqué de presse sur le contrat avec Natasha Nutley ? Morgan !

Est-ce qu'il l'appelle par son prénom ou par son nom ?

Un bref coup à la porte, et Morgan pénètre dans la pièce avec une tasse de café fumant qu'elle tend à Remke.

— Il est sur votre bureau, Williaaam, hennit-elle en découvrant ses dents de cheval.

Il faut voir comme elle trotte pour s'empresse de le lui apporter.

Remke parcourt le communiqué de presse sur la biographie de Natasha Nutley et secoue la tête d'un air maussade :

— Qui a écrit ça ?

Mes joues virent au cramoisi. Je sens le regard pervers de Morgan sur moi. Je la regarde furtivement. Je jurerais qu'elle a souri ! En douce, bien sûr, mais je l'ai vue, la garce !

Je m'éclaircis la gorge.

— Euh, c'est moi ?

— C'est une question ou une affirmation ? me décoche Remke, les sourcils froncés, en me fixant de ses yeux bleus par-dessus ses lunettes.

J'ai passé quatre jours — ou plus précisément quatre nuits blanches, chez moi — à peaufiner les 350 mots contenus dans ce malheureux texte. Généralement, c'est Gwen qui rédige les textes promotionnels pour les grands projets, notamment les communiqués de presse annonçant une vente importante. Mais, en son absence, j'ai rédigé moi-même l'annonce de la sortie prochaine des mémoires de Natasha-la-Tache — *Oui je sais, ce n'est pas très joli ce surnom mais ça me fait du bien*. Le titre reste encore à trouver.

Quel peut être le problème ? Le communiqué a été approuvé par Jeremy, les épreuves relues, le BAT donné. En plus, toute modestie mise à part, je trouve que j'ai très brillamment *vendu le produit*. Encore une expression courante chez Posh, suffisamment explicite il me semble. Est-ce que j'ai parlé de roman « bon marché » au lieu de dire roman « grand public » ? Ou bien n'ai-je pas assez insisté sur le côté scandaleux de cette mesquine histoire d'amour avec un acteur très connu ? Car c'est là l'essentiel — si l'on peut dire — des mémoires de la Tache.

Mon Dieu ! Dites-moi que je n'ai pas utilisé le mot *Tache* à la place de *Natasha* dans le

communiqué...

— Euh oui, c'est moi qui l'ai écrit.

Je crois que je peux dire adieu à ma promotion. Je resterai assistante jusqu'à la fin de mes jours. Les craintes de tante Ina étaient fondées. A partir de maintenant, je passerai mes dimanches chez Mamie, à manger des *pastrami* et des cookies. Je m'obligerai à fermer « ma grande bouche » pour ne pas courir le risque d'être déshéritée. Et j'irai au mariage de Dana avec l'Incinérateur. Il me faudra suivre à contrecœur l'ascension fulgurante de Morgan Morgan, qui passera de secrétaire d'édition à éditeur associé en sautant le poste d'assistante d'édition parce que...

— C'est vraiment très bon, déclare Remke en tapotant sur le papier avec son stylo Posh Publishing.

Morgan fronce les sourcils.

Je souris.

— Si vous aidez Nutley à ficeler ses mémoires aussi bien que vous avez rédigé ce communiqué, nous étudierons les modalités de votre promotion au poste d'assistante d'édition, Gregg.

Du coup, c'est le visage de Morgan qui s'illumine.

Mon estomac se noue.

— Euh, William ? Je, c'est-à-dire, je suis déjà assistante d'édition. Ce que, euh, je souhaite, c'est devenir éditeur associé...

Remke m'interrompt.

— Morgan, faites venir Black. Dites-lui que c'est pour parler de la signature du contrat avec ce Backstreet Boy. Et apportez notre dossier de presse. Et du café.

Il s'adosse au canapé et se remet à compulsier ses papiers. Puis il m'examine de la tête aux pieds.

— Gregg, nous allons voir comment vous vous en sortez avec le manuscrit de Nutley. Nous tenons un gros poisson. Et nous avons le budget pour faire une sacrée promotion à ce bouquin. Il n'y a aucune raison que nous ne figurions pas sur la liste du *Times*, Gregg. Et si Jeremy décroche le contrat avec ce Backstreet Boy, c'est la consécration. Et la consécration va nous rapporter de gros budgets, de quoi faire d'importantes campagnes de promotion. Mais ça n'est pas votre problème, Gregg. Vous n'avez qu'à continuer comme ça.

Nouveau petit sourire de Morgan.

Pourquoi les patrons n'ont-ils que cette expression à la bouche ? J'y ai droit à chaque réunion d'évaluation. *Continuer comme ça* ne mène nulle part. Si, dans un minable studio où je tente de survivre avec vingt-six mille dollars par an. Et dans le métro où je m'abîme la vue à éplucher des manuscrits bidons. *Continuer comme ça*, c'est continuer à choisir, le 31 du mois, entre fumer ou manger... D'accord, je sais, je n'arrête pas de me plaindre. Mais si j'arrêtais de fumer, je pourrais m'acheter ces énormes *fajitas burrito* au poulet de chez Blockheads, le restaurant mexicain pas cher où je suis toujours fourrée avec Eloïse. Mais comment m'arrêter de fumer alors que je ne suis même pas capable de tenir une conversation avec Remke sans ajouter des *euh* entre chaque mot ?

Remke tapote sa cuisse — habillée par Armani — avec son stylo.

— Vous êtes encore là toutes les deux ! C'est bon, nous en avons fini. Mais où est Black !

Morgan redresse dignement la tête en passant devant moi, et sort du bureau. Je m'entends dire :

— Merci, William. Vous savez, pour le communiqué, moi aussi je suis, euh, vraiment fière de ce que j'ai fait, et...

— C'est bien, Gregg. Merci. Si vous voulez bien fermer la porte derrière vous.

Bon, eh bien, j'aurai au moins eu un compliment. Et un *espoir* de promotion. Mon moral commence à remonter. Je me rends compte que j'ai obtenu davantage qu'un « *Continuez comme ça* ». Remke m'a clairement précisé quel doit être mon but (enfin, dans les grandes lignes) : faire en sorte que le livre de Natasha figure sur la liste des best-sellers du *New York Times*. C'est le seul moyen d'obtenir cette promotion, à moins que Jeremy ne réussisse à signer avec le Backstreet Boy, ce qui mettrait du beurre dans les épinards de tout le monde. Mais je doute qu'il y parvienne aussi facilement, en dépit de son magnétisme naturel. A moins bien entendu que le Boy en question ne soit gay !

— Gregg, quel restaurant avez-vous choisi pour Natasha, aujourd'hui ?

La main sur la poignée de la porte, je fais volte-face.

— Euh, le Blue Water Grill ?

Il cesse de farfouiller dans ses papiers et me regarde fixement.

— C'est une question ou une affirmation ?

Encore raté, Jane. Décidément, je crois que je n'y arriverai jamais. Le truc de la confiance en soi, ça doit être génétique, et ce gène est manquant chez moi ; il n'y a rien à faire. Encore heureux que Morgan ne soit plus là pour me décocher ses sourires venimeux.

— C'est le Blue Water Grill, dis-je le plus fermement possible.

— Bien. Ne dépassez pas les cent dollars. Et faites-la parler... C'est un jour important, Gregg. Natasha est un gros poisson pour la société. Je vous ai choisie vous et non Black parce que vous avez fréquenté la même école. Les femmes sont bavardes, surtout quand elles évoquent le passé. Tirez-lui les vers du nez. Des détails scabreux de l'affaire. Du sensationnel et du dramatique. Les gens adorent ça. Faites le maximum, Gregg.

Cela fait cinq fois qu'il me tient le même discours depuis qu'il m'a confié cette autobiographie, la semaine dernière.

— C'est entendu, dis-je en m'éclipsant du bureau.

Du sensationnel et du dramatique. Quel salaud, ce Remke ! Par moments, j'ai envie de lui lancer mon poing dans la figure (tant pis pour son lifting !).

Mais pour l'instant, j'ai d'autres problèmes plus importants. Par exemple : comment inviter Natasha Nutley au Blue Water Grill avec un budget maximum de cent dollars ? Je vais être obligée de renoncer aux amuse-gueules et aux salades et me contenter d'un pitoyable filet de saumon agrémenté d'un verre de Château-la-Pompe. En regardant Natasha porter à sa bouche si parfaitement dessinée la plus sublime des soles. Rectification : elle va commander la sole, mais elle n'en mangera que quelques bouchées pour conserver sa ligne de mannequin anorexique.

Je peux toujours tromper ma faim en me bourrant de pain. Il est excellent, dans ce restaurant. Et

gratuit !

— Morgan ! hurle Remke dans mon dos. Le café ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Et où est Black ?

En regagnant mon minuscule bureau, je repasse dans ma tête le monologue de Remke. *Du sensationnel et du dramatique*. Non, par pitié ! Natasha est une actrice *minable*, qui écrit des mémoires *minables* sur sa liaison *minable* avec un acteur dont elle n'a même pas le droit de dévoiler le nom. D'accord, le bruit court que ce serait quelqu'un de très connu. Et alors ? Elle a quand même fait tout le fric qu'elle a pu sur le dos de son mystérieux soupirant. Elle l'a bien monnayé, son chagrin d'amour ! En vendant son roman-feuilleton à des magazines féminins à faire pleurer mère Teresa. Elle a même fait le tour de tous les talk-shows à la télé.

Tout ça est presque incroyable. Et comme elle a signé sans réfléchir les documents juridiques que l'Acteur avait pris soin de faire établir, elle se voit interdire par la loi de parler de ce type, d'écrire sur lui, ou de mentionner leur liaison, que ce soit dans la presse, à la radio ou à la télévision. Elle a judicieusement détourné le problème en l'appelant l'Acteur, ce qui a alimenté d'incroyables rumeurs sur son identité. C'est ça l'histoire. Le scandale derrière le scandale.

Mais qui cela peut-il bien intéresser ?

D'après Remke, peut-être cinq cent mille personnes... Et c'est pour elles que je dois consacrer les deux mois qui viennent à m'occuper de Natasha, l'aider à étoffer un peu sa biographie... et à écrire les trois premiers chapitres.

Morgan revient de la cuisine avec une autre tasse de café pour Remke, Jeremy Black sur les talons. Il me salue de la tête et se dirige vers le bureau de Remke.

Tout à coup, tout se passe comme dans un ralenti, dans une ambiance à la *Matrix*...

Le soleil qui entre par les baies vitrées fait danser la lumière sur son épaisse chevelure brune légèrement ondulée, et rend ses yeux bleu marine encore plus... bleu marine. Jamais, depuis que le monde est monde, on n'a vu un homme aussi beau. Une beauté insolente, comme au cinéma. James Bond dans toute sa splendeur.

Trente-sept ans, un mètre quatre-vingt-cinq, 80 kilos. Un M.B.A de Harvard. Plus d'intelligence et de causticité que d'indulgence, c'est vrai. Mais quand on est vice-président et directeur de publication d'une petite maison d'édition spécialisée, on se doit d'être un peu sévère, non ? Il habite dans un loft du quartier de Tribeca (à quelques pâtés de maisons de l'ancienne demeure de John. F. Kennedy Junior et Carolyn Bessette), fréquente assidûment le Reebok Sports Club (où l'on rencontre des gens comme Jerry Seinfeld), et sort avec des femmes aux allures de mannequin mais à la « tête bien pleine ». Comme lui.

La seule chose que j'ai en commun avec Jeremy Black, c'est la Posh Publishing. C'est-à-dire pas grand-chose.

Je me glisse dans mon minuscule bureau sans fenêtre. Je fais la grimace en découvrant la nouvelle pile de manuscrits que Jeremy a dû déposer dans ma corbeille en allant voir Remke. Bravo ! Ça tombe juste pour le week-end. Habituellement, c'est dans la corbeille de Gwen qu'il déverse les manuscrits en quête d'éditeur. Elle les étudie dans son coin et laisse les plus nuls dans ma corbeille.

Attendez ! Là, il y a peut-être une carte à jouer ! Si jamais j'arrive à dénicher un best-seller en puissance dans toute cette pile, je pourrai accéder à la fonction d'éditeur associé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Et alors, je ne serai plus tributaire du succès de Natasha Nutley.

Mais non, aucune chance ! La collection RealLife, ce sont seulement des ragots de célébrités (au sens *très* large du terme...). Combien de temps ai-je passé sur les mémoires sans intérêt et mal écrits de véritables ratés ? Avec des sujets aussi passionnants que la chirurgie du côlon (pas assez sexy, d'après Remke), la dépendance à la cocaïne (dépassé, selon Jeremy). Sans oublier la tendance je-déteste-ma-mère ou la période comment-devenir-top model-quand-on-est-pauvre-et-moche ?

Mon Dieu ! épargnez-moi ça. Epargnons-nous ça.

Je ne suis pas certaine que la prochaine liste de best-sellers du *New York Times* attende après moi pour dénicher un talent dans cette pile de manuscrits. Non, si je veux me faire un nom chez Posh, ce ne peut être qu'en faisant le maximum pour la Tache. Non pas que l'idée de la voir réussir m'emballerait outre mesure ! Cette femme se fait de l'argent sur le dos des autres... Sa célébrité n'est que du vent. Mais pourquoi ne pas me servir d'elle à *mon tour* pour obtenir une promotion ?

Quel mal y aurait-il ? Après tout, c'est mon président qui m'a *en personne* ordonné de le faire. Et puis, à vouloir jouer les Miss bons offices, qu'est-ce que ça m'a rapporté jusqu'ici ?

Mon téléphone se met à sonner, un appel interne. C'est l'insupportable voix de Morgan.

— Jaaane, ta cousine Dana t'a appelée pendant que tu étais chez Remke. Elle m'a dit que tu avais son numéro.

— Merci.

Je raccroche nerveusement. *Merveilleux* ! Maintenant, il faut que je rappelle Dana avant d'aller déjeuner avec Natasha. Parler à ma cousine me donne généralement la nausée. Mais après tout, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée de la rappeler maintenant. De toute façon, je n'ai pas les moyens de manger quoi que ce soit.

Nouvel appel interne.

— Jaaane, j'ai oublié de te dire, elle préfère que tu la rappelles sur son portable. Elle est au Plaza jusqu'à midi. Elle m'a parlé d'une répétition, pour remonter une allée, je crois.

Ça y est, je sens que je vais craquer. *Non, non et non ! Ce n'est pas le moment ! Jane !* Qu'est-ce que ça peut bien faire après tout que Dana soit en train de siroter du thé au Plaza, de se pavaner dans l'hôtel avec son portable et de remonter d'un pas princier l'allée de sa salle de bal ? Moi, je déjeune avec une célébrité (une demie, on va dire) ! Et que je connais *personnellement* ! Ça vaut bien ce que fait Dana, non ? C'est même mieux car Dana, elle, ne travaille pas. Elle se contente de donner de temps à autre des conseils de décoration à ses voisins.

Tout compte fait, ça a l'air très bien, ce qu'elle fait...

Vaincue, je m'écroule sur mon bureau.

Mes yeux se posent sur la minuscule photo où je suis avec mes parents, dans le cadre en forme de cœur que m'a offert tante Ina. Mon père est beau et souriant. Il me tient en l'air à bout de bras tandis que maman lui pince le biceps. D'après Ina, qui a pris la photo, je devais avoir trois ans.

Que penserait mon père s'il savait que c'est Dana qui va remonter l'allée du Plaza dans deux mois ? Serait-il déçu ? Dirait-il à ma mère qu'il attendait mieux de sa fille ?

Il faut peut-être que je vous explique ! C'est Marvin Gregg, mon père, qui m'a fait découvrir l'hôtel Plaza. Un jour, nous remontions en flânant la Cinquième Avenue pour nous rendre au Grand Parc Zoologique. C'était notre jour de sortie à nous, rien que nous deux. Il m'a montré du doigt un bâtiment de l'autre côté de la rue. « Tu vois ce magnifique hôtel, ma princesse ? C'est le Plaza. Il faut payer un million de dollars juste pour y entrer. Mais c'est là que tu te marieras. Un jour, tu remonteras à mon bras l'allée de la salle de bal. Qu'en penses-tu, ma princesse ? »

Je me souviens lui avoir répondu d'un ton réprobateur, les mains sur les hanches : « Mais, papa, je n'ai que neuf ans ! » Je contemplais l'hôtel et je trouvais qu'il avait l'air d'un château. Ce n'était pas une idée de gosse. L'hôtel Plaza ressemble *vraiment* à un château.

« Bien sûr, mais un jour, tu deviendras une belle jeune fille, ma princesse. Et tu auras droit à un grand mariage. Voilà ce qu'on va faire : toi, tu te trouves un fiancé, et moi je m'occupe du reste. Qu'en dis-tu, ma princesse ? » Il me serrait la main très fort. Mais moi, je n'avais qu'une idée en tête. J'ai pleurniché : « Papa, je veux voir les singes ! Allez, viens. S'il te plaît ! »

Je me souviens qu'il a éclaté de rire. Il m'a fait descendre la Cinquième Avenue jusqu'au coin de la 59^e Rue en esquissant des pas de valse, comme si nous étions dans une salle de bal.

Mon père est mort le lendemain d'une attaque. Il avait trente-six ans.

Je n'ai jamais parlé à personne de cette conversation. Ni à ma mère, ni à ma tante, ni à aucun de mes amis. Ce n'est pas le genre de chose qu'on crie sur les toits. C'est un secret que l'on garde jalousement dans son cœur. Qui vous reconforte parfois, ou qui vous fait pleurer.

— Jaaane !

C'est pas vrai ! J'appuie rageusement sur la touche *Interphone*.

— Quoi encore ?

— Remke m'a dit que tu devais lui proposer plusieurs titres pour les mémoires de Nutley. Il te demande aussi de rédiger la 4^e de couverture du catalogue de vente avant d'aller déjeuner. Il veut les deux sur son bureau avant midi.

Il faut voir sur quel ton elle m'annonce la nouvelle, cette péronnelle, ravie que ce soit mission impossible...

Je réponds d'une voix enjouée :

— Pas de problème, et je raccroche en lui tirant la langue.

Les titres et le texte de la couverture avant midi... De mieux en mieux. Je n'ai que quelques centaines de choses à faire, sans compter la relecture de mes notes avant le déjeuner avec la Tache.

Je consulte ma boîte e-mail. Seize nouveaux messages. Dont neuf de Morgan : ce sont les directives de Remke à l'attention des employés de la Posh. Désormais, l'utilisation du stylo bleu va à l'encontre de la politique d'entreprise, parce que le bleu ressort moins que le noir à la photocopie... Les éditeurs ne doivent jamais se servir d'un crayon rouge, contrairement aux correcteurs... Le déjeuner ne doit pas dépasser une heure, sauf les déjeuners d'affaires avec les

auteurs et les agents, qui doivent faire l'objet d'une autorisation préalable... Il est absolument interdit d'utiliser le papier à en-tête comme brouillon... J'en passe, et des meilleures. Ma préférée, c'est celle-ci :

« L'utilisation de l'e-mail pour des motifs futiles est formellement interdite. »

Je clique sur un message d'Eloïse :

« On se voit à la pause cigarettes. Tu me diras comment s'est passée l'entrevue avec Remke — E. »

Que deviendrais-je sans Eloïse ?

Je fais l'impasse sur tous les messages concernant le travail, et je lis celui d'Amanda Frank (qui en a adressé une copie à Eloïse). Nous avons l'habitude de nous retrouver toutes les trois chaque vendredi soir pour notre Table ronde : la « Nuit du Flirt ». Au menu : papotages divers, défouloir *après bureau*, boissons à neuf dollars, « chasse à l'homme » et, bien entendu, concours de flirt. Amanda ayant décidé de faire vie commune avec son petit ami il y a un an, elle est hors course pour la partie flirt. Mais elle ne rate jamais une séance.

A dire vrai, nous n'avons jamais beaucoup flirté. Seulement quelques regards appuyés sur les beaux garçons, et de très rares tentatives de prise de contact. C'est Eloïse qui a baptisé nos premières réunions « Nuit du Flirt ». Et c'est moi, l'éditeur, qui ai ajouté les mots « Table ronde » (parce qu'en matière de flirt, il faut bien admettre que nous sommes meilleures en théorie qu'en pratique). Et le nom est resté. Depuis maintenant six ans, chaque semaine à tour de rôle, nous choisissons le lieu de rencontre et nous nous chargeons de prévenir les autres.

« Salut, les filles ! Et si on allait au TapasTapas, la nouvelle boîte de la 16^e Rue près de Union Square, pour notre NF ? La revue *Time Out* dit que c'est le nouveau coin chaud des gens branchés et que leurs tapas sont démentes. C'est hyper-cher, mais super-bon ! Même heure que d'habitude. A plus ! Amanda. »

Amanda est une transfuge de la Louisiane, une ancienne *cow-girl*. Elle vivait dans un ranch, s'occupait du bétail, et tout et tout... Avec ses cheveux longs, et blonds — ce qui est rare à New York — elle attire les garçons comme des mouches à chacune de nos sorties. Eloïse et moi ne nous en plaignons pas.

Je lui réponds par un :

« Super. A bientôt. »

Et je retourne sous Word pour essayer de trouver les titres et rédiger la dernière page de couverture des mémoires de la Tache.

Proposition de titre : *Natasha-la-Tache, l'histoire d'un ratage.*

Quatrième de couverture : *L'histoire vraie de Natasha Nutley, une vie à pleurer ! Préparez vos*

mouchoirs !

Je souris enfin.

Natasha Nutley fait mine de m'embrasser sur la joue. En fait elle embrasse à côté, « dans le vide ». Je ne peux même pas me moquer en disant que c'est un baiser hollywoodien ! Tous les gens que je connais font la même chose (sauf mes amies, évidemment). Les connaissances, les relations d'affaires... Certains poussent même le vice jusqu'à embrasser à côté des *deux* joues, comme en Europe... Quand une fille consent à massacrer son rouge à lèvres Bobbi Brown pour vous embrasser *réellement* sur la joue, on peut être certain que c'est une véritable amie !

Natasha pose son corps de déesse sur une chaise en face de moi, au fond du Blue Water Grill. Ça fait dix ans que je ne l'ai pas revue, depuis les examens de sortie du lycée de Forest Hills. Elle n'a absolument pas changé... enfin, presque. En tout cas, elle ne fait pas vingt-huit ans. Elle s'est peut-être déjà fait un peu retoucher le coin des yeux ?

— Mon Dieu ! s'exclame-t-elle une seconde plus tard. C'est mon agent, là-bas ! Il faut que j'aille le saluer. Excuse-moi... Janey ?

J'acquiesce avec un sourire forcé. *Janey*. Pas vraiment le nom qui convient pour un éminent éditeur senior telle que moi (je ne vais quand même pas dévoiler mon *vrai* titre à la Tache). Voilà Natasha qui se glisse vers une table occupée par un groupe de mâles bronzés. Encore des bises dans le vide en perspective.

Ce sursis est une aubaine... Quand la patronne de l'établissement a conduit Natasha à ma table, mon cœur battait la chamade. Tout à coup, je n'étais même plus Jane Gregg, l'assistante éditeur d'une société d'édition respectée de New York. J'étais redevenue Jane Gregg, la forte en thème — mais la perdante — de Forest Hills.

Dans un flash, je revois le visage et l'allure dégingandée de Robby Evers, seize ans. Je me sens pleine de compassion pour l'adolescente à l'appareil dentaire transie d'amour que j'ai été. Transie d'amour, mais surtout *malade d'amour*, oui, et tout ça à cause de cette Tache. Ce que j'ai pu la détester !

Je l'observe là-bas, en train de rire avec des mâles bronzés. Jamais elle ne m'est apparue aussi belle ! Elle a dix ans de plus qu'à Forest Hills, au temps où elle avait tout le monde à ses pieds. Mais maintenant, elle a la beauté, le corps et le mystère d'une femme. D'une femme vraiment superbe.

Je trouve qu'elle ressemble beaucoup à Nicole Kidman : les boucles rousses à la Botticelli, le nez légèrement retroussé, la taille aussi. La seule différence : elle n'a pas Tom Cruise pour ex. Mais si j'en crois la rumeur, l'Acteur avec lequel Natasha a eu cette fameuse liaison n'a rien à lui envier...

Natasha Nutley a ce *je ne sais quoi* des femmes célèbres. Chaque fois que je rencontre des gens connus à New York, j'ai l'impression qu'ils se déplacent entourés d'une aura particulière. Ils sont différents des gens ordinaires. Et la Tache est tout sauf ordinaire. Les gens ordinaires n'ont jamais d'histoire romantique avec des acteurs de télévision qui figurent sur la liste des « Hommes les plus sexy » du magazine *People*. Et si les gens ordinaires restent méconnus, ce n'est pas seulement parce qu'ils ne couchent pas avec les hommes de cette fameuse liste. C'est parce qu'ils se contentent de les côtoyer. A en croire Natasha, pendant sept semaines, elle a été la seule femme

dans la vie de l'Acteur.

A leur premier rendez-vous — c'est-à-dire dans son lit (quelle Marie-couche-toi-là !) —, il lui a fait signer *le document*. Comme il le fait apparemment avec toutes ses liaisons. En gros, ce document stipule que si Natasha mentionne son nom ou leur liaison dans quelque média que ce soit, ou même à des amis, l'Acteur peut la saisir devant les tribunaux pour mettre la main sur ses biens et ses futurs gains. *Y compris* les droits d'auteur des mémoires. Comment a-t-elle pu signer un document aussi stupide et aussi insultant ? Et surtout, quelle idée de coucher avec un homme qui d'une main lui tend un document à signer et de l'autre lui dégrafe son soutien-gorge ? Tous les commencements de réponses sont donnés dans le plan de ses mémoires.

Je suis écœurée ! Tout ça est tellement intime. Habituellement, je ne m'embarrasse pas de scrupules quand il m'arrive de connaître les détails intimes de la vie de quelqu'un. Après tout, rien n'est trop personnel pour un membre de la Nuit du Flirt. Et j'ai travaillé sur des tas d'autobiographies à scandale. Mais, pour Natasha Nutley, c'est différent. Elle était censée se tenir à distance, et moi m'en tenir à des suppositions. Et je voulais que ça se passe vraiment ainsi. Que la vie de Natasha sur cette terre ait été pleine de déceptions, cela aurait dû me faire plaisir... Eh bien, non. C'est une sensation bizarre, que je ne parviens pas à m'expliquer.

— Désolée de t'avoir fait attendre ! me lance Natasha d'une voix chantante en se glissant sur son siège.

Elle fait virevolter ses boucles rousses et tinter la collection de bracelets qui orne son poignet.

— Mon agent est un amour. Il est ravi que nous déjeunions ensemble. Il m'a promis de venir nous saluer avant de partir.

Je souris en buvant une gorgée d'eau du robinet.

— Formidable, dis-je en essayant de ne pas trop la dévisager.

Je me demande comment deux personnes aussi ordinaires que M. et Mme Nutley, qui habitaient au coin de la rue où j'ai grandi, ont réussi à créer un tel spécimen ! Judith Nutley avait certes les mêmes boucles roux clair, mais elle mesurait à tout casser un mètre cinquante-sept. Quant à M. Nutley, dont j'ai oublié le prénom, il était grand et mince, avec les mêmes yeux verts que la Tache. Mais aucun des deux géniteurs n'était une beauté. Ce n'est pas comme Marvin et Virginia Gregg !

— Bon, alors euh, Natasha. On pourrait peut-être commencer par discuter des deux ou trois petites idées que j'ai eues pour le premier chapitre, en suivant ton synopsis. Comme tu le sais, Posh est très excité à l'idée de faire paraître le premier chapitre dans *Marie-Claire*, et nous avons besoin...

— On ne va quand même pas déjà parler affaires ! me dit Natasha d'un ton faussement réprobateur, avec un sourire digne d'une pub pour dentifrice. Cela fait près de dix ans qu'on ne s'est pas vues, n'est-ce pas ? Et je dois dire, Janey Gregg, que tu es *adorable* !

Quelle insulte ! *Adorable* : il n'y a rien de plus condescendant. Sachant à quel point elle a horreur des diminutifs, je lui lance :

— Merci, Nat. — Quel dommage que je ne puisse pas utiliser *l'autre* diminutif ! — Toi aussi, tu es magnifique.

— Merci.

Elle se met à rire, et ses yeux verts scintillent comme deux émeraudes (le parfait cliché).

C'est tellement injuste.

— J'ai un dermato génial, je te donnerai son numéro si tu veux. Il t'enlèvera ces ridules que tu as là, sous les yeux.

Des ridules ! Quelles ridules ?

— Je n'en reviens toujours pas ! s'exclame Natasha en pressant un citron dans son eau minérale à six dollars. Je signe avec la Posh et qui est-ce que je retrouve au poste d'éditeur ? La Janey Gregg de Forest Hills !

— Je suis d'*ici*, maintenant.

Attention, Jane, tu es trop sur la défensive. Du calme.

— Je vis dans l'Upper East Side. Mon ami a investi dans une superbe propriété en pierre de taille, dans l'Upper West, mais j'ai toujours préféré l'East Side.

Pourquoi est-ce que je raconte des énormités pareilles ? Un ami, passe encore, mais ai-je besoin d'en rajouter autant ?

— Oh ! un petit ami — et qui possède une superbe propriété ! Tu te débrouilles bien, Jane !

Je m'entends penser, en tendant le dos : *Pas mal, merci. Mais surtout, ne me demande pas son nom !* Je lui envoie le message par télépathie, car je me sens totalement incapable d'inventer un nom qui tienne la route.

Je tente une diversion, en chipant un bout de pain dans la corbeille :

— C'est-à-dire, tout n'est pas en pierre de taille, bien sûr. Seulement l'appartement. Il y a deux chambres et un bureau. Moi, j'ai un studio *adorable* que j'aime trop pour m'en séparer, mais c'est vraiment du gâchis car je vis la plupart du temps chez lui.

Une fois qu'on a commencé, impossible de revenir en arrière !

Natasha hoche la tête, faisant danser ses cheveux bouclés.

— Je sais très bien ce que tu veux dire. Moi, je vis avec mon ami sur une péniche amarrée à Santa Barbara. Après ça, comment peut-on vivre sur la terre ferme ?

Oui, comment, je vous le demande ? Maintenant, vous commencez à comprendre pourquoi je deviens un vrai moulin à paroles...

— Dis-moi, que sont devenues ces deux jumelles si sages avec lesquelles tu étais toujours fourrée ? Tu continues à les voir ?

Je me souviens très bien de Lisa et Lora. Grandes, minces et effectivement très sages. La Tache a bonne mémoire. Au lycée, ces filles étaient mes seules amies. Lisa et Lora m'ont entendue gémir et pester contre la Tache pendant des années, surtout quand elle m'a piqué Robby Evers. Tous les deux mois environ, j'ai envoyé un e-mail à Lisa ou à Lora, et je recevais une réponse. Puis elles sont parties au collège, à San Francisco, et sont restées là-bas. Elles sont toutes les deux mariées. Elles ont chacune deux enfants et un troisième en route. Nous sommes restées proches pendant quelques années, mais la distance et la vie nous ont séparées peu à peu, et ont fini par avoir raison de notre amitié.

— Pas vraiment. Les gens ont chacun leur vie... Tu sais comment ça se passe.

Natasha me regarde droit dans les yeux. Je me demande à quoi elle pense. Combien j'étais pitoyable, timide et gauche quand j'étais adolescente ? Que je n'ai jamais eu le moindre petit ami ? Que je n'avais que deux amies que je n'ai même pas réussi à garder ? Natasha, elle, n'avait que l'embarras du choix : tout le lycée la voulait pour amie — ou petite amie. C'est en fonction d'elle qu'on avait ou non la cote !

Je reprends mon verre d'eau.

— Maintenant, j'ai énormément d'amis. L'amitié, c'est très important pour moi. Je ne sais pas ce que je ferais sans Eloïse et Amanda.

Ahh ! enfin une chose vraie ! Je mériterais une médaille...

— Jolis noms. Dis-moi, je t'ai dit que j'ai aussi un appartement dans l'Upper East Side ? C'est juste un studio en copropriété, et je suis rarement en ville. Mais je suis comme toi, je ne peux me faire à l'idée de le laisser. C'est mon sanctuaire. Imagine qu'on soit voisines ? J'habite la 64^e Rue, entre Park et Madison. Mais tu sais déjà tout ça, tu connais tout sur ma vie ! Enfin, presque... Seulement les grandes lignes de mon histoire, et aussi ce que tu as lu sur moi dans la presse.

Les grandes lignes peut-être, mais ai-je besoin d'en savoir plus ? Cette fille n'est qu'une opportuniste, avide de gloire et qui mène une vie ridicule. Pourtant, après avoir lu le synopsis, je suis bien forcée de reconnaître — à contre cœur — que la Tache a fait du bon boulot. On y trouve tous les ingrédients des mémoires à succès.

La 64^e Rue. Personne n'habite cette rue, surtout entre Park et Madison. C'est comme se marier au Plaza. Cela ne se fait pas, à moins d'être multimillionnaire.

Comment donc Dana Dreer et Natasha Nutley, deux filles du Queens, ont-elles réussi l'impossible ? Cela tient peut-être au fait que leurs nom et prénom commencent par la même lettre...

— Oh ! mon Dieu ! *Natasha ? Natasha Nutley ?*

Je rêve. C'est la voix de ma cousine Dana ! A ma grande surprise, elle est plantée là, devant la Tache, la bouche ouverte, les yeux ronds. Béate d'admiration. Il y a quand même assez de restaurants à New York... Pourquoi faut-il qu'elle ait justement choisi celui-là !

Natasha détaille Dana : les grands yeux bleus, la coupe de cheveux blonds à la J'en-ai-marre-de-vivre, et la frêle silhouette habillée de pied en cap par Prada (avec les compliments du futur marié, le millionnaire-multimédia). Soudain, Natasha se fend d'un large sourire.

— Dana, c'est bien toi ? La petite Dana Dreer ?

Dana se précipite vers la Tache qui se lève pour l'embrasser. Natasha a été pendant quelques années la baby-sitter de Dana, quand elle devait avoir dans les huit à douze ans. Dana ne perdait bien entendu aucune occasion de raconter cette anecdote à qui voulait l'entendre chaque fois qu'elle allait voir ses parents ou Mamie à Forest Hills.

— Jane m'a dit qu'elle allait éditer ton autobiographie ! s'exclame Dana, tout excitée. C'est vraiment super ! Voilà que tu ajoutes le mot « auteur » à ton CV déjà très impressionnant !

Natasha boit du petit lait.

— Tu sais, l'écriture a toujours été mon premier amour.

Tiens donc ! Moi je croyais que c'était plutôt de piquer les (presque) petits amis des copines, juste avant les bals de fin d'année. Sans aucun scrupule. Peut-être sans même s'en rendre compte.

Dana tourne vers moi ses yeux bleus d'un air de reproche.

— Jane ! Je t'ai téléphoné ce matin, et tu ne m'as pas rappelée. Je voulais te dire que j'ai trouvé exactement les chaussures que tu cherches. Dans un magasin de Lexington au coin de la 77^e Rue, juste à la sortie du métro.

Puis elle reporte son attention sur Natasha.

— Quelle coïncidence de te rencontrer ici ! Je suis en train de déjeuner avec mon traiteur...

Un maître d'hôtel très stylé vient nous demander si nous avons fait notre choix. Je lui réponds qu'il nous faut encore quelques minutes. Je note qu'il enrobe Natasha d'un regard appréciateur.

— Ce n'est pas possible ! La petite Dana Dreer... Je n'arrive pas à y croire ! s'exclame Natasha en secouant la tête.

— Je ne suis pas si petite que ça, proteste Dana. Je me marie dans deux mois, au Plaza !

Aussitôt, le rose lui monte aux joues. Natasha prend l'air admiratif de circonstance.

— Le Plaza ? Vous n'avez pas lésiné sur les moyens, dites-moi ! Vous avez gagné au Loto ou quoi ?

Dana émet un petit gloussement et ajoute d'un filet de voix :

— Non. Je ne voudrais pas paraître prétentieuse, mais disons que je fais un très beau mariage.

Et d'exhiber le diamant de deux carats et demi qui orne sa main gauche, d'un gracieux mouvement de doigts.

Qu'est-ce que je fais ? J'abandonne ?

— Oh ! mon Dieu ! Natasha, il *faut* que tu viennes. S'il te plaît, dis-moi que tu viendras. Le mariage a lieu le 2 août, un dimanche.

— C'est-à-dire, il faut que je regarde mon agenda..., répond Natasha en agitant ses boucles.

Sur ce, la voilà qui attrape son sac Louis Vuitton et le pose sur la table. Elle en tire un petit carnet de rendez-vous en cuir avec la reliure de la célèbre marque, et feuillette quelques pages.

— Voyons un peu... Le 2 août, le 2 août... Oui, je suis libre ! annonce-t-elle en refermant le calepin d'un bruit sec. Je reste deux mois à New York, pour travailler sur les premiers chapitres avec l'aide précieuse de Janey. Après, je retourne à Santa Barbara pour la corvée d'écriture. Le bagne...

Je suis abasourdie ! Pourquoi Natasha Nutley, célébrité de seconde zone, accepte-t-elle de perdre six heures de sa vie idyllique au mariage de Dana Dreer et de Larry Fishkill ? Même si c'est *au Plaza* !

— Cela ne t'ennuie pas si j'amène quelqu'un ? Sam revient de la côte Ouest pour tout le mois d'août, alors...

— Mais bien sûr que non, répond Dana, rayonnante.

Je fixe Dana. Alors l'autre, *la star*, elle peut amener quelqu'un, mais *pas moi*, sa propre

cousine !

Dana s'imagine sans doute que le cavalier de Natasha est une célébrité, quelqu'un de suffisamment excitant en tout cas pour apporter une note glamour à la liste des invités.

— Dire que je vais rencontrer le petit ami de Jane et ton futur époux ! C'est d'un romantique, j'adore ça !

C'est au tour de Dana d'être abasourdie. Elle ouvre des yeux ronds.

— Le petit ami de Jane ?

— Il ne t'accompagne pas au mariage ? s'étonne Natasha en se tournant vers moi.

— Eh bien, c'est-à-dire, je...

— Jane ! Pourquoi ne pas avoir dit que cela devenait sérieux ? Maman m'a dit que tu avais quelqu'un, mais je n'ai pas réalisé... Tu viens avec, bien sûr !

Je déglutis avec peine.

— Alors, c'est entendu. Vous amenez toutes les deux votre *boyfriend*. Je m'arrangerai pour vous mettre tous les quatre à la même table. Quelle bonne idée j'ai eue de venir déjeuner ici avec mon traiteur ! Je vais sur-le-champ ajouter trois personnes à notre liste. Chouette ! J'ai hâte de dire à tout le monde que Natasha Nutley va venir à mon mariage ! Maman et Mamie vont faire une de ces têtes !

Nouvelles embrassades « dans le vide ». Puis Dana finit par s'éclipser.

Natasha s'accoude à la table, les paumes des mains sous le menton.

— Je meurs d'envie d'en savoir plus sur ton petit ami. Tu l'as rencontré où ? Qu'est-ce qu'il fait ?

J'essuie mes mains moites sur le pan de nappe qui tombe sur mes genoux.

— Natasha, c'est *ta* vie qui nous intéresse pour le moment. Ce sont *tes* mémoires, pas les miennes.

Je jette un coup d'œil sur ma montre.

— Oh ! là là ! il se fait tard ! Mieux vaut passer la commande et commencer à faire le plan du premier chapitre. D'après le synopsis, tu souhaites commencer avec les cours de théâtre que tu suivais quand tu étais gamine. Moi je pense plutôt qu'il faut parler de ta rencontre avec l'Acteur dès le début. Puis tu reviens en arrière. En fait, tu dois évoquer les événements en fonction de leur importance.

— C'est toi l'éditeur ! lance Natasha de sa voix de soprano, en s'emparant du menu en souriant. Mais je veux que tu me parles de ce petit ami avant le dessert. Il a l'air... délicieux.

Heureuse de te l'entendre dire. En attendant, chacun de mes mensonges me reste en travers de la gorge. La digestion s'annonce difficile...

Nuit du Flirt.

Sujet de la Table ronde : me trouver un petit ami.

Amanda, Eloïse et moi sommes installées à notre QG en face du bar du TapasTapas. Une réplique d'Angelina Jolie nous apporte nos boissons.

Amanda chasse d'une main un filet de fumée exhalé par Eloïse, et de l'autre agite son gin tonic.

— Et si tu faisais passer Jeremy Black pour ton chevalier servant ? Après tout, ce mariage, depuis que Natasha a décidé d'y assister, c'est un peu devenu un problème de bureau, non ? Je parie qu'il accepterait de t'accompagner. Vas-y, Jane, pose-lui la question !

Moi qui ai déjà du mal à lui demander s'il a passé un bon week-end aux réunions du lundi matin, je ne me vois pas l'inviter subitement à un mariage de famille !

Je pousse un profond soupir.

— Non, je ne peux pas.

— Sacré bon sang ! s'écrie Amanda. Depuis des années, tu rêves de sortir avec lui... C'est l'occasion ou jamais. Moi, je le lui demanderais.

J'ai oublié de vous dire qu'Amanda Frank — qui sort parfois des énormités du style « sacré bon sang » — est la copie conforme de Maria Carey, la chanteuse. Plus petite certes, mais plus blonde. Elle peut se permettre, elle, de proposer un rendez-vous à un type que tout le monde prend pour Pierce Brosnan. Pas moi. Je suis seulement *adorable* (selon l'expression de notre gloire nationale Natasha Nutley). Autant dire à mille années-lumière des modèles de Jeremy Black.

Eloïse avale une gorgée de merlot, et tire une bouffée de Marlboro.

— Non, elle ne peut pas amener Jeremy, en admettant qu'elle ait le cran de lui demander. La Tache le connaît de nom.

Elle rejette la fumée en tournant la tête pour ne pas incommoder Amanda.

— Mais Jane a été assez maligne pour ne pas mentionner le *nom* de son petit ami, fait remarquer Amanda. Quand elle débarquera avec Jeremy Black, la Tache va en tomber de son piédestal. Et Dana aussi ! Elles vont croire toutes les deux que tu étais trop modeste pour révéler son nom. En plus, tu n'as pas besoin de lui souffler le rôle qu'il doit jouer. Il n'a pas à savoir qu'il est censé être ton petit ami.

— Mais j'ai dit qu'il venait de l'Upper West Side. Et Natasha sait très bien que Jeremy habite le quartier de Tribeca. J'ai surpris une partie de leur conversation téléphonique, la semaine dernière, au moment de la signature avec la Posh. Ils se sont raconté d'où ils venaient, où ils habitaient, etc. C'est comme ça que la fameuse « *Forest Hills connection* » a été découverte...

Amanda continue d'agiter son gin tonic. Eloïse se mordille les lèvres. Quant à moi, je mâchouille le bout de ma paille.

— Il y a une autre solution, déclare Amanda en resserrant l'élastique qui retient ses longs cheveux blonds en queue-de-cheval. Tu as deux bons mois devant toi. Tu peux très bien *rencontrer* quelqu'un avant le mariage ! Et pourquoi pas ce soir ? On peut rester près du bar, et faire un peu de

repérage. Je peux aussi te présenter quelques amis de Jeff.

Eloïse fronce les sourcils. Moi aussi. *Les amis de Jeff* ? Non merci, j'ai déjà donné ! Je n'ai aucune envie de me sentir encore plus gênée que maintenant à cause d'un rendez-vous *arrangé*. Eloïse aussi est sortie avec les fameux *amis* de Jeff Jorgensen. Jeff est beau garçon et tout à fait normal, mais les types qui l'entourent ne sont pas forcément comme lui.

— Il travaille maintenant chez Ernst & Young, ajoute Amanda, un des cabinets d'audit les plus cotés en ce moment. Il y a sûrement un vivier intéressant à exploiter.

Elle jette un regard sur mon cocktail, un Cosmopolitan.

— J'aurais dû prendre la même chose. Après la journée pourrie que je viens de passer, j'ai besoin d'un remontant.

Je bois une gorgée bien fraîche, et je fais glisser mon verre en direction d'Amanda. Ce mot « pourri », c'est Eloïse et moi qui le lui avons appris. Nous avons bien essayé d'utiliser son jargon de *cow-girl*, mais c'est impossible quand on n'est pas du métier !

Amanda travaille chez Lugworth & Strummold, l'un des cabinets juridiques les plus en vue de New York. Elle a un poste d'assistante. Elle n'a aucune intention de devenir avocate, mais elle aime son travail. Même si, parfois, elle parle de s'essayer à l'écriture, de concocter un roman à la John Grisham en faisant jouer ses relations avec le monde de l'édition.

Eloïse et moi avons rencontré Amanda un jour après mon entrée à la Posh, pendant notre pause cigarette en bas, dans la rue. Amanda ne travaille plus dans l'immeuble. Son cabinet a déménagé dans le quartier de Wall Street il y a quatre ans.

Mais à l'époque, nous faisons toutes les trois une pause cigarette au coin de Lexington Avenue et de la 57^e Rue. Deux, trois, voire dix fois par jour ! Après quelques semaines de papotage, nous sommes passées par la phase *invitations à déjeuner*, puis aux *invitations à boire un pot*, suivies d'*invitations petit déjeuner* les week-ends. La suite, c'est la naissance de notre « Nuit du Flirt » hebdomadaire.

— Tu pourrais appeler Max, suggère Eloïse en guettant ma réaction du coin de l'œil. Toi qui te demandais ce qu'il était devenu. Voilà un bon moyen de le savoir !

Je fais signe de la tête qu'il n'en est pas question. Pourquoi le seul fait de mentionner son nom me met-il aussi mal à l'aise ? Jamais je n'appellerai Max. Je ne peux pas. Est-il encore avec cette fille ? Celle-là ou une autre... De toute façon, je ne veux pas que mon unique ex-petit ami sache que j'ai besoin de lui pour une cérémonie de famille, et ce pour la simple et unique raison que je n'ai personne d'autre...

J'ai rencontré Max au rayon *Hommes* des magasins Macy's. Il s'achetait une chemise, moi je cherchais un cadeau d'anniversaire pour mon oncle Charlie. Quand j'ai repéré Max, j'ai été tout de suite séduite. Il avait l'air si malheureux, si gêné en glissant son pantalon sur un cintre.

Suffisamment séduite pour me risquer à lui demander si le pull que je tenais à la main avait des chances de plaire à mon oncle... (Petite parenthèse : j'ai un truc formidable pour dénicher un futur mari à New York : il n'y a que les célibataires pour acheter leurs vêtements seuls !)

Non, attendez une minute. Je retire ce que j'ai dit. J'allais oublier que Max n'a jamais été un *futur mari*. Nous sommes restés à peu près un an ensemble, très proches l'un de l'autre et puis il

est tombé amoureux d'une collègue de travail. Point final. En tout cas, pour *lui*. Moi j'ai eu le cœur brisé à vingt-trois ans. J'ai immédiatement pris six kilos en me vengeant sur les Häagen-Dazs qu'Eloïse et Amanda m'apportaient chaque jour pour me remonter le moral. Et je me suis retrouvée exactement à mon point de départ : le cœur en lambeaux et quatre kilos en trop.

Après m'avoir vue pleurer, moucher mon nez et broyer du noir pendant une semaine, Eloïse a décidé que tous les week-ends, Amanda, elle et moi allions jouer les touristes de passage à New York. Chaque mois, nous changions de quartier. J'ai pleuré en grimpant les escaliers conduisant au menton de la Statue de la Liberté, talonnée par Eloïse et Amanda qui me tendaient leur boîte de mouchoirs en papier. Les yeux gonflés, j'ai contemplé le paysage embrumé qui s'offrait au bout de ma longue-vue du haut de l'Empire State Building. J'ai sangloté par-dessus la rambarde du ferry de Staten Island. J'ai versé des torrents de larmes en admirant le globe de l'Exposition Universelle, dans le parc de Flushing Meadow, en assistant à un match des Mets au Shea Stadium, et à un concert de Lilith Fair à Jones Beach.

Et puis au bout de cinq mois, mes glandes lacrymales se sont taries. J'étais suffisamment éloignée de Max désormais pour pouvoir m'extasier sur les fleurs des Jardins botaniques du Bronx. Et trouver certains Yankees incroyablement séduisants.

J'ai même essayé de vendre à Gwen une idée de livre à l'intention des jeunes filles : *Le Guide des cœurs brisés à New York*. Elle m'a dit que c'était trop gadget.

Max a été mon premier petit ami. Et je n'ai pas eu de *vraie* liaison depuis. A part le Mercenaire, deux autres amourettes assez brèves, et quelques rendez-vous ici et là avec des hommes de passage qui s'empressaient de disparaître, je suis restée profondément seule. Pourquoi ? Amanda sort avec Jeff, Eloïse avec son Russe. Et je me retrouve dans un bar à tapas rempli de femmes accompagnées. Quel est mon problème ? J'ai droit aux sifflets égrillards des routiers et des maçons qui me trouvent apparemment toujours à leur goût. C'est peut-être rassurant, mais pourquoi n'ai-je pas, comme mes copines, ou comme Natasha, le pouvoir de séduire et de *retenir* un homme ?

Amanda me renvoie mon Cosmopolitan. Eloïse reprend la parole :

— Pas question de faire appel à Max, Jane. J'avais oublié que ta famille le connaissait. Impossible de le faire passer pour le nouvel amour de ta vie, ou de dire que vous êtes de nouveau ensemble. Non, ce n'est pas une bonne idée, je regrette d'avoir remis son nom sur le tapis.

Je jette à Eloïse un regard approbateur. Et nous revoilà reparties à mâchouiller nos pailles et à siroter nos verres.

Amanda me désigne du doigt.

— Ce qu'il te faut, c'est trouver un type pour ce mariage. Alors accepte un rendez-vous avec quelqu'un que tu ne connais pas. Après tout, qu'est-ce que tu as à perdre ?

Eloïse et moi ne trouvons rien à répondre. L'heure n'est plus aux objections et aux critiques. Voilà qu'Amanda prend mon silence pour un oui et s'empare de son portable.

— Jeff ? Je suis avec une copine qui voudrait qu'on lui arrange un rendez-vous. Tu ne devines pas ? C'est Jane... Non, attends, c'était il y a *deux* ans ! Tu as quelqu'un sous la main pour elle ?

Une pause, puis :

— Ah non ! il est chauve !... Non, trop petit : Jane mesure un mètre soixante-cinq... Tu dis ? Ah oui ! je vois qui c'est. Non, il est mignon, mais c'est un imbécile ! Jane travaille dans l'édition, il lui faut quelqu'un de futé. Ah oui ! là, ça me paraît intéressant ! Oui, oui, oui... Il a l'air vraiment bien. Arrange-nous ça !

Il a l'air bien ? Donc Amanda ne l'a jamais vu, ce monsieur si *intéressant*...

Amanda éteint son portable. L'excitation se lit sur son visage. Elle se penche vers la table, et rejette en arrière sa longue queue-de-cheval.

— Kevin Adams. Trente-trois ans. Expert-comptable. Habite une propriété à l'ouest de Central Park, et en pierre de taille s'il vous plaît. Jeff m'a dit que les minettes du bureau étaient toutes à ses pieds.

Je manque de m'étrangler avec mon cocktail ! Quelle coïncidence ! Exactement la description que j'ai faite à Natasha... Jusqu'à la propriété cossue de l'Upper West Side.

Eloïse acquiesce.

— Il m'a l'air très bien, en effet. Je dirais même parfait !

Et Amanda de prendre le relais.

— N'hésite pas, Jane, lance-toi. Tu préfères peut-être avouer à Dana et à la Tache que tu leur as raconté des bobards ? C'est ça ou sortir avec l'Incinérateur !

Mes copines ont pris ma réaction pour un refus. En fait, je suis aux anges. Le sourire radieux, je lance à Amanda :

— Dis à Jeff de lui donner mon numéro de téléphone. Chez moi *et* au bureau.

Après de longues embrassades avec Amanda — sur la joue, pas *à côté* — je dévale avec Eloïse les escaliers de la station de métro Union Square. Mamie et tante Ina m'ont fait promettre un jour de ne jamais prendre le métro. Elles se refusent à croire que le métro de New York n'est plus le coupe-gorge des années 70. Nous passons notre ticket dans le tourniquet et prenons la ligne IRT, direction nord de la ville.

Une femme est plantée sur le quai, parfaitement immobile. Entièrement recouverte d'une peinture argentée et une torche à la main, elle se prend pour la Statue de la Liberté. Un chapeau retourné contenant quelques billets est posé devant elle. Un peu plus loin, trois ados jouent de la batterie, mais la housse étalée devant eux est vide. Nous nous arrêtons quelques minutes pour écouter un chanteur de gospel un peu bedonnant, et nous raclons nos fonds de porte-monnaie pour lancer quelques *cents* dans ce qui ressemble à un coffret d'ampli.

Juste le temps de nous glisser dans la voiture avant la fermeture des portes, et nous nous écroulons sur les sièges d'un orange criard. Un groupe de jeunes est agglutiné autour d'un jeu vidéo, et un homme entre deux âges se coupe les ongles ! Il y a aussi une demi-douzaine de jolies femmes, la trentaine. Elles sont éparpillées dans le wagon et tiennent leur sac à main Prada bien serré sur leur poitrine. Certaines parcourent des rapports, d'autres lisent un livre ou jettent un regard vide par la fenêtre obscure.

Les regarder me déprime. Elles sont comme moi. Comme moi, elles ont passé quelques heures avec des amis après le travail. Certaines ont peut-être eu un rendez-vous galant... et maintenant elles rentrent chez elles.

Seules.

Seules un vendredi à 22 h 30. Elles vont ouvrir leur courrier, fouiller dans le frigo, feuilleter un numéro de *Vogue*, rêver de promotions, de fiancés, de demandes en mariage. Et déprimer jusqu'à ce que le sommeil finisse par les engloutir.

L'une de mes *alter ego* surprend mon regard que je détourne aussitôt sur la publicité d'un pédiatre de la région.

— Donne-moi des détails sur elle, me demande Eloïse dans le grondement assourdissant du métro.

— Qui, la Tache ?

— Oui. C'est vraiment une diva ? Le côté glamour et très *tendance*, tu vois ce que je veux dire.

— Oui et non. C'est tout à fait le genre glamour, comme tu dis. Mais il y a chez elle quelque chose qui m'intrigue. Je n'ai pas encore réussi à mettre le doigt dessus.

— Ne t'inquiète pas, tu y arriveras. Après avoir travaillé sur ses mémoires, tu la connaîtras bientôt par cœur. Au fait, pourquoi va-t-elle au mariage de Dana ?

Je hausse les épaules. Oui, pourquoi ?

Le métro freine brusquement à la station 42^e Rue. Eloïse se retrouve presque sur mes genoux.

— C'est peut-être le buffet qui l'intéresse. La boisson est offerte... Dis-moi, a-t-elle toujours un problème avec l'alcool ?

— Si j'en crois les grandes lignes de son livre, non. Et elle n'a pas bu beaucoup d'alcool pendant le déjeuner.

Un déjeuner qui, entre parenthèses, m'est revenu à un peu moins de quatre-vingt-cinq dollars. Et si je m'offrais une tranche de saumon poêlée à quinze dollars demain soir ?

C'est une sorte de remède, ma façon à moi de surmonter le syndrome du *Samedi Soir Seule*. Même si je dois manger le saumon seule devant une vidéo de location.

Je regarde mes *alter ego*. Aucune n'arbore sur son *adorable* visage la satisfaction de celles *qui ont un rendez-vous le lendemain soir*.

— Eloïse !

— Oui ?

Je racle le plancher crasseux du bout de la chaussure, un peu gênée.

— Tu penses que j'ai été nulle d'avoir parlé à Natasha et Dana de ce super petit ami ?

Eloïse n'en revient pas.

— Nulle ? Mais tu n'avais pas le choix ! En plus, tu n'as rien dit à Dana, c'est Natasha qui s'en est chargée. S'il te plaît, Jane, arrête de te faire du souci. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je te parie que Kevin correspondra exactement à ta description, peut-être même en mieux ! Il te donnera un deuxième rendez-vous, vous allez commencer à vous voir et hop ! tu n'auras plus qu'à l'emmener au mariage de Dana.

Je ne peux m'empêcher de rire. Eloïse oublie que ce genre de chose n'arrive qu'à *elle* ! Serge lui a avoué son amour à leur cinquième rendez-vous (elle ne lui a d'ailleurs pas encore rendu la

politesse...).

— Je ne tiens pas à me faire trop d'illusions sur Kevin. Pour moi, c'est juste une *solution possible* à mon problème.

Devant l'air perplexe de ma copine, j'ajoute :

— D'accord, d'accord, je me fais un max d'illusions. Eloïse, j'ai besoin de tes conseils pour ma tenue. Imagine un peu. Cet après-midi je n'avais *aucun* petit ami, puis j'en ai eu un *faux*, et maintenant j'ai un rendez-vous en perspective avec quelqu'un que je ne connais pas mais qui pourrait devenir mon vrai soupirant. S'il appelle, bien sûr !

C'est pathétique ! Je suis là à espérer qu'un type qui ne m'a jamais vue va m'appeler, et m'apprécier suffisamment pour me demander de le revoir. Tout ça pour pouvoir danser avec lui dans la salle de bal d'un hôtel. Pour fêter un mariage qu'on m'avait promis à *moi* il y a belle lurette...

Mais si je cesse d'espérer, de croire, de jouer à ce jeu stupide ne serait-ce qu'une seconde, ma vie est fichue. Je n'abandonnerai pas. Jamais. Parce que alors, je resterai seule jusqu'à la fin de ma vie, comme ma grand-tante Gertie. Et toute une vie de labeur ne servira qu'à mes héritiers, de vagues parents qui n'en valent pas la peine.

Mes yeux se posent sur la date affichée sur ma montre, et mon cœur s'arrête une seconde de battre.

— Eloïse, tu sais quel jour on est ? J'ai failli oublier. C'est l'anniversaire de mariage de mes parents.

Eloïse me témoigne son soutien d'une pression de la main.

En arrivant à la station 77^e Rue, le train tangué si fort que nous devons nous agripper à notre siège pour ne pas tomber. Nous nous levons en attendant l'ouverture de la porte.

— Que dirais-tu d'un yaourt glacé, ou d'un *hot fudge* basses calories ? suggère Eloïse. On en trouve maintenant chez Tasti D-Lite.

A peine sorties du métro, nous nous ruons dans la boutique du glacier Tasti D-Lite de Lexington Avenue.

Je prends du *chocolate marshmallow*, Eloïse un mélange de *fudge vanille* et de *fake Snickers*. Et une bonne portion de *hot fudge* hypocalorique...

Nous voilà en train de déambuler vers la Première Avenue à suçoter notre glace avec délectation tout en observant les gens. Puis nous prenons la direction de la 79^e Rue, plus au nord, car Eloïse veut acheter le nouveau numéro de la revue *In Style* au kiosque du coin. Catherine Zeta-Jones trône en couverture.

Eloïse sourit au jeune homme super mignon — un Indien — qui se tient derrière le comptoir.

— Soyez gentil de glisser la monnaie et la revue là, dans mon sac.

Elle lève le bras, et la glace avec, pour lui faciliter la tâche.

— Mais bien sûr. Pour vous, pas de problème.

Il se penche par-dessus le comptoir pour glisser l'épais magazine et quelques billets dans le sac, une petite lueur complice dans ses yeux bruns.

— Vous êtes très gentil, merci.

En s'éloignant, Eloïse lui lance un baiser de la main.

En général, j'adore voir Eloïse en pleine action. Mais à cet instant précis, j'ai le cœur trop lourd. En passant près de l'immense église St. Monica, Eloïse s'exclame :

— Dis-moi, Jane, et si on venait ici, dimanche matin ? Pour allumer un cierge en souvenir de nos parents.

Je fais oui de la tête, en récupérant d'un coup de langue une goutte de *hot fudge* qui s'échappe de mon cornet.

Cette proposition me fait vraiment chaud au cœur. Nous suivons ce rite une fois par mois — l'idée vient d'Eloïse. Je ne suis pas catholique, elle non plus, mais Eloïse prétend que ça n'a aucune importance, que seul le geste compte. Comme elle a raison !

*
**

Samedi matin, nous voilà parties, Eloïse et moi, à la recherche des chaussures pour le mariage. Je ressorts du magasin dont m'a parlé Dana avec une paire d'escarpins en tissu fleur de pêcher. 125 dollars pour des chaussures que je ne remettrai jamais (et que je ne pourrai pas rendre). Puis Eloïse est allée attendre Serge à la sortie de ses cours d'anglais pour déjeuner. Il veut devenir citoyen américain. Des amis du salon de coiffure lui ont dit un jour que les Américaines se plaignent de l'attitude des étrangers : tout ce qu'ils cherchent, c'est obtenir la carte verte. Serge s'est alors empressé d'aller au Bureau de l'Immigration pour remplir les papiers nécessaires afin d'obtenir au plus vite cette fameuse carte. (Pourtant, Eloïse lui a bien précisé que leur liaison n'est que passagère.)

Quant à moi, je suis sur le point de rencontrer Kevin Adams, « l'homme sans visage ». J'ai eu la surprise de recevoir un coup de téléphone vers 10 heures du matin. D'après Eloïse, c'est bon signe. Cela veut dire qu'il a lui aussi très envie de rencontrer quelqu'un. Kevin m'a dit qu'il jouait au squash jusqu'à 11 h 30, et qu'il était pris pour le déjeuner, mais qu'il aimerait beaucoup m'offrir un café, tout simplement.

Je ne demandais que ça. J'étais justement libre puisque mes projets à moi pour le déjeuner — imaginaires bien sûr — étaient tombés à l'eau comme par magie. Si l'on en croit la rumeur, il ne faut jamais accepter un rendez-vous pour le jour même. Il est préférable d'attendre deux jours, et mieux encore, trois. Sinon vous montrez au garçon que vous n'avez aucune vie privée. Généralement, j'écoute ce genre de balivernes, mais là, pas le temps de faire des chichis ! Le mariage de Dana a lieu dans moins de deux mois, et puis après tout, ce n'est qu'une invitation à prendre le café.

A 14 heures pile, j'arrive à proximité du DT UT (je traduis : Downtown Uptown). C'est une cafétéria très branchée de la Deuxième Avenue, à la hauteur de la 84^e Rue. Kevin et moi nous sommes mis d'accord pour nous retrouver près du comptoir des pâtisseries, sous la liste des douceurs et des cocktails. Signe de reconnaissance : il doit porter une veste bleu marine et un jean. Grâce à Jeff, Amanda m'a fait une description sommaire du Monsieur : grand, mince, cheveux châtain foncé. Pour les yeux, Jeff avait un doute. Bruns, verts ou bleus, il ne se rappelait plus.

En arrivant près de la porte, j'écrase ma cigarette. Jeff a-t-il dit à Kevin que je fume ? Si ça le dérangeait vraiment, il n'aurait pas accepté de me rencontrer. Après tout, c'est peut-être un fumeur lui aussi.

Mais je me rappelle tout à coup que les joueurs de squash ne fument pas. Je ferais peut-être mieux d'acheter des pastilles de menthe au magasin d'à côté ? Mais il est déjà 14 h 5. Le temps que le bonbon fonde dans la bouche, je vais être en retard. J'aurais dû arriver *en suçotant* une pastille de menthe... Les mains en coque devant le nez, j'inspire un bon coup pour tester mon haleine. Ça me paraît correct.

Je pousse la porte, et j'entends la voix de Pat Benatar. Une chanson qui date de mon passage au lycée. Combien de fois je l'ai écouté, cet album, avec mes copines Lisa et Lora ! Elle s'y connaît en chagrins d'amour, cette Pat Benatar, me disait tante Ina.

Quelques personnes font déjà la queue près des pâtisseries, mais aucune trace de type en veste bleue et jean. Je jette un coup d'œil circulaire sur les chaises près du comptoir, et j'aperçois un homme pas mal du tout, les cheveux bruns et les yeux noisette... autant que je puisse en juger d'ici. Vêtu d'un jean et d'un T-shirt blanc, il est en train de lire le *New York Times*. Sur sa table, une énorme tasse de café et un genre de *scone*. A ses pieds, un sac de gym. Il y a une chaise vide à côté de lui.

Ça ne peut pas être lui. Kevin Adams ne se serait pas assis. Du moins, il n'aurait encore rien commandé. En plus, il n'a pas de veste bleue. Deux jeunes femmes en train de papoter sont assises face à l'Homme au T-shirt. A l'autre bout du comptoir, des pâtisseries. Près du couloir, il y a quelques chaises au dossier bien dur. Elles n'ont pas beaucoup de succès ! Et aucun des occupants ne correspond à la description de Kevin Adams.

Je meurs d'envie d'un café. Je peux très bien en commander un et le boire en attendant, non ? Pas question ! Ça ferait bizarre, et en plus, ce serait trop impoli de ma part. Et puis je ne peux poser ma soucoupe nulle part sans déranger les gens qui font la queue le long du comptoir pour passer leur commande et payer.

Nouveau coup d'œil à ma montre : il est 14 h 10. Kevin a dix minutes de retard. La belle affaire ! A New York, quand on a dix minutes de retard, on est à l'heure. Avec quinze minutes de retard, je fais hyper branchée...

Je ne sais pas quoi faire de mes mains. Je n'ai pas de poches. Eloïse m'a conseillé de mettre un cache-cœur gris argenté avec un cardigan en maille noire, fermé par un seul bouton en haut, un pantacourt en stretch noir et des mules de cuir noir à petits talons. J'ai dit à Kevin que je serais en noir, et il n'y a, près du comptoir, aucune autre femme habillée en noir de la tête aux pieds. Il ne peut pas me rater !

14 h 15. La porte s'ouvre sur un groupe de gens. Un couple et son bébé dans une poussette, trois adolescentes, un type avec un ordinateur de poche. Je commence à me sentir mal à l'aise. Je fais mine de consulter le menu sur l'ardoise accrochée au mur derrière le comptoir.

Je risque un œil sur l'Homme au T-shirt, confortablement installé sur une chaise bien rembourrée. Il lève le regard sur moi pendant un quart de seconde avant de replonger dans son journal. C'est charmant ! Je ne vaud même pas la peine d'être regardée. Selon qu'on la détaille ou non, une femme sait si sa tenue lui va, si sa coiffure plaît. Apparemment, ce n'est pas le jour ! Ce

devait être *hier*...

14 h 20. Je vais finir par connaître le menu par cœur. Mes mains sont un peu moites mais je ne peux tout de même pas les essuyer sur mon pantalon ! Je commence à devenir de plus en plus nerveuse. Les gens doivent penser qu'on m'a posé un lapin. Ils ont peut-être raison.

14 h 23. Tout à coup, l'Homme au T-shirt se met à me regarder fixement et me fait de grands gestes pour me dire d'approcher. Finalement, on dirait que ma coiffure n'est pas si mal que ça ! Kevin Adams se permet d'avoir plus de vingt minutes de retard, je ne vois aucune raison de passer à côté d'une rencontre avec un beau garçon. Avec la chance que j'ai, l'Homme au T-shirt a probablement besoin de moi seulement pour lui apporter une nappe ou une cuillère en plastique. Je m'aventure jusqu'à lui avec un sourire forcé.

— Bonjour. Ne seriez-vous pas Jane Gregg, par hasard ?

Tiens, il connaît mon nom...

C'est alors que j'aperçois le pull bleu marine plié sur l'accoudoir de sa chaise.

— Je suis Kevin Adams.

Et il me tend la main. Je sens mes oreilles devenir écarlates.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu vers moi quand je suis entrée ? Je suis restée plantée debout là-bas pendant vingt minutes... Vous ne m'avez pas reconnue ?

— Si, tout de suite, mais je viens de jouer au squash et j'ai terriblement mal aux jambes.

Il sourit. On ne voit que ses gencives.

— Avec mon copain, nous avons « nettoyé » le court. Et j'étais plongé dans la lecture de cet article sur la Réserve fédérale... je pensais avoir le temps de terminer avant de vous faire signe. Mais au moindre mouvement, mes muscles me font — aïe ! — un mal de chien ! (Il grimace... je trouve qu'il en fait un peu trop...) J'ai été obligé de me rasseoir.

Il est assez rare d'avoir envie de prendre un pot d'eau bouillante et de le verser lentement sur la tête de quelqu'un. Mais, en ce moment, c'est exactement ce que je rêve de faire avec Kevin. Ça tombe bien, nous sommes dans une cafétéria, il y a justement deux pots sur le feu, et l'eau frémit. Ils n'attendent que moi.

Voilà un type que je ne connais absolument pas et qui réussit à m'humilier alors que notre *rencontre* n'a même pas commencé. Et puis alors, ces gencives...

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Kevin en désignant la chaise près de lui.

Il y a des traces de sucre en poudre en plein milieu du coussin...

Restons calme. On ne te demande pas de l'épouser. Simplement de sortir un temps avec lui pour pouvoir l'inviter au mariage de Dana.

Si tu ne lui avoues pas tout immédiatement avant de déguerpir, c'est que tu ne vaux pas mieux que lui. De toute évidence, c'est un goujat de première catégorie. L'ennui, c'est qu'il correspond exactement au portrait-robot de mon cavalier. Jusqu'à la maison en pierre de taille !

Je demande à mon cerveau une petite pause. Reprenons ! Tu as donc été au lycée avec Natasha Nutley, et elle t'a rendu la vie impossible. A cause d'elle, tu as l'impression d'être la fille la plus moche et la plus ennuyeuse de la ville. Elle t'a piqué Robby Evers avant même que tu aies eu

l'occasion de te retrouver dans ses bras. Par conséquent, tu vas me faire le plaisir d'oublier ta fierté un moment... pour mieux la retrouver *le moment venu*.

— Vous avez des yeux magnifiques, me dit Kevin Adams.

Score : un point pour Kevin. Il s'est un peu racheté. L'aurais-je jugé trop vite ?

C'est ça, bien sûr !... Le plus parfait des goujats te fait un compliment stupide, et tu es comme le corbeau sur le point de lâcher son fromage... Tu es peut-être désespérée, mais pas idiote.

Je balaie le sucre en poudre de la main et je m'assieds. En souriant à mon *hypothétique* cavalier. A 15 heures pile, Kevin Adams se lève avec beaucoup de précautions. En grimaçant et en émettant des grognements sourds comme les apprentis haltérophiles du club de gym où j'allais dans le temps. A-t-il réellement mal ? Ou fait-il sa chochette ?

— J'ai passé un très bon moment, déclare-t-il en enfilant son pull par la tête.

Le chandail est plaqué contre son visage. J'en profite pour l'observer. Il est assez bien bâti : ventre plat, de longues jambes. Vraiment pas mal. Evidemment, ce n'est pas Pierce Brosnan... mais qui ressemble à Pierce Brosnan, à part Jeremy ?

Quelle importance qu'il ne connaisse pas les bonnes manières ? Beaucoup d'autres garçons sont loin d'être de parfaits gentlemen, et c'est aux femmes de les éduquer un peu. D'accord, il m'a fait attendre et m'a fait signe de le rejoindre seulement une fois bien installé sur sa chaise. C'est vrai, il a profité de ce que je me levais pour chercher un café pour me demander de lui en rapporter un nouveau bol. Mais ce n'est pas le problème. L'important ? C'est un homme, beau garçon de surcroît, et qui habite dans une superbe propriété de l'Upper West Side. Après tout, ses gencives, on ne les voit que quand il sourit...

Je décide sur-le-champ de lui accorder un second rendez-vous... s'il me le demande, bien sûr. J'ai l'impression qu'il m'aime bien. Notre rencontre n'a pas duré très longtemps, mais nous avons bavardé agréablement, surtout pour faire l'éloge d'Amanda et de Jeff.

— Bon, eh bien, Jane, je t'appelle, lance-t-il en agrippant son sac de sport.

Aïe ! On sait ce que ça signifie. « Je t'appelle », cela veut dire en clair : tu n'es pas mon type, mais tu es gentille, alors bonne chance !

Pourquoi les hommes sont-ils donc incapables de dire ouvertement ce qu'ils pensent ? Pourquoi susciter de faux espoirs ?

Kevin se penche maladroitement vers moi et m'embrasse « dans le vide ».

Le dimanche matin, je me réveille avec la migraine. En plus, il pleut à verse. Eloïse m'a emmenée au restaurant mexicain hier soir, en m'affirmant que quelques margaritas bien frappées allaient me chasser Kevin de la tête. Elle avait raison, à un détail près : ce matin, j'ai peut-être les idées claires, mais j'ai un mal de tête pas possible !

Une chance dans mon malheur, je n'ai pas à me faire rincer pour aller chercher le *New York Times*. J'ai pensé à l'acheter hier soir à la maison de la presse, là où Eloïse a eu une touche avec le bel Indien.

Je rejette ma couette et me dirige vers la cuisine en traînant des pieds pour me faire un café. Et zut ! j'aurais aussi dû acheter du lait, hier soir. J'ouvre le frigo et secoue la brique de lait écrémé.

Il en reste à peine un fond.

Manifestement, la journée s'annonce plutôt mal. Il faut pourtant qu'elle soit meilleure qu'hier. Amanda m'a appelée hier soir pour savoir si elle avait bien joué les entremetteuses. Je lui ai raconté de façon un peu édulcorée qu'entre Kevin et moi, il n'y avait pas d'atomes crochus, mais que s'il rappelait (*et je suis sûre qu'il ne le fera pas*), je serais heureuse de le revoir. Je me refuse à lui dire que ce type est un goujat de la pire espèce, car elle a organisé ce rendez-vous pour me rendre service. En plus, je ne peux pas me permettre de gâcher ma seule chance de venir accompagnée à ce mariage.

Je retourne m'affaler dans mon lit, le *New York Times* bien calé sur l'estomac (je jette par terre les pages que je ne lis jamais : l'automobile, les sports, la finance, la première page). Et j'attrape la revue *Style* pour consulter la rubrique Mariages. Je regarde si je reconnais un nom. Ça ne m'est arrivé que trois fois dans ma vie : deux personnes du collège et un étudiant stagiaire de la Posh, parti depuis longtemps. C'est surtout pour étudier les âges et les professions, juste pour voir si je peux me mesurer à eux...

Statistiquement, il y a des tas de gens de vingt-sept ans qui se marient. Beaucoup de professeurs d'écoles privées, et de cadres informaticiens comme Larry Fishkill. Dire que, dans deux mois, je verrai dans ce magazine la tête de Dana et de Larry.

Je parcours les noms — et m'arrête de respirer.

Max Reardon !

Le visage souriant de Max est là, sous mon nez. Il enlace une jolie rousse au visage parsemé de taches de rousseur. Le titre : *Reardon et Carmichael*.

« Max Reardon, 28 ans, et Cheryl Carmichael, 26 ans, tous deux analystes financiers à la Banque de New York, se sont mariés hier à l'église épiscopale St. Stephen dans la ville natale de la mariée... »

Avant même que je ne réalise que je suis en train de pleurer, des larmes coulent sur l'article du journal.

Je me précipite vers la cuisine et j'ouvre le placard sous l'évier. Mais j'éclate en sanglots, incapable d'articuler le nom d'Eloïse.

Le téléphone sonne. Mes jambes se dérobent sous moi. Je ne peux même pas tenir debout.

Le répondeur clignote.

« Jane, c'est Dana. Oh ! mon Dieu ! je n'y crois pas. J'étais en train de déjeuner et de lire le journal avec Larry, et qui je vois dans le Times ? Ton ex, Max. Il s'est marié ! Tu te souviens de lui ? C'est incroyable. Et tu verrais sa femme, ce qu'elle est jolie. Elle me rappelle un peu Natasha... Si tu savais comme les gens sont excités que Natasha vienne à mon mariage ! Au fait, as-tu acheté tes chaussures ? Rappelle-moi. Bye. »

J'essaie à plusieurs reprises d'éteindre le réveil, mais en vain. Puis je réalise que c'est la sonnerie du téléphone. Je m'assieds, et m'efforce d'ouvrir les yeux. Il est 6 h 30 du matin.

Mes draps sentent le tabac froid. Hier, j'ai fumé deux paquets et demi de cigarettes. Amanda a tenu bon jusqu'au milieu du deuxième paquet. Mais quand ses yeux se sont mis à rougir et à pleurer à cause de la fumée — comme moi à force de sangloter — j'ai dû la forcer à partir. Eloïse vidait

mon cendrier toutes les cinq cigarettes et vaporisait la pièce après chaque demi-paquet !

La nicotine aurait-elle causé de sérieux ravages à mon cerveau ? Toujours est-il que j'ai bel et bien accepté de rencontrer d'autres garçons de l'entourage du petit ami d'Amanda. Eloïse m'a convaincue que si j'abandonne pour arriver seule à ce mariage, c'est le *triomphe* de tous les Max et Kevin de la terre !... Mais n'ont-ils pas déjà gagné ? Comment avoir la force de continuer à se battre ? Je vais finir comme ma grand-tante Gertie. Après tout, je dois peut-être me faire une raison.

C'est à ce moment que tante Ina m'a appelée pour voir comment j'avais supporté l'annonce du mariage de Max. Sa sollicitude quasi maternelle m'a tellement fait chaud au cœur que j'ai presque fondu en larmes au téléphone. Mais je me suis reprise à temps. Comment une fille courtisée par un petit ami si merveilleux pouvait-elle se préoccuper du mariage d'une ancienne amourette ?

Amanda a pris les choses en main. Elle a sauté sur son portable et je me suis retrouvée en quelques minutes avec quatre nouveaux rendez-vous ! Trois pour cette semaine (mardi, jeudi et samedi) et un pour mardi prochain. Si le rendez-vous n° 2 marche, je peux annuler le n° 3, et ainsi de suite.

— Oui, mais si aucun ne convient ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

Un long silence a suivi. Mais nous avons décidé qu'il serait bien temps de nous en soucier vendredi, à la prochaine Nuit du Flirt.

Le téléphone se remet à sonner.

— Jane, c'est Natasha. Je suis surprise de t'avoir ! Tu m'as dit que tu vivais le plupart du temps chez ton ami. Je pensais te laisser un message... Sinon, je n'aurais pas appelé aussi tôt.

Alors la Tache m'appelle *chez moi*, maintenant ! C'est une relation de travail, pas une amie !

— Jane, je t'ai réveillée ?

— Euh, non. J'étais en train de faire ma séance de yoga...

J'inspire profondément, je bloque ma respiration, et j'expire.

— Mon copain est en voyage d'affaires pour quelques jours, alors...

— Ah, très bien. Je voulais simplement te dire que j'ai l'intention de faire un saut au bureau ce matin, si ça ne te gêne pas. J'y pense, il aurait été plus simple de te laisser un message là-bas, mais tu n'as pas de ligne directe, et je ne me souviens jamais de ton numéro de poste... Bref, j'ai passé une bonne partie du week-end sur le projet de rédaction du premier chapitre, en tenant compte de tes suggestions. Tu sais, partir du présent pour remonter dans le passé... C'est une idée géniale, Janey. Je pense qu'il y a de quoi faire du bon boulot.

Je m'adosse à mes oreillers. Ils sont imprégnés de fumée. Même mes cheveux empestent le tabac...

La Tache est beaucoup trop réveillée pour moi. Comment peut-elle avoir l'esprit aussi clair, surtout à 6 h 30 du matin ?

— J'aimerais que tu y jettes un coup d'œil avant que je mette tout en forme. J'ai surtout expliqué pourquoi j'ai signé les papiers pendant que *tu-sais-qui* était quasiment en train de me faire l'amour.

Je courbe le dos. Voilà ce qu'on a vraiment envie d'entendre un lundi matin : comment Natasha a signé chaque lettre de son nom sous les caresses expertes de l'Acteur en pleine action ! Surtout quand on a appris le dimanche précédent que le seul et unique copain qui ait jamais compté vient de se marier...

Je m'assieds, en m'efforçant de me concentrer.

— D'accord, mais alors, disons, pas avant 10 heures. Après notre conférence de rédaction.

— 10 heures, c'est parfait. A tout à l'heure !

Je raccroche et retombe sur mes oreillers.

A-t-elle le *droit* de m'appeler chez moi ? Il va falloir que je mette certaines choses au point avec la Tache. C'est peut-être une célébrité, mais je ne travaille pas 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 ! Pour qui se prend-elle pour m'appeler chez moi ?

C'est la déroute totale. Je ne peux pas raconter mes malheurs à ma famille, ni même au boulot. Ne suis-je pas censée avoir une *vie de rêve* ? Gagner cent mille dollars par an, et fréquenter un ami qui possède une propriété en pierre de taille ?

Cette fille, elle s'en ficherait pas mal d'apprendre que son ex s'est marié, et dans la ville natale de la mariée, en plus !

Mais Jane Gregg ne s'en fiche pas, elle. Mais alors, pas du tout. Si peu qu'elle a allumé une bougie supplémentaire la veille à l'église St. Monica. Pour dire adieu à son dernier espoir, si mince soit-il, que Max comprenne son erreur de l'avoir quittée.

D'après Eloïse, ce n'était pas ridicule de ma part. Juste une façon de tourner la page.

Et me revoilà à sangloter de plus belle ! Un vrai déluge !

Je frappe du poing sur le mur, et je cache mon visage sous l'oreiller, dans les relents de tabac.

— Ça y est ! Je suis encore bonne pour changer les couches, annonce Gwen Welle à la cantonade, *via* le micro du téléphone mains libres.

Même quand elle est en congé de maternité, je ne peux pas y échapper. Il faut qu'elle se tienne au courant des conférences de rédaction ! Comme s'il se passait quoi que ce soit d'intéressant au cours de ces réunions hebdomadaires... une vraie perte de temps !

Serais-je de mauvaise humeur aujourd'hui ?

L'équipe éditoriale de la Posh Publishing est en salle de conférences depuis une demi-heure. Tout ce que j'ai appris, c'est que deux personnes ont signé pour écrire leurs mémoires : un chanteur dont la carrière s'est terminée dans les années 80, et un soi-disant petit génie de l'informatique qui prétend avoir été ruiné par Bill Gates. Quoi d'autre ? Ah oui ! Notre *manager éditorial*, Paulette Igerman, s'est plainte auprès de Remke parce que Jeremy a changé la date de publication d'un livre sans l'avertir. Paulette est bien la seule femme sur cette terre qui soit totalement insensible au charisme de Jeremy. Je n'arrive pas à comprendre. Eloïse est persuadée que Paulette est lesbienne.

— Morgan, commandez un petit déjeuner continental pour la réunion de Jane et Nutley, voulez-vous ? dit Remke en tapotant son stylo sur l'ordre du jour. Que ça ne dépasse pas vingt dollars.

J'esquisse un sourire, et Morgan me toise avec mépris. Ça y est, j'ai franchi la ligne de démarcation. J'ai réussi à attirer l'attention de Remke. Je suis devenue trop importante pour me contenter d'une assiette de fruits, d'un plateau de pâtisseries et d'une bouteille de jus d'orange achetés au rayon gourmet en bas de la rue. Et en plus, c'est Morgan qui est chargée de passer la commande. C'est un premier pas, non ?

Je sens le regard de Jeremy se poser un instant sur moi. Que peut-il bien penser à mon sujet ? Franchement, je n'en ai aucune idée. Si ! Je sais qu'il me trouve bosseuse. C'est le seul éloge dont Gwen m'ait fait part après chacune de mes réunions d'évaluation. Apparemment, il pense que j'ai le potentiel nécessaire pour devenir une bonne éditrice. Il me confie souvent la rédaction des préfaces de ses projets.

Mais quand va-t-il se décider à me regarder ? Je veux dire, me regarder *vraiment*. J'ai parfois l'impression que je lui fais pitié, moi et d'autres dans mon genre. Morgan ne fait pas partie du lot. Une fille issue d'une famille d'éleveurs d'animaux de race, et qui touche un salaire de vingt mille dollars par an (versé par les parents) n'est sûrement pas à plaindre.

Jeremy sait que j'habite dans un immeuble miteux, et que je ne prends jamais de taxi parce que je n'en ai pas les moyens. Tous les matins, il me voit arriver dans des tenues achetées en solde chez Gap et Anne Taylor, le front encore moite de sueur après le trajet en métro. Il sait que je passe tous mes étés sur une serviette de plage... sur la grande pelouse de Central Park, avec une Thermos de thé glacé, des manuscrits et des sandwiches au thon faits maison.

Lui passe l'été dans l'East Hampton. Il s'offre de somptueux dîners, se régaland des homards qu'il a pêchés le jour même sur son bateau.

— Morgan ! Où est l'état des comptes sur l'autobiographie de l'obsédé sexuel ? tonne Remke,

en fouillant dans ses papiers, comme toujours.

— C'est le troisième de la pile, à partir du bas, Williaaam.

Le visage aplati de Morgan se fend d'un sourire satisfait. Remke ne sait pas quel réseau de distribution choisir pour vendre les mémoires de l'obsédé : les librairies ou les supermarchés. Tout le monde ici a fait une copie du manuscrit. C'est de la dynamite !

Remke sort le document de la pile et le parcourt d'un air maussade.

— Morgan, rendez ça à Ian, et dites-lui de faire un tirage en trois cents pages, pour une vente grand public. Prix : 6,99 dollars. Ça les vaut bien. Il faut aussi qu'on trouve un titre très chaud.

Remke tend le document à Morgan.

— D'accord, Black ?

Jeremy acquiesce. Il s'est allongé sur sa chaise comme s'il était chez le dentiste. Remke est assis comme d'habitude en bout de table, avec Jeremy à sa gauche. Le téléphone mains libres est posé sur le siège vide de Gwen, à droite de Remke. Et Paulette est près de Jeremy. Quant à moi, j'occupe la chaise *à côté* de celle de Gwen. A l'autre bout de la table, Morgan est assise près d'un siège vide, à côté de Paulette.

Morgan et moi savons très bien où nous asseoir. Mais moi, je me rapproche petit à petit de la Direction. Morgan, elle, passera les années qui lui restent à arpenter le hall, à passer d'un bureau à l'autre pour s'occuper des deux ou trois personnes qui ont bâti l'empire Posh Publishing.

— Allô !

La voix sèche de Gwen couvre les crachotements du haut-parleur, pour nous rappeler qu'elle est toujours en ligne.

— William, je vous appelle de loin, je vais donc essayer d'être brève. Jane, dites-moi, ça se passe bien pour les mémoires de Nutley ? — Elle a pris un ton faussement inquiet. — Si vous avez besoin d'aide, vous savez qu'il suffit de me passer un coup de fil.

Je réponds en minaudant :

— Bien sûr ! tout en pensant très fort : *Plutôt mourir que de t'avouer que j'ai des problèmes avec le manuscrit de la Tache !*

L'appeler, c'est commencer par écouter pendant vingt minutes les dernières nouvelles de l'Enfant Roi. Qu'est-ce qu'il leur prend à ces jeunes mères ? Comme si tout le monde s'intéressait à leurs exercices de contraction vaginale et à la couleur des selles de leur nouveau-né ! Elles n'arrêtent pas de parler, *jamais*. Et tout ce qu'elles disent est si effrayant que ça vous rend malade. C'est à se demander comment une femme sans enfants peut avoir l'idée d'être enceinte *exprès* !

Sans compter que Gwen est la reine des hypocrites. Comme patronne, rien à dire. Elle fait vraiment très bien son boulot. Mais c'est *la personne* que je ne peux pas encadrer. Elle a un vague air de l'actrice Christine Lahti — mais elle est loin d'être aussi bien roulée ! Elle a épousé un gros bonnet de Wall Street, encore plus faux-cul qu'elle. Ils habitent le quartier de Chappaqua, à deux pas des Clinton. Pendant sa grossesse, Gwen a eu l'impression — fausse, bien sûr — que je m'intéressais à ses échographies. Et maintenant, quand elle m'appelle en privé, elle est persuadée que je suis fascinée par ses interminables sagas de nounous. Elle a déjà usé deux nourrices, et le

bébé n'a que quatre semaines... Combien de temps avons-nous passé, Eloïse et moi, à chercher un prénom pour le bébé quand notre métro était coincé entre deux stations ! Mon préféré, c'est *Not* (Not Welle... C'est drôle, non ?) Pour Eloïse, c'est *Oh* (Oh Welle...) Gwen a choisi Olivia. En un sens, elle a suivi le choix d'Eloïse.

Jeremy se penche en avant pour un conciliabule avec Remke. Morgan et moi nous tournons les pouces. Tiens, Gwen se tait. Le bébé a dû re-faire dans ses couches !

Jeremy étant occupé ailleurs, j'en profite pour admirer son profil. Il a un nez assez fort, très droit. Son menton carré semble avoir été ciselé dans...

— Gwen, vous m'écoutez ? lance Jeremy, m'arrachant à ma contemplation. Je voudrais qu'à partir de maintenant, tous les manuscrits en attente soient directement transmis à Morgan. — Il jette un coup d'œil vers le téléphone. — Depuis votre départ, nous sommes en sous-effectif. La priorité n° 1, c'est Nutley, et je ne veux pas que Jane perde son temps à des tâches courantes dont Morgan peut se charger. Les deux prochains mois, Jane va se consacrer au livre de Nutley. Natasha doit écrire les trois premiers chapitres et peaufiner le canevas du livre. Je prendrai en charge les projets que Jane suit actuellement pour vous, en sous-traitant si besoin est. On pourrait aussi demander à Morgan de rédiger quelques préfaces.

Morgan sourit, exhibant son avantageuse dentition. Pour une fois, nous sommes toutes les deux contentes en même temps.

Remke se tourne vers le téléphone.

— Gwen ? Ça vous semble jouable ?

— Parfait, gazouille ma patronne. Mais j'aimerais quand même que quelqu'un vérifie les courriers de Morgan pour les manuscrits refusés ou à revoir. Je sais que Jane aura beaucoup de travail, mais elle pourrait peut-être emporter chez elle les premiers jets de Morgan et les lui rendre le lendemain avec ses commentaires ?

Pardon ? Ce n'est déjà pas drôle de travailler avec la Tache. Voilà qu'*en plus* je dois coopérer avec quelqu'un qui ne pense qu'à me poignarder dans le dos. Pour me piquer mon boulot !

Remke, lui, est d'accord.

— Bonne idée, Gwen. Morgan, à vous de faire le tri, maintenant. Et si vous avez des questions ou des problèmes, voyez avec Jane.

Morgan me jette un œil noir, puis change brusquement d'expression et présente à Remke un visage extasié.

— C'est magnifique, William ! Et merci à tous de votre confiance. Je suis ravie d'avoir cette nouvelle occasion de faire travailler mes neurones.

Quelle lèche-cul ! Elle s'appuie sur *mon* succès pour se mettre en valeur. Comme je le fais avec la Tache.

Jeremy hoche le menton (et quel menton ! Il a une fossette !...). Il tourne vers moi son regard magnétique bleu Caraïbes. Aussitôt, je plonge les yeux sur les rayures de la table en faux merisier, comme si elles avaient plus d'intérêt que cette superbe mâchoire.

— Je veux le premier chapitre des mémoires de Nutley pour vendredi prochain au plus tard...

Vendredi prochain ?

— Pas d'objection, Jane ? me demande Jeremy en s'allongeant de nouveau sur sa chaise. *Marie-Claire* attend cet extrait d'ici moins de trois semaines. Natasha a besoin de deux semaines pour rédiger le chapitre. Vous, vous avez deux jours pour en faire un bref, mais irrésistible, résumé de 2 500 mots. Il me restera un jour pour le vérifier. Ensuite, il faut compter une demi-journée pour le tirage et la relecture des épreuves. Cela nous donne une marge de sécurité de deux jours, en cas de pépin majeur.

Il est magnifique. A en tomber par terre. Et fort en maths, en plus.

— Pas de problème pour vendredi — j'ose le regarder dans les yeux pendant une seconde et demie —, j'ai fait travailler Natasha tout le week-end.

— Bon boulot, interrompt Remke. Continuez. Bon, nous en avons terminé. Black, restez un moment. Je voudrais savoir où nous en sommes concernant ce Backstreet Boy.

Vendredi prochain. Comment faire pour m'en sortir avec tous mes rendez-vous ? Je dois travailler avec la Tache, former Morgan, aller à quatre rendez-vous arrangés (j'en attends beaucoup trop, ça me porte sur les nerfs), et présenter un résumé édulcoré du [chapitre 1](#) de *La Tache se lâche* à Jeremy vendredi prochain. Mes épaules s'affaissent.

Je sens qu'on m'observe. C'est Morgan.

Pas question de la laisser triompher.

Morgan trotte derrière moi jusqu'à mon bureau. Je prends la pile des manuscrits en souffrance dans ma corbeille et je dépose le tout dans ses bras tendus (et bronzés). Elle rayonne. C'est peut-être le premier sourire sincère que je vois sur son visage chevalin.

J'ai l'impression de la comprendre un peu mieux... Comme moi, elle sait qu'il faut savoir saisir la chance au bon moment. Si vous laissez passer l'occasion, quelqu'un d'autre en profitera. C'est la dure loi de la jungle. Maintenant, c'est au tour de Morgan. D'une certaine manière, j'ai été chargée de lui *donner* cette chance. C'est mot pour mot ce que je suis en train de faire, non ?

— Donc, euh, Morgan, si tu as des questions, ou si tu veux savoir comment traiter tel ou tel problème, viens me voir et je...

— J'ai appris à lire à l'école primaire, Jaaane. Je pense que je m'en tirerai très bien toute seule.

La sale garce !

Mon téléphone sonne, et Morgan disparaît.

— Jane Gregg à l'appareil !

— Bonjour, Jane, c'est Karen, la demoiselle d'honneur de Dana. Comment vas-tu ? Moi je suis en pleine forme ! Je t'appelle parce que je suis en train de régler les derniers détails pour la remise des cadeaux. Il faudrait qu'on se rencontre, avec les autres filles, pour en discuter.

Quel genre de détails ? Qui va fabriquer ce chapeau ridicule dont on affuble les mariées ? Qui va emporter chez lui tous ces gâteaux rassis et cette viande défraîchie ? Voilà comment je la vois, cette remise des cadeaux : un groupe de femmes assises en cercle dans l'immense appartement de Karen à Forest Hills, à regarder Dana s'écrier « Oh ! mon Dieu, c'est adorable ! » en ouvrant chacun des présents. Le thème, c'est la « cuisine française », car c'est en France que Dana et Larry

vont partir en voyage de noces. A votre avis, un couple a besoin de combien de torchons de cuisine avec la tour Eiffel imprimée dessus ? Et combien de fois me faudra-t-il supporter l'insupportable présence des amies de Dana avant de m'effondrer, victime de combustion spontanée ?

Karen est une réplique de Dana, mais ses cheveux sont d'un brun plus clair et ses lolos beaucoup plus gros. Elles sont les meilleures amies du monde depuis le lycée. Karen est le genre de fille qui vous détaille longuement des pieds à la tête. Elle vous regarde deux fois de suite de haut en bas et de bas en haut.

— Une réunion pour régler les derniers détails ? — j'en profite pour jeter un œil sur mes e-mails. — Tu ne penses pas que c'est excessif ?

— La remise des cadeaux a lieu samedi en quinze. Et le groupe s'est déjà réuni il y a un mois pour tout planifier !

Silence.

Je me sens un peu coupable.

— C'est que j'ai vraiment un travail fou en ce moment, alors...

Je clique sur un message d'Amanda. Elle me souhaite bonne chance pour mon rendez-vous n° 2 de demain soir. Il s'appelle Andrew Mackelroy, et doit m'appeler aujourd'hui pour le choix du programme.

— Nous sommes *toutes* très occupées, tu sais, m'interrompt Karen d'une voix sèche. Et la remise a lieu le 14. Cela nous laisse à peu près deux semaines. La réunion ne durera qu'une heure. Ecoute, si tu ne souhaites pas être de la partie, dis-le franchement.

Je ne veux pas être de la partie.

— Mais bien sûr que si, Karen. Dis-moi juste où et quand. J'ai quelqu'un sur l'autre ligne.

— Samedi, à 11 h 30, chez moi. On discute, puis on va tous chez A Fancy Affair pour les derniers essayages. N'oublie pas d'apporter tes chaussures.

Comment l'oublier !

— O.K., samedi 11 h 30. Redonne-moi ton adresse, s'il te plaît... C'est près de Station Square... Bon, alors, à bientôt.

Je raccroche et je consulte mon calendrier mural. Voilà deux ans que j'entends parler des projets de mariage de Dana. Pourquoi de si longues fiançailles ? Mais oui, bien sûr, c'est à cause du temps d'attente pour la réservation de la salle de bal du Plaza... Car, pour Dana et Larry, il est bien plus important de se marier au Plaza que de se marier *tout court*.

Maintenant que le « grand jour » est dans deux mois, je vais en entendre parler sans arrêt...

Qu'est-ce que j'ai à faire d'ici là ? A part travailler avec Natasha Nutley et Morgan Morgan. Je feuillette mon agenda. A vous de juger :

Samedi 6 juin : dernières mises au point pour la réception de remise des cadeaux, et deuxième essayage des robes des demoiselles d'honneur. Tout un après-midi à supporter la bande des amies de Dana. A propos, je vous ai dit que la robe m'a coûté 225 dollars ?

Samedi 13 juin : cérémonie de remise des cadeaux. Encore un après-midi de perdu avec ces gens... *sans oublier* les parentes de Larry Fishkill. Il faut aussi que j'achète un cadeau très cher

chez Bloomingdale ou Williams-Sonoma. C'est là qu'elle a déposé sa liste.

Vendredi 31 juillet : enterrement de la vie de jeune fille. Ça se passera au Hots, une boîte de strip-tease masculin. Un remake de la réunion du 6 juin. Avec en plus quelques billets de banque à accrocher au string des strip-teasers...

2 août (à l'aube) : coiffeur (Zelda'Hair) et Institut de beauté (Beauty Spa) dans Madison Avenue. La mère de Larry Fishkill tient absolument à ce que toutes les filles soient coiffées, maquillées, pédicurées et manucurées...

2 août au matin : séance photos avant la cérémonie, avec tout le cortège, pour la collection personnelle de Dana. Combien de temps peut-on rester le sourire figé avant que le maquillage ne craque ?

2 août, 14 heures : aider Dana à entrer dans sa robe de mariée à 8 000 dollars et à mettre ses boucles d'oreilles en diamant de chez Tiffany, un cadeau de fiançailles de tante Ina et oncle Charlie.

2 août, 14 h 30 : la cérémonie... longue et ennuyeuse.

2 août, 16 h 00-minuit : la grande réception... longue et ennuyeuse. Dana a dit à son « chef de bande » de passer du Céline Dion en boucle... Et la chanson du mariage *The Wind Beneath My Wings* de Bette Midler.

2 août, 22 h 00 et des poussières : le lancer du bouquet. Un vrai film d'horreur ! Les premiers rôles sont tenus par de pauvres célibataires obligées de se mettre en rang d'oignon, des paumées pitoyables avec leur sourire plein d'espoir et qui tendent leurs griffes pour attraper *le bouquet*, la promesse d'être la prochaine mariée...

2 août, toute la journée : écouter tante Ina et Mamie s'apitoyer sur mon sort et me dire de ne pas m'en faire, m'assurer que mon tour viendra...

2 août, toute la nuit : faire tapisserie. Rester là comme une potiche... exactement comme à Forest Hills High.

Le téléphone sonne.

— Oui ?

C'est la voix de Morgan :

— Mme Nutley est ici et souhaite te voir, Jaaane. Le café et les petits gâteaux sont dans la salle de conférences, avec une assiette de fruits. J'ai pris du jus d'orange avec la pulpe, ils n'avaient que ça dans ce magasin. J'espère que cela te convient.

— C'est parfait. Merci, Morgan. Peux-tu dire à Natasha que je suis à elle dans une minute ?

Je crois que ce sera *cinq* minutes. Je suis une femme d'affaires très occupée, pas une vulgaire *assistante éditeur* trop contente de travailler sur un projet juteux et qui se précipite pour accueillir avec enthousiasme son écrivain star.

Nouvelle sonnerie du téléphone.

— Oui, j'arrive tout de suite...

— Hello, c'est moi, me dit Eloïse. Ça te dit d'aller voir le dernier Woody Allen avec Serge et moi, ce soir ? On va au Beekman, à la séance de 19 h 30.

Serge est un fan inconditionnel de Woody Allen. Après avoir vu la cassette de *Annie Hall* une bonne dizaine de fois, il a acheté à Eloïse une veste et une cravate. Elle lui a simplement signalé que *Annie Hall* datait d'à peu près trente ans, et que le retour de la mode des années 70 était fort heureusement de l'histoire ancienne...

— J'aimerais bien, Eloïse, mais il faut que je bosse. Tu sais que j'ai plein de rendez-vous cette semaine, et il ne me reste que ce soir pour travailler comme une bête sur la vie de m... de la Tache. Elle est justement là ce matin, pour m'apporter le premier jet du [chapitre 1](#). Jeremy veut que je lui fasse un résumé pour *Marie-Claire* d'ici *vendredi prochain* !

— Eh bien, ma pauvre, tu as largement de quoi t'occuper. Dis-moi, ça va bien ? Je veux dire, après la nouvelle d'hier...

— Oui, je crois. En tout cas, je vais faire tout mon possible pour essayer d'oublier l'annonce du mariage de Max (comme par hasard, je vois en flash son visage anguleux...), et aussi ce crétin de Kevin. Tu sais que j'ai interrogé mon répondeur plusieurs fois ce matin pour voir s'il avait appelé ? Pourtant, il ne me plaît même pas ! Eloïse, jette un coup d'œil à la réception. Tu verras Natasha Nutley. Elle attend que je vienne la chercher.

— D'accord. Bye.

Eloïse raccroche. Je l'imagine faisant semblant — à cause de Morgan — de laisser un message à Remke, juste pour apercevoir la Tache.

Bon, je crois que les cinq minutes sont écoulées. Je passe la tête par la porte de mon bureau pour voir ce qui se passe à la réception. Le « réduit » de Morgan est vide. La Tache est en grande conversation avec Morgan... Je détaille Natasha des pieds à la tête, façon Karen, la demoiselle d'honneur de Dana. Elle porte un corsage noir, un pantalon de cuir noir avec une petite ceinture de cuir à motifs, et des mules noires à hauts talons. Je baisse les yeux sur mon tailleur-pantalon gris. Il y a quelques minutes, je m'y sentais bien, je trouvais qu'il faisait très femme d'affaires. Maintenant, j'ai des doutes.

Bon ! Inspirons un grand coup.

Je saisis mon dossier consacré à la Tache et me dirige vers le hall, un sourire plaqué sur le visage.

— Natasha ! Toujours aussi ponctuelle.

Elle m'éblouit de son sourire plus-blanc-que-blanc.

— Je disais à Morgan que j'ai été la baby-sitter de ta cousine. C'est fou ce que le monde est petit.

Trop petit.

— Vous a-t-on déjà dit que vous ressemblez à Nicole Kidman ? demande Morgan à Natasha.

Je n'attends pas la réponse.

— Nous pourrions peut-être aller dans la salle de conférences, dis-je en faisant un geste vers la Tache.

Remke sort de son bureau, derrière le « box » de Morgan.

— Natasha ! Ravi de vous voir.

Les voilà qui s'embrassent « dans le vide » et commencent à échanger quelques propos insignifiants.

Jeremy arrive dans le hall avec un manuscrit et une maquette de la couverture.

— Natasha, tu es magnifique, comme toujours.

Nouvelles bises « dans le vide ». Nouveaux papotages.

Je me demande quelle impression ça me ferait d'embrasser Jeremy Black « dans le vide », près de sa joue. Si près de cette bouche, de ces lèvres... Tout à coup, j'imagine qu'il m'embrasse à pleine bouche. Un baiser long, profond, et qui...

— Jaaane. Si vous voulez plus de café, appelez-moi.

Cette peste est drôlement serviable. Ça cache quelque chose...

— Je n'y manquerai pas.

Je fais entrer la Tache dans la salle de conférences, et je m'assieds en bout de table, à la place qu'occupait Remke il y a une demi-heure. Je ne m'étais jamais assise là auparavant.

Natasha s'installe à ma droite et pose son sac sur la chaise de Gwen. Elle ouvre une chemise rouge sur la table.

Je sors mon dossier. Mon exemplaire du canevas fait par Natasha est couvert d'annotations en marge. Si seulement elle pouvait lire tous mes commentaires et travailler chez elle ! Ou, mieux encore, dans cette espèce de péniche qui lui sert de maison à trois mille kilomètres d'ici ! Quel besoin a-t-elle de téléphoner constamment, et de débarquer ici ? Pourquoi ne retourne-t-elle pas sur sa « Côte ». Pourquoi ne me laisse-t-elle pas tranquille ?

Je prends la Thermos.

— Café ?

— Je veux bien, répond Natasha en approchant sa tasse avec précaution. Tu partages un gâteau avec moi ?

— D'accord.

Je remplis les deux tasses de café, surprise de la voir manger autant. Et d'échapper à ses interminables discours sur les régimes. Pour moi, les actrices n'avalent que des feuilles d'épinards et se bourrent de laxatifs.

— Bon, je te laisse mon premier chapitre. Tu le liras plus tard. Je voudrais juste lire ma phrase d'introduction. Si elle est trop percutante, je saurai que je dois me modérer un peu pour le [chapitre 2](#).

Je verse du lait dans mon café. Je note qu'elle préfère le café noir. C'est toujours quelques calories en moins !

— O.K., vas-y. Remke et Jeremy ont l'habitude de dire qu'il faut accrocher le lecteur dès la première phrase. Alors plus c'est percutant, mieux c'est. Je t'écoute.

La Tache sourit, prend la page et s'éclaircit la gorge. Dans un tintement de bracelets, elle commence :

« Je suis en train de faire l'amour à l'un des acteurs les plus célèbres du show-business

quand, soudain, il me tend un papier à signer... »

Je manque de m'étouffer avec mon café.

Elle fronce le sourcil.

— Je t'avais prévenue. C'est assez direct.

Elle a mal interprété ma réaction. Cette façon de frapper le lecteur d'entrée, c'est très marketing...

Je la rassure aussitôt.

— C'est vraiment bien !

Elle en profite pour prendre un minuscule morceau de sa moitié de gâteau.

— Je dirais même parfait. C'est exactement ce qu'attend Remke.

— Tu es sûre ? Je suis si heureuse... Alors, je suis sur la bonne piste.

Natasha Nutley va me faciliter le travail plus que je ne le pensais. C'est un soulagement. Mais en même temps, cela m'embête un peu.

*
* *

— Jane Gregg à l'appareil.

— Oh ! bonjour ! Je suis ravi de ne pas tomber sur une boîte vocale...

C'est la voix d'*un homme* ! Je m'empresse de répondre :

— C'est bien moi ! tout en coinçant mon téléphone sous le menton pour extirper une cigarette et une boîte d'allumettes de mon fourre-tout.

Au bout d'une demi-heure en présence de la Tache, j'ai été prise d'une envie soudaine de fumer. Je me suis éclipsée en prétextant quelque chose d'important. *Comme foutre le camp pour ne plus l'avoir dans mon champ de vision*, et descendre en douce fumer une cigarette. C'est pendant cette pause que le téléphone a sonné.

Qui que ce soit — l'un de ces fainéants du Département Production ou Ian, ce triste sire qui mouline nos chiffres de pertes et profits... ou mon rendez-vous arrangé de demain qui m'appelle pour organiser la soirée — il a intérêt à faire court. Car j'ai laissé la Tache dans la salle de conférences, à lire mes commentaires sur le plan des [chapitres 2](#) et 3. Ceux où elle a trop insisté sur son enfance, et pas assez sur sa vie à Los Angeles et ses efforts pour percer dans le show-business. Si jamais Remke ou Jeremy risquent un œil dans la salle et la trouvent seule, ils vont se demander où je suis. Comme ils ne fument ni l'un ni l'autre, ils ne comprendront pas ce besoin urgent de cigarette. Et encore moins, en tant qu'hommes, ce désir de fuir Natasha !

— Je suis Andrew Mackelroy, l'ami de Jeff ? précise la voix.

Je me redresse sur ma chaise et je glisse cigarette et allumettes dans la poche de ma veste.

— Bonjour.

J'ai tout de suite aimé qu'il donne à ses phrases l'intonation d'une question. Comme moi.

— Alors, que diriez-vous de dîner avec moi demain soir ?

— C'est très bien. Ça me donne déjà faim.

Il part d'un petit rire.

— Super. Vous savez, j'ai déjà réfléchi pour ce *truc* de demain soir. Je vous propose la meilleure cuisine italienne de New York ? Prête pour la surprise ?

Décidément, cet Andrew me plaît.

— Tout à fait ! J'adore la cuisine italienne. Je suis partante.

Cette fois, je crois qu'il y a de l'espoir ! Il a un *truc* demain soir, et moi j'ai un *truc* dans deux mois. Voilà déjà deux trucs en commun !

— Voulez-vous qu'on se retrouve là-bas ? Oui ? Vous êtes sûre ? Parfait. Je vous donne l'adresse : c'est au 563, Delancey Street, à 19 heures. Je suis impatient de vous rencontrer, Jane.

Delancey Street ? Je croyais que c'était une rue déserte ! Et peut-on *vraiment* manger italien dans le Lower East Side ? Apparemment, oui. Je décide de faire taire mes préjugés.

— Moi aussi, Andrew. D'accord pour 19 heures. Comptez sur moi.

— Super. A demain.

Je raccroche avec un large sourire. J'ai un rendez-vous mystère demain soir. Dans un *truc* !

Je sors mon agenda et je tourne les pages jusqu'au mardi 2 juin. Il y a déjà pas mal de gribouillis, tous les détails que m'a donnés Amanda dimanche après-midi.

« Andrew Mackelroy, 30 ans, ingénieur informaticien dans la société de Jeff. Un mètre soixante-dix-huit, cheveux blond foncé, yeux bleus. Un type bien, très famille, sportif. »

Moi aussi je suis très famille, enfin, je crois. Et j'adore la marche ; ça aussi, c'est un sport, non ? Je recopie dans l'agenda l'adresse qu'il m'a donnée, et je glisse le tout dans mon sac.

J'ai envie de descendre le hall en faisant la roue !... Finalement, je préfère me ruer dans le minuscule bureau d'Eloïse. Elle est en train d'examiner des diapos à la loupe.

Je lui chuchote à l'oreille :

— Devine qui vient d'appeler ? Le type de mardi, Andrew ! Nous sortons demain soir. Il m'a parlé d'un *truc* surprise, de Delancey Street, et de cuisine italienne...

Eloïse lève la tête.

— Ah bon ? Je parie que c'est un vernissage, ou l'ouverture d'un club. Je te signale que le Lower East Side est devenu le quartier le plus branché de New York, ultra tendance.

— Tu crois vraiment que je dois m'habiller très branché ? Qu'est-ce que tu suggères ?

Le téléphone grésille.

— Eloïse ? — c'est Daisy, sa patronne. — Pouvez-vous m'apporter les diapos pour le livre sur la boulimie ?

— Bien sûr.

Eloïse planche sur la couverture des *Mémoires de Skinny-Minny : mes années de boulimie*. Le titre est tellement long qu'il ne reste pratiquement plus de place sur la couverture. Eloïse a imaginé de mettre un minuscule pèse-personne entre le titre et le sous-titre, avec des chiffres rouge vif qui

surgissent et disparaissent. *Skinny-Minny* est un livre suivi par Gwen. En son absence, j'ai pris les choses en main, c'est-à-dire qu'on m'a chargée de suivre le bouquin tout au long de la chaîne de production et d'envoyer le tout pour accord chez Gwen, par FedEx. La maquette de la couverture est revenue avec des corrections et des traînées jaunâtres qui font penser à des restes de purée pour bébé ou à du vomi. Heureusement, grâce à Jeremy, je n'ai plus à m'en occuper.

— Je vais te fabriquer une tenue d'enfer, et je te l'apporterai ce soir, me dit Eloïse en éteignant le lecteur de diapos. Oh ! j'oubliais ! J'ai bien observé la Tache. Elle ne ressemble pas *tant* que ça à Nicole Kidman. Et puis excuse-moi, mais qui porte encore ce type de pantalon en cuir ? Ça doit dater de la Seconde Guerre mondiale !

Je lui saute au cou. Je regarde discrètement par la porte de son bureau, et dès que je vois Morgan s'éloigner en trotinant, je m'éclipse pour me fumer une petite cigarette. Je l'ai bien méritée...

Juste comme je m'assieds pour lire le premier paragraphe très coquin du premier chapitre de la Tache, la bouilloire commence à siffler dans la cuisine. Je cours éteindre le gaz.

Dix minutes plus tard, tout ce dont j'avais envie pour les deux heures à venir se trouve sur mon plateau de bambou : une tasse de thé à la pomme et à la cannelle, deux gâteaux de riz chocolat/caramel, un paquet de Marlboro Light plus un autre à moitié entamé, un briquet, un cendrier et deux crayons noirs bien gras. J'emporte mon précieux chargement dans le living et je m'installe sur le futon, le premier chapitre des mémoires de la Tache sur les genoux. Je mords dans un des gâteaux, j'allume une cigarette et je commence à lire.

« Je suis en train de faire l'amour avec l'un des acteurs les plus célèbres du show-business quand, soudain, il me tend un papier à signer. Trois pages, pour me dissuader de jamais parler de lui ni de notre liaison aux médias, sous quelque forme que ce soit. Il est en train de couvrir ma cuisse de baisers en remontant lentement, et tout à coup, le voilà qui se penche au-dessus de moi pour prendre le Document sur la table de nuit. "C'est une simple précaution", me dit-il tout en donnant de petits coups de langue sur mes seins. "Une idée de mon agent, de mon manager, de mon comptable et de mon conseiller en communication". L'un des hommes les plus sexy, selon le magazine People, est dans mon lit. Le lit d'une petite actrice obscure, à qui on n'a jamais fait le moindre cadeau. Moi, Natasha Nutley, originaire du Queens, à New York, qui n'ai jamais eu de véritable ami. Qui ai toujours été une source de désillusions pour mes parents. Une fille qui n'a réussi à décrocher un rôle minable de deux lignes dans un feuilleton de prime-time qu'en couchant avec l'assistant de l'assistant du directeur de casting...

Qui suis-je donc pour refuser ma signature ? Pour ne pas me sentir la plus heureuse des femmes parce que l'Acteur est en train de me faire l'amour ?...

Lui, me faire l'amour ?... Quelle rigolade ! Il est en train de foutre ma vie en l'air, oui !

Sept semaines. Les sept semaines les plus importantes de ma vie ne représentent donc absolument rien pour lui. Plus tard, il avouera m'avoir choisie parce que je lui rappelais une petite amie du cours d'art dramatique.

Alors que je l'imagine amoureux de moi, lui ne fait que passer du bon temps avec une fille à qui l'on a appris depuis des lustres que coucher est la seule façon de gagner le cœur d'un homme... »

Par pitié, faites taire les violons, et passez-moi un sac en plastique. J'ai envie de vomir ! Faut-il vraiment que je lise ce récit à la limite du porno ?

Remke et Jeremy vont adorer. C'est exactement ce qu'ils attendent. Des mots évocateurs, du sexe, et assez de fausses confessions pleurnichardes pour que le livre se vende à des millions d'exemplaires, l'été, dans les supermarchés. C'est du mauvais mélo. Ça ne vaut pas un clou !

Elle n'a jamais eu de véritable ami. C'est une source de désillusions pour ses parents. A d'autres ! Natasha Nutley est née avec une cuillère en argent dans la bouche. Grâce à ses yeux verts et à ses bouclettes rousses, elle a obtenu tout ce qu'elle voulait dès qu'elle est sortie du ventre de sa mère, il y a vingt-huit ans. A qui donc pense-t-elle faire avaler toutes ces couleuvres ? Peut-être le grand public se laissera-t-il tromper par l'éclat de ses (fausses) dents. Pas moi. Car moi, je la connais.

La première fois que j'ai rencontré Natasha Anne Nutley, c'était en sixième, quand Mme Greenman l'a présentée à la classe. La Tache et sa famille venaient d'emménager dans un immeuble situé à deux pas de chez moi. Tante Ina, oncle Charlie et Dana habitaient quelques pâtés de maisons plus loin, pas très loin non plus de chez Mamie — et d'Ethan Miles, l'Incinérateur. Le père de Natasha a fait venir la famille Nutley de Flushing à Forest Hills après avoir hérité de la pharmacie de son père. Voilà ce qui s'appelle l'ascenseur social... Je vois encore Mme Greenman nous présenter Natasha avec ce sourire de satisfaction jusque-là réservé au chef de classe.

Le premier jour, Natasha a collectionné plus d'invitations que moi pendant toute ma scolarité. Pour faire du roller-skate, aller chez McDonald's ou à des réunions le soir, entre filles. Elles voulaient toutes être sa meilleure amie. Quant aux garçons, ils bavaient tous devant Natasha. Le regard « scotché » sur elle, ils étaient incapables de suivre les cours et ont raté plus d'un partiel ! Y compris Robby Evers. Moi, je n'arrêtais pas de le regarder... par conséquent je savais très bien que lui regardait toujours Natasha et ses seins d'adolescente.

Elle, elle s'intéressait à Jimmy Alfonso, le James Dean de la classe, le Dylan des quartiers chic. Le deuxième jour, après très exactement quarante-huit heures, ils sortaient ensemble... J'ai réalisé alors qu'il y avait peut-être une ouverture avec Robby, puisque la fille qu'il convoitait était déjà prise. Il était condamné à sortir avec une fille moins bien. Au lycée, j'avais une piètre idée de moi-même...

Robby Evers rêvait d'être un journaliste de choc comme son modèle Walter Cronkite. La petite fille maigrelette et sage aux yeux et aux cheveux noirs toujours fourrée avec les jumelles Miner (encore plus sages et plus maigres qu'elle) ne l'intéressait pas. Pas plus en sixième qu'en cinquième ou en quatrième. Ni même en troisième, quand mes 90 cm de tour de poitrine ont commencé à faire parler d'eux. Quand je suis arrivée en première, j'étais en binôme avec Robby au cours de biologie. Rien que l'idée de devoir faire une incision sur une grenouille morte le rendait malade... alors je l'ai aidé, ma main sur la sienne pour guider le couteau. A la première piqûre, il m'a regardée dans les yeux... mais la terreur et la gêne l'ont vite contraint à refermer ses yeux noisette si beaux, si doux. Je lui ai fait sentir que je le comprenais, je l'ai aidé à être plus cool. C'est alors qu'il a commencé à me remarquer. Moi ou plus vraisemblablement mes 90 cm de tour de poitrine ! Il observait toujours Natasha, mais elle s'était embarquée dans une liaison avec Jimmy Alfonso, un long parcours fait de déchirures et de retrouvailles...

En cours de biologie et d'anglais, Robby et moi étions dans la même classe. Il me montrait les coupures de presse destinées à son cours de sociologie et aux réunions du journal du collège (je me suis empressée d'y assister pour être avec lui). Robby n'arrêtait pas de parler de l'injustice et de l'horreur du monde qui nous entoure, nous faisait part de son intention de voyager pour rapporter des preuves de toutes ces atrocités, afin que chacun sache, et agisse. J'étais amoureuse de lui. Robby Evers s'intéressait à tout. Tous les autres se fichaient éperdument de la couche d'ozone, sans parler de l'apartheid en Afrique du Sud. On le considérait comme un garçon presque trop sérieux, ce qui est un bon point aux yeux des filles. Mais sa gaucherie le desservait. Il voulait devenir correspondant à l'étranger, mais la plupart des filles n'avaient pas la moindre idée de ce que c'était ! Moi, je voulais me lancer dans la poésie, et cela lui plaisait. Un jour — j'étais en train de lui dire combien je partageais son indignation devant les photos d'enfants africains affamés — il m'a touché la main. Pendant trois jours, j'ai évité de me laver là où sa peau avait effleuré la mienne...

J'étais persuadée qu'il allait m'inviter pour le bal de fin d'année, qui avait lieu deux semaines plus tard. Mon premier bal ! Tous les jours, je m'arrêtais chez Macy's après les cours pour essayer la robe rose vaporeuse que j'avais repérée lors d'une opération shopping organisée par la famille (nous cherchions une robe pour le premier bal de Dana au collège de Russel Sage. Dana avait quelque chose de la Natasha Nutley de cinquième...).

Seulement voilà. Une semaine avant la fête, Robby n'avait toujours rien dit. A J - 3, j'ai décidé de lui demander au cours d'anglais si, par hasard, il avait envie de m'accompagner. C'est alors que j'ai entendu ce bruit qui accompagne Natasha Nutley dans tous ses déplacements : le tintement de ses bracelets.

Elle était là, à glousser comme une dinde, penchée vers Robby, le derrière en l'air.

— Alors, c'est d'accord, tu viens me chercher à 19 h 30 ?

Il avait fait oui de la tête, une expression d'extase sur le visage.

— N'oublie pas la fleur. Blanche, avec un ruban rose de la même couleur que ma robe.

Moi aussi, j'avais prévu une robe rose.

Elle a regagné sa place en ondulant des hanches. Robby était fasciné. Puis, sans rien dire, il a levé le poing en signe de victoire. Il m'a fait passer un message :

« Sais-tu où on peut acheter des fleurs pour mettre sur une robe ? »

Je lui ai suggéré d'aller chez Forest Hills Flowers sur le Queens Boulevard, à quelques immeubles de là. Il m'a souri, puis a passé les cinquante minutes du cours d'anglais les yeux rivés sur la nuque de Natasha Nutley et sur ses boucles d'oreilles.

J'en ai pleuré pendant trois jours. Le lendemain du bal, j'ai osé demander à Robby s'il s'était bien amusé. C'est à peine s'il a levé la tête de son bureau. Natasha s'était décommandée à la dernière minute, car elle s'était réconciliée avec Jimmy Alfonso. Il avait passé une heure entière à Forest Hills Flowers pour finir par jeter à la poubelle cette fleur qui aurait dû m'être destinée... Le premier contact de Robby Evers avec la réalité a été très douloureux. Natasha Nutley lui a enlevé ses illusions d'adolescent en lui montrant la vie sous son vrai jour. Et Robby ne m'a plus jamais pris la main.

D'accord, à mon tour d'arrêter les violons. Pas d'attendrissement.

Changement de tempo. Les accords d'une ouverture d'opéra m'arrivent crescendo à travers le mur. Mister Opéra doit avoir entamé une dispute avec sa copine. Je ne reconnais pas le compositeur, mais je sens bien qu'un drame couve.

J'allume une cigarette, et je me réinstalle sur le futon.

Impossible de faire une lecture attentive du chapitre de Natasha et de réfléchir à mes commentaires avec cette diva italienne qui donne de la voix juste à côté. Je frappe du poing sur le mur. Mister Opéra aussi, mais il baisse quand même le son.

Cinq cigarettes plus tard, j'ai terminé la lecture du chapitre 1. Dix cigarettes plus tard, j'en ai fini avec mes annotations. J'ai fait pas mal de commentaires au crayon, en marge. « Développe ce passage. » « Fais sauter celui-là. » « Ne raconte pas. » « Suggère. » Et j'ai corrigé ses énormes fautes d'orthographe. De toute évidence, elle a dû dormir pendant les cours !

Mon paquet de cigarettes est vide, une fois de plus. Mon cendrier contient une bonne douzaine de mégots.

Je ne croyais pas avoir fumé autant. Je me lève en m'étirant, j'écrase le paquet vide dans le cendrier et j'emporte le plateau dans la cuisine.

En vidant les cendres et les mégots dans la petite poubelle sous l'évier, j'entends Serge en train de crier avec son accent russe.

— Je ne comprends pas, El-wiiise ! Dans mon pays, les gens qui s'aiment passent leur temps ensemble !

— Serge, j'ai besoin d'air ! lui répond Eloïse.

Tiens, je croyais que c'était une réflexion d'homme.

Quelques minutes plus tard, un claquement de porte. Et des grands bruits de pas dans l'escalier. Aussitôt après, j'entends Eloïse rouvrir sa porte et monter les marches en courant.

Elle frappe au son de la *Marche Nuptiale*.

— Ouvre-moi. Je t'ai fait une tenue géniale pour ta soirée Ultra Tendance !

Si je n'avais pas surpris cet épisode, je n'aurais jamais su que Serge venait de quitter l'appartement de ma copine dans un accès de colère. Car rien ne transparaît sur le visage d'Eloïse.

— Tu es sûre que ça va ?

Elle ouvre la porte de mon placard et accroche le cintre. Je découvre ma future tenue : pas de paillettes, mais très décolletée. C'est un montage de bouts de tissus en jersey noir.

— Moi, pourquoi ? Ah oui... tu as entendu du bruit, c'est ça ?

Je fais signe que oui.

— Tu sais, il est tellement collant ! Il y a des moments où j'aime bien rester seule.

Est-ce que j'ai jamais eu cette envie de « rester seule » quand j'avais un petit ami ? Non, impossible. Lorsque j'étais avec Max (c'est ma seule référence !), je ne pouvais pas rester une seule minute sans lui. Jour et nuit.

Et si Jeremy était avec moi, est-ce que je serais capable de lui dire que j'ai besoin d'air ? Ça

m'étonnerait fort.

— Mince, c'est l'heure de *Will et Grace*, me dit Eloïse en pointant du doigt la télécommande de mon mini poste de télé. On le regarde, et après, tu essaies la tenue et on choisit les accessoires.

Nous nous retrouvons sur le futon, à rire d'une repartie de la secrétaire de Grace. Je profite d'une pub pour glisser le premier chapitre des mémoires de la Tache dans une chemise que je fourre dans mon sac. Le temps est venu d'oublier Natasha et sa vie dorée pour penser à moi, faire en sorte que ma vie prenne un peu le même chemin que la sienne.

Delancey Street a des relents de poulet rôti, de fumée de cigare et de chou pourri sous la pluie.

Où sont toutes ces étranges barriques de saumure du film *Crossing Delancey* ? Et toutes ces épiceries casher ? On s'attend à voir le Lower East Side tel qu'il était au siècle dernier...

— Ça va, chérie ?

Trois adolescents juchés sur un vélo de gosse me doublent et font à mon attention des mimiques équivoques et des bruits de baisers. Je décide de prendre cela pour un compliment. J'ai troqué le tailleur-pantalon noir un peu tristounet du bureau contre la tenue de rendez-vous très « olé olé » que j'ai trimballée dans une housse. Eloïse a procédé à ma séance de maquillage à la lumière des néons de la Posh, dans les toilettes pour femmes. Un maquillage très discret car, d'après elle, l'accent doit être mis cette saison sur les lèvres.

Elle a donc souligné le contour des miennes, et appliqué mon rouge à lèvres habituel, *Raisin* de Bobbi Brown. Résultat : comme d'habitude, le filtre de ma cigarette porte une trace ronde et brillante. Je jette la cigarette dans le caniveau, et je prends une pastille de menthe.

533, 535, 537. *J'approche. Respire profondément, respire.* Il ne me reste plus que quelques dizaines de mètres à parcourir jusqu'à mon lieu de rendez-vous avec Andrew.

Dans le Lower East Side, on rencontre toutes sortes de gens, jeunes et vieux, qui se côtoient. Des femmes entre deux âges, menues et le dos voûté, la tête entourée d'un fichu, poussent leur charrette le long des trottoirs. Des jeunes branchés au look bizarre s'agglutinent dans les bars, les clubs et les restaurants qui se sont ouverts par dizaines.

Au fur et à mesure que je descends la rue en direction de Chinatown, les bars à la mode se font de plus en plus rares, mais les femmes poussant leur charrette se multiplient.

Voilà, nous y sommes. 563, Delancey Street. C'est un modeste immeuble en brique de cinq étages, qui ressemble au mien. Je penche la tête en arrière pour mieux contempler cette horreur. Cinq marches en béton conduisent à une porte métallique. Le club ou la galerie d'art *tendance* est peut-être au premier étage... Je ne vois aucune pancarte, aucun nom, aucun signe qui marque la présence du dernier lieu de rassemblement à la mode des fêtards et noctambules de tout poil. Des endroits trop *cool* pour être révélés au grand public, plus coincé. Je monte les marches, perchée sur des sandales à lanières avec des talons de sept centimètres, soulagée de m'être laissé convaincre par Eloïse de lui emprunter sa robe, moulante et très décolletée. Ce soir, j'ai vraiment un look de super nana ! Ce n'est pas tous les jours que des ados me sifflent au passage en s'humectant les lèvres !

Les noms des locataires avec leur numéro d'appartement sont à gauche de la porte. *Mackelroy, 4R*. Est-ce qu'Andrew *habite* ici ? Si le *truc* se passe chez lui, il me l'aurait dit, quand même ! C'est peut-être une forme de *performance art* ? J'appuie sur le bouton de l'Interphone.

— Qui est-ce ?

C'est une voix d'enfant, un peu monocorde.

— Euh, je m'appelle Jane. Je...

Le bourdonnement de l'Interphone m'interrompt. Je pousse la porte, et je suis aussitôt assaillie par des odeurs d'oignon frit. Un long escalier, très raide, semble me narguer. *Courage, Jane !*

J'empoigne solidement la rampe, et je me tords le cou pour essayer de repérer quelque chose dans cette pénombre. Je ne vois rien, mais j'entends des bruits, les mêmes dans tous les immeubles : le son étouffé des téléviseurs, des sonneries de téléphone, des bruits de pas, des voix...

Je commence à monter l'escalier branlant. Ma robe longue s'entortille autour de mes chevilles. Le temps d'atteindre le palier du quatrième, je suis à bout de souffle, et une minuscule goutte de sueur dégouline le long de mon décolleté. On pourrait croire que je suis habituée à grimper quatre étages, puisque j'habite au sixième. Eh bien, non ! Je prends le temps de m'éventer un peu en face du 4F, je respire un bon coup, je me plaque sur le visage un sourire avenant, et je m'engage dans l'étroit couloir qui mène au 4R. Le nom de Mackelroy figure sur une étiquette poisseuse sous le numéro de l'appartement. Je sonne.

— Qui est-ce ? répète la même voix d'enfant.

— Jenny, ne reste pas près de la porte, et va mettre les assiettes à soupe sur la table comme je te l'ai demandé, dit une voix de vieille dame, d'un ton sec.

Allons bon. Des bruits de verrous que l'on tire, et la porte s'ouvre. Une belle femme dans les cinquante ou soixante ans me tend la main en me souhaitant la bienvenue, tout en ramenant quelques mèches rebelles dans son chignon blond cendré.

— Vous devez être Jane.

Allez savoir ! Je me force à sourire.

— Je suis Janice Mackelroy, la maman d'Andy. Mais entrez, je vous en prie. Andy est un peu en retard, il est encore retenu au bureau. A voir comment vous travaillez, vous les jeunes d'aujourd'hui, on pourrait croire que vous gagnez des mille et des cents.

Avant même que j'aie eu le temps de décider d'être ou de ne pas être Jane, Janice Mackelroy me prend par la main et m'entraîne dans un long couloir étroit jusqu'au salon.

— Asseyez-vous donc. Je vous apporte un bon verre de vin.

Et elle disparaît.

Je me dirige vers le fond de la pièce et je m'assieds sur un canapé recouvert d'une housse en plastique.

Ça fait un bruit bizarre.

La petite table basse rectangulaire de verre est si près du canapé que je ne peux même pas soulever mes jambes pour les étendre. Je découvre une pile de livres sur l'art et la voile, et une coupe de verre pourpre remplie de bonbons acidulés. Au moment où je m'apprête à feuilleter un livre, histoire de passer le temps, je sens qu'on m'observe. Mon regard suit mon intuition... et je découvre le visage sévère d'un homme entre deux âges — ou plus exactement son portrait qui trône au-dessus de la télévision. Je reporte mon attention sur le premier livre de la pile. *Les Marins modernes*.

— C'est toi la nouvelle copine d'Andy ?

Une petite fille de neuf ou dix ans aux cheveux blonds et ternes, et au long nez pointu, me dévisage. Elle plonge les yeux dans mon décolleté. Elle a cette défiance des filles auxquelles on ne ménage guère les critiques. Je sens qu'elle se dirige tout droit vers l'âge ingrat. Mais elle finira par trouver sa vraie personnalité.

— Eh bien, euh, je ne sais pas, dis-je avec un sourire forcé. Je ne l'ai encore jamais rencontré.

— Alors qu'est-ce que tu fais là ?

Bonne question, petite.

— Oncle Andy avait une petite amie, mais ils se sont fâchés, poursuit-elle. Elle s'habillait comme toi, avec des trucs très moulants, et en montrant toujours ses nénés.

Jenny fait mine de gonfler sa poitrine plate et esquisse quelques pas de danse. Janice Mackelroy arrive en trombe dans la pièce, le visage contrit.

— Jenny. Tu devais aider Nana. Allez, retourne dans la cuisine. N'embête pas la gentille amie de ton oncle.

Elle empoigne la fillette par la main et l'emmène hors du salon. Elle revient quelques instants plus tard, avec un verre de vin.

— Tenez, ma petite. J'aimerais bien m'asseoir et papoter avec vous, mais j'ai des tas de choses qui m'attendent sur le feu. J'espère que Jenny ne vous a pas dérangée.

— Oh... non, pas du tout. Elle est tellement mignonne. J'étais un peu comme elle à son âge.

Quelle menteuse je fais !

Quand j'étais petite, si jamais j'osais faire des commentaires sur un invité, j'avais droit à un sermon d'une demi-heure. En plus, j'étais privée de télévision et des *Devil Dogs* pendant une semaine. Mais Mme Mackelroy a tellement de travail pour préparer le dîner que je ne voudrais pas lui donner des soucis en plus. Je m'entends même ajouter :

— Je peux peut-être vous aider ?

A faire quoi, je me le demande...

— Oh ! non, il n'en est pas question ! Vous êtes notre invitée. Andy m'a dit que vous adorez la cuisine italienne. Tant mieux, vous verrez, vous n'aurez que l'embarras du choix ce soir.

Je souris. Enfin, j'essaie... Mme Mackelroy disparaît de nouveau dans sa cuisine.

C'était donc ça, le truc d'Andrew ? Un dîner chez ses parents ?

Je me lève pour aller voir les photos de famille alignées sur le poste de télévision. Ce faisant, je fais grincer la housse en plastique qui recouvre le canapé...

Sur la plupart des photos, on voit Jenny, la fillette, avec un petit garçon à peine plus âgé, et un couple, dans la trentaine ou la quarantaine. Les parents de Jenny, je suppose. Sur les autres photos, j'aperçois Janice Mackelroy avec un homme d'à peu près son âge, et un homme blond, plus jeune avec une femme blonde elle aussi. S'agit-il d'Andrew ? Et de sa sœur ? Est-elle la mère de Jenny ?

Je sens le portrait du Commandeur qui m'observe. Je retourne m'asseoir. Une nouvelle goutte de sueur tombe dans mon décolleté. Si seulement j'avais emporté ma veste ! On ne peut pas dire que j'aie la tenue idéale pour un repas de famille. Que va penser Andrew ? Et sa famille ? J'ai l'air

malin avec ma tenue de soirée. Après tout, c'est la faute d'Andrew. Il aurait quand même pu me prévenir !

J'entends Jenny geindre :

— Mais pourquoi je peux pas aller dans le salon avec la nouvelle copine d'Andrew ? Il fait trop chaud ici, Nana.

Toujours faussement souriante, je me hasarde vers la pièce d'où vient la voix, et je me retrouve à l'entrée d'une cuisine. Il y fait très, très chaud. Mme Mackelroy est en train de touiller le contenu d'un grand récipient posé sur le feu. Jenny est assise à la table carrée, la tête penchée sur un classeur, tellement appliquée qu'elle en tire la langue.

— Madame Mackelroy, vous êtes certaine que je ne peux pas vous aider ? Je me sens inutile là-bas, dans votre charmant salon, assise à ne rien faire.

Elle me sourit.

— Vous êtes un amour... Bon, puisque vous insistez... Jenny, tu devrais demander à cette gentille jeune fille de vérifier ton problème de maths !

Je ne m'attendais pas à ça. En fait, à quoi est-ce que je m'attendais ? A mettre les ronds de serviette ? Ou les verres à vin ?

Jenny se lève comme une fusée, le classeur à la main.

— Viens avec moi dans le salon, c'est mieux.

Elle me prend la main et m'entraîne vers le canapé où elle se laisse tomber. Je m'installe à côté d'elle, et elle ouvre le classeur sur mes genoux.

— Tu es forte en géométrie, ou tu n'y connais rien ?

Avant même d'enregistrer la question, j'entends une clé fourrager dans la serrure.

— M'man ? C'est moi. M'man ?

Je me lève d'un bond. Du coup, j'envoie le classeur de Jenny valser par terre.

— Excuse-moi.

Je me baisse pour le ramasser.

— O.K., ce n'est pas ton fort. C'est bien ce que je pensais, déclare Jenny, sentencieuse.

Je tends le classeur à « l'affreuse » en ricanant.

— Elle est là, m'man ?

Je suppose qu'*il* parle de moi. Et que c'est bien la voix d'Andrew.

— Elle est dans le salon. Elle aide Jenny à faire ses maths.

— M'man !

J'entends Mme Mackelroy chuchoter :

— Elle est jolie, peut-être trop bien habillée.

— Chut ! elle va t'entendre, m'man.

Un type grand et bien bâti, les cheveux blond foncé, les yeux bleus et le nez assez fort entre dans la pièce, un attaché-case à la main. On dirait un Suédois. Il est mignon, très mignon même. J'aime

aussi son costume, avec ses quelques filets de couleur très discrets.

— Bonjour ! Je suis Andrew.

Il me serre la main, plonge le regard dans mon décolleté, puis lève les yeux plus au nord.

— Je suis vraiment désolé d'être en retard... Eh ! ma beauté, ça va ? dit-il à Jenny en ébouriffant ses cheveux blonds.

— Arrête ! Tu sais que j'ai horreur de ça, s'écrie Jenny en remettant ses cheveux en place. — Elle regarde Andrew. — Tu m'as apporté quelque chose ?

Il pose son attaché-case et croise les bras.

— C'est tout ce que tu trouves à dire à ton oncle ? Tu ne m'as pas vu depuis, disons, deux jours, et voilà comment tu m'accueilles !

Fronçant les sourcils, il ouvre le porte-documents et en sort un petit sac en papier. Jenny l'attrape et plonge son nez dedans. Un large sourire illumine son visage renfrogné. Elle exhibe une énorme sucette rouge en forme de chat.

La voilà qui court vers la cuisine.

— Nana, regarde ce qu'oncle Andrew m'a apporté !

Andrew me sourit.

— Désolé du retard. C'est bien de vous rencontrer enfin en chair et en os.

En parlant de chair, son regard plonge de nouveau vers le sud.

— Pas de problème. Moi aussi je suis contente de vous rencontrer.

Je lui souris, bien décidée à jouer le jeu jusqu'au bout. Et j'attends ses explications.

Nouveau bruit de clé dans la serrure.

— Les voilà ! s'exclame Mme Mackelroy. Alors comment va mon grand garçon ? Mon petit doigt me dit que c'est son anniversaire aujourd'hui !

— Nana ! Arrête de me traiter comme un gosse, réplique la voix impérieuse d'un préado.

— Tiens, tiens, qu'est-ce que Jenny fait ici ? On devait se retrouver uniquement entre amis...

— Stevie, fais immédiatement des excuses à ta sœur !

C'est une voix de femme.

— Va voir ton oncle Andrew, enchaîne Mme Mackelroy. Il est dans le salon, dit-elle en baissant la voix. Il a amené quelqu'un...

— Andy ?

Une version féminine d'Andrew entre dans la pièce, le visage avenant. Elle étreint Andrew, puis tend les mains vers moi et m'agrippe le poignet.

— Eh bien, tu me présentes ? dit-elle en jetant un coup d'œil complice à Andrew.

— Jane, voici Danielle, ma sœur. Danielle, je te présente Jane. Et le grand gamin là-bas est mon neveu !

Le voilà qui soulève le gosse et le fait passer par-dessus son épaule. Ils font semblant de se battre en poussant des cris d'excitation.

— Joyeux anniversaire, Stevie !

Je me mets légèrement en retrait et je reprends mon faux sourire (c'est devenu ma spécialité !). Je vois mon reflet dans l'écran télé : j'ai l'air mi-horrifié, mi-décontenancé.

Danielle tend la main.

— J'suis vraiment ravie.

On frappe à la porte, des cris d'enfants fusent.

— Attendez qu'on apporte le gâteau d'anniversaire de Stevie, les enfants ! s'exclame Mme Mackelroy depuis la cuisine tandis qu'une horde de gamins fait irruption dans le salon.

Les garçons stoppent net sur leur lancée. On entendrait voler une mouche...

Je m'assieds très lentement sur le canapé. Je sens mon faux sourire s'estomper.

Sept ou huit gamins de douze ans sont là à m'observer. Rectification. Sept ou huit mâles de douze ans me regardent droit dans les seins !

Il me semble évident à présent que *le truc* auquel Andrew faisait allusion est bel et bien l'anniversaire du prépubère Stevie...

Mme Mackelroy bat le rappel :

— Venez, le dîner est prêt. On passe à table.

Les garçons se ruent dans la salle à manger. Entre un bon dîner et une fille, les gosses de douze ans choisissent toujours le dîner. En l'occurrence, ça m'arrange beaucoup !

— C'est sympa, non ? me chuchote Andrew. J'ai pensé qu'après avoir fêté l'anniversaire de mon neveu, pour changer des habituelles sorties, on pourrait aller prendre un verre dans Little Italy.

— Tout à fait, euh, c'est d'accord ! dis-je en faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Je sens qu'on va passer un bon moment. J'adore les enfants.

Dix minutes plus tard, les premiers tortellini froids et visqueux atterrissent dans mon décolleté, catapultés à la cuillère par des gosses déchaînés qui hurlent de rire et d'excitation...

— Nous nous contenterons d'une carafe, dit Andrew au serveur du restaurant italien Tutelli.

C'est un homme âgé, maigre à faire peur, au visage sinistre, engoncé dans sa chemise empesée, sa veste et son nœud papillon. Il hoche la tête et s'éclipse. Andrew vient de finir de m'expliquer qu'une carafe et une bouteille de vin ont toutes deux une contenance de quatre verres, mais que la carafe coûte dix dollars de moins...

Nous sommes assis dehors, sur le trottoir, à une table pour deux coincée entre deux tables de quatre personnes. En haut et en bas de la rue, et sur le trottoir d'en face, il y a des douzaines de restaurants du même genre, pleins à craquer à l'intérieur comme en terrasse, avec des files d'attente interminables. Je remarque que les tables sont occupées en majorité par des couples et des familles.

Tandis qu'Andrew jette un coup d'œil circulaire, à l'affût des jolies femmes comme le font tous les hommes, je vérifie qu'il n'y a pas de taches sur ma robe d'emprunt. Heureusement que Mme Mackelroy avait une réserve d'eau de Seltz. J'ai passé quinze bonnes minutes à en tamponner ma

robe dans l'atmosphère étouffante et malodorante de la cuisine. Il reste une trace orangée sur la jupe. Eloïse va me tuer.

Le serveur revient avec une carafe de vin rouge et deux verres à vin très kitsch. Il les remplit et s'éloigne.

— Vous avez compris que je suis très famille. Nous sommes vraiment unis, me dit Andrew en levant son verre à ma santé avant d'en avaler une gorgée.

Je l'imites.

— C'est bien.

Pas très original, mais c'est tout ce que je trouve à répondre.

— Et vous ? Vous voyez souvent votre famille ?

Je ne sais jamais quoi répondre à une telle question. Si je dis non, ce qui est le cas, les hommes pensent aussitôt que je suis une névrosée, un monstre qui hait ses parents. Si j'ajoute un bref « Ils sont partis », ils s'empressent de me demander « Où ça ? », et si je dis qu'ils sont décédés, la soirée est fichue. Les hommes ne savent jamais quoi répondre à cela, ni comment changer de sujet.

En général, je choisis ma réponse en fonction de mon envie de revoir ou non le garçon. Si je sais que c'est une rencontre sans lendemain, il m'arrive de dire : « Oui, plusieurs fois par mois. Ils sont juste de l'autre côté du pont, dans le Queens. » J'adore dire ça. J'ai l'impression de faire revivre mes parents l'espace d'un soir, à quelques stations de métro de moi... Ils dansent sur la chanson *Glory Days* de Bruce Springsteen, comme ils le faisaient quand j'étais petite, en reprenant en chœur le refrain, à pleins poumons.

Mon cœur se serre. Je bois quelques gorgées de vin.

— Un mauvais point pour moi, je n'aurais pas dû vous poser la question. C'est nul. Je sais que tout le monde n'est pas comme moi. J'ai eu de la chance avec ma famille. Vous savez, j'ai parfois l'impression d'être le seul à avoir eu une enfance heureuse.

Il se met à rire et lorgne, en sirotant son vin, la jolie blonde à deux tables de nous.

Je m'imagine assise au côté d'Andrew Mackelroy dans cette mini salle de bal de l'hôtel Plaza. Je l'entends déjà dire au petit ami de Natasha Nutley, l'homme à la péniche, qu'il est « épaté » par tout ce que lui raconte Mister Santa Barbara. Et Natasha me susurrer à l'oreille d'un ton condescendant : « Il est tellement sympathique ! »

Une sorte de hoquet s'échappe soudain de la gorge d'Andrew. Un rot !

— Excusez-moi, dit Andrew avec un petit rire gêné. C'est sûrement tous ces sodas que j'ai bus. A propos, je voulais vous le redire, Jane, vous avez joué le jeu à fond, à cette fête. Mon ex-copine, elle, c'était une vraie garce. Chaque fois qu'on allait chez ma sœur et que Stevie lui lançait quelque chose, ou racontait des blagues un peu salées, elle se mettait à hurler comme une folle. Ce n'est qu'un gamin, tout de même !

Je souris. On ne peut pas dire que je sois folle de cet Andrew Mackelroy. Mais il est comme moi, en quête d'un peu de bonheur en ce bas monde, dans cette ville. Qui suis-je pour le juger aussi vite ? C'est un garçon très famille, et alors ? Depuis quand est-ce un crime ? Ce n'est pas parce que j'ai perdu mes parents qu'il lui est interdit de bien s'entendre avec les siens. Nous n'avons peut-

être pas eu le coup de foudre l'un pour l'autre, mais cela nous empêche-t-il de nous revoir ? N'avons-nous donc aucune chance de nous trouver quelques points communs sous cette gangue de jugements hâtifs et d'attentes inassouvies ?

Soudain, j'ai envie d'une cigarette. Après tout, si Andrew et moi devons apprendre à nous connaître, si nous voulons vraiment nous donner une chance, ce ne serait pas bien d'essayer de lui cacher que je fume. Pendant qu'Andrew a les yeux ailleurs, j'allume une Marlboro Light.

Il se retourne brusquement.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Quand j'ai un rendez-vous, je me fixe pour règle d'attendre. De m'assurer que je ne suis pas indifférente au garçon. Ensuite, j'allume une cigarette en priant le ciel pour qu'il trouve cela attirant, mystérieux, sexy. Et non pas méprisable, dégoûtant et néfaste pour la santé.

Mais pourquoi jouer ce jeu ? Je suis une adulte, je fume et c'est mon droit le plus strict. Après tout, Andrew ne s'est pas gêné pour roter devant moi et trouver le moyen d'en rire !

Il regarde l'objet du délit, ma cigarette, comme s'il s'agissait d'un couteau couvert de sang.

— Vous auriez dû me dire que vous fumiez. Je suis allergique à la fumée de cigarette.

Et le voilà qui se met à tousser pour faire bonne mesure.

Je vire à l'écarlate.

— Oh ! je suis désolée !

Et je me mets à la recherche d'un cendrier.

— Je reviens tout de suite. Un besoin naturel.

Andrew se lève et je le regarde se frayer un chemin entre les tables et les dîneurs pour disparaître à l'intérieur du Tutelli. J'en profite pour tirer une bouffée revigorante. Pourquoi gâcher une aussi bonne cigarette pendant qu'Andrew est aux toilettes ?

— Excusez-moi, mademoiselle. Mademoiselle ! S'il vous plaît !

Je me retourne, persuadée qu'une femme va se plaindre à la serveuse de ce que ses aubergines à la *parmigiana* ne sont pas assez cuites, ou trop cuites. Pas du tout. C'est moi qui suis apparemment le centre d'intérêt de toute la famille attablée derrière moi.

— Pourriez-vous éteindre ça ? Joey est asthmatique, me dit la mère.

Mes joues recommencent à virer au rouge. Il n'y a pas de cendrier sur la table. A l'heure qu'il est, Andrew doit déjà faire une crise d'urticaire à cause de moi, et voilà maintenant que j'empêche un gamin de respirer ! Je vais devoir ajouter « pollueuse » à la liste de mes crimes habituels.

Je jette ma cigarette sous la table et je l'écrase sous mon pied.

Joey me regarde fixement, puis il est pris de quintes de toux un peu forcées. Aussitôt, sa mère le cajole, le père secoue la tête. Je deviens tout à coup le centre d'une querelle de famille.

— On change de table.

— Calme-toi, elle l'a éteinte.

— Qui te dit qu'elle ne va pas en rallumer une ? Je veux changer de table tout de suite. A l'intérieur, il y a une salle non-fumeurs. Appelle le serveur.

— C'est stupide. Il n'y a pas de table libre. Regarde, c'est plein à craquer.

— Bon, d'accord, arrête de crier comme ça.

— Mais je ne crie pas. Mademoiselle, s'il vous plaît, avez-vous l'intention de continuer à fumer ?

Je me tourne vers eux.

— Non. Je suis vraiment désolée.

— C'est ça, elle est désolée, marmonne le père. Joey, comment tu te sens, ça va ?

J'ai l'impression d'être une lépreuse. Lorsqu'ils sont confrontés à des regards de reproche, à des réflexions désagréables, voire à des injonctions, certains fumeurs sont indignés et refusent d'éteindre leur cigarette. Ils vous expliquent en long et en large qu'ils ont le droit de fumer comme bon leur semble. Et tant pis pour ceux qui jouent les censeurs, si ça ne leur plaît pas, c'est pareil. Moi, je me sens chaque fois coupable. Dans une ville aussi peuplée que New York, on rencontre toujours quelqu'un, dans la rue, qui chasse la fumée de la main. Et je déteste l'idée d'incommoder quelqu'un.

Andrew revient s'asseoir, et boit quelques gorgées de son vin bon marché. Son attention est fort heureusement — ou malheureusement — détournée par les jambes les plus longues que j'aie jamais vues. Mon regard se pose sur les sandales à lanières, puis remonte le long des jambes interminables et bronzées, la robe moulante aux reflets irisés dans les tons pastel, les cheveux blonds et lisses, et s'arrête sur l'homme qui marche à son côté en lui tenant la main.

Jeremy Black.

Jeremy se retourne et rit de la plaisanterie d'un couple plus âgé qui les suit.

Tout à coup, j'ai de nouveau cette impression que Jeremy et ceux qui l'entourent marchent au ralenti... Je trouve qu'ils détonnent dans ce quartier bigarré, bourré de touristes. Ils ont l'air trop beaux, trop parfaits. J'imagine Jeremy et son amie tenter de convaincre le couple, et peut-être eux-mêmes, que Little Italy est un quartier *charmant*. Pour tous les Jeremy Black de cette terre, Little Italy n'est que la version soft d'un bidonville... Heureusement que Jeremy ne m'a pas vue, car je ne me sens pas particulièrement attirante après cette soirée à la Casa Mackelroy !

Voilà que la déprime me gagne, chaude et humide comme l'air ambiant. L'envie de fumer me reprend. Je voudrais être celle qui est au bras de Jeremy, je voudrais que ces gens âgés soient mes parents, en bonne santé, bien vivants. Je voudrais tellement être le type de femme de Jeremy, le type de femme qui attire l'œil de tocards tels qu'Andrew, même lorsqu'ils sont en compagnie d'une femme « adorable »...

J'ai des chaussures d'enfer, une robe sexy. Mais je n'ai rien de commun avec cette femme qui accompagne Jeremy. Et il en sera toujours ainsi.

— Jeff m'a dit que vous étiez éditrice, dit Andrew, après que la silhouette de la belle est sortie de son champ de vision.

Je rectifie :

— Assistante éditeur, tout en regardant Jeremy et ses amis hélér un taxi.

Ils vont probablement boire un pot dans un club privé de Soho.

— En fait, euh, Andrew, je crois que je vais m'en aller. Pour être franche, j'ai un mal de tête épouvantable.

— Mais non, je vais vous chercher quelque chose, de l'aspirine par exemple.

— Non, merci. Il vaut mieux que je rentre chez moi.

— Voulez-vous que j'appelle un taxi ?

— Ce n'est pas la peine. Je peux prendre le métro. Ne vous inquiétez pas, ça ira.

— Bon, d'accord. Eh bien, je n'ai plus qu'à rester ici pour finir le vin.

Je me lève et je glisse la fine courroie de mon petit sac de perles sur mon épaule.

— Bon, eh bien, au revoir !

Andrew se lève et m'embrasse maladroitement « à côté ».

— Je, c'est-à-dire, je vous appellerai.

Je fais un semblant de sourire, et je m'enfuis.

C'est gentil d'avoir dit qu'il m'appellerait.

Aussitôt après avoir tourné le coin de la rue, j'allume une cigarette. Je la fume bien trop vite, sans y prendre aucun plaisir. Puis j'arrête un taxi. J'ignore totalement quelle est la station de métro la plus proche. Et où se trouve la correspondance pour l'IRT. Ça signifie que je vais en avoir pour dix-sept dollars au bas mot ! Bien plus qu'Andrew n'en a déboursé tout au long de la soirée.

Mister Opéra est en train d'écouter son chef-d'œuvre favori, *Aïda*.

La robe d'Eloïse est roulée en boule au fond de mon sac-à-linge-direction-la-laverie, suspendu au bouton de la porte.

Je suis en train de m'appliquer un masque de beauté maison à base de bouillie d'avoine. D'après le magazine *Allure*, que j'ai acheté au kiosque en rentrant chez moi, c'est le tout nouveau soin anti-stress.

— Donnez le bonjour de ma part à votre amie, m'a dit le vendeur (vous savez, ce jeune Indien très mignon...).

A peine arrivée chez moi, je me suis ruée vers le placard sous l'évier. S'il n'y avait aucun bruit, c'est qu'Eloïse était seule. Malheureusement, j'ai entendu cet inimitable rire qu'ont tous les mâles d'Europe de l'Est. J'avais besoin de parler à quelqu'un. Juste quelqu'un, n'importe qui. Eloïse était occupée, Amanda hors jeu (ce n'est pas à elle que je pouvais me plaindre d'Andrew...). Pas question non plus de parler à tante Ina de cet *horrible* rendez-vous arrangé ! Quant au son de la voix de Dana, j'en étais malade rien que d'y penser...

Pourquoi n'ai-je personne à appeler ?

Je sens le masque durcir sur mon visage. J'empoigne mon sac à la recherche de mon carnet d'adresses. A chaque page, je trouve la réponse à ma question : je n'ai plus aucune adresse de mes anciens amis. Pourquoi avons-nous coupé les ponts ? Lisa et Lora par exemple, mes seules vraies amies d'enfance ? Elles habitent à l'autre bout du pays, et elles mènent leur petite vie tranquille d'épouse et de mère. Les autres filles que je voyais se sont éparpillées dans la nature, et nous avons perdu le contact l'année après notre examen. Non, mes seules amies sont Eloïse et Amanda.

Pourquoi ai-je laissé mon amitié avec les jumelles Miner s'éteindre peu à peu ?

J'empoigne mon sans-fil avec détermination. Mais au moment de composer le numéro de Lora, je m'aperçois que mon répondeur clignote. Il y a trois messages. J'étais tellement contrariée en rentrant que j'ai oublié de vérifier. J'appuie sur la touche *lecture*, et j'entends la voix furax de tante Ina.

« Je serais curieuse de savoir pour qui tu te prends, jeune fille ! Comment peux-tu être aussi impolie avec Karen au téléphone ? Elle est demoiselle d'honneur de ta cousine, et elle se décarcasse pour organiser ce mariage... Tu pourrais peut-être te montrer un peu plus aimable, Jane, et... »

J'appuie sur *suivant*. J'ai déjà été suffisamment punie ce soir... D'abord ce dîner chez les Mackelroy, et puis cette vision de Jeremy avec son amie...

« Allô, Jane ? Ben Larson à l'appareil, l'ami de Jeff. Je voulais confirmer notre rendez-vous de jeudi. Je viens d'apprendre que le musée d'Art moderne sera ouvert tard dans la nuit pour célébrer l'anniversaire de je ne sais quoi. On pourrait peut-être se retrouver à la réception, et aller voir l'expo sur les Peintres français ? Ça vous dit ? Mais si vous préférez aller ailleurs, pas de problème, j'attends vos suggestions. »

D'accord, Ben. En voilà une, de suggestion : surtout, évite de te conduire comme un sale radin égoïste. C'est faisable, ou c'est trop te demander ?

Je n'ai plus du tout l'enthousiasme ni l'énergie du début, pour ces rendez-vous arrangés. Avec les deux premiers, je me suis royalement plantée. Pourquoi Ben Larson serait-il mieux que les autres ? Je n'arrive même pas à imaginer tous les emm... qui vont me tomber dessus à ce musée jeudi soir ! J'attrape mon calepin. *Jeudi 4 juin* : Ben Larson. Beau, super intelligent. Cheveux bouclés châains, yeux verts. Look d'artiste. Travaille avec Jeff.

Message suivant :

« Allô, Jane, c'est encore Ben Larson. J'ai oublié de vous dire que j'ai réservé deux places dans un restaurant japonais près du musée. Jeff m'a dit que vous adoriez la cuisine japonaise. »

Oui, c'est sûr, j'aime beaucoup... Tiens, voilà que Ben Larson remonte dans mon estime. Ce n'est pas parce que deux pommes sont véreuses qu'il faut abattre le pommier. Voilà une sage pensée dont je dois me souvenir !

Ben Larson ne semble pas être du genre à roter ni à s'étrangler de rire en voyant le premier tir de tortellini atterrir dans le décolleté de sa copine. Pas le genre non plus à se lancer dans une analyse comparative entre le prix d'une carafe de vin et celui d'une bouteille de vin. Ni à préférer boire son vin bon marché jusqu'à la dernière goutte plutôt que de raccompagner la fille qui est avec lui — et qui souffre d'un faux mal de crâne — jusqu'au métro.

Je m'assieds sur le futon et je me tâte le visage. Le masque a l'air de bien prendre. Je penche la tête en arrière, pour laisser le soin anti-stress et les accents de *O Patria Mia* (le grand air d'*Aïda*) exercer leur effet bienfaisant. Dix minutes plus tard, incapable de bouger un seul muscle facial, je fonce vers la salle de bains pour tout enlever. Je découvre dans la glace un visage *radieux*, comme régénéré.

J'imagine un Ben Larson *radieux*... et régénérateur. Une nouvelle chance, en somme, de me

concocter un *radieux* avenir.

Pourquoi broyer du noir ? Mon rendez-vous de jeudi soir m'a l'air pas mal du tout. Mon visage a fait peau neuve. Je travaille sur un manuscrit important pour la Posh. Et j'ai d'autres amis qu'Amanda et Eloïse.

Je regarde mon carnet d'adresses et le téléphone. Soudain, j'ai un *flashback* sur les jumelles Miner, quand elles avaient dix-sept ans. Je nous revois toutes les trois assises en arc de cercle dans leur salon, Lisa en train de me natter les cheveux pendant que je m'occupais de ceux de Lora, et Lora de ceux de sa sœur. Natasha était arrivée en classe, quelques jours auparavant, avec les cheveux tressés à la française. Dès le lendemain, et pendant presque deux semaines, toutes les filles de Forest Hills qui avaient les cheveux suffisamment longs ont adopté la même coiffure...

Je me laisse tomber une nouvelle fois sur le futon. Ce masque ne servira à rien, c'est du temps perdu ! De toute façon, rien ne va !... Je me vois mal appeler Lisa ou Lora pour expliquer que le Destin m'a punie — pour quelle faute, je n'en sais rien — en me faisant croiser de nouveau le chemin de Natasha Nutley. Je m'entends déjà me plaindre d'elle, et les sœurs me répondre par un silence réprobateur. Un silence qui en dira long sur leur dédain, leur pitié, leur jugement à mon égard, style *Tu te trimballes toujours ce problème ?* ou *Alors, comme ça, toujours célibataire ?* Ou encore *Tu es une perdante, finalement ! Pas étonnant que nous n'ayons pas réussi à garder le contact.* Et cela mettra un terme à mon amitié d'une-fois-tous-les-six-ans avec les sœurs jumelles.

Le téléphone sonne. Ça doit être Eloïse qui vient aux nouvelles pour Andrew.

— Jane ? Bonjour, c'est Natasha !

Se rend-elle compte qu'il est 22 h 43 ? Pas 10 h 43, heure à laquelle il est normal d'appeler les gens pour affaires.

— Bonjour. Que se passe-t-il ?

— Je suis désolée de t'appeler si tard, mais j'étais persuadée que tu étais chez ton copain, et je voulais juste te laisser un message.

C'est reparti !

— Je suis tellement excitée que je n'ai pas pu résister... Devine ce que je viens de terminer ?

— Toutes tes mémoires ?

S'il te plaît, Jane, calme-toi...

Elle éclate de rire.

— N'exagérons rien. Le [chapitre 1](#) ! Je crois vraiment que je le *tiens*. Ça marche du tonnerre, et grâce à toi. A la minute même où j'ai reçu ton fax avec les corrections et les remarques, je me suis mise au travail. Tes suggestions m'ont beaucoup aidée : j'ai passé la journée à revoir le texte pour les incorporer. Je piaffe d'impatience de commencer le [chapitre 2](#) !

— Super !

— On comprend vraiment que tu sois *éditeur senior*, Jane. Tu sais vraiment de quoi tu parles.

Voilà qu'elle me flatte. J'apprécie... Mais je mets un point d'honneur à ne faire aucun cas de son avis. Un jour, à Forest Hills, elle m'a fait des compliments sur le corsage en mousseline de

soie froissée que ma mère avait acheté en deux exemplaires, un pour Dana, l'autre pour moi. Pendant tout le cours d'anglais, je buvais du petit lait... Je me sentais enfin branchée, bien dans ma peau. Et j'avais l'impression que ma cote était en hausse auprès des filles qui avaient entendu le compliment. J'ai porté le corsage à tous les rendez-vous — disons, aux *quelques* rendez-vous — qui ont suivi. Je le mettais aussi les jours où je me sentais particulièrement moche et ennuyeuse. Voilà le genre de réaction idiote qui montre bien l'emprise de Natasha sur moi.

— Demain, je vais revoir la trame des [chapitres 2](#) et 3. Je t'enverrai le tout avec le [chapitre 1](#) corrigé, plus le premier jet du [chapitre 2](#), du moins le début. Qu'en penses-tu ?

— Génial. J'apprécie tes efforts, Natasha.

Elle me lance d'une voix chantante :

— Tu sais, c'est grâce à toi ! Bye.

Je raccroche, irritée par tant de générosité. Une seconde après, le téléphone sonne de nouveau. C'est Eloïse.

— Alors, comment ça s'est passé ?

J'entends la télévision en bruit de fond. C'est la voix geignarde et inimitable d'Alvie Singer.

— Ne me dis pas que tu es encore en train de regarder *Annie Hall* !

— Serge ne s'en lasse pas ! Comme ça je suis tranquille pour venir aux nouvelles. Alors, cet Andrew ? Tu comptes le revoir ?

— Ne parle pas de malheur !

— A ce point ?

— Je te résume : ce *truc* très tendance pour lequel j'ai mis la robe sexy, c'était une fête d'anniversaire, pour les treize ans de son neveu. Ils ont dû croire que j'allais jaillir hors du gâteau au dessert, ou quelque chose dans le genre. Bref, passons... Figure-toi que j'ai reçu un message du type de jeudi, Ben Larson. On va aller en nocturne au musée d'Art moderne.

— Pas mal du tout, comme programme.

Puis la voix d'Eloïse fait place à celle de Serge, dont l'accent rocailleux est amplifié par le téléphone.

— El-wiiise. Tu rates le meilleur !

Je lance en riant :

— Bon, eh bien, à demain, El-wiize !

J'ai un jour et une nuit pour me remettre de mon rendez-vous n° 2. D'ici jeudi soir, j'aurai sûrement la force de parler de mon métier d'éditeur en déambulant dans les salles climatisées du musée.

Pour l'instant, je n'ai pas du tout l'intention de dépenser mon énergie à cogner au mur pour faire taire mes voisins trop bruyants qui viennent de commencer leur show... Je me mets à réfléchir à mes rendez-vous. Au début, je voulais simplement trouver un chevalier servant pour m'accompagner au mariage, rien de plus. Maintenant, cela prend une tournure différente. Plus les rendez-vous sont décevants, plus j'ai envie de rencontrer l'âme sœur. Ridicule, non ? Mais deux

rendez-vous de suite qui se terminent par un fiasco, ça ne veut rien dire. La ville est sûrement pleine de types *bien* : la preuve, mes deux amies en ont trouvé un. Et ma tante Ina a épousé un type *bien*. Mon père aussi était un type *bien*.

Alors, pourquoi faut-il que moi je tombe toujours sur le gratin des *bons à rien* ?

Morgan Morgan n'arrête pas de hocher la tête. Un vrai robot. Est-elle d'accord avec mes commentaires sur ses deux lettres concernant la révision de manuscrits ? Je n'en ai pas la moindre idée. Elle est assise près de moi sur la chaise visiteurs qui est coincée entre mon bureau et le mur. Nous sommes mercredi après-midi, et j'ai autre chose à faire que de passer mon temps avec Morgan bis, surtout si elle n'apprécie pas mon aide.

— Et je supprimerais cette dernière phrase, dis-je en la pointant de mon crayon. Sinon l'auteur va penser que nous souhaitons qu'il corrige son manuscrit, ce qui n'est pas du tout le cas.

Morgan me regarde, puis reporte son regard sur sa lettre.

Je bois une gorgée de cette horrible mixture que Morgan fait chaque jour passer pour du café... Pouah !

— Mieux vaut écrire : « Si *vous* souhaitez le remanier, peut-être pourrions-nous faire une seconde lecture. » Cela laisse un peu d'espoir à l'auteur sans dire vraiment que *tu* lui suggères de le remanier.

Le regard noir toujours rivé sur ses lettres, voilà Morgan qui recommence à opiner du bonnet.

— Merci, Jaaane. Et je ne manquerai pas de dire à Williaam et Jeremy combien tu m'as aidée.

A voir son air, on a l'impression que c'est mon unique but. C'est entièrement faux, bien sûr. D'abord, on m'a donné l'ordre de l'aider. Et puis, je ne déteste pas jouer les superviseurs. C'est comme si j'étais désormais digne de donner mon avis dans cette maison.

Je jette un coup d'œil vers Morgan. Elle est en train de lire mes notes et de prendre connaissance des modifications. Ses yeux soupçonneux enregistrent tout. J'ai un bref moment de sympathie pour elle. Elle a une telle sûreté de ton, elle est si équilibrée que j'oublie souvent qu'elle n'a que vingt-deux ans. Sa méchanceté vient probablement d'un sentiment d'insécurité, rien de plus. Avec mon caractère, je ne peux pas imaginer un seul instant que je puisse intimider Morgan. Elle se tient sur ses gardes, c'est tout. Et si je faisais une petite trêve avec elle ? Peut-être en a-t-elle envie, besoin même, tout comme moi ?

— Bon, si tu veux, je peux vérifier aussi l'autre lettre.

— Gwen n'a jamais dit que tu devais toutes les lire, assène Morgan d'un ton sec. Il me semble très clair que je sais ce que je fais.

Et la voilà qui attrape les lettres sur mon bureau. C'est bien la dernière fois que je baisse la garde devant Morgan !

Jeremy Black est sur le pas de ma porte. J'en oublie cinq secondes de respirer. Il porte un pantalon noir avec une chemise noire très classe, et une cravate noire. L'ombre naissante de cette fin d'après-midi souligne sa mâchoire bien dessinée. Il fait cligner ses longs cils couleur de suie. J'ai les yeux au niveau de sa braguette.

Soudain Jeremy est nu, là, devant moi. Assis sur la chaise visiteurs, penché en arrière comme il le fait à chaque conférence de rédaction, et attendant de moi...

— Jane ?

Je rouvre les yeux. Jeremy et Morgan m'observent.

— Euh, oui ?

— J'ai lu le texte de la quatrième de couverture pour Nutley. Du bon boulot.

Le regard de Jeremy se pose sur la feuille qu'il tient à la main, puis se tourne vers moi.

— J'ai fait quelques modifications, et la dernière ligne doit avoir plus de mordant, apporter une note de suspense... Essayez de me revoir ça dans cet esprit, pour demain matin. Et suggérez-moi aussi d'autres titres. Les vôtres sont bons, mais il faudrait plus de punch pour figurer sur la liste des meilleurs livres.

— Oh ! euh, c'est entendu, comptez sur moi ! dis-je en fixant l'interrupteur électrique pour ne pas avoir à le regarder en face.

— Parfait. Merci.

Sur ces mots, il disparaît...

Morgan me regarde droit dans les yeux, et je peux y lire tout son mépris : « Tu peux vérifier tout ce que tu veux, ma chère, mais tu ne lui arriveras jamais à la cheville. Tu n'es qu'une médiocre. » Puis elle se lève, tourne les talons (de quatre centimètres) et quitte la pièce.

Très bien. Au moins, Jeremy a aimé le texte de couverture. Il faut dire que j'y ai passé un bon bout de temps. Quant à Remke, il a griffonné sa signature au bas de ce premier essai. Avec des tas de *et alors ?* C'est intéressant. Un « et alors ? » de Remke, cela signifie qu'un mot ou une expression n'est pas *parlant*. J'ai lu et relu tous les commentaires de Jeremy sur mon texte. J'ai eu droit à un point d'exclamation, deux *bien* et un point d'interrogation ; il a aussi rayé la dernière ligne avec ces annotations en marge : *Trouvez quelque chose de plus fort*.

Morgan revient dans mon bureau avec une pile de feuillets attachés par des trombones qu'elle laisse tomber dans ma corbeille, et s'en va en trotinant. C'est la Tache qui a faxé le [chapitre 1](#) corrigé ainsi qu'une description scène par scène des [chapitres 2](#) et [3](#). Elle ne perd pas de temps ! Cette fille n'a vraiment rien d'autre à faire que de raconter sa vie et réfléchir sur sa lamentable existence ?

Il est 15 h 20, j'ai passé toute la matinée à mettre au point une préface pour Jeremy. Avec les photocopies du manuscrit McKinley et la correction de la quatrième de couverture du bouquin de la Tache, je n'aurai jamais le temps de réfléchir aux nouveaux titres et de lire tout ce qu'elle vient de m'envoyer. Je suis bonne pour ramener la Tache chez moi. Une fois de plus. Où est passé mon refuge, mon sanctuaire ? Moi qui rêvais d'une bonne nuit de récupération et de relaxation entre deux rendez-vous. Aux oubliettes, tout ça. Je vais passer toute la nuit avec la Tache.

Mon téléphone sonne.

— Jane Gregg, quand je te laisse un message, la moindre des choses est de me rappeler.

Tante Ina. Mon Dieu, je l'ai oubliée !

— Euh... Je suis désolée, tante Ina. Je suis rentrée tard hier soir, et aujourd'hui, je suis débordée et...

— J'ai des nouvelles pour toi, Jane, poursuit tante Ina d'un ton tranchant. Il n'y a pas que toi sur terre. Tu m'entends ? Karen a la gentillesse d'organiser la cérémonie de remise des cadeaux, et tu

trouves le moyen de l'envoyer promener ?

— Je regrette, d'accord ? Elle m'a appelée au mauvais moment. Je lui présenterai mes excuses samedi.

— Je compte sur toi. A quelle heure viendras-tu ? Karen va servir un petit déjeuner. Surtout, ne mange pas avant.

— Je pensais venir à 11 h 30.

— Jane, la réunion *commence* à 11 h 30...

Elle pousse un long soupir.

A moi de soupirer maintenant. Enfin, en silence.

— Disons 11 h 25 ?

Tante Ina inspire profondément.

— Je t'attendrai devant l'immeuble de Karen à 11 h 15 précises. Tu m'entends ? *Onze heures quinze*. Le temps qu'on monte, on n'aura jamais que quelques minutes d'avance.

J'avais oublié qu'être en avance est la grande mode à Forest Hills.

— Bon, d'accord, d'accord ! 11 h 15. Alors, à samedi.

— Tu prendras un taxi, je suppose ?

— Euh, oui, bien sûr.

C'est faux. Entre trente dollars le taxi et un dollar et demi le métro, y a pas photo ! Je dirai à tante Ina que j'ai arrêté le taxi au coin de la rue pour payer moins cher. Ça devrait lui plaire.

Je raccroche, et je fais ce que j'ai toujours fait quand je suis submergée de travail et prise par le temps. Je regarde si j'ai reçu des e-mails de mes copines. Il y a un message de Natasha. J'ai failli l'ignorer, mais n'oublions pas qu'elle me sert de tremplin pour atterrir dans un bureau plus grand !

« Coucou, Jane ! je voulais juste te dire que j'ai faxé la correction du [chapitre 1](#), et le découpage des deux chapitres suivants. Je suis impatiente d'avoir ton avis. J'aimerais qu'on se fixe un nouveau rendez-vous pour lundi prochain, juste après la conférence de rédaction, pour lire ensemble le premier jet du chapitre 2. Si ça te pose un problème, dis-le-moi. A bientôt ! Natasha. »

Mon Dieu ! cette femme... J'en ai marre, mais alors plus que marre de ses points d'exclamation, de son énergie et de son enthousiasme ! Faudra-t-il que je la voie tous les lundis matin pour le restant de ma vie ? Je ferme, en soupirant, le message et clique sur celui d'Amanda.

« Mon petit doigt m'a dit qu'Andrew et toi n'avez pas beaucoup d'atomes crochus ! Mais tu sors avec Ben demain soir... Il est vraiment génial, je suis sûre que cette fois ça va coller entre vous. »

A propos de coller, ça me ferait assez plaisir d'*en coller une* à Andrew... Il a eu l'audace de

me jeter avant que j'aie le temps de faire ouf ! Je n'ai pas d'atomes crochus... Pas étonnant, avec un type aussi mesquin, et qui trouve le moyen d'amener une fille avec laquelle il sort pour la première fois à une réunion de gamins chez ses parents ! C'est vraiment un pauvre type...

Mon niveau d'excitation pour les rendez-vous arrangés est passé de *moins un à moins cent*. Je me demande comment je vais pouvoir tenir ce rythme de rendez-vous en série si chaque rencontre se solde par un manque d'intérêt évident qui remonte aux oreilles de Jeff et d'Amanda. Ben Larson est mignon ? La belle affaire ! Ils sont tous mignons, mais tout ce que je demande, au point où j'en suis, c'est qu'il soit *acceptable*. Et qu'il y ait un minimum d'attirance des deux côtés.

Ben Larson est en train de prendre beaucoup trop d'importance. J'ai la pénible impression qu'il représente mon unique chance de trouver un cavalier pour le mariage de Dana. Or rien, mais absolument rien ne me prouve que ce rendez-vous va marcher. Il a beau être bardé de diplômes, et habiter lui aussi dans l'Upper West Side, qu'est-ce que ça change ? Les dieux sont contre moi, pauvre pécheresse qui ne rend pas assez souvent visite à sa grand-mère, qui se moque de sa cousine et qui ne rate pas une occasion de décevoir sa tante... J'ai appris depuis belle lurette que la vie n'est pas simple.

L'intello de service va être lui aussi un casse-pieds de première. Je le sens. Quant à mon tout dernier rendez-vous, prévu pour mardi prochain, il est évident qu'il ne peut mener à rien puisque c'est le dernier ! Non, rien à faire, c'est ma virée de demain soir au musée d'Art moderne qui reste mon seul espoir. Jusqu'à présent, mon score est de 0-2, alors vous voyez d'ici la situation !

J'écris un message pour Amanda et Eloïse :

« Que diriez-vous d'une NF dans notre fief à nous ? Au Big Sur, angle 80° Rue et 3° Avenue, même heure. »

Voilà qui nous changera de la routine habituelle. Nous essayons généralement de choisir des endroits originaux, en changeant chaque fois de quartier. En privilégiant les coins où nous n'avons aucune autre raison d'aller.

Tribeca, par exemple. Par deux fois, j'ai passé plus d'une semaine en tant que jurée au tribunal de grande instance de Center Street sans me douter une seule seconde que je me trouvais dans le quartier de Tribeca. Autre coin inexploré, le West Village, à part la zone universitaire où j'ai suivi des cours au centre de formation continue (naturellement, je n'y ai fait aucune rencontre...). Je ne suis même plus sûre que l'université se trouve dans le West Village. C'est peut-être Greenwich Village, après tout...

J'espère que ma proposition va plaire à Eloïse et Amanda. J'ai choisi pour la prochaine Nuit du Flirt un quartier que nous connaissons par cœur : le nôtre. Je pense qu'elles seront pour. Je suis intimement persuadée que chacune de nous sera ravie que nous restions sur notre territoire. La seule chose, c'est de l'admettre...

J'enfourne dans mon sac le chapitre de la Tache revu par mes soins ainsi que le synopsis, la disquette contenant le texte de couverture du livre et les propositions de titre. Ce soir, j'aurai sûrement besoin d'un nouveau masque de bouillie d'avoine ; car rien qu'à lire les premiers paragraphes du récit porno de la Tache, j'aurai le visage couvert de boutons ! Je m'empare du manuscrit McKinley et je me dirige vers le bureau de Jeremy pour lui dire (en m'adressant à la

fenêtre juste derrière lui, naturellement) qu'il aura ma préface dans les dix minutes.

— Si la photocopieuse ne tombe pas en panne, plaisante-t-il, en me décochant pendant une demi-seconde son sourire ravageur à la Pierce Brosnan.

Ça y est, je recommence à fantasmer.

Je le vois m'enlacer pour un slow langoureux au mariage de Dana, ses yeux bleu Caraïbes rivés sur ma somptueuse robe fleur de pêcher. Cette simple pensée va illuminer mes vingt prochaines minutes près du photocopieur *plus* les vingt minutes que je vais passer à éliminer les bourrages imaginaires du tiroir 2.

Jeudi soir, 17 h 40

J'ai mal programmé mon trajet jusqu'au musée d'Art moderne. J'ai vingt minutes d'avance... Finalement, cela m'arrange, car vu la température ambiante — au moins 40° — et le taux d'humidité, je vais pouvoir foncer aux toilettes me rafraîchir et me refaire une beauté. Posh Publishing n'est qu'à quelques pâtés de maisons du musée, et je suis déjà complètement HS. Je n'ai vraiment pas le look de quelqu'un qui va rencontrer son seul et unique espoir de se trouver un cavalier !

Un zeste de poudre, un nuage d'eau de parfum, une touche de rouge à lèvres, et je remonte dans le hall du musée qui est agréablement climatisé. Ce musée, soit dit en passant, est mon préféré à New York.

J'ai encore dix minutes devant moi. Je décide de faire un tour à la librairie et à la boutique cadeaux, et de regarder les posters.

Comme d'habitude, la boutique est pleine à craquer. Peut-être plus encore ce soir en raison des heures d'ouverture exceptionnellement tardives. Impossible de distinguer les New-Yorkais des touristes : tout le monde est en noir (bien que nous soyons en juin).

Je descends quelques marches vers le rayon posters. C'est l'endroit où il y a le moins de monde. J'attends que les trois blondes devant moi aient fini de faire défiler un à un les posters géants pour prendre la relève. Et si j'en achetais un pour cacher les traces noirâtres de fumée que j'ai brusquement découvertes sur mon mur hier soir ? J'avais besoin d'une petite pause après avoir parcouru le synopsis du livre de la Tache, et j'ai été prise d'une envie subite de faire un brin de ménage. En soulevant un poster encadré noir et blanc (un cadeau d'Eloïse il y a six ans, pour ma pendaison de crémaillère), je me suis aperçue qu'il y avait un rectangle blanc sur le mur. J'ignorais totalement que mes murs étaient *blancs*. Ou peut-être l'avais-je oublié... Je croyais qu'ils étaient beiges, une couleur classique dans les appartements new-yorkais. Que mes murs aient pu prendre cette teinte à cause de la fumée de cigarette que j'envoie joyeusement en l'air depuis six ans m'a un peu dégoûtée !

— Que pensez-vous de celui-ci ?

Je sursaute et fais volte-face... pour me retrouver nez à nez avec un grand type pas mal de sa personne, au visage ouvert et empreint de cordialité. Le sourire un peu trop appuyé peut-être, style présentateur de jeu télé. Mais à part ça, il est vraiment beau, il a de l'allure et, ce qui ne gâche rien, il est bien habillé. Je lui donne la trentaine, et j'ai la très nette impression que c'est un New-Yorkais.

— Peut-être un peu grand ? s'enquiert-il. C'est sans doute parce que j'ai un mur nu dans ma chambre...

Je m'empresse de le rassurer.

— Non, il est vraiment bien.

Et toi aussi. Ses yeux noisette sont bordés de cils noirs, et ses cheveux bruns légèrement ondulés sont épais, pleins de vigueur.

Ça y est, nous y voilà ! Comme dans ces guides et ces magazines féminins qui répètent à longueur de pages qu'en suivant son bonhomme de chemin et en s'ouvrant aux autres, on finit bien par rencontrer quelqu'un.

Il appuie encore un peu plus à mon intention son sourire d'animateur télé.

— Il faut que je revienne voir ce poster. Pour l'instant, j'ai un rendez-vous. Un rendez-vous arrangé... Je ne me sens pourtant pas d'humeur à faire la conversation pendant une heure avec une parfaite étrangère.

J'aurais volontiers éclaté de rire et partagé son désarroi... mais le doute s'insinue peu à peu en moi. Et si j'étais en train de bavarder avec Ben Larson ? L'âge, le physique, tout colle parfaitement.

— Mon copain m'a dit que la fille était mignonne, poursuit le supposé Ben Larson. Mais vous savez comment c'est. Dès qu'il s'agit de rendez-vous arrangés, les amis vous racontent toujours des bobards. Franchement, si une femme a besoin de rencontres de ce genre, elle ne doit pas être canon !

C'est encore plus vrai pour un homme, espèce d'abruti. J'arbore mon sourire mi-figue mi-raisin, et je sens mes oreilles virer au rouge cerise. Il poursuit :

— Vous, euh, vous habitez New York ?

— Oui. L'Upper East Side.

— Ah bon ! Et pourquoi ? Ce n'est pas un peu ennuyeux comme quartier ?

Je réponds, déjà toutes griffes dehors :

— Ça me convient parfaitement. Et vous, où habitez-vous ?

— West Village. Je ne me hasarde jamais au nord de la 14^e Rue.

Et allez donc ! Ce cliché, je ne l'avais pas entendu depuis des années. Il ajoute :

— Vous savez, c'est dommage que j'aie ce rendez-vous. J'aurais bien aimé poursuivre notre conversation. Nous pourrions peut-être prendre un verre un de ces jours, à moins bien entendu que vous ne soyez pas libre.

C'est la meilleure. Un type qui vient de m'insulter, et qui a rendez-vous avec une autre femme ! Comment peut-il s'imaginer une seconde que j'aie la moindre envie de sortir avec lui ?

C'est fou ce que les hommes peuvent être égocentriques. Rectification ! C'est fou ce que *ce type* peut être égocentrique...

J'attaque de front :

— Ne seriez-vous pas Ben Larson, par hasard ?

Il accuse le coup, et son sourire est moins assuré.

— Ça alors ! Eh bien, c'est-à-dire, oui... Ne me dites pas que vous êtes Jane Gregg...

Je hoche la tête. Il a l'air si embarrassé que je détourne mon regard sur le poster géant de Picasso qui semblait l'intéresser quelques instants plus tôt.

— Vraiment, ce n'est pas banal...

Son sourire de présentateur télé disparaît.

Je me fends d'un rictus, le genre « allons, restons sport ».

— Ce n'est pas grave. Comme ça, nous pourrons raconter à nos petits-enfants comment nous nous sommes rencontrés avant le rendez-vous prévu...

Je sens dans son regard un mélange de perplexité et de panique. C'est vrai que j'ai utilisé les mots *nos* et *enfants* dans la même phrase... Dur d'entendre ça, pour un homme !

— Disons que je plaisante.

Il émet une sorte de rire libérateur.

— Je suis vraiment désolé d'avoir proposé cette rencontre. J'imagine que ça ne vous tente plus guère... Pour une surprise c'en est une, vous ne trouvez pas ?

Mes nerfs vont lâcher.

Absolument ! Avec ta dent ébréchée et tes mains ridicules de gamin, ça fait trois surprises d'un coup.

— Bon, et si nous allions voir cette Peinture française ?

— D'accord.

Je me vois soudain au mariage de Dana, un siège vide près de moi. J'imagine Natasha Nutley danser toute la nuit, blottie contre l'épaule de son marin d'eau douce. Que vais-je trouver comme excuse pour expliquer l'absence d'un petit ami dont j'ai dit tant de bien ? Une intervention chirurgicale en urgence ? Un décollage improvisé pour Neptune ? Une rencontre avec le pape ?

La Tache ne serait pas dupe. Pas plus que Dana ni tante Ina.

Pour couronner le tout, je n'arrête pas de me dire que le chirurgien du cerveau, celui que je dois rencontrer samedi, sera le pire de tous (notez bien, quand je dis chirurgien, c'est un grand mot. En fait, il est interne au New York Hospital.).

Pour résumer, Ben Larson est ma seule et unique chance de conserver ma dignité. D'autant qu'avec trois flops d'affilée à mon « actif », mon pourvoyeur de rendez-vous va me saquer avant même que je rencontre le type de mardi...

Tandis que Ben et moi échangeons des sourires embarrassés sur l'escalier roulant qui mène au deuxième étage, je me rends compte qu'une fois de plus, j'ai peut-être été trop rapide dans mon jugement. D'accord, Ben a fait cette gaffe à propos de l'Upper East Side. Mais tout New-Yorkais qui se respecte fait ce type de plaisanterie... C'est tout juste si les gens qui vivent dans l'Upper East Side ne se croient pas obligés de s'excuser d'habiter le quartier ! Et puis, comment reprocher à Ben d'avoir essayé de me draguer avant de savoir qui j'étais ? Sur le moment, j'avais trouvé ça plutôt flatteur de la part d'un si beau garçon... Exactement le même scénario qu'avec Kevin

Adams, l'Homme au T-shirt. J'ai vraiment une curieuse façon de juger les hommes. D'un côté, j'ai des critères très rationnels, de l'autre des réactions complètement épidermiques !

Il faut dire qu'un premier rendez-vous n'est pas facile à gérer ! En tout cas, je suis au moins d'accord avec Ben Larson sur un point : les rendez-vous arrangés, c'est nullissime ! Nous avons cette sensibilité en commun. Peut-être un début d'entente ?

Ben m'offre de nouveau son sourire éclatant.

— J'ai pensé qu'après, nous pourrions faire un tour dans le jardin des sculptures, quand il fera un peu plus frais. Parce que, pour le moment, c'est plutôt la canicule. Vous avez bien fait de vous habiller léger... Si seulement je pouvais mettre un T-shirt décolleté, moi aussi !

Je plonge le regard vers les jardins pour cacher ma surprise. Je ne sais quoi penser, s'il plaisante ou non. Le jardin des sculptures est parsemé de bancs de pierre, disposés de chaque côté d'un petit plan d'eau rectangulaire. S'asseoir là-bas, ce doit être d'un romantique ! Oui, mais s'il se moque de moi ?

J'intime à mon cerveau l'ordre de se taire. Assez ! Ça suffit maintenant. Ce n'est pas parce que les deux derniers types étaient à jeter qu'il faut voir des sous-entendus derrière chaque propos de Ben. Tu viens à peine de le rencontrer. Laisse-lui au moins une chance. Il a peut-être le trac...

— Vous n'avez pas froid ? me dit-il tandis que nous atteignons le palier du second étage. Ils ont un peu trop poussé la climatisation. J'ai froid et pourtant j'ai des manches longues (je suis témoin ! une chemise en oxford bleu pâle).

— Moi, ça va très bien.

Est-il en train d'insinuer que je me préoccupe davantage de mon sex-appeal que de mon confort ? Ou est-ce moi qui souffre de paranoïa ? *Ne cherche pas, ma fille, c'est toi ! Ce pauvre garçon a tout de même le droit de te poser une question...*

Au bureau, je portais aujourd'hui une de mes nombreuses vestes Zara, mais Eloïse a insisté pour que je la remplace par quelque chose de plus sexy.

— Le message à faire passer à ton rendez-vous n° 3, c'est qu'avec un peu de chance il en verra plus, me dit-elle en riant elle-même de sa piètre plaisanterie. Alors tu vas me faire le plaisir de laisser ta veste ici.

J'ai bien essayé de lui expliquer quel effet ça m'a fait de me retrouver face à la mère d'un des « candidats » avec un Wonderbra qui me propulsait les seins vers le haut dans ma petite robe de jersey moulante et ultra-décolletée... En vain.

— Je suis impatiente de voir les Modigliani, dis-je à Ben tandis que nous nous dirigeons vers la salle d'exposition.

— Ah bon, vous aimez ? s'étonne Ben. Personnellement, je trouve ce peintre un peu, disons, caricatural.

J'ai l'œil scotché sur mes sandales noires. Si Modigliani a été choisi pour figurer dans ce musée d'Art moderne...

— Pouvez-vous m'excuser une minute dis-je avant de franchir l'enceinte de l'expo. Je vous rejoins à l'intérieur.

— Tout va bien ? me lance-t-il, le sourcil interrogateur.

— Oui. J'ai juste bu un peu trop d'eau aujourd'hui.

Qu'est-ce qui me prend de dire ça ? C'est pire que si j'avais avoué avoir envie d'aller me fumer une petite cigarette dehors.

— Très bien, je vous attends là-bas.

Il pointe le doigt en direction d'un tableau. Je reconnais les formes allongées d'un Modigliani.

Je regarde Ben s'éloigner. Dès qu'il est hors de vue, je tourne les talons et redescends l'étage le plus vite possible, en fendant la foule des visiteurs. Je mets cinq bonnes minutes pour contourner la file d'attente et atteindre enfin la sortie.

Dehors, l'air est chaud et humide. J'allume une Marlboro Light, et je tire une longue bouffée avec délectation. Ce que j'en avais besoin ! Je me sens beaucoup mieux à présent. Une autre bouffée, et je jette la cigarette sur le trottoir pour l'écraser, quand je suis stoppée dans mon élan.

— Eh ! ma petite dame, vous n'allez quand même pas gâcher une aussi belle cigarette !

Un sans-abri s'approche de moi en zigzaguant un peu, et se baisse pour attraper l'objet du délit.

— Tenez ! Prenez plutôt celle-ci, dis-je en tirant une cigarette de mon paquet.

Il me sourit, révélant quelques chicots qui auraient sérieusement besoin des soins d'un dentiste. Je lui allume la cigarette, et je retourne en courant vers la porte du musée.

Je prends une pastille de menthe en espérant qu'elle sera fondue avant que je ne rejoigne Ben.

Peut-être vais-je le trouver en train de discuter avec une autre femme. Mais non, il est là, planté devant un Picasso, les bras croisés. Il me suit du regard et se met à froncer le nez dès que je m'approche de lui.

— Vous venez de fumer ?

Touchée.

— Euh, oui.

Cette fois, je ne peux même pas y aller de mon habituel refrain *Je fume toujours quand je bois*. C'est réservé aux types avec lesquels j'ai rendez-vous dans un bar...

— Vous savez que vous vous ruinez la santé, avec ces cigarettes.

Vraiment ? Première nouvelle. Essayons de faire profil bas.

— Vous savez, je fume très peu. Quelques cigarettes par jour. (*Hou ! la menteuse !*) Quand je suis un peu nerveuse. C'est un besoin.

Ben reporte son attention sur le Picasso.

— Picasso n'était pas français, bien sûr. Il était espagnol. Mais il a vécu en France, et c'est là qu'il a peint ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Je réponds du même ton pédant :

— C'est évident.

Faire profil bas n'a pas l'air de faire beaucoup d'effet.

Nous passons maintenant à Chagall. Ben jette un coup d'œil sur le premier tableau, puis il passe

au suivant en décrétant :

— Un peu trop religieux pour moi.

Moi, je reste scotchée devant ce tableau. C'est un de ceux que j'aime le plus au monde.

— Vous voyez, là, c'est davantage mon style, déclare Ben en regardant droit devant lui.

Je suis son regard et me retrouve devant une toile géante, entièrement noire avec juste trois petites lignes orange.

— Cette force d'expression, c'est d'une violence, vous ne trouvez pas ? Ça vous saute à la figure. J'adore.

Ben est perdu dans sa contemplation, les bras croisés.

Ça me rappelle une visite du musée en famille. Il y avait mes parents, tante Ina, oncle Charlie et Dana dans sa poussette. Je devais avoir six ou sept ans et je m'ennuyais comme un rat mort en enviant Dana qui non seulement se faisait trimballer dans sa poussette, mais avait en plus le droit, elle, de dormir pendant que je passais l'une des journées les plus éprouvantes de ma jeune existence.

Oncle Charlie venait de sortir un couplet élogieux sur l'un des tableaux et m'a demandé ce que j'en pensais. J'ai dit que je trouvais ça affreux. Ma mère m'a prise par le bras et m'a entraînée dans un coin de la salle pour me sermonner : *Tu ne dois jamais dire du mal de quelque chose à quelqu'un qui aime cette chose.* Je n'avais qu'à garder mes opinions pour moi et à faire semblant d'être d'accord... J'ai suivi ses recommandations. C'est vrai que les gens n'arrêtent pas de se lancer dans de grands débats contradictoires qui risquent de mal tourner. Il suffit de voir ce que Ben Larson m'a dit tout à l'heure sur Modigliani !

— Jane !

Je reconnaîtrais cette voix entre toutes. Même sans le grésillement de l'amplificateur. Je me retourne : Gwen Welle, là devant moi, avec son mari, le sourire aux lèvres. La barbe ! Je pensais ne plus revoir sa bouille d'hypocrite avant trois mois. Et voilà que je dois lui parler — à elle et à son hypocrite de mari — pendant mes heures de détente ! Le problème à New York, c'est que malgré ses huit millions d'habitants, on se croirait dans une ville de province : on n'arrête pas de rencontrer des gens qu'on connaît. Dans les magasins, les musées. Dans le métro et même dans la rue. Et compte tenu de la loi de la poisse maximum, on les croise aux plus mauvais moments, quand on a une tête pas possible ou quand on fait l'école buissonnière.

— Bonjour, Gwen. Tu as l'air très en forme, dis-je avec mon sourire faux-derche de circonstance.

Pourtant, c'est vrai qu'elle a bonne mine. Elle est même rayonnante, la main de son mari sur l'épaule.

— Merci. C'est parce que nous avons laissé Olivia pour la première fois avec sa baby-sitter. C'est notre première soirée à nous depuis quatre semaines ! dit-elle en pressant la main de son mari. Tu te souviens de Jane Gregg, Ron. Elle travaille avec moi.

Comme il se doit, nous échangeons sourires et poignées de main. Gwen ne quitte pas Ben des yeux. Elle attend que je fasse les présentations.

— Voici Ben Larson. Ben, voici Gwen Welle, ma patronne, et son mari, Ron.

Nouveaux sourires, nouvelles poignées de main.

Gwen se retourne vers moi.

— Je suis très heureuse de voir que tu oublies un peu le travail, Jane. Je m’imaginai que tu étais encore au bureau à — elle jette un coup d’œil à sa montre — 18 h 20. Travailler c’est bien joli, mais il faut savoir souffler de temps en temps...

Je sens une bouffée de colère m’envahir. J’ai vraiment les nerfs !

— C’est vrai. J’ai travaillé hier soir jusqu’à 1 heure du matin sur le projet Nutley. Alors j’ai pensé que je méritais bien un petit tour au musée.

Gwen a la décence de se rendre compte qu’elle m’a piquée au vif.

— Oh non... ! Jane, ce n’est pas ce que je voulais dire. Je sais bien que tu travailles comme une folle. Enfin voyons, ne me fais pas dire ce que je n’ai pas dit !

Le mari regarde sa montre.

— Gwen, il faut y aller maintenant. Ou nous serons en retard pour le dîner chez les Hudson.

— Mon Dieu ! pourquoi faut-il toujours courir ! s’exclame Gwen de sa voix haut perchée. Bon, eh bien, on se voit dans quelques mois, Jane. De toute façon, on va sûrement se parler au téléphone lundi, à la conférence de rédaction.

Elle se tourne vers Ben.

— Ravie de vous connaître, puis me décoche un regard éloquent style *Prends bien soin de lui*.

Et ils s’en vont. Enfin.

— Dites, vous m’avez l’air un peu sur la défensive, me dit Ben, avec un sourire de plus en plus large (on se demande comment c’est possible...).

Il y a quelques jours à peine, j’ai été prise d’une envie furieuse de verser de l’eau bouillante sur la tête de Kevin. Voilà maintenant que je voudrais décrocher cette horreur du mur et la casser sur la tête d’animateur télé de Ben Larson.

Du calme.

— Vous savez quoi, Ben ? Ma patronne a raison. Pour qui est-ce que je me prends à flâner dans un musée à 18 h 20 alors que je devrais être *en plein travail* ! Non, je ferais mieux de retourner au bureau.

Le sourire de Ben s’évanouit.

— Mais pourquoi ? Maintenant qu’elle vous a vue ici, à quoi bon retourner au bureau ? Elle ne saura même pas que vous y êtes retournée !

— Mais moi, si. Et c’est cela qui compte. Vous n’êtes pas d’accord ?

— Si vous le dites...

Ah ! j’ai enfin réussi à le mater, celui-là, avec son air suffisant !

— Et si on se donnait rendez-vous sous la pluie, pour changer ?

Je souris intérieurement.

— C'est que... je vais être très occupée pendant les deux prochaines semaines. J'ai des délais à tenir, et...

— Bon, d'accord ! Mais essayez de me passer un coup de fil quand vous serez moins bousculée...

— Entendu.

Sur ce, je fonce vers l'escalier et je quitte le musée.

Cela fait deux fois en une semaine que je fuis un rendez-vous ! Jamais je n'ai fait ça avant, et voilà qu'en l'espace de quelques jours, je bredouille trois mots d'excuse avant de détalier comme une voleuse.

Le sans-abri à qui j'ai donné une cigarette continue de déambuler devant le musée de long en large, d'un pas mal assuré. Je prends la direction de Madison Avenue. Je n'ai pas trop envie de rentrer chez moi, mais où aller ? Amanda quitte le bureau assez tard (je devrais suivre son exemple), et ma copine Eloïse assiste à un concert de musique classique gratuit à Central Park. Pas moyen de les repérer, elle et Serge, parmi ces milliers de gens assis sur des couvertures pour célébrer la fête des moustiques. Mais pas question non plus de retourner travailler à la Posh.

Je ne suis qu'à quelques pâtés de maisons de Crate & Barrell, dans la 59^e Rue. Pourquoi ne pas en profiter pour acheter le cadeau de mariage de Dana ? C'est vrai que dans ce magasin, on ne trouve guère d'articles ayant un rapport ne serait-ce que lointain avec la France... mais après tout je pourrai toujours m'offrir des ustensiles de cuisine hors de prix. Une apprentie vieille fille se doit d'acheter elle-même ce genre de choses.

Le trajet à pied de la boutique jusqu'à chez moi me fait du bien. Je me trouve dans la 63^e Rue, face à Park Avenue, l'une des avenues les plus étonnantes du monde. Une succession de somptueuses résidences en travertin, avec un gardien en livrée à chaque entrée. Au milieu de la chaussée, des parterres de fleurs à perte de vue. C'est la même chose qu'avec Central Park, les Jardins botaniques, et toute la ville qui se découpe sur fond de ciel. On accède gratuitement à Park Avenue. L'assistante d'édition la plus fauchée peut y flâner à loisir et avoir immédiatement la sensation de posséder le monde. Sur l'une des sections de l'Avenue, celle où je me trouve actuellement, on peut très bien croiser Madonna, Katharine Hepburn ou George Clooney. C'est vraiment *la* chose à ne manquer sous aucun prétexte à New York... On joint l'agréable de la promenade au piment d'éventuelles rencontres avec des gens célèbres.

Mon passage chez Crate & Barrell m'a plus déprimée encore que le rendez-vous avec Ben. La boutique était pleine de jeunes couples qui déambulaient dans les rayons. Les hommes s'intéressaient autant que les femmes à l'argenterie et à l'art de la table. Une fois entrée, il m'a fallu environ quatre minutes pour réaliser que j'étais au bord de la crise de larmes... Mais ce n'est pas un endroit pour pleurer... ni pour trouver un taxi, d'ailleurs. D'où ma décision d'entamer cette longue marche pour rentrer chez moi.

64^e Rue. C'est le quartier de la Tache. J'examine un à un les immeubles et les maisons, en me demandant quel toit peut bien abriter son « sanctuaire ». Je réalise soudain que je risque de me retrouver nez à nez avec elle d'une minute à l'autre. Je n'aimerais pas qu'elle croie que je l'espionne jusque chez elle. Je m'empresse de déguerpir pour m'engouffrer dans la 65^e Rue.

Brusquement, j'éprouve ce sentiment douloureux d'être l'assistante d'édition la plus fauchée qui soit. Pourquoi faut-il que je ressente la même chose dès que je pense à la Tache ? Pourtant, cette fois-ci, il y a autre chose qui me taraude et provoque en moi cette douloureuse sensation de malaise. Mais quoi ? Je n'ai pas de cavalier pour le mariage, c'est vrai, est-ce que ça doit pour autant me pourrir la vie ? J'ai encore deux mois devant moi. *Deux mois*. Tout peut arriver en deux mois !

Non, rien n'arrive jamais, c'est ça le problème. Il y a quelque chose qui cloche chez moi ! Tous ces rendez-vous ratés, et cette impression que ma vie privée n'est qu'un flop monumental sur lequel je n'ai plus qu'à tirer la chasse... Et puis il y a *autre chose*, et je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Quelque chose qui m'échappe. Mais quoi, mon Dieu ? Quoi ?

— Dites donc ! Vous ne pouvez pas faire attention !

Je réussis à bredouiller de vagues excuses à la femme que je viens de bousculer.

La sensation de malaise me reprend.

Vous savez, la pire des choses quand on se balade dans les quartiers les plus branchés de New York, c'est d'éclater en sanglots au milieu d'une foule de gens qu'on ne connaît pas et qui se fichent complètement de vous.

La Nuit du Flirt bat son plein. L'honorable Amanda Frank est en train d'en prendre pour son grade. Il faut dire qu'elle vient de mettre le feu aux poudres !

— Mais je ne fais que répéter les propos de Jeff, Jane. Ils ont *tous* dit la même chose. *Les trois types* que tu as rencontrés. Je ne pouvais pas garder ça pour moi, franchement, c'est ça que tu voulais ?

Eloïse frappe du poing sur la table. Tous nos voisins de table sursautent et nous jettent un regard en biais. Après avoir constaté qu'il n'y a rien d'intéressant à voir — une crise d'hystérie, par exemple, ou un crêpage de chignons — ils reprennent le cours de leur conversation.

— Alors Jane devrait arrêter de fumer sous prétexte que ces types sont contre, c'est ça ? Quelle absurdité !

Amanda bondit.

— L'absurdité, ce serait plutôt que Natasha arrive à la réception de Dana avec son milliardaire et demande à Jane où est passé son copain...

Là, Amanda marque un point. Eloïse et moi échangeons quelques bouffées de fumée...

Mon regard s'attarde sur les gens agglutinés autour du bar. Les *non-fumeurs* sont en minorité, et de loin ! Comment expliquer qu'il y ait tant de fumeurs si c'est aussi dégradant et dégoûtant qu'on le dit ? Et aussi mal vécu par les autres.

— Jane, les types qui ne fument pas ne veulent pas d'une fumeuse. C'est aussi simple que ça ! me dit Amanda en sirotant son Amstel Light. Et à New York, la plupart des hommes ne fument pas. Alors, à moins de continuer à te cacher, il faut que tu arrêtes.

Je tourne vers Eloïse un regard implorant, quémandant de l'aide.

— Désolée, Jane, mais je crois qu'elle n'a pas tort. Serge fume, et c'est en grande partie pour ça que je sors avec lui.

Sur ce, Eloïse tire sur sa cigarette et rejette la fumée en prenant soin d'éviter Amanda.

Celle-ci lui jette un œil courroucé.

— *Quoi ?*

— Bien sûr ! rétorque Eloïse en sirotant son Cosmo. Ça rend les choses plus faciles. Comme il est plus facile pour un non-fumeur de sortir avec une non-fumeuse.

Amanda en reste bouche bée.

— Tu es en train de me dire que si tu es avec Serge, c'est pour la seule et unique raison qu'il fume ? Et que cela vous simplifie la vie ? Eloïse, dis-moi que je rêve !

— Non, enfin, tu ne m'as pas bien comprise. J'adore Serge, mais le fait qu'il n'est pas toujours à m'aboyer dessus parce que je fume, c'est un *plus*. Tu comprends ?

— Faut-il que j'arrête de fumer pour me dégoter un petit ami ? Et en plus, juste *pour la galerie* ?

— Arrête de te la jouer, Jane. Tu ne cherches pas simplement un alibi, et tu le sais très bien,

rétorque Amanda. Et crois-moi, Timothy ne fume pas et n'approchera jamais un fumeur à moins de trois mètres ! Même avec un stéthoscope spécial !

Timothy Rommely, c'est le médecin. Celui de demain soir, et qui promet d'être le pire de tous !

C'est un copain de collègue de Jeff. Trente-deux ans. Il habite l'Upper West Side (même si sa maison à lui n'est pas un musée). Tout de même, le « hasard » fait bien les choses... On m'a dit qu'il ressemble à Greg, celui du show télé *Dharma et Greg*. J'ai des doutes. Les médecins ne sont pas excitants à ce point.

— Ça vaudrait peut-être le coup d'arrêter de fumer pour un médecin, Jane, note Eloïse.

Amanda l'interrompt :

— Ça vaut le coup quelle que soit la motivation. Si c'est pour un garçon, très bien. Mais j'aimerais que tu arrêtes pour toi-même, tout simplement. Eloïse, ça vaut aussi pour toi ! Vous avez tellement de bonnes raisons d'arrêter de fumer : votre santé, vos futurs enfants, votre entourage...

Amanda est l'une des rares personnes qui fasse appel au *respect de soi-même*. Eloïse fait la grimace et garde sa cigarette sous la table.

Je regarde fixement mon paquet de Marlboro Light. Puis mon briquet Bic, juste à côté, et le cendrier plein de cendres et de mégots. Toutes ces choses me sont aussi familières, aussi réconfortantes que les sandwiches au thon, les pâtés de viande et les Tangs de mon enfance... Il me suffit de regarder un paquet de cigarettes, surtout un paquet non entamé, pour me sentir mieux. Instantanément. Et quand j'ai dans mon sac une cartouche entière de Marlboro Light, j'ai l'impression que le monde entier tourne plus rond ! Si au contraire je m'aperçois que mon paquet est presque vide, la panique s'empare de moi et ne me lâche pas avant que j'aie acheté un nouveau paquet...

Je n'ai pas commencé au collège juste pour faire comme les autres, comme c'est souvent le cas. Je n'ai jamais touché à une seule cigarette avant mes dix-neuf ans, avant ce matin de février, il y a presque dix ans. Ce jour où tante Ina est venue frapper à la porte de mon dortoir, avec une expression sur le visage que je ne lui connaissais pas. Dès que j'ai croisé son regard, j'ai compris que ma mère était morte. Je lui avais parlé juste la veille, et elle m'avait dit qu'elle ne se sentait pas trop bien depuis une quinzaine de jours, que ce devait être une mauvaise grippe. Mais elle avait un cancer, qui me l'a enlevée comme ça, d'un coup. Ma mère était partie.

Je n'ai même pas eu à poser la question à tante Ina. Elle l'a lue sur mon visage, et s'est contentée de confirmer en hochant la tête. Mes genoux se sont dérobés sous moi, et je suis tombée par terre. Tante Ina m'a aidée à me relever ; je suis restée blottie contre elle pendant une demi-heure, sans rien dire, sur le lit du dortoir. Puis elle m'a dit que ma mère et mon père étaient enfin réunis, eux qui s'étaient tant aimés. Qu'ils reposaient en paix et veilleraient toujours sur moi. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à pleurer, sans plus pouvoir m'arrêter.

Une demi-heure plus tard, tante Ina est allée rejoindre oncle Charlie et Dana pour leur dire que j'étais prête à partir. Grand-mère avait trop de chagrin pour pouvoir faire le voyage jusqu'à Albany. Elle était restée avec sa meilleure amie en attendant notre retour.

Je me souviens avoir attrapé le paquet de Marlboro Light de ma copine de chambre. J'ai pris une cigarette, je l'ai reniflée. J'avais vu Michelle à maintes reprises inhaler une bouffée de fumée

avec une expression d'intense satisfaction. J'ai allumé la cigarette, et j'ai aspiré ma première bouffée. Ça ne m'a même pas fait tousser. Alors je suis restée là, sur mon lit, à aspirer une autre bouffée, puis une autre, réconfortée par ces gestes mécaniques qui m'empêchaient de penser, comme tapoter la cigarette sur le rebord du cendrier pour faire tomber la cendre...

Puis tante Ina a frappé à ma porte et m'a appelée. J'ai glissé le paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes dans la poche de ma doudoune. Dana avait préparé ma valise, et oncle Charlie était passé au service administratif pour dire que je serais absente de l'établissement pendant six mois. Tante Ina m'a noué autour du cou l'écharpe favorite de ma mère, celle que mon père m'avait aidée à acheter pour la fête des Mères plusieurs années auparavant. Puis nous nous sommes tous entassés dans la Buick d'oncle Charlie. Je me souviens que je jouais avec le paquet de cigarettes glissé dans ma poche...

Personne n'a rien dit, personne n'a rien fait lorsque j'ai sorti mon paquet et me suis mise à fumer ostensiblement devant eux. Le long du trajet, lorsque nous faisons halte sur une aire de repos, chez tante Ina, devant la maison où reposait maman, et même en revenant du cimetière. J'ai vu ces gens descendre le cercueil de ma mère et le déposer dans le caveau à la droite de mon père. Personne ne m'empêcherait de fumer.

Curieusement, je n'ai pas considéré la cigarette comme un instrument de mort. Mais comme une échappatoire, un moyen de faire taire mes sentiments. Alors j'ai continué à fumer, régulièrement. J'ai rapidement atteint le paquet par jour. Maintenant, ce serait plutôt un paquet et demi, parfois deux. Selon mon niveau de stress... Les épreuves de la vie...

Amanda chasse la fumée et fait semblant de tousser.

— Jane, sais-tu que Timothy a un chien, un terrier Jack Russell. Il s'appelle Spot. C'est adorable, non ?

Oh que oui ! Tout à coup, j'ai envie d'un Jack Russell appelé Spot. J'ai envie d'un petit ami qui a un chien. J'ai envie d'un petit ami et d'un chien. J'ai envie d'un petit ami qui est censé ressembler à l'acteur Thomas Gibson. J'ai envie d'être à la hauteur, pour ce rendez-vous avec Timothy.

Je veux qu'il tombe amoureux, et qu'il ne me quitte jamais.

Et s'il me faut pour cela arrêter de fumer, eh bien soit ! J'écrase ma cigarette à moitié fumée.

Amanda est aux anges.

— Alors tu vas vraiment arrêter ? me demande Eloïse.

— Demain matin.

Et j'allume une nouvelle cigarette.

Mes deux copines se mettent à rire.

La serveuse nous demande si nous souhaitons une autre tournée. Et comment !

— Tu sais quoi, Jane ? Si tu arrêtes, j'arrête aussi, m'annonce Eloïse.

J'en reste bouche bée.

— Mais tu sors avec un type qui fume plus que nous deux réunies !

— Je sais. Je vais lui dire de ne plus fumer en ma présence et surtout pas dans mon appartement.

De toute façon, il est tout le temps dans mes jambes. Je ne sais pas quoi en faire... Il n'arrête pas de faire des allusions à propos d'un éventuel emménagement chez moi, mais j'hésite. Je l'aime beaucoup, c'est sûr, mais...

— Mais ce n'est pas le bon, c'est ça ? suggère Amanda en rejetant une longue mèche blonde derrière l'oreille. Je veux dire, si fumer est pratiquement tout ce qui vous rapproche...

— Le problème, c'est que je ne sais pas. Parfois je me dis que c'est le bon, que je l'aime. D'autres fois, je me dis que nous sommes faits pour être amis, rien de plus. Il y a même des jours où je souhaite qu'il retourne en Russie pour ne plus le revoir ! C'est vrai que la seule chose bien entre nous, c'est qu'il ne me harcèle pas quand je fume !

— J'ai comme l'impression que tu n'es pas encore mûre pour prendre une décision. Tu ne sais pas vraiment où tu en es.

Eloïse hoche la tête.

— Il est si mignon, si gentil. Je donnerais cher pour savoir pourquoi certains hommes sont capables de ressentir les choses comme nous, et d'autres non. J'aimerais tellement savoir à quoi m'en tenir avec Serge.

La serveuse nous apporte nos consommations. Amanda s'attaque à sa bière.

— Je vois ce que tu veux dire. Si c'était le bon, tout serait plus facile.

A mon tour d'intervenir.

— C'est bien ce que je dis. Toi, Amanda, tu *sais* que tu as trouvé le bon. Exact ?

— Je pense que oui. Bien que... rappelez-vous ce que je vous ai dit de Jeff après la première rencontre. Je le croyais immature. En fait, il manquait de confiance en lui, et il était très nerveux. Ça n'a duré que quelques semaines... Il n'a rien d'immature. Je suis tellement heureuse de lui avoir donné cette chance d'être lui-même. Et à moi, de rester moi-même...

C'est drôle. J'entends encore Amanda se demander si elle devait aller ou pas à son second rendez-vous avec Jeff Jorgensen. Elle disait qu'il faisait des blagues idiotes, et qu'il lui tapait sur les nerfs. Lorsque j'ai rencontré Jeff, il m'a tout de suite plu, à part peut-être son rire un peu trop bruyant et sa tendance à hurler en regardant les matchs à la télé. C'est vrai aussi qu'il adore se retrouver entre hommes, à échanger des plaisanteries un peu lourdes... Mais après tout, j'en profite bien, en ce moment, de cette grande fraternité entre mâles ! Qui d'autre aurait pu me dénicher tous ces rendez-vous ?

— Allez, c'est décidé ! m'annonce Eloïse. Jane, on va s'y mettre à deux, pour perdre nos mauvaises habitudes.

Amanda est tout excitée.

— Bravo ! Il faut savoir renoncer à certaines choses pour en obtenir d'autres, c'est la vie. On n'a pas le choix.

— Elle a raison, renchérit Eloïse. Et tu sais quoi, Jane ? On est plus fortes que les cigarettes !

Je lève le sourcil.

— Tu es sûre ?

— C'est évident, s'exclame Amanda. C'est vous les plus fortes.

A cet instant, un type pas mal, mais pas génial non plus, aborde Amanda. Derrière lui, au bar, tous ses copains le suivent des yeux, pour voir comment il va s'en sortir avec cette tablée de filles. Ils se ressemblent tous.

— Excusez-moi, mademoiselle. Etes-vous du Texas ? J'ai entendu votre accent.

— Nan-an, répond Amanda avec l'accent de Brooklyn. Je suis de New York.

— Ah bon !

Il tourne les talons. Nous nous penchons en avant pour rire à notre aise.

— Je suppose que c'est l'accent qu'ils avaient envie d'entendre..., dit Amanda dans un éclat de rire.

Je bois une longue gorgée de Cosmopolitan, et j'allume une nouvelle cigarette. La fumée s'élève vers le haut plafond et se mélange à la fumée des autres clients. Dans les boîtes branchées de New York, fumer n'a pas l'air d'être un crime. Alors pourquoi faut-il que j'arrête ? Si seulement je pouvais faire une touche avec un fumeur, ici, ce soir même.

Mais ça fait des années que tu essaies, pauvre idiot. Et tu n'as pas rencontré un seul fumeur depuis Max Reardon. Et maintenant, sa nouvelle femme fait des concours de cigarettes avec lui, le soir, après l'amour...

Je me demande si je vais réussir à me marier un jour ! Je ne suis même pas capable d'assurer un rendez-vous au-delà d'une heure et demie, alors comment espérer partager toute une vie avec quelqu'un ?

Est-ce que je dois mettre de l'eau dans mon vin ? Me calmer ? Etre plus indulgente avec ces gens qui sont censés se présenter sous leur meilleur jour, en supportant les petites tracasseries qu'ils m'infligent à chaque rendez-vous ? Je vais essayer de me persuader qu'ils sont nerveux et manquent de confiance. Et qu'ils vont se transformer en princes charmants à notre quatrième rencontre...

Je commence quand même à me persuader d'une chose : il est impossible d'affirmer qu'on connaît quelqu'un dès le premier rendez-vous. On a seulement une *vague* idée. C'est vrai pour l'homme comme pour la femme, d'ailleurs. Je ne tiens pas à ce qu'on me colle une étiquette de fumeuse, et qu'on ne retienne que ça de moi ! Le problème, c'est que les non-fumeurs ne comprennent absolument pas que les fumeurs ont passé leur vie d'adulte à tirer cigarette sur cigarette, que fumer fait partie intégrante de chacune de leurs émotions, est associé à chaque événement, bon ou mauvais. Envisager de s'arrêter définitivement, c'est l'horreur ! Que vais-je devenir sans mes cigarettes ?

Tenez, je parie que, sans mes cigarettes, j'aurais versé l'eau bouillante sur la tête de Kevin ! Et renvoyé les tortellini en pleine figure du neveu d'Andrew... J'aurais aussi cassé cette stupide toile noire sur la tête hilare de Ben. Je pourrais devenir une furie incontrôlable jusqu'à balayer tout sentiment, comme un nuage de fumée...

Comment compenser l'absence de cigarettes ? Et surtout, est-ce que le jeu en vaudra la chandelle ? *That is the question* ! Si ça me permet de trouver un cavalier pour le mariage de Dana, un type qui m'aide à me sentir à mon aise en présence de cette chère Natasha, alors oui, cela en vaut la peine. Aussi pathétique que ça puisse paraître. C'est ma seule motivation actuellement. En

plus, mes amis chanteront mes louanges, et mes poumons retrouveront leur couleur rose initiale ! Ce n'est pas désagréable... Et puis, fumer me coûte une fortune, m'oblige à sortir par tous les temps, qu'il neige ou qu'il vente. Et même sous la canicule ! La fumée imprègne mes vêtements et mes cheveux. Elle donne de l'urticaire à mes éventuels soupirants, et empêche les petits enfants de respirer. Et puis... la cigarette provoque des cancers.

Amanda me tire de mes pensées.

— *De toute façon*, vous serez bien obligées d'arrêter un jour, quand vous attendrez un bébé. Alors écoutez-moi, vous deux, autant le faire maintenant.

Eloïse et moi échangeons un regard avant d'éclater de rire. Eloïse enfonce le clou :

— Oui, mais *de toute façon*, Jeff a dit que si Jane ne s'arrête pas maintenant, elle ne fera jamais plus l'amour. Alors, inutile qu'elle s'inquiète de tomber enceinte...

Je lève solennellement mon verre.

— Très bien ! Je vous annonce que je fumerai ma dernière cigarette ce soir, avant d'aller me coucher. Au réveil, je serai fier de rejoindre les rangs des *anciens combattants* de la cigarette.

Eloïse trinque : *Je suis avec toi !* Amanda lance :

— Gare à vous, les hommes ! Votre vie aussi va être chamboulée. On va voir ce qu'on va voir !

J'émerge péniblement de la pénombre de la station de métro. Je me retrouve sur Continental Avenue, dans ce quartier surpeuplé connu également sous le nom de Forest Hills, Queens. Des tas de gens affluent dans ce haut lieu de la chine destiné aux classes moyennes.

Toutes les boutiques à la mode se concentrent le long d'Austin Street sur plus d'un kilomètre, y compris celles où l'on n'entre que pour un achat exceptionnel.

On y trouve tout ce dont on a besoin dans une vie, de la petite robe en solde jusqu'au hamburger en passant par l'abat-jour à la mode.

Pour éviter la foule, je décide de marcher sur la chaussée, à côté des voitures. Au coin de la rue, j'aperçois Boston Market et plus en bas, vers Ascar Avenue, tante Ina, facilement reconnaissable à ses cheveux blond roussâtre. Elle se tient devant la façade d'une luxueuse résidence ornée de parterres d'impatiens rouge et pourpre. Elle est en train de lire le *New York Post*. Tout en lisant, elle plonge la main dans un sac en plastique qu'elle porte au poignet dont elle ramène le contenu à la bouche. Quelques femmes passent près d'elle pour franchir les doubles portes de verre maintenues ouvertes par deux portiers en uniforme. Des membres de la bande de l'estimée Dana Dreer. Je les ai rencontrées à l'occasion d'une précédente réunion sur l'organisation de la remise des cadeaux et au premier essayage de nos robes.

Instinctivement, j'ouvre mon sac à la recherche d'une cigarette, puis je me souviens que j'ai cessé de fumer à minuit. J'appartiens désormais à la catégorie des non-fumeuses. C'est étrange de pénétrer sur le territoire des non-fumeurs sans avoir une réserve de nicotine.

Et cette réunion ridicule va me donner des envies folles de fumer, je le sens.

Les cigarettes m'ont souvent servi d'alibi pour écourter des réunions. Il suffisait d'un petit : « Excusez-moi, j'ai besoin de fumer ! » pour qu'on me laisse partir en douce m'intoxiquer ailleurs... Mais maintenant, c'est fini. Plus d'excuse pour me défilier ou m'éclipser. Je me

demande si je n'ai pas déjà ce comportement bizarre des gens en plein sevrage. Mais non, je ne suis pas encore *vraiment* en manque. Hier soir, en rentrant chez nous, Eloïse et moi avons acheté un patch. A minuit, j'en ai mis un en priant pour que tout aille bien. Et pour le moment, je dois admettre que tout se passe pour le mieux. Premier avantage : je n'ai pas été obligée de sucer un bonbon à la menthe pour dissimuler mon haleine de fumeuse à tante Ina. Pour la première fois en dix ans, je ne sens pas le tabac !

Je m'approche.

— Tante Ina !

Elle me repère et fait un signe de la main.

— Tu as apporté tes chaussures ?

Je lui montre mon sac.

— Elles sont là.

Ina me serre dans ses bras. Puis elle m'observe de ses yeux bleu pâle.

— Tu as pris un taxi ou tu es venue en métro ?

— En métro.

Je préfère lui dire la vérité. Mais je me demande comment elle a pu le deviner rien qu'en me regardant. Mentir au téléphone est une chose mais, face à elle, c'est moins évident. Je me prépare à un sermon.

— Jane !

— N'aie pas peur. Le métro est bondé dans la journée. Il n'y a aucun danger.

Tante Ina ne semble pas très convaincue.

— Il n'y a pas eu d'incident, tu es sûre ? Personne ne t'a importunée ?

— Mais non, je t'assure. Je passe ma vie à te le dire. Ce n'est pas du tout comme avant.

Ina replie son journal et le glisse dans son grand sac brun de chez Bloomingdale.

— *Elle dit que ce n'est pas comme avant.* Que crois-tu que j'aie fait en t'attendant ? J'ai lu trois articles dans le journal. On dit que des personnes ont été poussées sur les voies par des malades mentaux. Alors, jeune fille, on ne me la fait pas à moi !

Je soupire tandis que les portiers nous ouvrent le passage. Je me tourne vers l'un d'eux.

— Nous sommes attendues par Karen Frieman.

Avec un sourire courtois, il nous demande nos noms et consulte une liste. Cela me met hors de moi. Non, mais quelle prétention !

Après vérification, le portier nous introduit dans cet horrible hall rutilant de dorures et de marbre, aux murs couverts de glaces. J'appuie sur les boutons des trois ascenseurs.

Tante Ina en profite pour me glisser un compliment.

— J'aime bien ta coiffure. C'est plus naturel. Je ne t'aime pas avec les cheveux raides. Tu as la chance d'être née avec les cheveux souples, légèrement bouclés, et toi, tu les agresses à coups de gel et de séchoir !

Tu parles ! C'est l'humidité de l'air ambiant, surtout dans le métro, qui m'a *agressé* les cheveux en leur donnant cette espèce de cran affreux que je m'efforce de dissimuler.

C'est dur de ne pas pouvoir fumer *aujourd'hui* ! En ce moment, je donnerais tout pour une bouffée, une longue bouffée de Marlboro Light. Depuis dix ans, je n'entreprends rien sans cigarettes. Et là, je vais devoir affronter, dans l'ordre : la mise au point de la cérémonie de réception des cadeaux, l'essayage de la robe de demoiselle d'honneur, et le rendez-vous avec le Dr Timothy Rommely.

— 10^e étage. Nous y sommes, dit tante Ina.

Une minute plus tard, nous nous retrouvons dans l'immense appartement de Karen. Notre hôtesse — première demoiselle d'honneur — nous ouvre la porte. Comme d'habitude, elle m'examine de la tête aux pieds. Par égard pour tante Ina et pour Mamie, je porte un joli bain de soleil que j'ai acheté en solde chez Zara la semaine dernière. Si j'avais opté pour la tenue que j'ai l'habitude de porter en week-end l'été — pantalon de toile large et T-shirt blanc — j'en entendrais parler pendant dix ans ! Comment espérer une promotion ou une rencontre si je m'habille comme une ado (je dirais même, comme *un* ado) ? Ce genre de réflexion ô combien spirituelle, c'est du Dana tout craché...

Dans l'immense salon de Karen, lequel je dois l'admettre est meublé avec goût, je dénombre treize femmes, moi comprise. Sept demoiselles d'honneur plus Karen, la *première* demoiselle d'honneur. Il y a aussi tante Ina, Mamie, la mère et les deux grand-mères de Larry et sa sœur Penny. Je repère Mamie en grande conversation avec les grand-mères de Larry près du buffet. Karen nous invite à déguster les *bagels* et à boire un café avant de passer aux choses sérieuses.

Mamie vient à notre rencontre.

— Embrasse ta vieille grand-mère, m'ordonne-t-elle avec un large sourire. — Devant elle, je me sens toujours comme figée. — Dis donc, tu m'as l'air un peu maigrelette...

Mamie se tourne vers Ina qu'elle embrasse à son tour.

— Tu ne la trouves pas maigrichonne, toi ? demande-t-elle à sa fille.

Tante Ina s'en tire par une pirouette... son fameux soupir.

— Oh ! tu sais, ces jeunes et leurs sempiternels régimes...

Parfois, lorsque je regarde ma grand-mère, j'ai l'impression d'être en face de maman. Virginia Gregg avait le même menton fin, ces mêmes yeux brun foncé de *That Girl*, dont j'ai moi aussi hérité. Et nous avons toutes le même nez, court et bien droit. En revanche, j'ai les mêmes cheveux que mon père, très foncés, très épais. Les cheveux de maman, comme ceux de Mamie, étaient châtain clair, et raides comme des baguettes de tambour. Tante Ina et Mamie ont toujours les cheveux « permanentés » (c'est le terme qu'elles emploient). J'ai bien essayé de leur dire que c'est passé de mode, elles me répondent toujours la même chose : « Que sais-tu, toi qui es si intelligente, de ce que les gens font ou ne font pas ? »

— Alors, qu'est-ce que c'est que ces histoires de rendez-vous ? me demande Mamie en m'entraînant vers le buffet dressé par Karen sur une desserte le long du mur.

Il y a là un assortiment incroyable de *bagels*, quatre sortes de fromage blanc, du beurre, de la margarine à 0 %, et trois plats de saumon fumé à vous mettre l'eau à la bouche.

— Ne prends pas le fromage allégé, tu es trop mince, surtout de visage.

Et Mamie ajoute à l'adresse de tante Ina :

— Tu as vu ses bras ? Un vrai squelette ! Elle doit être incapable d'ouvrir une bouteille de soda !

Je suis pourtant loin d'être maigre... Mais j'empile avec délectation saumon, légumes et fromage blanc sur mon *bagel* à la graine de pavot, sans une once de culpabilité. Tant pis pour les calories ! J'emporte mon butin vers les chaises près de la fenêtre pour rejoindre Mamie et tante Ina.

— Alors comment s'appelle-t-il, ce nouveau prétendant ? me demande Mamie.

Je tends le dos... Raconter des bobards sur un petit ami imaginaire, c'est une chose. Mais lui donner un nom, ça devient délicat ! Dans mon esprit, un nom donne plus de poids et d'épaisseur à ce qui n'est au départ qu'une simple blague. Mon Dieu, que dire ? Si je réponds Timothy — mon rendez-vous de ce soir — je prends le risque que ça ne marche pas. Et *je sais* que ça ne marchera pas. Pas plus qu'avec les autres...

Il me reste encore un rendez-vous la semaine prochaine. Un banquier qui s'appelle Driscoll Quelque Chose... Je me vois mal en train de dire que mon nouvel ami s'appelle Driscoll. Lui, je le garde en réserve, pour le cas où ça marche... Mais ça m'étonnerait fort !

Mon ego a décidément tendance à se laisser aller, ces temps-ci...

— Euh, Timothy.

Au moins, le nom me plaît. Si jamais j'arrive seule au mariage, je pourrai toujours dire qu'il a été appelé hors frontières pour une urgence. Ou que nous avons rompu. Là, au moins, je m'attirerai un peu de sympathie dont j'ai tant manqué à l'annonce du mariage de Max.

Avouez que la situation est cocasse ! Je n'ai pas encore rencontré ce Timothy, et je suis déjà en train de planifier notre rupture...

— Timothy ! C'est un peu guindé, non ? Pourquoi pas Tim ? critique tante Ina.

Pourquoi pas, en effet !

— Oh ! tu sais comment sont les garçons... Ils veulent à tout prix paraître plus âgés, être pris au sérieux. Alors les diminutifs, ils n'aiment pas beaucoup...

Elles opinent toutes les deux du bonnet. Ouf ! J'ai bien répondu.

— Et quel est son nom de famille, à ce Timothy ? me demande Mamie.

— Rommely.

— Rommely, dis-tu ? C'est curieux, ça me dit quelque chose...

— Mais oui, tu l'as lu dans le livre du mois, lance tante Ina tout en sirotant son café.

Le bord de sa tasse porte la trace de son rouge à lèvres. Elle se retourne vers moi.

— Je parle du livre de notre bibliothèque pour personnes âgées. Nous sommes en train de lire *Le Lys de Brooklyn*.

C'est le seul livre qui m'ait jamais fait pleurer. Au cinéma, je sanglote toujours dans les moments d'émotion, même pour les films publicitaires de Hallmark et les spots télé du Mouvement

adventiste du Septième Jour qui mettent en scène des ados solitaires et incompris.

— Qui s'appelle Rommely ? Je crois me souvenir que le nom de la jeune fille est Nolan, dis-je, la bouche pleine.

— Non, ce n'est pas elle. Rommely, c'est le nom de jeune fille de sa mère. Une femme forte, qui fait ce qui est bien, pas forcément ce qui est juste. C'est à cela qu'on reconnaît les personnes de caractère.

Bien, bien. Le fait que je sorte ce soir avec un type qui s'appelle Rommely aurait-il une signification cosmique, voire *karmique* ? J'en doute.

— Alors, il va falloir attendre le mariage de Dana pour le rencontrer ? demandent-elles à l'unisson.

Je sais que je vais devoir mentir de nouveau.

— Je crains que oui. Je suis très bousculée en ce moment, et lui aussi. Avec les préparatifs du mariage, j'ai bien peur que nous ne puissions nous retrouver tous dans la même pièce avant le 2 août.

Elles hochent la tête en mordant dans leur *bagel*. Une fois de plus, j'ai bien répondu. Deux fois en l'espace de quinze minutes, c'est un record ! Donc, pour elles, un petit ami qui travaille comme un fou, c'est un point positif.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rencontrer Ethan Miles ? demande Mamie. Je vous verrais bien ensemble. C'est un jeune homme si gentil, si prévenant. Ina t'a dit que c'était un Texan ? C'est bien, non ?

Mamie se fait une idée très romantique du Texas. Elle ne connaît cet Etat qu'à travers la télévision, les livres et les films. Moi, quand on me parle du Texas, je pense aussitôt à l'affiche de Marlboro. Et bien sûr à un cow-boy et son cheval.

Je n'ai jamais pratiqué l'équitation. Et les seuls chevaux que j'aie approchés sont ceux qui attendent les touristes devant Central Park pour une balade en fiacre, les uns derrière les autres, l'œil triste. Rien à voir avec les chevaux texans qui trottent allègrement dans l'herbe et sur les sentiers sauvages, ou qui galopent à travers champs. Eux, ils se frayent un chemin à pas lents entre les taxis, les ambulances et les deux-roues des coursiers. Quant au Zoo de Central Park, il n'abrite aucun cheval... à part les deux ou trois poneys qui font la joie des enfants. Alors, je vous le demande, qu'est-ce que je peux bien avoir en commun avec un Texan ?

— Elle te dit qu'elle sort avec quelqu'un, dit tante Ina. Laisse-la faire. Ce Timothy Rommely me paraît très bien.

Intéressants, leurs critères de jugement. Pour apparaître comme un garçon charmant, il faut avoir un nom charmant. Avec ce que Mamie et tante Ina savent de lui, Timothy pourrait aussi bien être un tueur psychotique. Dieu merci, elles ne m'ont pas posé de question sur son métier. J'ai l'impression que, dans leur esprit, il doit être un petit génie en informatique. Tout ça parce que Larry Fishkill nous bassine depuis trois ans avec ses histoires d'Internet et ces gens ordinaires devenus multimillionnaires. Pour Mamie et tante Ina, tout ce qui sort de la bouche de Larry est parole d'Évangile. Pour être honnête, je dois admettre que je ne déteste pas ce garçon. Il parle trop, il est un peu pédant, mais il y a en lui quelque chose d'authentique. En tout cas, il a beaucoup

plus les pieds sur terre que sa fiancée !

Une chose est sûre, je ne peux pas dire à Mamie et à tante Ina que Timothy est médecin. Car si ça ne marche pas — *et ça ne marchera pas* — il faudra que j'amène un médecin au mariage. Ou, au pire, quelqu'un qui joue les médecins.

Je commence à prendre conscience de l'étendue des dégâts que peut provoquer un seul minuscule mensonge... Tout ça pour préserver ma dignité !

Mamie déguste son café à petites gorgées.

— Très bien, très bien. N'en parlons plus.

Puis elle se penche vers moi, observe un instant de son regard sombre Karen en train de consulter son carnet de notes, et reporte son regard sur moi.

— Ce café est trop fort. Et les *bagels* sont durs. Ils doivent venir du supermarché.

Je souris. J'adore quand Mamie et tante Ina égratignent les gens que je n'aime pas...

Karen Frieman frappe des mains pour faire taire l'assistance.

— Allons-y, les filles. Au travail.

J'ai horreur qu'on dise *les filles* en parlant de femmes. Surtout venant de la bouche de femmes.

— J'ai du mal à y croire, mais nous ne sommes plus qu'à une semaine du grand jour de la remise des cadeaux. Nous serons dans les temps grâce à vos efforts à toutes. Nous allons donc prendre une minute pour nous applaudir. Allez, j'ai dit tout le monde !

Heureusement que le ridicule ne tue pas ! J'applaudis deux fois. A la troisième, tante Ina me foudroie du regard. Très bien, j'arrête.

Karen jette un œil sur son pense-bête.

— Le premier point de l'ordre du jour, c'est de nous assurer que tous les détails sont réglés. Nous allons donc prendre les points de la liste un à un, et vérifier qui fait quoi.

Il y a deux mois, on m'a confié la tâche enviable de faire imprimer les cartons d'invitation. Mon statut à la Posh Publishing faisait de moi la « personne idéale » pour me présenter chez un imprimeur et commander cent invitations. Comme il se doit, les cartons sont ornés de Tour Eiffel miniatures. Karen voulait même que l'on ajoute quelques expressions typiquement françaises. Je l'ai convaincue de se contenter de la mention RSVP. Les invitations ont été envoyées il y a quatre semaines. C'est Mamie qui a été chargée d'écrire les adresses sur les enveloppes. Il faut dire qu'elle a suivi des cours de calligraphie. Mamie a dû aussi confectionner la traditionnelle *Congratulations banner*. Quant à tante Ina, elle a payé les invitations et les timbres.

Karen parcourt sa liste. La réception à la française, pour laquelle nous avons fait appel à un traiteur français. Une musique typiquement française. C'est une demoiselle d'honneur qui s'en est chargée, la seule qui ait jamais mis les pieds à Paris. Heureusement qu'elle est là parce que nous, à part Edith Piaf...

Pour cette réception de remise des cadeaux, nous devons toutes arriver avec des hauts à col marin extravagants ornés de rayures horizontales noires et blanches, des pantacourts et des baskets Keds noirs ou blancs. Et puis si nous pouvions aussi nouer un foulard noir ou blanc autour de notre cou, « ce serait vraiment *foormidable* ! ». Ce sera sans moi : je n'en ai pas, et pas question

d'emprunter celui d'Eloïse...

Tante Ina est responsable du dépôt de la liste de mariage. Dana et elle ont passé trois jours à faire les magasins — Bloomingdale, Crate & Barrell et Williams-Sonoma — pour choisir tout ce qu'une jeune mariée peut souhaiter pour monter son ménage. Mamie doit noter qui a offert quoi. J'oubliais ! Une des demoiselles d'honneur doit confectionner le traditionnel chapeau à nœuds... J'ai toujours trouvé ça stupide... Chaque fois que Dana enlèvera un nœud de ruban sur un cadeau, la demoiselle d'honneur devra coller le nœud sur un morceau de carton pour en faire un chapeau que Dana gardera en souvenir toute sa vie...

Penny, la sœur de Larry, est chargée des photos officielles, la mère et la grand-mère du buffet. Les autres tâches sont réparties entre les différentes demoiselles d'honneur.

Quant à Karen, son rôle est de diriger tout ce petit monde et de veiller à ce que son affreux chien frisotté reste enfermé dans la chambre !

Me versant une autre tasse de café, j'observe tante Ina qui papote avec la mère de Larry. Je réalise pour la première fois que la famille de ma tante va s'agrandir. Elle et mon oncle Charlie vont hériter d'un gendre et de toute sa famille à lui ! Tout à coup, l'air conditionné me donne des frissons... Jusqu'ici, je ne m'étais jamais sentie *à part* des Dreer. C'était ma famille. Mais en fait, je ne suis qu'une parente. Une petite-fille, une nièce, une cousine... Je ne suis *l'élément principal* pour personne. Et pourtant la dernière représentante des Gregg.

La propriétaire du magasin A Fancy Affair est une minuscule Allemande bâtie comme un char d'assaut. Elle ne sourit jamais et se promène avec un mètre souple jaune autour de son cou de taureau.

— Mettez-vous par ordre de grandeur, les filles. On rangera les robes dans le même ordre. Ça sera plus facile pour s'y retrouver.

Encore une femme qui emploie le mot *filles* pour parler des femmes...

Tout le monde s'observe du coin de l'œil. Personne ne bouge. Entre femmes, on se connaît et personne n'aurait l'idée de laisser entendre qu'une autre est plus grosse, plus petite, ou de la même taille. Ça ne se fait pas.

Mme Fancy soupire comme tante Ina et fait l'appel. Chacune prend sa robe et va se changer.

Je constate avec surprise que je flotte un peu dans la mienne... Aurais-je maigri ces dernières semaines ? Mme Fancy passe le mètre autour de ma taille, fait un peu gonfler le tissu ici et là. Puis elle note les mesures dans son calepin rose.

— De mon temps, les femmes avaient des tailles de soixante centimètres ! Aujourd'hui, on mange toutes un peu trop, pas vrai ?

Et elle part d'un grand éclat de rire.

Nous nous retrouvons toutes les huit sur un podium circulaire, face à un mur de glaces, les chaussures fleur de pêcher aux pieds. Nous portons la même robe sans manches, à encolure ras du cou et taille Empire. Un style très Audrey Hepburn, d'une élégance sobre. Mais je suis toujours d'avis que la couleur n'est pas flatteuse. Pourquoi ce choix ? Ce n'est pas vraiment une couleur, c'est à mi-chemin entre rose et orange. Karen, la *première* demoiselle d'honneur, porte la même robe, à part le décolleté nettement plus échancré qui met sa poitrine en valeur.

Tante Ina et la mère de Larry, perchées sur un tabouret dans un coin, ont un sourire admiratif.

— Vous êtes toutes charmantes ! affirme tante Ina.

— Oui, charmantes, dit en écho la mère de Larry.

Les assistantes et les retoucheuses de Mme Fancy s'affairent autour de nous, ajoutant çà et là une épingle, ajustant ou défaisant un pli.

Plus loin, d'autres femmes en plein essayage poussent de petits cris de souris à la moindre piquûre d'épingle.

Je n'arrête pas de ruminer en pensant à la chance qu'a Dana d'avoir autant d'amies pour jouer les demoiselles d'honneur. D'accord, sur les huit, il y a une cousine et sa future belle-sœur. Mais ça en laisse six, six bonnes copines à toute épreuve. Des amies suffisamment proches pour être à ses côtés et prendre les choses en main avant et le jour de son mariage.

Quatre d'entre elles sont des amies d'enfance de Forest Hills. Cette Dana, quelle veinarde !

Elle a trouvé le grand amour, elle a loué une salle de bal au Plaza... et en plus, elle a réussi à garder ses copines. Pour la énième fois, je me demande quel est son secret. Je donnerais cher pour le connaître !

Aujourd'hui, Dana et Larry ont rendez-vous avec leur photographe avant de passer chez le fleuriste confirmer leur commande. Dana a déjà fait le dernier essayage de sa robe la semaine dernière. J'étais invitée par tante Ina, mais je me suis défilée en trouvant une bonne excuse. Je n'étais pas prête à voir Dana en robe blanche de mariée, et je ne le serai peut-être jamais.

Mme Fancy nous accorde cinq minutes de pause pour nous détendre. Je me rue aussitôt sur mon sac pour sortir fumer une cigarette... mais je me souviens tout à coup de ma promesse. Je m'assieds sur le podium, maugréant.

— Mon Dieu ! s'écrie Julie. J'ai pris plus de deux centimètres de tour de taille. C'est décidé, je commence un régime dès demain.

— Arrête ! Tu fais du 38, lui lance la Julie n° 2.

La n° 1 sourit devant sa glace. Elle le sait bien, elle, qu'elle fait du 38. Mais elle avait besoin qu'une amie le lui rappelle, et devant toutes les autres !

Les deux Julie sont de Forest Hills et ont connu Dana au lycée. Je me souviens, mes parents étaient enchantés que leur petite nièce ait deux bonnes copines qui s'appelaient toutes les deux Julie.

Je surprends Karen en contemplation devant son décolleté. Elle est restée près de moi sur le podium, et se tourne d'un côté, puis de l'autre pour mieux se voir.

— Karen, je voulais te dire, excuse-moi d'avoir été un peu sèche l'autre jour au téléphone. Je sais combien tu te démènes pour ce mariage, et...

— N'en parlons plus, me dit Karen avec un sourire. Parle-moi plutôt de Natasha Nutley ! Elle est comment ? C'est super que tu publies son autobiographie.

J'ai failli rectifier : *non, ses Mémoires*. Pour moi, le mot autobiographie a un côté officiel, honorifique. Qui est donc Natasha Nutley pour oser écrire l'histoire de sa vie à vingt-huit ans ! Comme si elle avait un message à faire passer au monde entier...

— Elle est, disons, telle que tu l’imagines (ça ne m’engage pas trop...) très *glamour*.

— Je suis si excitée à l’idée de la rencontrer au mariage ! Dana m’a dit qu’elle a un petit ami absolument délicieux qui habite sur une péniche à Santa Barbara. Une vie de rêve, non ?

Ne sachant pas trop quoi répondre, je souris. La Tache a déjà accaparé ma vie professionnelle et ma vie privée, et voilà qu’elle réussit à devenir le sujet de conversation à l’essayage !

— Dana m’a dit aussi que tu amèneras ton nouveau copain, susurre Karen tout en examinant son postérieur dans la glace. Est-ce que c’est sérieux ?

Son sourire cache une furieuse envie de dire *je t’en supplie, raconte-moi tout !*

— Oh ! ça va... Mais je n’aime pas tellement en parler. Tu sais ce que c’est, quand on parle trop d’une nouvelle rencontre, ça porte malheur...

— A qui le dis-tu ! J’ai tellement parlé de mon fiancé qu’il lui a fallu onze mois pour se déclarer !

Moi, j’ai fréquenté Max Reardon pendant un an, et il ne lui est jamais venu à l’idée de me proposer de vivre avec lui, encore moins de l’épouser. Je me demande quel effet ça fait de se payer le luxe d’envoyer balader un type parce qu’il ne s’est pas déclaré avant les douze mois fatidiques...

L’une des deux Julie m’interroge à son tour :

— Il paraît que Natasha et toi étiez amies au collège ? Je me souviens d’elle. Mon frère aîné était de la promotion suivante. Et il était fou d’elle !

Sans blague !

— Lui comme tous les autres, dis-je à contrecœur. Non, nous n’étions pas amies à cette époque.

Karen revient à la charge :

— Mais vous l’êtes maintenant. Dana m’a dit qu’elle vous a rencontrées par hasard en train de déjeuner dans un restaurant très chic. Et je crois savoir que tu seras assise à la table de Natasha le jour du mariage, avec vos amis respectifs. Je me trompe ? Je parie que son copain est acteur, lui aussi. Il doit être *sublime*.

— Natasha n’est qu’une relation d’affaires, rien de plus. Nous ne sommes pas *amies*. Je ne l’aime d’ailleurs pas beaucoup. N’oublie pas que c’est une *actrice*. Ce n’est pas parce qu’on la voit à la télévision qu’elle est forcément sympathique.

J’ai dit ça d’un ton sec. Karen jette un regard perplexe à ses amies, dans la glace...

— D’accord, je comprends.

La mère de Larry, toujours perchée là-bas dans son coin, intervient à son tour :

— C’est qui cette Natasha, cette actrice ?

— Natasha Nutley, une actrice assez connue, et qui doit assister au mariage de Dana et Larry, explique tante Ina. Elle a été pendant des années la baby-sitter de Dana. A l’époque, elle était déjà d’une beauté à couper le souffle, alors qu’à douze, treize ans, c’était une fille insignifiante. Elle a été élue deux fois Miss de son collège. Je crois qu’elle a aussi remporté un concours de beauté local, tu te souviens, Jane ?

D'après ses Mémoires, elle en aurait gagné deux. Et elle serait arrivée troisième au concours *Miss Teenagers* de New York. Mais tout ça, je le savais déjà. J'ai lu tous les détails dans le journal *Forest Hills High*, qui relate les moindres faits et gestes de la Tache.

Tante Ina poursuit :

— Elle est devenue actrice. Elle fait des films publicitaires, et une série sur les hôpitaux. Ça, je ne peux pas le regarder, tout cet étalage de sang et de chair, quelle horreur ! Jane, c'était dans quoi exactement ?

— Elle a joué dans deux séries. Elle a tourné quelques scènes pendant deux ou trois jours.

— Ah ! je comprends mieux maintenant pourquoi personne ne sait avec quel acteur elle a eu cette histoire, déclare l'autre Julie. Elle travaillait sur deux séries différentes.

— C'est vrai. Mais elle n'a joué que quelques scènes (j'insiste lourdement sur le mot *quelques...*).

— Cet hiver, je l'ai vue dans le talk-show de Sally Jessy Raphael, dit tante Ina. Elle m'a émue aux larmes. C'est triste ce que cette pauvre fille a dû endurer avec cet acteur... Qui est-ce au fait, tu le sais, Jane ?

La mère de Larry intervient.

— Comment le saurait-elle ? Elle vient de dire qu'elle n'est pas amie avec Natasha.

— Oui, mais Jane est son éditeur. Elle aide Natasha à écrire son autobiographie. Jane sait tout d'elle, déclare tante Ina avec un brin de fierté dans la voix.

Tous les regards convergent sur moi.

— N'exagérons pas. Je connais seulement ce qu'elle a choisi de révéler dans son livre. Je vous jure que j'ignore totalement qui est cet Acteur.

C'était vrai, mais j'avais quand même ma petite idée. Quel scoop si c'est celui auquel je pense... Ça ferait l'effet d'une bombe. Mais il est *trop bien* pour avoir eu une liaison avec la Tache, ne serait-ce que sept semaines...

Qu'a-t-elle de si spécial, cette Natasha Nutley, cette actrice de séries B, pour que cet homme s'y intéresse alors qu'il lui suffit de lever le petit doigt pour avoir toutes les femmes qu'il désire ?

Car c'est ça *la* question. La seule à laquelle j'ai toujours voulu avoir une réponse. Evidemment, son physique y est pour beaucoup, mais il n'explique pas tout. La Tache doit avoir un talent caché, mais *lequel*, bon sang, *lequel* ?

Mme Fancy nous ramène à la réalité.

— Allez, les filles. La pause est finie. On se remet au travail.

L'une des retoucheuses me demande sur le ton badin de la conversation :

— Saviez-vous que vous avez une hanche plus haute que l'autre ?

Du coup, la demoiselle d'honneur à ma gauche m'examine dans la glace. Ses yeux s'arrêtent à la hauteur de mes hanches.

— A vrai dire, non. Mais je suis très heureuse de le savoir.

La retoucheuse prend un air embarrassé. Elle replonge le nez dans ma robe et continue à jouer

des épingles.

Voilà pourquoi mes trois rendez-vous ne se sont pas intéressés à moi ! Rien à voir avec la cigarette. C'est cette satanée hanche ! Quelle chance que le prochain sur la liste soit médecin... Repérer les gens mal fichus, c'est son métier, non ?

— Moi aussi.

Quatre fois en vingt minutes que je réponds la même chose à Timothy Rommely !

Il sourit, ce qui met en valeur la fossette de sa joue gauche. J'ai envie tout à la fois de la pincer et de l'embrasser.

— C'est fou ce que nous avons en commun, constate Timothy en buvant une gorgée de sangria. C'est la première fois qu'on me répond « moi aussi » aussi souvent au premier rendez-vous. Jeff devait avoir une idée derrière la tête en organisant cette rencontre.

J'éclate de rire. Si seulement il savait...

Timothy Rommely représente, pour reprendre un vieux cliché, l'homme de mes rêves. Depuis une demi-heure, il se conduit de façon parfaite. En plus, Amanda ne mentait pas quand elle disait qu'il avait quelque chose du Greg de *Dharma et Greg*.

Un mètre quatre-vingts, mince mais les épaules carrées, le cheveu et l'œil noir corbeau. Comme moi, en fait, mais j'ai la peau plus claire, lui plus dorée. Il porte un pantalon noir décontracté, un T-shirt et des chaussures noires. Vraiment cool pour un médecin !

Un *médecin*. Eh oui, ce parfait spécimen de mâle assis en face de moi dans le bar d'un restaurant espagnol, ce type à l'œil sombre et pétillant, à la fossette irrésistible et au sourire doux, c'est un docteur en médecine bon teint. Il n'a pas essayé de frimer. En fait, nous n'avons même pas parlé boulot. Nous en sommes encore à discuter de nos préférences en matière de films, de nos livres favoris, de nos goûts culinaires.

Timothy ne passe pas son temps à lorgner sur les autres femmes du bar. Il ne rote pas, ne commande pas de carafes de vin bon marché. Il ne me traite pas comme si j'étais indigne qu'on me consacre du temps et de l'énergie. Au contraire. Il a pour moi les yeux d'un prince charmant pour une jolie princesse.

— Et si nous allions au restaurant maintenant ? J'ai réservé une table au Café des Artistes, si cela vous convient.

Le *Café des Artistes*. Un des restaurants les plus romantiques de Manhattan...

Je scrute ce regard sombre en me demandant à quel moment je vais découvrir *la faille*. Je suis sûrement en train de me faire avoir. Va-t-il m'insulter ? Emettre quelque bruit incongru ? Se mettre à pleurer ou s'enfuir du bar ? Peut-être va-t-il m'annoncer qu'il a oublié de dire à Jeff qu'il s'est marié le week-end dernier...

Mon Dieu, je vous en supplie, faites que ce type soit à moi ! J'implore tous les saints du Paradis. Eloïse et Amanda m'ont dit toutes les deux que, lorsqu'on rencontre l'homme de sa vie, *on le sait*. Et là, en ce moment précis, *je sais*. J'ai su immédiatement que Timothy est un homme qui vaut la peine qu'on s'y attarde...

Ce bon docteur et moi avons joué à cache-cache au téléphone pendant deux jours. Finalement, il m'a laissé un message pour me fixer rendez-vous à 19 h 30 dans un nouveau restaurant espagnol du centre-ville. Pour boire un verre. J'ai immédiatement flashé sur sa voix, une voix chaude, qui ne

manifestait aucune impatience. De la part d'un médecin, j'ai trouvé ça surprenant.

Mon verre de sangria est encore à moitié plein. Je déguste avec plaisir ce vin parfumé accompagné de morceaux de fruits succulents. Et je me laisse gagner peu à peu par une douce euphorie. Mais je suis persuadée que la sangria n'y est pour rien. C'est grâce à *lui*.

— Savez-vous que vous avez des orteils très sexy, plaisante-t-il en plongeant le regard sur mes ongles de pieds rouge vif à la Jackie Onassis.

Allons bon ! Moi ? Personne ne m'a jamais fait ce genre de compliment. Mes joues virent au cramoisi, ce qui ne manque pas d'égayer mon rendez-vous. J'ai la curieuse impression que si Timothy remarque que j'ai une hanche plus haute que l'autre, il trouvera ça intéressant !

— Vous avez grandi à New York ? me demande-t-il tout en faisant signe au serveur.

— Oui, dans le Queens. A Forest Hills.

Je vois la fossette réapparaître.

— C'est incroyable... Moi, je suis de Bayside. Encore un point commun.

Ainsi, ce parfait spécimen d'humanité a grandi à Bayside, dans le Queens !

— Vos parents sont-ils toujours dans le Queens ? Ou ont-ils, comme les miens, émigré vers la Floride le jour même où vous avez obtenu votre diplôme ?

Ça y est, nous y voilà. La question qui tue... Il n'y aura pas de Café des Artistes. Il va à un moment ou un autre prétendre qu'il a reçu un appel de l'hôpital pour une urgence.

Ils sont toujours dans le Queens. Et quand tu me proposeras de t'épouser, mon père nous offrira un mariage à l'hôtel Plaza. Il a dit qu'il le ferait s'il le pouvait, foi de Gregg.

— Mes parents sont morts, dis-je en regardant fixement mon verre de sangria.

Je ne sais plus où poser les yeux. Je tente d'imaginer la tête que j'ai... J'espère qu'il ne va pas croire que je joue la comédie.

Je sens son regard se poser sur moi.

— Je suis désolé. J'imagine combien ça doit être difficile. Vous aviez quel âge quand c'est arrivé ? Que s'est-il passé ?

Je lève les yeux sur Timothy. Ça y est, je suis amoureuse.

Timothy a un rire franc et sonore. Le genre de rire qui rassure, qui prouve que ce que vous venez de dire était drôle. Je suis en train de lui raconter mes histoires de bureau à la Posh, et je viens d'aborder le chapitre Morgan Morgan. Le nom l'a marqué !

— Vous savez, où que vous travailliez, il y a toujours une « Morgan Morgan ». J'en ai un très joli spécimen dans mon équipe, un certain Phillip Phillips III. Ces stupides chiffres romains figurent sur sa fiche d'identité, à l'hôpital.

Le serveur nous apporte nos plats. Timothy a commandé un *mahi-mahi*, et moi un saumon grillé. Il me tend du bout de sa fourchette un morceau de *mahi-mahi* et l'approche de ma bouche.

— Honneur aux dames !

Décontenancée, j'ouvre la bouche et il glisse la fourchette entre mes lèvres. Il a les yeux fixés sur mes lèvres, moi sur les siennes.

— Hummm, vraiment délicieux !

A mon tour, j'approche de ses lèvres une bouchée de saumon. Il me rappelle à l'ordre.

— Ah non ! Les femmes d'abord.

Je suis fascinée par sa fossette.

Son expression s'altère légèrement tandis que je prends le morceau de saumon dans ma bouche. Je ferme les yeux un instant pour mieux savourer mon plaisir : ce saumon est moelleux, parfumé.

— C'est fabuleux, un vrai régal.

Nous nous mettons à manger, boire, papoter, rire... et à partager nos expériences. Timothy est diplômé de Princeton. Il prépare sa médecine, mais en fait, il aurait voulu être une star du rock. Un as de la guitare basse. Il faisait partie d'un petit groupe, *Anatomy*, dont tous les membres préparaient aussi leur médecine, mais dans des branches différentes. Le groupe s'est dissous. Lui a fréquenté la faculté de médecine de la Nouvelle-Angleterre. A présent, il fait son internat au *New York Hospital*, dans l'Upper East Side.

— Moi aussi j'ai eu *mon* William, note Timothy. C'est quoi déjà, son nom ? Un nom bizarre...

— Remke.

— William Remke, c'est ça, s'exclame-t-il en riant. Le William Remke du *New York Hospital* s'appelle Mark Lashman. Un grand patron qui terrorise tout le monde. Hier, un des internes, un copain, s'est fait remonter les bretelles pour avoir posé une question trente secondes avant d'y être autorisé !

— Comment avez-vous su que vous vouliez devenir médecin ? Est-ce à cause de Sardine ?

Timothy m'avait révélé que sa seule approche personnelle de la mort avait été la perte de son chien, un berger écossais appelé Sardine. Il l'avait depuis l'âge de trois ans, un cadeau de Noël de ses parents. Timothy était parti camper avec son frère cadet l'été dans les Catskills. Et Sardine avait été heurté par une voiture. Timothy avait quatorze ans, son frère douze. Ils avaient été convoqués au bureau du camp en plein milieu de la journée, à l'heure du déjeuner. Ils se sont tout de suite doutés qu'il était arrivé quelque chose. Leurs parents s'étaient déplacés pour annoncer eux-mêmes la nouvelle à leurs enfants.

Tout en le questionnant, je déguste le meilleur vin rouge que j'aie jamais bu. Et le riz le plus savoureux qu'il m'ait été donné de goûter.

— Oui, c'est ça. Vous devez vous demander pourquoi je ne suis pas devenu vétérinaire. En fait, c'était mon projet initial. Mais lorsque mon frère a appris la mort de Sardine, il s'est enfui dans la forêt et s'est refusé à dire un seul mot pendant deux semaines. C'était vraiment très étrange. Nous avons dû quitter le camp. Après cet épisode, j'ai envisagé de devenir psychiatre, mais lorsque j'ai commencé mon internat, je me suis aperçu que je m'intéressais davantage à la médecine interne. Voilà toute l'histoire.

— Mais qu'est-ce qui a fait retrouver la parole à votre frère ?

— Mon père nous a promis, à mon frère et à moi, de nous aider à construire une cabane avec une pièce pour chacun. C'était notre projet pour l'été. Nous l'avons construite, mais nous avons simplement oublié de prévoir une ouverture ! Et c'est mon frère qui nous a dit qu'il n'y avait pas

moyen d'entrer dans la cabane... Depuis, on n'arrive plus à lui clouer le bec !

Nous éclatons tous deux de rire. Puis nous échangeons un sourire... et tout à coup, j'ai une envie irréprouvable de tout lui dire. D'évoquer la dernière journée passée avec mon père, de parler du Plaza et de la salle de bal, de mon mariage ou plutôt de cet homme que je n'ai pas encore rencontré... Mais c'est impossible. Des confidences de ce genre, on ne les fait pas à un homme, même si on se sent *en phase* avec lui.

— Un dessert ? propose la serveuse en faisant rouler devant nous un chariot garni d'une profusion de pâtisseries, toutes finement décorées, à vous mettre l'eau à la bouche...

Timothy se penche vers moi.

— Je connais un endroit dans le *Village* qui n'a pas son pareil pour les desserts...

Dong ! Troisième round... Après le traditionnel pot, le dîner, et maintenant le dessert. Peut-être aurai-je droit ensuite à une longue promenade. Pas moyen d'imaginer que je vais devoir le quitter. Quand la nuit s'achèvera, et qu'il sera temps de se dire au revoir, il va falloir me déloger avec un pied-de-biche !

Ou me pincer. Car tout cela ne peut être qu'un rêve...

En compagnie de Timothy, je longe la promenade de l'East River vers le nord. Le Triborough Bridge, pourtant si laid, prend des allures romantiques... Au-dessus de nos têtes, le tram de Roosevelt Island avance en se balançant doucement pour rejoindre la petite île située entre le Queens et nous. Nous nous effaçons pour laisser passer un groupe de joggers noctambules aux chaussettes phosphorescentes. Quelques couples se promènent, çà et là.

Comme nous. Comme moi qui ai tant rêvé de pouvoir marcher ainsi la main dans la main dans la rue, dans un parc. N'importe où.

C'est enfin mon tour ! Nous ne nous tenons pas la main... pas encore. Si seulement il parvenait à lire dans mes pensées, et moi dans les siennes ! Que peut-il bien penser de moi, de ce rendez-vous ? A-t-il envie de me revoir ?

Le couple face à nous vient d'allumer une cigarette. Un nuage de fumée nous arrive en pleine figure. Timothy grimace et chasse la fumée de la main. Je me contente de sourire... Je fais désormais partie des non-fumeurs. Et ce soir, je n'ai ressenti aucun manque...

— J'ai demandé à Jeff si vous fumiez, me dit Timothy. Mais il ne savait plus très bien. Généralement, je ne donne jamais rendez-vous à une inconnue sans être absolument certain d'avoir affaire à une non-fumeuse. Mais à la façon dont Jeff vous a décrite, j'ai eu le sentiment que quelque chose m'attendait... Quelque chose, je ne sais pas, de...

Je brûle d'envie de finir sa phrase. *Quelque chose de différent*. Il y a tellement longtemps que je ne suis plus *différente* pour personne. Je ne suscite plus que de l'indifférence...

Et Timothy ne me regarderait même pas si Jeff lui avait dit — par manque d'égard ou par amour de la vérité — que je fumais, ou du moins que j'étais une ancienne fumeuse. La décision d'arrêter la cigarette pourrait m'apporter bien plus qu'un simple cavalier l'espace d'un mariage.

— Alors, nous y sommes ? demande-t-il tandis que nous approchons des marches conduisant à la passerelle de la 81^e Rue.

Je fais oui de la tête. Pourquoi sommes-nous déjà arrivés ? Je ne veux pas que notre rencontre se termine ainsi. Je ne veux pas qu'elle se termine tout court... Mais il est 2 heures du matin.

— Vous êtes libre mardi soir ? demande Timothy qui s'empresse d'ajouter : si vous souhaitez me revoir, bien sûr.

J'ai l'impression de planer.

— Mardi ? dis-je en faisant celle qui consulte mentalement son agenda. Oui, pas de problème, je suis libre.

C'est totalement faux. Car mardi, c'est le jour de mon rendez-vous n° 5 (le dernier) avec ce Driscoll Machin Chose... Je vais le déprogrammer vite fait !

— Très bien, alors disons mardi.

Il tend la main vers moi, et je glisse ma main dans la sienne. Sa main est douce, chaude, rassurante. Ses doigts forts et fermes comme il se doit pour un médecin.

Nous sommes là, plantés sur la passerelle de béton surplombant le FDR Drive, entre l'East River et East End Avenue. On entend le bourdonnement incessant des voitures. Timothy me regarde. Et doucement, lentement, il penche la tête pour m'embrasser. Devant ce flot d'automobilistes qui se dirige vers le sud... Puis il me prend par la main pour traverser l'East End Avenue jusqu'à mon immeuble. Après un dernier baiser tendre et chaud, il disparaît dans un taxi jaune qui l'emporte à vive allure loin de moi.

— Ooooh ! Oh oui ! Encore, oui, c'est ça. Continue. Ooooh !

Pendant que Mister Opéra s'occupe de sa Bêlease, je m'imagine en train de prendre une douche avec Timothy. Je vois ses épais cheveux noirs ruisselant d'eau, son torse luisant couvert de savon, son...

— Plus vite, plus vite ! Ooooh ! Ah ouiiiiiiiiiiii !

Je me mets sur la pointe des pieds pour essayer d'entendre la voix de la fille couverte par la musique d'opéra.

— Ooh ! Oui, oui...

Le téléphone sonne et je me précipite. Ça doit être Eloïse ? A moins que ce ne soit Natasha. Ce serait bien son genre d'appeler si tard. Elle va probablement me faire savoir qu'elle aura cinq minutes d'avance à notre réunion de lundi pour revoir ses corrections.

Mais non. C'est Eloïse.

— Alors, comment ça s'est passé ? Raconte...

— Eloïse, je suis amoureuse.

— Raconte-moi tout. Serge dort, et je n'ai pas sommeil. Je suis tout ouïe !

Mister Opéra augmente le volume du son, puis le baisse quelques minutes plus tard. Il met toujours la sono à fond quand sa Bêlease est proche de l'orgasme. Est-ce pour que personne n'entende ? (de toute façon, on n'a rien perdu de ce qui s'est passé avant...) Ou parce que ça les excite encore plus ?

En commençant par la sangria et en finissant par le baiser au-dessus de l'autoroute, j'explique à

Eloïse pourquoi je suis tombée amoureuse d'un type que je connais seulement depuis huit heures...

— C'est super, s'exclame Eloïse. Génial !

— Oui, vraiment super !

— Surtout, n'oublie pas d'appeler Driscoll pour annuler le rendez-vous de mardi.

Ah ça non ! je ne risque pas d'oublier. Jamais je n'aurai été aussi heureuse de passer un coup de fil !

— Oh ! j'allais oublier ! Devine à quoi je me suis inscrite aujourd'hui ? A une réunion d'information sur le thème « Comment arrêter de fumer » au Learn It Center. Je t'ai inscrite aussi.

— C'est une blague ou quoi ? Combien ça coûte ?

— Soixante dollars. Mais si tu as des problèmes pour arrêter, tu peux revenir gratuitement. Je pense que ça vaut le coup.

Eloïse m'avoue alors qu'elle a arraché son patch la nuit dernière et fumé un paquet entier de cigarettes jusqu'à cet après-midi. Surtout pour oublier son sentiment de culpabilité...

— C'est lundi soir à 18 h 30, tout près d'ici. Jusqu'à lundi, je vais fumer comme un pompier, et mardi, stop. Terminé !

— Eloïse ! Tu n'es pas obligée de le faire parce que moi je le fais. Il faut que tu le veuilles vraiment.

Elle éclate de rire.

— Ne me dis pas que toi, tu as vraiment envie d'arrêter...

Si. Maintenant oui. Je viens seulement de m'en rendre compte. Pour la première fois, la cigarette passe au second plan.

— Si, Eloïse, parce que je veux continuer à voir ce type. Peu importe la motivation, du moment qu'on obtient ce qu'on désire.

— Tu dois avoir raison. Alors, disons que je vais arrêter par solidarité.

— Eloïse, tu sais que je t'aime énormément.

— Moi aussi, Jane.

Pour la première fois en cinq ans, bercée par la Bêeuse, je glisse dans le sommeil en pensant que j'ai une chance d'obtenir ce à quoi j'aspire depuis si longtemps. Pas Max, que je n'ai pas réussi à avoir. Ni Jeremy, que je n'aurai jamais.

Timothy. Lui, je *peux* l'avoir. Et devenir pour lui le centre du monde.

Le Learn It Center est niché dans un collège absolument hideux de la 92^e Rue, non loin de Lexington Avenue. La seule et unique réunion d'information sur le thème « Comment arrêter de fumer » se tient dans la salle 214. Je suis assise au second rang, flanquée d'Eloïse. Il y a en tout et pour tout une vingtaine de personnes disséminées dans la pièce. Ils font tous une de ces têtes !

— Si je prends du poids, je préfère abandonner, déclare une magnifique blonde mince comme un fil.

— Tu peux très bien grossir, même avec un cancer au poumon, rétorque le petit rondouillard jaloux assis près d'elle.

Une ado :

— Mon père me donne mille dollars si j'arrête pendant un mois.

Une maman :

— J'ai demandé à mon petit garçon de six ans ce qu'il voulait pour son anniversaire, et il m'a répondu : « Maman, je voudrais seulement que tu t'arrêtes de fumer. »

Une simili Britney Spears :

— Qui a encore les moyens de fumer, quand on sait qu'un paquet coûte à peu près 4,75 dollars ?

Et moi, j'arrête de fumer pour pouvoir demander à l'homme de mes rêves de m'accompagner à un mariage.

Non, je ne peux pas dire ça ! Je vais faire celle qui s'inquiète pour sa santé... en glissant une allusion aux effets néfastes du goudron sur les poumons...

Eloïse ne dit pas un mot, mais elle s'agite sans arrêt sur sa chaise (très inconfortable, soit dit en passant). Pendant tout le trajet en métro, elle n'était déjà pas très bavarde. Je pense qu'elle est nerveuse et je la comprends. Je fume plus qu'elle, mais franchement, abandonner les cigarettes quand son petit ami fume comme une cheminée, c'est un vrai cauchemar !

Je me demande pourquoi la Tache n'est pas venue à la réunion, ce matin. Je ne comprends pas. Ça lui ressemble si peu ! Je lui ai laissé trois messages, et elle ne m'a même pas rappelée.

C'est la troisième fois que je bassine Eloïse avec ça. Pourquoi Natasha ne s'est-elle pas montrée ce matin ? Et pourquoi n'a-t-elle pas rappelé ? Surtout que c'est elle qui a fixé ce rendez-vous il y a quelques jours. Elle me l'a même confirmé hier par téléphone. Chez moi naturellement. J'étais en pleine séance de brainstorming avec moi-même pour choisir le nom que je prendrais si j'épousais Timothy. J'hésite entre Jane Rommely, Jane Gregg Rommely, Jane G. Rommely, Jane Gregg-Rommely.

Jane Greggely, peut-être ?

Morgan, qui avait commandé un petit déjeuner continental pour la réunion de ce matin, m'a appelée toutes les vingt minutes pour me demander s'il fallait mettre le beurre destiné aux *bagels* dans le petit réfrigérateur de la cuisine. Il y avait dans sa voix ce ton sempiternellement hautain, style *tu es la reine des courges*...

Si Natasha commence à snober les réunions, Remke et Jeremy vont m'exclure du projet. Et je n'obtiendrai jamais ma promotion.

Une femme élancée trimbalant sur elle une tonne de bijoux clinquants et tenant à la main une pile de brochures se dirige vers le petit bureau métallique qui nous fait face.

— Bonjour tout le monde ! Je m'appelle Dinah, et je vous souhaite la bienvenue à notre réunion « Comment arrêter de fumer ». J'irai droit au but. Aucun de vous n'a envie d'être ici. Il est probable qu'on vous y ait quasiment emmenés de force. Parce que vous êtes terrorisés rien qu'à l'idée d'arrêter de fumer.

Hochements de tête, rires. L'un croit même bon d'ajouter :

— Ça, c'est bien vu.

— Je suis venue vous confirmer qu'arrêter de fumer, ce n'est pas une partie de plaisir ! Vous vous en doutiez, je pense. Mais attention ! Fumer est encore pire. On peut s'arrêter de fumer, cela n'a rien d'impossible. Vous en êtes capables. Je l'ai fait, et des tas d'autres gens intoxiqués par la cigarette l'ont fait aussi. Je tiens à préciser que je n'ai pas pris dix kilos ! Je n'ai pas non plus assassiné ma belle-mère. Je n'ai pratiquement pas eu de crises de larmes au bureau, peut-être une ou deux... Je vais vous dire ce qui est arrivé quand j'ai cessé de fumer. J'ai gagné le respect de moi-même, mes dents sont plus blanches, et j'ai économisé à peu près deux mille dollars... *Je ne fume plus depuis deux ans, huit mois et quatre jours.*

La salle applaudit.

Eloïse fond en larmes.

Je lui touche le bras.

— Eloïse, ça va aller. Je suis avec toi.

Dinah commence à distribuer les brochures. Eloïse se cache la tête dans les mains, et c'est alors que je remarque le tout petit, le minuscule diamant qui brille à sa main gauche. J'en reste bouche bée.

— Eloïse, que portes-tu à ton doigt ? Ça ressemble étrangement à une bague de fiançailles.

Elle murmure :

— C'en est une, puis éclate de nouveau en sanglots.

Le voisin de gauche d'Eloïse, un type poil de carotte, y va de son commentaire.

— Eh bien, dites donc, vous devez être une grosse fumeuse, vous. Moi je ne fume qu'un paquet par jour, et je suis plutôt excité à l'idée d'arrêter. Ne vous en faites pas, ma belle, ça va aller.

Eloïse sort en courant. Dinah est très embarrassée.

— Je suis désolé, me dit Poil de Carotte. Je n'aurais pas dû en rajouter. Elle était déjà assez contrariée comme ça.

Dinah est sincèrement touchée.

— La pauvre chérie... Si vous voulez bien m'excuser un moment. Apparemment, nous avons parmi nous une personne très nerveuse à l'idée d'arrêter.

Je me lève d'un bond et j'attrape au passage nos deux brochures.

— Dinah, non, ce n'est pas la peine. Elle a d'autres problèmes. Je vais lui parler.

Dinah poursuit son discours. Elle brandit une photo format A4, représentant un poumon noirci par la fumée.

— Qui peut me dire combien de cigarettes il a fallu pour transformer ce poumon à l'origine rose et plein de santé en futur cancer ? Allons, qui a une idée ? Personne ?

Je m'éclipse discrètement pour rejoindre Eloïse. Elle est affalée par terre, appuyée contre un vestiaire, la tête toujours cachée dans les mains. L'éclat de son minuscule diamant se détache sur le gris métallique et terne du vestiaire.

Je m'assieds près d'elle.

— Si j'ai bien compris, les félicitations ne sont pas à l'ordre du jour ?

Elle baisse les bras.

— Je t'assure que je suis heureuse...

Elle tourne vers moi son visage baigné de larmes.

— Ce sont les nerfs qui lâchent, c'est tout. Tu sais, se fiancer, se marier, c'est tellement stressant.

Ben voyons. Surtout lorsque A) on n'a pas envie de se marier et B) on n'aime pas son fiancé.

— Eloïse, je ne comprends pas. Tu ne supportes pas que Serge s'incrute chez toi trop longtemps, et voilà que maintenant, tu veux passer toutes tes nuits avec lui. Pour le restant de tes jours !

Elle contemple le diamant.

— Je l'aime, Jane. Je l'aime vraiment. Serge est un type formidable. Il est gentil, il m'aime comme un fou, il est drôle. Et ce sera un bon père.

La voilà qui se remet à sangloter et à se cacher le visage dans les mains.

— D'accord. Mais alors, pourquoi pleures-tu ?

Elle s'essuie les yeux du revers de la main.

— Je ne sais pas. Je me sens nerveuse. Angoissée...

— Eloïse, je peux te parler franchement ?

Elle hoche la tête en prenant un mouchoir en papier dans son sac.

— Je pense que tu pleures parce que tu as dit *oui* en pensant *non*.

— Ce n'est pas vrai, je t'assure. J'avais vraiment envie de dire oui. Je suis fiancée. C'est un événement heureux dans une vie, non ?

— Oui. Mais as-tu réellement envie d'épouser Serge ?

— Il m'a demandée en mariage, Jane. Il m'a dit qu'il m'aimait plus que tout au monde, et je sais que c'est vrai. Il me traite comme une princesse. Jamais aucun autre garçon ne m'a traitée comme il le fait. Avec lui, j'ai l'impression d'être la chose la plus extraordinaire depuis l'invention des cookies à 0 %.

— Oui, mais en attendant, tu ne m'as toujours pas répondu. As-tu envie de l'épouser ?

— Ce que je veux, c'est rentrer chez moi, dit Eloïse en se relevant. Jane, retourne à la réunion. Ne t'en fais pas pour moi, ça ira !

Je me lève à mon tour.

— Et si on allait manger un morceau ? Je meurs de faim.

— Si tu veux, répond Eloïse d'une voix mal assurée, les yeux rivés sur le plancher crasseux.

Je passe le bras autour de son épaule et je l'emmène. Nous longeons l'étalage impressionnant de trophées sportifs qui trônent le long du mur.

Ce dont Eloïse a besoin, c'est d'un séminaire sur le thème « Comment Rompre ses Fiançailles » !

Mais pour l'instant, elle n'a que moi sous la main comme professeur. La personne sûrement la moins qualifiée pour ce genre de mission...

La serveuse du Comfort Diner prend la commande.

— Pour moi, ce sera une omelette au bacon et au fromage. Et un Coca.

— Et pour moi un simple toast et une camomille.

— Eloïse, c'est tout ce que tu prends ?

— Je crois que je n'arriverai même pas à tout avaler...

La serveuse s'éloigne, le crayon derrière l'oreille. Un employé nous apporte deux verres d'eau avec des glaçons.

— Alors, c'est arrivé quand ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Samedi soir.

— Eloïse, je t'ai eue au téléphone samedi soir ! Je t'ai raconté mon rendez-vous avec Timothy, et tu ne m'as pas parlé de tout ça. Hier soir non plus...

— Je voulais juste garder ça pour moi pendant un certain temps, tu comprends, je voulais m'habituer à l'idée avant d'en parler à quelqu'un.

— Ta grand-mère, qu'est-ce qu'elle a dit ?

Eloïse avale une gorgée d'eau. La serveuse nous sert nos consommations.

— Eloïse, tu m'écoutes ?

— Je ne lui ai rien dit.

Bien sûr qu'elle n'a rien dit, parce qu'elle-même a encore du mal à y croire ! Maintenant, il va falloir y aller sur la pointe des pieds. Si je commence à la sermonner, elle va filer tout droit dehors. Ce dont Eloïse a besoin, c'est de soutien. De quelqu'un à qui se confier, quelqu'un de sincère et qui ne sera pas là pour la juger. C'est seulement après qu'elle réalisera qu'elle ne peut pas épouser Serge.

— Si tu me parlais de cette demande en mariage ?

— Il est arrivé pour me préparer un dîner, un festin à l'américaine. A ses cours, on lui a appris à fabriquer des pâtés de viande et des tartes aux pommes... Donc il a tout préparé, puis il a voulu que nous fassions une promenade en fiacre à Central Park. Nous sommes partis, et juste après

avoir dépassé la Tavern on the Green, il m'a pris la main et m'a dit qu'il m'aimait, plus que tout au monde. Et il m'a demandé d'être sa femme. Jane, c'était comme dans un rêve, c'était tout ce que j'avais toujours voulu entendre ! J'aime Serge, je l'aime vraiment. Alors j'ai dit oui. Je n'ai pas hésité une seconde, Jane. C'est pour ça que je *sais* que je veux l'épouser.

La serveuse dépose nos plats sur la table. Je ne sais plus du tout où j'en suis après ce que je viens d'entendre. De quel droit puis-je lui dire ce qu'elle ressent ? Personne ne m'a jamais demandée en mariage, j'ignore totalement quel effet ça peut faire. Et ce qui peut se passer dans la tête d'une femme dans ces moments-là... Comment puis-je affirmer à Eloïse qu'elle n'aime pas Serge ? Si elle dit qu'elle l'aime, pourquoi ne pas la croire...

Elle se remet à pleurer.

Non, elle ne l'aime pas. Elle n'aime pas Serge. Et elle ne veut pas l'épouser. Nous le savons l'une comme l'autre.

— Je suis fiancée, Jane. J'ai envie de tout ça : me fiancer, me marier. Et Serge est un garçon super. Personne d'autre que lui ne m'aimera autant. Personne.

Je pique avec ma fourchette dans un morceau d'omelette au fromage.

— Tu n'en sais rien du tout, Eloïse. Ça revient à dire que si tu n'épouses pas Serge, tu n'épouserai jamais personne...

La réponse claque comme un coup de fouet.

— J'ai trente ans, et je ne me suis encore jamais mariée. Si j'attends de rencontrer quelqu'un d'autre, de me lancer dans une nouvelle histoire d'amour jusqu'à ce qu'on me propose de nouveau le mariage, j'aurai quel âge ? Trente-deux ans, peut-être trente-cinq. Non, merci. Je ne veux pas avoir à affronter toute cette pression pour trouver quelqu'un.

— Eloïse...

— Je l'aime, Jane. Sinon, je n'aurais pas dit oui. Je veux me marier.

Se rend-elle seulement compte qu'elle n'arrête pas de dire *Je veux me marier*, mais qu'elle n'a pas dit une seule fois *Je veux me marier avec lui* ? C'est vrai qu'Eloïse aime Serge... mais comme on aime un ami très proche. Pas comme un homme qu'on veut épouser.

— Aimes-tu Serge de la même façon que tu as aimé Michael ?

— C'est totalement différent. J'avais vingt-cinq ans, à l'époque. Une vraie oie blanche. L'amour romantique n'a rien à voir avec l'amour, le vrai. Toutes les femmes ont dans leur vie un Michael qui leur brise le cœur. Toi, c'était Max, et Amanda, Gary. Ces mecs-là, on ne les épouse pas. On n'épouse pas ceux dont on est follement amoureuse ! On épouse celui qui va vous chérir, qui ne vous posera pas de problèmes, celui qui vous rassure. Enfin, Jane, tu vois très bien ce que je veux dire...

Peu importe la motivation, du moment qu'on obtient ce qu'on désire...

Oui, je comprends ce qu'elle veut dire. Très bien même. Et pourtant, tout sonne faux. Tout *est* faux. J'en mettrais ma main au feu...

— Serge est un garçon génial. Et je suis mûre pour m'installer. Point final. Jane, réjouis-toi pour moi, d'accord ?

J'aimerais bien. J'adorerais. Si seulement elle n'avait pas prononcé ces mots terribles : m'installer...

— Morgan, je suis seulement en train de dire que le ton de la lettre est un peu abrupt. Il suffit d'ajouter quelques mots élogieux sur le style de l'auteur.

— Moi, je trouve que son style est nul.

— Dans ce cas, pourquoi lui demander de revoir son mémoire ?

Ma patience est à bout. Miss « dents de cheval » commence sérieusement à me taper sur les nerfs. J'ai un tas de choses à faire cet après-midi, et Morgan m'a déjà fait perdre suffisamment de temps... J'ai passé toute la matinée à vérifier les courriers de refus de manuscrit ou de demande de révision. J'ai réfléchi un bon bout de temps pour peaufiner mes commentaires. Un quart d'heure après lui avoir rendu la pile avec mes annotations, elle est revenue dans mon bureau, encore plus sur la défensive que d'habitude.

— Ce type est dyslexique, Jane. C'est le sujet de son mémoire. Je ne peux quand même pas lui mentir et lui dire que son écriture est bonne... Je ne dis pas que le mémoire n'est pas émouvant et ne vaut pas la peine d'être publié. Mais il va falloir qu'il travaille sacrément dur, ou qu'on écrive le livre à sa place.

— Morgan !

— Ecoute, Jaaane. Ne me refais pas le coup de celle qui sait tout. Figure-toi que moi, j'ai des troubles d'apprentissage depuis que je suis gamine.

Sur ces mots, elle se tait. Elle a les joues roses de colère, et ses yeux lancent des éclairs. Elle n'a pas réussi à se contrôler.

— Morgan, il n'y a rien de mal à...

— Je n'ai pas besoin de tes conseils avisés, Jane. Tout ce dont j'ai besoin, c'est que tu gardes ça pour toi.

Tout à coup, je me sens terriblement proche d'elle. Morgan souffre de troubles d'apprentissage. C'est pour cela qu'elle passe sa vie à « en rajouter ». J'imagine ce qu'elle a dû supporter à l'école : les piques ou les moqueries des plus grands. L'inquiétude de tous les instants de ses professeurs et de ses parents. Pour affronter cette maladie, il faut se forger une véritable carapace. Voilà ce que cache Morgan derrière sa maladresse et sa méchanceté : de l'autodéfense. J'en connais moi-même un rayon sur le sujet, non ?

— Tu peux avoir confiance en moi.

— Je sais, Jaaane.

Elle se penche en arrière et tripote son collier de perles.

— Parce que sinon, on pourrait apprendre des choses intéressantes sur toi...

C'est quoi cette histoire ?

— Ah oui ! et quel genre de choses ? dis-je, la mâchoire serrée.

— Eh bien, par exemple, que tu es amoureuse de Jeremy Black. Je suis certaine que tout le monde ici trouverait ça touchant, et plutôt pathétique ! Lui le premier !

Alors là, on nage en plein mélo !

— Ma pauvre Morgan ! *Primo*, tu es complètement à côté de la plaque. Je n'éprouve aucun sentiment pour Jeremy. *Secundo*, j'ai quelqu'un dans ma vie.

C'est presque vrai... Ce soir, j'ai rendez-vous pour la deuxième fois avec celui qui devrait logiquement devenir mon petit ami.

— Peu importe. Il n'empêche que tu baves devant lui. Cette façon que tu as de le regarder, on voit bien que tu es amoureuse. Tu n'es même pas capable de le regarder droit dans les yeux... C'est tellement évident.

— Eh bien, si c'est *évident* à ce point, tout le monde doit déjà être au courant. Je n'ai donc aucune raison de m'inquiéter !

Pas mal comme réplique, non ? Le genre de repartie qu'on s'en veut à mort de ne pas avoir trouvée lorsque, le soir dans son lit, on repasse dans sa tête les prises de bec de la journée, et qu'on est persuadée ne pas avoir été à la hauteur...

— Je pense que si. Tout simplement parce que Williaaam en ferait des gorges chaudes. Sans parler de Gwen, et des types de la production. Peut-être même qu'ils seraient désolés pour toi, et que le grand projet en cours te filerait sous le nez. Comment se fier à quelqu'un qui se languit d'amour pour le directeur de son supérieur hiérarchique ?

Et vlan ! J'aurais dû prévoir la parade à ce genre de réplique hier soir, quand je me tournais et me retournais dans mon lit, incapable de m'endormir.

Elle plaisante, ou c'est sérieux ? Je pense qu'elle plaisante.

— Si tu ne dis rien sur moi, je ne dirai rien non plus. Sur ces mots, Morgan m'arrache la lettre des mains et quitte mon bureau.

Je pense à Jeremy, à son visage, ses cils noir corbeau et ses yeux bleu Caraïbes... Cela fait plusieurs jours que je ne pense pas à lui. Depuis ma rupture avec Max il y a cinq ans, il ne se passait pourtant pas une journée sans que je ne fantasme sur lui. Mais depuis quarante-huit heures, je n'ai pas songé un seul instant à ses lèvres, à ses longues mains. Un seul être hante mon esprit : Timothy.

Je me mets à rire en repensant à ce que Morgan m'a dit. Elle a un wagon de retard ! Fini le temps où je bavais, comme elle dit, devant Jeremy. Je n'ai plus à m'inquiéter. D'ailleurs, si je n'avais pas autant de travail, je me ferais un plaisir d'aller le lui dire !

Je consulte mes e-mails. J'espère que la Tache s'est décidée à m'envoyer un message pour expliquer le lapin d'hier, et pourquoi elle ne m'a pas rappelée. Sa version corrigée du [chapitre 1](#) est bonne, mais il faut encore y apporter quelques retouches pour la parution dans *Marie-Claire*. C'est vraiment indispensable. Seulement voilà, la Tache est introuvable au moment précis où j'ai besoin d'elle. Et c'est vendredi matin que je dois déposer sur le bureau de Jeremy la version finale de mon papier.

Aucun e-mail de la Tache. En revanche, j'en ai un d'Eloïse.

« Ne te fais pas de souci pour moi, d'accord ? Je suis vraiment, vraiment, vraiment heureuse. »

Trois fois *vraiment*, c'est un peu beaucoup pour jouer les femmes épanouies, non ? Quand nous sommes rentrées chez nous hier soir, après dîner, elle avait l'air tout sauf heureuse. Même chose ce matin dans le bus M31 qui nous emmène jusqu'à la Posh. Pendant tout le trajet, Eloïse a passé son temps à regarder son diamant ou par la fenêtre. Elle m'a demandé de ne pas parler à Amanda de ses fiançailles, car elle veut lui annoncer elle-même la nouvelle vendredi, à notre Nuit du Flirt.

Je compose le numéro de téléphone de Natasha. J'entends une fois de plus la voix mélodieuse de son répondeur.

« Bonjour ! C'est Natasha. Désolée d'avoir manqué votre appel. Pouvez-vous laisser un message après le signal sonore ? Au revoir ! »

Je laisse mon cinquième message.

Où peut-elle bien être ? Que fait-elle pour ne pas répondre à tous les messages de son *Very Important Editor* ? L'Homme à la Péniche a-t-il débarqué de « la Côte » plus tôt que prévu ? Sont-ils en train de faire l'amour aux quatre coins de New York ? Je ne sais pas, moi, sous les saules pleureurs de Shakespeare Garden à Central Park, dans les ascenseurs de Bloomingdale's, ou sur la banquette arrière d'un taxi. Ou...

— Natasha vous a-t-elle donné une explication pour son absence d'hier ? Morgan m'a dit que vous n'arrivez pas à la joindre...

Je me retourne. Jeremy est dans l'encadrement de la porte, un manuscrit épais dans les mains.

La sale petite garce ! C'est sa façon à elle de me rappeler qu'elle parlait sérieusement !

— Oh ! euh, j'ai parlé à Natasha, dis-je en fixant l'interrupteur.

Tiens, c'est bizarre. Je suis peut-être obsédée par Timothy, mais toujours incapable de regarder Jeremy dans les yeux !...

— Tout va bien. Elle est tellement absorbée par son travail d'écriture qu'elle en a perdu la notion du temps. Elle ne veut pas être interrompue dans le processus de création. Un caprice de vedette...

— Tant qu'elle règle nos factures ! dit Jeremy avec philosophie. Content de voir que ça se passe bien, Jane. J'aurai donc votre papier vendredi matin comme prévu ?

— Promis.

J'attends que Jeremy soit suffisamment loin — je l'entends arpenter le couloir, en grande discussion avec Paulette — pour recomposer le numéro de la Tache.

— Bonjour, Natasha. C'est encore Jane Gregg. Il faut que tu me rappelles de toute urgence. J'espère que tout va bien.

Comme si elle pouvait aller mal ! Quoique... elle s'est peut-être coupée en se rasant ? Et elle aura foncé dare-dare chez son chirurgien esthétique de Beverly Hills. Si ça se trouve, elle se fait charcuter en ce moment même...

Un peu cavalier, direz-vous ? C'est parce que je sais *exactement* ce que Natasha Nutley est en train de faire au lieu de me rappeler, de participer aux réunions et de retoucher le [chapitre 1](#) pour me permettre de devenir enfin éditeur associé.

Non contente de fricoter avec un livreur, de dévaliser les stocks de chaussures Prada chez

Barney's ou de faire de la méditation, la Tache est en train de me faire rejouer mon ancien rôle. Celui de Jane Gregg, la femme invisible.

En compagnie de Timothy, je descends le quartier de Little India, à l'est de la 6^e Rue. L'odeur de cuisine indienne imprègne mes dernières acquisitions de chez Banana Republic : un haut rose pâle et un pantalon cigarette gris pâle. Seule ma veste échappe à l'odeur de curry car, cette fois encore, je l'ai laissée au bureau. Le but est toujours le même : laisser voir un minimum de peau pour paraître un maximum sexy ! Mon haut sans manches et ras du cou a un look très femme d'affaires. Idéal pour éviter tout commentaire déplacé.

Eloïse m'a appelée aujourd'hui pour me dire qu'elle était malade (juste pour la Journée nationale des pathologies mentales). Elle n'était donc pas là pour m'aider à préparer le grand rendez-vous n° 2. J'ai essayé de l'appeler à plusieurs reprises pour voir comment elle allait, par rapport à Serge naturellement, mais je n'ai pas encore réussi à la joindre. Peut-être est-elle sortie et déambule-t-elle le long de la promenade de l'East River. Dans ce coin, l'eau n'a rien de romantique...

Chaque fois qu'Eloïse disparaît dans la nature, c'est qu'elle est en pleine phase de méditation et qu'elle a besoin d'être seule.

La présence de Timothy prend de plus en plus d'importance à mes yeux. L'espace d'un instant, j'imagine que nous sommes mariés, et que nous revenons d'un dîner chez des amis, ou des parents. Jane Greggely. Ce nom défile en boucle dans ma tête. Mon subconscient essaie-t-il de me dire quelque chose ? Par exemple, que Timothy va prendre de plus en plus d'importance dans ma vie, ou qu'il est mon âme sœur ?

D'accord, je vais peut-être un peu vite en besogne... Dans ce genre de situation, on est censé prendre la vie comme elle vient, s'amuser, profiter de l'instant sans faire de plans sur la comète ! Tous les conseillers vous le diront. Mais, de grâce, un peu de sincérité ! N'importe quelle fille qui a rendez-vous avec un type aussi parfait que Timothy ne peut s'empêcher de s'imaginer être sa femme. Ce genre de pensée ne m'est jamais venue avec Jeremy. Sans doute parce que je n'ai aucune chance d'avoir un rendez-vous avec lui.

Timothy penche la tête en arrière et prend une grande bouffée d'air.

— Mmm, incroyable cette odeur...

Il m'a dit au téléphone quelques instants plus tôt qu'il adorait la cuisine indienne et tous ces minuscules restaurants, sombres et incroyablement bon marché, qui se nichent par dizaines dans tous les recoins de la zone entre la 1^{re} et la 2^e Avenue. Rien que dans la partie sud de la rue, il doit y en avoir une vingtaine. Selon la rumeur, ces restaurants partageraient une seule cuisine.

— C'est celui-là. Le Little Bombay. On y déguste les meilleurs *tandoori* de New York.

Trois serveurs nous accueillent avec le sourire. Le restaurant, étroit et tout en longueur, est noir de monde, en dépit de la concurrence des autres restaurants indiens. Des guirlandes multicolores ornent les murs et les plafonds comme si nous fêtions déjà Noël. Un homme entre deux âges vêtu d'une longue robe blanche brodée d'or est assis en tailleur sur une petite estrade face à la baie vitrée. Il joue du sitar. De tous côtés, des couples échangent bavardages et rires en partageant cette merveilleuse cuisine exotique. Comme c'est bon d'être des leurs !

Timothy et moi passons un temps fou à nous décider sur le choix des plats, sans doute plus qu'il ne nous en faudra pour les déguster. *Samosa* aux légumes, pain farci aux pommes de terre et aux petits pois, poulet *tandoori*, riz *biryani*, agneau *tikka*. Sans oublier une sauce mystérieuse à base d'épinards et de fromage. Et la bière indienne.

J'adore la nourriture indienne, un point commun de plus avec Timothy. J'ai été initiée à cette cuisine par un ex-copain d'Eloïse. C'était comme si tous ces poulets un peu fades de mon enfance, tous ces légumes bouillis avaient soudain pris vie... Je n'aurais jamais cru qu'ils puissent acquérir cette saveur. Quand je mange indien, j'ai l'impression d'être ailleurs, loin de New York. Envolés les minables plans de carrière. Je mets le cap vers des contrées exotiques et mystérieuses...

Une fois, j'ai essayé de convaincre tante Ina d'essayer. Elle m'a répondu qu'elle était trop vieille pour ce genre de plaisanterie.

Le serveur dépose une assiette de pain plat et croustillant, et des saucières contenant trois sauces différentes. Puis il verse la bière Taj Mahal dans deux grands verres givrés.

Timothy porte un toast en me regardant dans les yeux.

— A la vôtre ! Et à notre rencontre.

Nous trinquons en souriant de ce même sourire à la fois timide et comblé. Un sourire annonciateur d'un troisième rendez-vous. Et qui me disait : *Oui, tu peux demander à Timothy de t'accompagner au mariage de Dana*. Mon cœur bat la chamade. Je me surprends à prier. *Mon Dieu ! je vous en supplie, faites que ça marche ! Faites qu'il accepte, et qu'il soit assis près de moi au mariage de Dana ! Faites qu'il puisse épater l'Homme à la Péniche en discutant avec lui des nouvelles techniques chirurgicales ! Faites que Natasha jette sur lui un regard appréciateur en murmurant : « Tu as vraiment fait le bon choix, Janey » ! Faites que je danse avec Timothy tous les slows, et qu'il n'ait d'yeux que pour moi dans cette salle de bal du Plaza !*

— Ça s'est passé comment aujourd'hui, au bureau ? me demande Timothy.

C'est fou ce qu'une question aussi banale a de signification pour moi. Max détestait en parler. Il trouvait que ça n'avait aucun sens, que c'était parler pour ne rien dire parce que tout le monde se fichait éperdument de la réponse... Et que, de toute façon, on n'était pas là pour vérifier. La notion de commisération était totalement étrangère à Max. Il est vrai, même s'il m'est encore pénible de l'admettre, que Max Reardon était loin d'être parfait ! C'est à l'instant même où il m'a laissée tomber qu'il l'est devenu. Chaque fois que quelque chose me rappelle qu'il n'avait pas que des qualités, je suis énervée.

— Pas trop bien. Figurez-vous que mon écrivain star a disparu.

Timothy lève un sourcil noir merveilleusement dessiné.

— Comment ça, *disparu* ?

— Elle a organisé une réunion pour hier matin, et elle n'est pas venue. Je l'ai appelée cinq ou six fois depuis hier, et elle ne m'a pas rappelée. Pourtant, elle sait que nous avons des délais à tenir.

— Vous êtes sûre qu'elle va bien ? Il lui est peut-être arrivé quelque chose.

— Bof ! je ne crois pas. Elle mène une vie sans histoires. Rien de grave ne peut arriver à une fille comme elle.

Timothy trempe un morceau de pain dans la plus épicée des trois sauces.

— Je vois. J'ai un cousin comme ça. Il ressemble à Brad Pitt, est diplômé de Harvard avec les félicitations du jury, a déjà gagné son premier million de dollars en Bourse. Et il n'a même pas trente ans !

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Moi aussi, j'ai une cousine du même genre. Son armoire est remplie de Chanel et elle se marie au Plaza dans deux mois. Son fiancé a empoché son premier million grâce à l'Internet.

— Décidément, encore un point commun. Nous en sommes à combien ?

Je me fends d'un large sourire.

— Au moins cinquante.

— Et nous n'en sommes qu'à notre deuxième rendez-vous. Au bout du troisième, nous en aurons facilement des centaines... Mais je m'avance peut-être un peu en parlant d'un troisième rendez-vous...

Il est absolument charmant ! Mon cœur s'emballe. Je réussis à murmurer :

— Je souhaite qu'il y en ait un...

— Eh bien, voilà notre cinquante et unième point commun ! Vous savez, Jane, je suis surpris que vous-même n'ayez pas de fiancé multimillionnaire...

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Iriez-vous à la pêche aux compliments ? demande Timothy d'un ton malicieux, faisant ressortir ses fossettes de plus belle.

En lisant sur mon visage que ma stupéfaction n'est pas feinte, il se met à rire :

— Eh bien, dites-moi ! Vous n'êtes pas exactement ce qu'on appelle une diva. Je me trompe ?

Je pense aussitôt à la Tache.

— Je voudrais bien. Ne serait-ce que quelques minutes, pour savoir ce qu'on ressent quand on ressemble à un top model. Et pour pouvoir dire et faire tout ce dont on a envie. Pour que tout le monde soit à vos pieds.

— Je suis prêt à parier que ce n'est pas aussi agréable que ça en a l'air, lance Timothy. Un célèbre chanteur de rock a fini aux urgences de l'hôpital, la semaine dernière. Il avait dû avaler près de soixante-dix pilules de somnifère. Tout ce qu'il possédait ne lui suffisait pas à être heureux, pas même à trouver la force de vivre. C'est moche, vraiment moche.

Deux serveurs font rouler un chariot jusqu'à notre table. Il est rempli de pots fumants en argent. Nos assiettes regorgent des mets les plus parfumés et les plus colorés qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Nous nous ruons sur nos couverts...

— Vous savez, je parlais sérieusement, me dit Timothy, la fourchette à mi-chemin de la bouche. Je suis très surpris que personne ne vous ait encore enlevée.

Je sens le rouge me monter aux joues. Je peux toujours dire que c'est à cause du piment... C'est que je ne suis pas tellement habituée aux compliments, surtout venant d'un homme qui fait battre mon pouls à 220 ! J'ai une envie furieuse de l'embrasser. Pour un baiser, un long baiser de

Timothy, je suis prête à me jeter à plat ventre sur la table, et à faire de grosses taches d'agneau *tikka* et d'épinards à la crème sur mon Banana Republic à quatre-vingt-sept dollars !

— J'ai fréquenté quelqu'un un certain temps, mais notre liaison s'est terminée il y a plusieurs années.

Timothy prépare des morceaux de pain farci.

— Vous lui avez brisé le cœur, c'est ça ?

— Non, c'est l'inverse, dis-je en fixant un raisin sec de mon riz *byriani*.

— Quel idiot !

Il a lâché le mot en souriant. Vous me croirez si vous voulez, mais je sens *littéralement* mes yeux pétiller de plaisir.

— Et vous ? Un médecin jeune, séduisant, et libre...

— J'ai eu quelques liaisons sérieuses, mais aucune n'a marché. La première fois parce que j'ai déménagé à Rhode Island pour faire ma médecine. La deuxième à *cause* de mes études de médecine. Et depuis que je suis interne, je n'ai pas eu de petite amie. Vous comprenez, il me faudrait quelqu'un d'aussi occupé que moi, qui sacrifie tout à sa carrière. Quelqu'un comme vous. Jeff m'a dit que vous aviez la réputation de travailler quasiment 24 heures sur 24.

Je me concentre un instant pour remercier Amanda par transmission de pensée...

— Il le faut bien, si on veut arriver à quelque chose. Je rêve d'une promotion. Ce projet sur lequel je travaille — et pour lequel mon écrivain star me fait faux bond — tout repose dessus. Tout.

— Tout quoi ?

— Eh bien, pour commencer, une augmentation. Et un titre plus glorieux. Sans oublier la reconnaissance des six années pendant lesquelles j'ai travaillé comme une dingue. Devenir éditeur associé vous permet de sortir du piège de l'assistantat. Si vous saviez combien j'ai hâte de rayer le mot *assistante* de ma vie.

— Pas au point de refuser de m'*assister* pour finir ce poulet ?

Mon Dieu ! dites-moi que je ne rêve pas. J'ai l'impression d'être dans un épisode de cette bonne vieille série télé *Dallas* à laquelle ma mère et tante Ina étaient accros. Je vais sûrement me réveiller d'une seconde à l'autre, et réaliser que le rendez-vous idéal, ce n'est pas pour moi !

Et pourtant, le rêve continue ! Une heure et demie s'est écoulée depuis que Timothy est venu me chercher à la Posh. Et nous sommes toujours là.

— Non ! C'est gentil à vous, mais c'est hors de question ! me dit Timothy en tendant à l'employé de l'Union Square un billet de dix dollars pour un sachet de pop-corn et une bouteille de Pepsi.

Tout ça parce que j'ai voulu partager la note du restaurant, le prix des tickets de cinéma et du pop-corn. Tante Ina apprécierait la réaction de Timothy, Dana aussi. Moi, je suis officiellement contre, mais en moi-même je me sens flattée de cette marque de galanterie. D'après les sondages effectués par *Mademoiselle* et *Glamour*, seules à peine plus de 50 % des femmes de moins de trente-cinq ans attendent d'un homme qu'il paie au premier rendez-vous. J'avoue que ce sujet me donne la nausée. Nous sommes quand même au XXI^e siècle ! Les hommes prennent des congés de

paternité, le magazine *Fortune* recense 500 grosses sociétés dirigées par des femmes... Pourquoi un homme devrait-il continuer à payer systématiquement lorsqu'il sort en galante compagnie ? C'est bizarre. Bizarre aussi la question que tant de femmes vous posent après un rendez-vous : « Alors, c'est lui qui a payé ? »

J'ai un énorme sac de pop-corn dans les mains, Timothy une gigantesque bouteille de Pepsi. Nous attendons sagement dans la file des spectateurs munis de billets, à l'intérieur de l'immense salle de cinéma multiniveaux. Je ne peux m'empêcher de remarquer que, question taille, nous sommes vraiment bien assortis. Il me suffirait d'incliner légèrement la tête pour la poser sur son épaule...

Nous avons choisi le film en un temps record. C'est qu'apparemment nous avons un nouveau point commun : Arnold Schwarzenegger.

— Oh ! j'en ai assez ! décrète une jeune femme devant nous.

Le grand type qui l'accompagne, coiffé d'une casquette de base-ball à l'envers, regarde autour de lui d'un air embarrassé.

— Debbie, ce n'est vraiment pas le moment...

— Ah bon ? rétorque Debbie d'un air provocateur. Et c'est *quand*, le moment ? Avec toi, ce n'est jamais le moment, ni l'endroit.

Timothy et moi échangeons un regard amusé. Une bonne scène de ménage, c'est nettement plus drôle que n'importe quel film...

— Debbie, on ne pourrait pas pour une fois voir un film tranquillement, sans se disputer ? demande Rob avec ce ton las que j'ai souvent perçu chez mon oncle Charlie.

— Non, on ne peut pas, rétorque Debbie, les bras croisés sur la poitrine dans une attitude de défi. Je veux une réponse tout de suite. Est-ce qu'on prend cet appartement ensemble, oui ou non ?

Rob vire au cramoisi. Timothy et moi gardons les yeux fixés sur la pointe de nos chaussures. Tout à coup, la situation se gâte entre Debbie et Rob. Nous aimerions être un peu plus à l'écart de cette dispute qui risque de virer au pugilat.

— Deb, nous sommes dans un cinéma ! Arrête un peu !

Je chuchote à l'oreille de Timothy :

— Je lui donne cinq secondes.

Il me regarde d'un air interrogateur. Je commence à compter un, deux, trois...

Debbie détale à trois. Rob la regarde, secoue la tête et plonge la main dans son pop-corn. Je l'entends picorer d'ici !

— Vous n'essayez pas de la rattraper ? demande quelqu'un juste derrière nous.

C'est une jeune femme de vingt-deux, vingt-trois ans. Elle est sortie de la file d'attente pour mieux voir Rob qui la contemple à son tour comme si elle débarquait de la planète Mars. C'est incroyable !

Rob montre les dents.

— Nous nous connaissons ? Non ? Alors mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Il tourne le dos et continue de mâchouiller son pop-corn.

La *redresseuse de torts* émet un grognement que j'ai souvent entendu chez tante Ina. Puis elle rentre dans le rang... Rob lui répond de la même façon et s'en va d'un pas lourd en laissant derrière lui une traînée de pop-corn. Je me retourne pour décocher à la *redresseuse de torts* un sourire approbateur.

— Ces mecs, tous les mêmes ! affirme la jeune femme.

Je lui tourne le dos vite fait pour m'absorber de nouveau dans la contemplation de mes chaussures...

— Non, pas tous ! commente Timothy en me regardant.

J'amorce un sourire. Nous avançons d'un pas pour combler le vide laissé dans la file par le départ de Debbie et de Rob. Je m'apprête à dire quelque chose d'intelligent, mais la grosse dame qui se trouve à présent devant nous me coiffe sur le poteau.

— Arnold Schwarzenegger, c'était bon dans les années 80. Il doit bien avoir dans les cinquante ans, maintenant. Il est complètement fini.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? lui dit son compagnon. Arnold est indémodable...

— Comme les relations hommes-femmes, me susurre Timothy.

Bien, nous y voilà ! Il ne manque plus que tante Ina... Je l'imagine sortir de la file d'attente pour venir me pincer. Je vais sûrement me retrouver d'une seconde à l'autre dans mon lit, seule, réveillée en sursaut par les cris de Mister Opéra... Est-il possible que je sois devant ce cinéma avec l'homme le plus craquant du monde ?

La file avance lentement en traînant des pieds. La femme qui me suit me rentre dedans. Le choc est plus brutal que si elle m'avait pincée... et pourtant je ne me suis toujours pas réveillée. Je suis bien devant le cinéma.

Nous fonçons tout droit vers les places du milieu.

— Compatibilité totale pour le choix des places, note Timothy. C'est fantastique !

Il m'agite sous le nez un grain de pop-corn. J'ouvre la bouche, mais Timothy en profite pour m'embrasser.

— Vous n'allez pas y passer la nuit ? Sa tête me cache tout l'écran ! grogne une vieille dame.

Miss Grognon est assise juste derrière nous. Alors que tout le reste de la rangée est libre !

— Si, chère madame. Toute la nuit, répond Timothy.

Exaspérée, la femme se lève à grand fracas pour s'asseoir... très précisément un siège plus loin !

— Tu n'oserais pas faire de moi un menteur, n'est-ce pas ? me chuchote Timothy juste avant que les lumières ne commencent à baisser.

Il s'enfonce dans son siège, me prend la main, et me regarde.

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je suis incapable de détacher mon regard de son visage, trop tendue pour proférer le moindre mot. Alors, dans le vacarme du son *digital Dolby* exhortant les spectateurs à ne pas parler ni fumer, Timothy et moi prenons le chemin de la sortie.

Bzzzzzz !

Timothy serait-il déjà revenu pour me dire qu'il ne supporte pas d'être loin de moi ? Après tout, c'est possible. Nous avons passé une si bonne soirée... Mais mon petit doigt me dit que ce coup de sonnette — à minuit — doit plutôt être celui d'un locataire qui a perdu la clé de la porte d'entrée de l'immeuble. Ou quelque soupirant en mal d'amour qui essaie de s'introduire dans l'immeuble. Je n'interviens pas. J'attends qu'il réveille quelqu'un d'autre.

Je tire la couverture sur ma tête et je me retourne dans mon lit, les yeux fermés. Je suis avec le doigt le contour de mes lèvres. Je sens encore le baiser de Timothy, ou plutôt ses deux baisers, chauds, profonds, voluptueux... Entre les deux, il a eu le temps de me glisser un rendez-vous pour samedi soir. Quand un homme vous invite un *samedi soir*, surtout pour le troisième rendez-vous — un événement particulièrement important —, c'est qu'on est sur la bonne voie.

Bzzzzzz !

J'envoie valdinguer ma couette et je me dirige comme un zombie vers l'Interphone, près de la porte.

J'aboie :

— Qui est-ce ?

— Jane ? C'est moi, Natasha.

Natasha ?

Je lui ouvre la porte. Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? A minuit et demi, un jour de semaine ! Elle ne manque pas d'air ! Elle disparaît pendant deux jours, et elle me réveille au beau milieu d'un rêve *géant* pour... pourquoi, au fait ? Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir ? Je fais l'inventaire du bordel qui règne dans ma chambre, et remets de l'ordre du mieux que je peux. Je n'ai aucune envie qu'elle vienne ici, dans ce minuscule studio. J'ai eu beau lui dire que je n'y passais pas beaucoup de temps, que va-t-elle en penser ? Moi, je suis fière de mon studio. Il me convient parfaitement. Alors pourquoi suis-je aussi embarrassée de le montrer ? Je mourrais de honte si Natasha apprenait que c'est là que je vis !

Je déverrouille la porte en laissant la chaîne de sécurité, et je jette un coup d'œil dans les escaliers. J'entends Natasha gravir les marches des six étages d'un pas léger. Elle prend tout son temps. Puis je perçois le tintement des bracelets et je vois apparaître ses boucles rousses, son T-shirt et son jean blancs (elle se croit dans l'Arizona !), et sa quincaillerie habituelle... Elle a un petit sourire aux lèvres en atteignant le palier, un pauvre sourire...

Je fais glisser la chaîne pour ouvrir toute grande la porte.

— Natasha ? Que se passe-t-il ?

— Ne crains rien, tout va bien. Je me promenais au bord de l'eau lorsque je me suis rendu compte que j'étais à deux pas de ton immeuble. Comme j'ai vu ton nom sur l'Interphone, j'ai pensé...

Ne me dites pas qu'on se promène à minuit au bord de l'eau ! En tout cas, pas en semaine. Et certainement pas une femme seule.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr. Veux-tu boire quelque chose ? J'ai des tisanes et du café instantané. Peut-être du jus d'orange. Je suis désolée de n'avoir que ça à te proposer, mais je suis souvent absente, alors inutile de faire du gaspillage...

— Une tisane, ce sera parfait, dit la Tache en rejetant une boucle de cheveux derrière la tête. Dis-moi, tu ne t'es pas disputée avec ton petit ami, au moins ?

Mon petit ami. (Et dire que ce sera bientôt *vrai* !)

— Euh, non ! Quand il fait des gardes tôt le matin, nous faisons « appartements à part »...

— Des gardes ! C'est un médecin ?

— Il est interne au *New York Hospital*.

— Génial ! Tes parents doivent... elle s'interrompt brusquement. Je veux dire, ta mère doit être très fière...

— Je vais préparer l'infusion, dis-je en me dirigeant vers le petit couloir.

En fait, je ne suis pas sûre du tout que ma mère aurait été impressionnée de me voir fréquenter un médecin. C'était une adepte convaincue de l'adage *L'habit ne fait pas le moine*. Elle faisait peu de cas des apparences, et entre un médecin et un ouvrier, elle aurait donné sa préférence à celui qui avait le plus de cœur...

Comment se fait-il que la Tache ignore que ma mère est morte ? Sa mère et la mienne étaient en bons termes. Etrange que Mme Nutley n'ait rien dit quand la Tache lui a appris que j'allais publier ses mémoires ! C'est vrai que Natasha ne doit pas souvent parler de moi à son entourage...

La voix de Natasha me parvient dans la cuisine :

— Je ne voudrais pas te déranger...

— Mais pas du tout. Assieds-toi sur mon lit !

Je n'ai pas eu le temps de replier le futon en canapé. Je me demande ce qu'elle pense de mon appartement. Elle doit en faire le tour du regard, horrifiée, redoutant de voir à chaque seconde une horde de punaises lui chatouiller les doigts de pied !

Elle doit trouver bizarre qu'un éditeur senior se contente d'une table minable couleur fuchsia et de stores vénitiens en plastique...

Je mets l'eau à bouillir. Puis j'ouvre le placard sous l'évier pour guetter les bruits chez Eloïse (je n'ai rien entendu depuis mon retour). J'aurais voulu lui raconter ma soirée de A à Z, avoir de ses nouvelles à elle. Elle est peut-être sortie en boîte avec Serge...

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ? s'inquiète la Tache.

Mais bon sang, que vient-elle faire ici ?

Le plateau de bambou dans les mains, je reviens dans le salon. La Tache est assise sur le futon, penchée en avant, la tête enfoncée dans l'oreiller posé sur ses genoux.

— Natasha ! Tu ne te sens pas bien ?

La voilà qui renifle et lève les yeux vers moi. Elle est en train de pleurer. Je reste plantée là, debout devant elle, avec ce plateau qui pèse une tonne, ne sachant que faire.

Elle se lève d'un bond en s'essuyant les yeux.

— Je suis désolée. Il vaut mieux que je m'en aille.

Ce disant, elle éclate en sanglots et se rassied sur le lit.

Natasha Nutley est en train de sangloter chez moi !

— Que se passe-t-il ? Tu as la panne de l'écrivain, c'est ça ? Je peux t'aider à la surmonter. Tu sais, il faut juste retrouver l'inspiration en éliminant les blocages, voir ce qui se cache derrière...

Elle me regarde. Baigné de larmes, son visage reste toujours aussi beau. Elle n'a même pas le nez rouge !

— Je suis enceinte.

Eh bien, ça alors !

— Et, euh, tu vas, euh...

— Je suis heureuse, si heureuse ! Quant à Sam, il est fou de joie. Je lui ai annoncé la nouvelle à distance, bien sûr, mais j'aurais voulu que tu entendes le cri qu'il a poussé ! Il était surexcité... J'ai été obligée d'éloigner le récepteur de mon oreille.

Alors elle pleure parce que...

— Le problème, c'est que — la Tache ferme les yeux et son visage se crispe — je ne suis pas sûre de vouloir épouser Sam. Je l'aime vraiment, tu ne peux pas savoir à quel point. Mais je ne suis pas sûre de vouloir me marier.

Je me demande tout à coup s'il n'y aurait pas un virus bizarre dans l'eau... Avec cette épidémie de demandes en mariage et de « je ne suis pas sûre »...

Mais moi, de toute évidence, je n'en ai pas bu !

Je ne sais absolument pas quoi dire.

— Bon, euh, je vais te chercher des mouchoirs.

Pas terrible comme réflexion, mais c'est mieux que rien, non ? D'ailleurs, elle a vraiment besoin de mouchoirs, à sangloter comme elle le fait sur mon oreiller.

— J'ai fait tellement d'erreurs, continue la Tache tandis que je me précipite dans la salle de bains à la recherche d'un rouleau de papier toilette.

Je n'ai rien d'autre à lui donner, à moins qu'elle ne préfère s'arracher les yeux et le nez sur mes serviettes en papier. Je lui tends le rouleau, et elle commence à dérouler le bout.

— Je ne voudrais pas faire une nouvelle erreur... Je dois prendre la bonne décision pour le bébé.

Sa voix n'est plus la même. On dirait une petite fille... L'espace d'une seconde, je suis tentée de repousser les mèches collées sur son visage. L'instinct maternel, sans doute. Mais je n'y arrive pas. Je ne me sens pas le droit de toucher la célèbre Natasha Nutley. C'est comme si Madonna, Sharon Stone ou Julia Roberts étaient en train de pleurer dans mon salon. D'une certaine façon, j'ai l'impression de déranger. Alors que je suis *chez moi* !

— Je suis sûre que tu prendras la bonne décision, Natasha. Il te faut juste un peu de temps pour t'habituer à l'idée du mariage. Tu verras, ta vie va complètement changer.

Après tout, même les célébrités bidons peuvent être de bonnes mères, non ?... C'est une

question d'instinct.

Elle renifle et se mouche.

— Tu as peut-être raison.

Je m'assieds de l'autre côté du lit, aussi loin d'elle que me le permet mon matelas à deux places.

— J'ai une amie qui a le même problème, sauf qu'elle n'est pas enceinte. Son ami l'a demandée en mariage, et elle a dit oui. Mais elle ne l'aime pas vraiment. En tout cas, pas assez pour se marier.

— Et elle va quand même épouser ce garçon ? demande Natasha.

La douce, la généreuse Eloïse ? Épouser un homme qu'elle n'aime pas juste pour se marier ? Ah ça non ! Certainement pas ! Une fille si drôle, si originale... Mon Dieu ! Et si elle le faisait ?

— Je ne sais pas. J'espère que non.

— Toutes les femmes ont envie de se marier. C'est difficile de refuser une demande en mariage, surtout quand on approche des trente ans. Je suis bien placée pour le savoir.

C'est vrai. Eloïse aura bientôt trente et un ans.

— Mais si tu aimes Sam, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ?

Natasha fixe longuement ses sabots à semelles compensées. En daim rose pâle, s'il vous plaît !

— Je ne sais pas. J'ai peut-être simplement peur d'être mère. Je n'ai pas encore eu d'enfant, et je ne sais pas, enfin, je me demande si je suis capable d'être une bonne mère...

La voilà qui fond de nouveau en larmes. Si ça continue, elle va se noyer.

Je suis perplexe. Comment la reconforter ?

— Je suis certaine que tu en seras capable, Natasha. C'est, comment dire, instinctif.

Après s'être re-mouchée une bonne dizaine de fois, elle me demande une tasse de tisane. Je m'en verse une par la même occasion. Elle ouvre un paquet de sucrettes et en verse une dans sa tasse.

— Ça doit te paraître plutôt étrange, non ? dit-elle. Venir pleurer sur ton paillason en pleine nuit... Mais je ne savais pas où aller, c'est-à-dire, je ne connais pratiquement plus personne à New York.

— Et tes parents ?

Je regrette aussitôt d'avoir posé la question, mais c'est trop tard ! Dans son projet de livre, elle parle brièvement des relations tendues qu'elle a avec ses parents, mais je pensais qu'elle avait un peu *dramatisé* les choses pour le lecteur. Mais si c'était vrai ? Cela expliquerait qu'elle n'ait pas appris la mort de ma mère...

— Ils ne m'aiment pas beaucoup, dit Natasha d'une voix si faible que je ne suis pas certaine d'avoir bien entendu.

Je me souviens de ses parents... Les Nutley ne sont certainement pas un modèle de cordialité. Quand j'étais à Forest Hills, je ne pensais pas grand-chose d'eux : c'étaient des parents comme les autres. C'est-à-dire des gens qui passaient leur temps à crier sur le dos des enfants, des

empêcheurs de tourner en rond. Elle avait la chance d'avoir encore son père et sa mère. Ce n'était déjà plus mon cas, à l'époque. De toute façon, le problème vient d'elle. Si ses parents ne l'aiment pas, c'est qu'elle a dû mal se comporter avec eux. Elle a dû être odieuse.

— Tes parents à toi étaient vraiment gentils, je m'en souviens encore, dit Natasha. Quand j'étais la baby-sitter de Dana, les Dreer sont venus plusieurs fois à la maison voir tes parents. On offrait un café, on sortait des gâteaux... Ta maman me souriait tout le temps, elle me faisait des compliments sur mes cheveux. Et ton papa me glissait toujours un petit billet. Oui, ils étaient si gentils !

Tiens, j'avais oublié. C'est vrai que maman parlait toujours à Natasha de ses cheveux, et je revois papa distribuant quelques dollars. A moi aussi, il m'en donnait. Chaque matin, au moment de partir pour l'école, je trouvais toujours un billet caché dans un coin : dans ma poche, dans ma veste, dans mon sac à goûter. Parfois même dans mon carnet de notes. Puis un jour, j'ai su qu'il n'y aurait plus rien à chercher...

— Maman est morte. Depuis longtemps. J'étais en deuxième année.

Elle sursaute. Surprise, je lève la tête. Et nos yeux se croisent.

— Je suis désolée. Je ne savais pas.

Je réponds très vite à Natasha pour qu'elle ne me demande pas comment c'est arrivé, quand et où...

— Tu seras une bonne mère, j'en suis certaine !

A son regard, j'ai la sensation qu'elle a compris. Elle sait que je ne veux pas parler de ma mère. Elle boit quelques gorgées de tisane et me demande avec un léger sourire :

— Tu le penses vraiment ?

— Absolument.

En fait, je n'en suis pas très sûre. Je n'en ai même aucune idée. Mais j'imagine que si votre premier souci est de douter de vos qualités de mère, il y a de fortes chances que vous soyez à la hauteur !

— Et si tu me parlais de ce petit ami. Comment s'appelle-t-il ?

— Timothy.

— Ah ! Timothy. J'ai toujours aimé ce prénom. Tu penses que c'est le bon ?

— Peut-être.

Et c'est vrai.

— Excuse-moi si je ne t'ai pas rappelée hier ni aujourd'hui, mais je me faisais un sang d'encre à propos du bébé, alors...

Elle se lève pour remettre sa tasse sur le plateau de bambou. Puis elle se dirige vers la fenêtre et regarde au-dehors à travers les faux stores vénitiens.

— Ne t'inquiète pas, Natasha. Je comprends.

— Mais j'ai travaillé, aujourd'hui. J'ai peaufiné le brouillon du [chapitre 2](#). Je te le faxerai demain. J'ai lu tes commentaires sur le projet de [chapitre 3](#), et je suis tout à fait d'accord avec toi.

Mettre l'accent sur le côté romantique de l'histoire, c'est parfait. Le lecteur aura une vision plus claire de ce qui m'est arrivé sur le plan affectif. Il comprendra mieux pourquoi j'ai fini par vendre mon âme. Et ça, c'est intéressant.

Moi j'aurais plutôt dit *sordide*.

— Tu peux commencer à parler de Jimmy Alfonso.

Natasha s'assied.

— Jimmy Alfonso ! Tu te souviens de lui ?

— Bien sûr. C'était le Roi des fêtes de collège, le seul qui a refusé la couronne. Il a été ton petit ami pendant toute ta scolarité. Je me trompe ?

— Avec des hauts et des bas... Des bas lorsqu'il me trompait, et des hauts quand j'étais assez stupide pour lui pardonner.

J'ai failli m'étrangler avec ma tisane !

— Il te trompait ? Toi ?

Difficile d'imaginer un garçon tromper Natasha Nutley. Pour quelle raison le ferait-il ? Aucune autre fille ne peut rivaliser de beauté avec Natasha, surtout à cette époque.

— Tout le temps.

Ça alors !

— Mais pourquoi retournais-tu avec lui ? Tous les garçons du collège étaient à tes pieds.

— Parce que je l'aimais, c'est aussi simple que ça. Quand j'y repense, je me demande comment j'ai pu aimer quelqu'un qui me traitait comme une moins-que-rien. Mais il était *tout* pour moi, et il le savait. Alors, il en profitait.

Pour une nouvelle, c'en est une. Qui aurait jamais pu croire une chose pareille ?

— Et toi, tu avais un petit ami ? me demande Natasha.

— Non.

Le visage de Robby Evers me revient à la mémoire...

— C'est sûrement parce que tu n'arrêtais pas de travailler. Mais dis-moi, tu n'étais pas copine avec Robby Evers ? Je me souviens qu'on vous voyait toujours ensemble. Sais-tu que j'ai failli aller à la fête annuelle des Juniors avec lui ?

Comment pourrais-je l'ignorer ! Natasha insiste :

— Tu vois, je pensais que ce serait formidable si un mec comme Robby pouvait m'aimer...

— Que veux-tu dire ? Ils étaient *tous* amoureux de toi !

— Non. Ils voulaient tous coucher avec moi, c'est différent. Mais Robby n'était pas comme les autres. Tu le sais mieux que personne, puisque vous étiez des amis très proches. Il était intelligent, avec une sensibilité de poète. Et beau garçon, ce qui ne gâche rien. Je m'imaginai que si Robby m'appréciait et voulait sortir avec moi, c'est que je devais être quelqu'un de bien ! Parce qu'il n'était pas superficiel comme les autres, et qu'il était l'honnêteté personnifiée. Pas le genre à sortir avec une fille seulement parce qu'elle était jolie ou qu'elle avait de gros seins...

Décidément, j'en apprendis aujourd'hui ! Mais sur ce dernier point, je ne suis pas tellement d'accord avec Natasha. Oui, Robby était intellectuellement honnête, mais ce qui l'attirait chez Natasha, ce n'était sûrement pas sa beauté intérieure. D'ailleurs, on ne savait rien de sa personnalité profonde. On ne se l'imaginait pas en train de sauver des baleines ou de faire la promo du journal des étudiants. Non, Robby était tombé amoureux d'elle parce qu'elle était superbe, et qu'elle avait des seins opulents. Que la Tache le veuille ou non, elle faisait fantasmer les hommes. Y compris Robby.

— Mais pourquoi n'es-tu pas allée avec lui à ce bal de promo ? Pourquoi t'es-tu remise avec Jimmy ?

— Parce que Jimmy s'est excusé, et qu'il m'a sorti le grand jeu. Le genre « non, tu ne peux pas me faire ça, aller danser sans moi... ». Et je suis retombée dans le panneau.

— Tu as brisé le cœur de Robby.

Et là, l'évidence me saute aux yeux. Elle lui a *vraiment* brisé le cœur, c'est donc qu'il ne l'aimait pas seulement pour son apparence physique. Ce n'est pas un rendez-vous d'amour raté avec la reine du collège qui l'a fait souffrir, mais bel et bien la fin d'un rêve...

— J'étais désolée de ce qui est arrivé. Je lui ai écrit une lettre pour expliquer l'emprise que Jimmy avait sur moi depuis des années. Mais Robby ne m'a plus jamais adressé la parole.

Inutile de dire à la Tache que j'ai été amoureuse de Robby. Qu'elle me l'a volé, moi si fragile. Parce qu'en fin de compte, elle n'a pas gagné grand-chose dans cette histoire. Et qu'à ce jeu, elle a même perdu ! Car elle s'est rendu compte de ce qu'elle aurait pu vivre avec Robby, et de tout ce qu'elle a perdu par amour pour ce salaud de Jimmy.

— Sais-tu ce que Jimmy est devenu ? Vous êtes toujours en contact ?

Natasha secoue la tête.

— Après le collège, il est parti travailler dans plusieurs casinos de Las Vegas. Il m'a envoyé une carte postale pour m'annoncer qu'il avait épousé une meneuse de revue. Depuis, aucune nouvelle, et c'est tant mieux pour moi, et...

— *Oooh oui ! C'est bon...*

Natasha me regarde, ses yeux verts grands comme des soucoupes.

— *C'est ça, ouiiii. Continue...*

Elle éclate de rire, la main sur la bouche pour ne pas trahir sa présence.

— *Encore, encore. Hummm. Oui, caresse-moi, non pas ici, là. Comme ça, ouiii...*

Nos rires redoublent.

— Tu ne peux pas rester ici avec tout ce vacarme, dit Natasha en reprenant son souffle. Si on allait chez moi ? J'ai un canapé pliant très confortable et l'air conditionné.

Elle m'invite à une *soirée pyjama* à deux ? Je ne suis pas sûre de pouvoir assurer. Pas sûre du tout d'apprécier la nouvelle tournure que prennent nos relations, cette sorte de complicité amicale.

Mister Opéra augmente le volume du son. Tiens, je ne reconnais pas cet air...

— Allez, Jane, viens. Ce sera super. Et puis, je suis contente d'avoir quelqu'un à qui parler et

qui me connaît depuis longtemps. Et tu as une vie tellement rangée, alors que ma vie à moi est un vrai désastre.

— *Oh oui ! Maintenant !... Plus vite, plus vite. Ouuuuuuuuuu ! !*

Je souffle à Natasha :

— Viens, sortons d'ici.

Et nous voilà à repiquer un fou rire tandis que le mur commence à trembler...

Comment résister à une invitation à découvrir l'antre de la Tache ? Je n'ai jamais mis les pieds dans un appartement du quartier de Lexington Avenue et Central Park. Je m'attendais presque à voir des murs incrustés de diamants. Rien de tout cela. Le petit — mais néanmoins somptueux — appartement de la Tache était à l'origine le logement des domestiques d'une maison bourgeoise. Aucun diamant sur les murs. En fait, son appartement est en sous-sol. C'est-à-dire qu'elle a des barres de fer très décoratives à ses fenêtres, et une vue imprenable sur les pieds des gens... Mon studio, que je qualifie de pathétique, offre une vue bien plus agréable. Et surtout, il laisse entrer le soleil.

— Jane, veux-tu des crêpes aux noix de pecan ? demande Natasha depuis la cuisine.

Je regarde ma montre. Il est 8 heures. Avant d'aller au boulot, j'ai largement le temps de me taper un petit déjeuner maison servi les pieds sous la table !

— Oui, merci, ce sera parfait.

Faire la cuisine est devenu très tendance, et suivre des cours de cuisine hors de prix encore plus. Je n'ai donc pas été surprise le moins du monde de découvrir que la Tache sait manier la spatule et les livres de recettes comme un chef.

Je finis de replier le canapé et de remettre les coussins en place.

— Je peux t'aider ?

— Penses-tu !

Une minute plus tard, elle arrive avec une pile de crêpes. Elles ont une odeur bizarre. Elle pose le plateau sur la minuscule table du minuscule coin salon près de la fenêtre. L'orgie peut commencer : café à la noisette, jus d'orange, salade de fruits et, bien sûr, les crêpes.

— Et si on faisait un petit déjeuner de travail ? s'exclame Natasha en bondissant de son siège. A propos, je vais faire les dernières corrections du [chapitre 1](#) aujourd'hui. Je te les envoie à 15 heures au plus tard. Ça te va ?

— Parfait. Je pourrai faire le résumé dans l'après-midi, et j'aurai la journée de demain pour la touche finale. Jeremy l'aura donc sur son bureau vendredi matin à la première heure, comme prévu.

— Ce Jeremy, c'est un vrai play-boy, tu ne trouves pas ? me demande Natasha en me versant du café. Je trouve qu'il ressemble à James Bond. Quel est le nom de l'acteur, déjà ?

— Pierce Brosnan, dis-je, la bouche pleine.

Le morceau de crêpe a subitement un goût de carton... Mais non, il n'y a rien à craindre. Natasha ne peut pas faire son cinéma à Jeremy : elle est déjà prise. Ouf !

— C'est ça ! Pierce Brosnan. Hmm, il n'y a rien à jeter chez lui ! Heureusement que je suis déjà pratiquement mariée, sinon je lui sauterais dessus sans hésiter.

En effet, c'est une chance qu'elle ne soit pas libre. Que Timothy entre ou non dans ma vie, j'en crèverais de voir un jour Natasha avec Jeremy. L'idée de la voir mettre la main sur le seul homme qui m'ait fait fantasmer depuis des années me rend déjà malade...

— Tu préfères de la crème dans ton café ou du lait ? J'ai les deux.

— Du lait, merci.

— Je vais chercher le premier jet du [chapitre 3](#). J'en ai pour une minute, me dit Natasha en disparaissant dans sa chambre.

Même à 8 heures du matin, elle est d'une beauté incroyable. Elle n'est pas maquillée, elle a ramassé ses cheveux en chignon sur la nuque en laissant juste quelques petites boucles en liberté. Elle porte un haut sans manches à bretelles, moulant, en microfibre bleu glacier, et un Levi's qui met son corps en valeur. Elle est pieds nus et arbore à l'un de ses orteils un petit anneau en argent. Moi, avec la même tenue, je suis certaine que je n'aurais jamais l'allure qu'elle a...

Quand nous sommes arrivées, la nuit dernière, elle m'a bassinée avec un tas de questions, comme tante Ina lorsqu'on lui rend visite. *Tu es bien installée ? As-tu besoin de quelque chose ? Tu es sûre ? La couverture est assez chaude ? Veux-tu que je te prête des chaussettes ?*

Il n'est pas exclu que la Tache soit aux petits soins pour moi parce que le sort de ses mémoires est entre mes mains. Si elle se doutait que c'est l'inverse ! C'est de ce bouquin que dépend *mon* destin.

Nous avons discuté un bon moment. De Dana et sa nouvelle vie, son mariage, de la remise des cadeaux, bla-bla-bla... Parler de Dana et de son mariage, c'est beaucoup mieux qu'un somnifère. Je n'arrêtais pas de bâiller ! La Tache s'en est aperçue et m'a installé mon lit dans le salon, à la bonne franquette (elle est plus simple que je ne l'aurais cru). Le temps de poser ma tête sur l'oreiller, il était bien 2 heures du matin. Je me suis endormie comme une bûche. La première chose que j'ai entendue quand j'ai émergé, c'est le mixer de la Tache en train de confectionner les crêpes.

Il y a une autre hypothèse. Elle me chouchoute peut-être parce qu'elle a réalisé qu'elle m'en avait trop dit... Sur l'enfant qu'elle attend, sur l'aveu de la trahison de Jimmy Alfonso. Qui sait si elle ne regrette pas ce moment de faiblesse ?

Le téléphone sonne. Elle revient dans le salon, un chapitre dans une main, un sans-fil dans l'autre.

— Bonjour, maman. Je suis contente que tu m'aies rappelée. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que vous êtes très occupés, papa et toi. Je disais juste merci, c'est tout... En fait, je t'appelais pour te dire que je pense venir vous voir samedi. J'ai un cadeau pour vous... Bon, d'accord. Je peux venir plus tard, disons vers 15 h 30... Mais non, ce n'est pas grave, 2 heures c'est parfait. Non, ce n'est pas une affaire, en train, c'est vite fait...

J'étales du sirop d'érable sur mes crêpes en feignant de n'avoir pas remarqué que la Tache a la voix qui tremble. De toute évidence, ses parents n'ont pas envie de la voir. Donc, elle disait la vérité : ses parents ne l'aiment pas, et je me demande pourquoi car elle ne s'est pas étendue sur le sujet. Elle a simplement dit que ses parents et elle ne se parlaient et ne se voyaient pas très souvent.

Natasha s'exclame d'un ton faussement jovial :

— Devine qui est avec moi en ce moment ? Janey Gregg, tu te souviens d'elle ? Oui, c'est ça, la cousine de Dana Dreer... En effet, tu étais amie avec sa maman... Peut-être, je ne sais pas... Je peux lui demander, attends, ne quitte pas !

Me demander quoi ?

— Jane, maman voudrait savoir si tu aimerais passer la voir avec moi, samedi. Je sais que c'est le jour de la remise des cadeaux de Dana, mais tu pourrais nous rejoindre après ?

Brusquement, je meurs d'envie d'une cigarette. D'un paquet entier ! Depuis que j'ai arrêté, je me sens parfaitement bien, mais tout à coup, le désir de fumer est si fort que j'ai les jambes en coton. Comme si la cérémonie des cadeaux n'était pas assez pénible comme ça, voilà que je dois rendre visite aux parents de la Tache. Moi qui ne rêve que de faire relâche samedi après-midi ! Ne rien faire d'autre que choisir ma tenue pour mon rendez-vous le soir avec Timothy.

Natasha attend ma réponse. Son visage est dénué d'expression, mais je sens qu'il est important pour elle que j'accepte.

— D'accord, je viendrai.

Natasha rayonne de joie. Elle reprend le combiné.

— Maman ? Oui, Jane peut venir. D'accord, disons à 16 heures. Tu veux que j'apporte quelque chose ? Tu es sûre ? Bon, alors à bientôt. Bye.

Elle raccroche et laisse tomber le téléphone sur le canapé.

— Tu sais, maman est folle de joie à l'idée de te voir. Elle adorait ta mère.

— Bon, eh bien, il faut que je file ou Remke va faire un foin pas possible. Nous avons une réunion ce matin.

C'est totalement faux. Mais j'ai hâte de partir d'ici, de m'éloigner d'elle. Quand je pense que je vais rendre visite à sa famille avec elle ! Et voilà qu'elle me dit que sa mère adorait la mienne... Mais pour qui se prend-elle, bon sang ! Pour ma meilleure amie ?

Je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu accepter... C'est comme la *soirée pyjama*, peut-être par curiosité, une curiosité morbide. Une toute petite voix me chuchote intérieurement que tout ça fait mon affaire. Non contente d'être l'éditeur de Natasha, je suis devenue sa confidente. Je l'étais déjà partiellement à travers ses mémoires, mais à présent, c'est différent. On dirait presque de l'amitié... mais non, pas question. Ah ça non ! Je lui donne simplement un coup de main vis-à-vis de ses parents pour qu'elle reste en état d'écrire la ridicule histoire de sa vie, et parce qu'elle est un peu seule.

Une minute. *Elle ? Seule ?* C'est une blague ! Avec son futur bébé, et la demande en mariage de l'Homme à la Péniche ? J'ai comme l'impression qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond...

*
**

Jour J. Vendredi, 9 heures précises. Je dépose le résumé du [chapitre 1](#) de *Star Story* sur le bureau de Jeremy. Le titre n'est pas de moi. C'est Remke qui l'a trouvé. Il trouve que le S est une lettre sensuelle et que cela sonne encore mieux avec l'allitération et le mot *star*. En plus, le mot *Story* est censé susciter l'intérêt des lecteurs potentiels, les inciter à en savoir plus. Il sous-entend un univers de complots... Quant à Natasha, il faut admettre qu'elle a réagi avec bon sens. Elle trouve ce titre stupide, mais très vendeur. Elle a donc donné sa bénédiction...

Morgan est vexée qu'on n'ait pas retenu sa suggestion : *On m'empêche de parler ? J'ai décidé d'écrire !* Pas terrible, Morgan. Peut mieux faire...

De toute façon, Remke veut que le titre soit court pour pouvoir mettre en couverture une photo grand format et provocatrice de la Tache. Daisy, le Directeur Artistique, propose d'ajouter à côté de Natasha la photo d'un homme très raffiné et de laisser son visage en blanc pour illustrer l'Acteur Mystère. C'est plus vendeur ! Je trouve l'idée géniale. Remke est en train de l'étudier.

Tout à coup, dans le fracas du tonnerre, un éclair illumine le bureau de Jeremy. Est-ce un présage ? Non, simplement la pluie. Je viens de passer deux nuits à améliorer, à peaufiner le résumé du [chapitre 1](#) — pornographique — de la Tache. Le résultat est parfait, très émouvant, si j'ose dire. On va vite savoir ce qu'en pense Jeremy.

Je m'installe dans mon bureau pour commencer à lire les corrections du [chapitre 2](#). Ou plutôt j'essaie car, pas d'erreur, ce sont bien des gazouillis et des cris de bébé que j'entends dans le couloir. La seule explication : Gwen a amené *O. Welle* au bureau.

Mon ordinateur me fait savoir que j'ai reçu des e-mails. Le premier émane de Timothy, qui m'invite à dîner demain soir — il veut me faire goûter *sa* spécialité. Et si jamais ça ne me convient pas, il me propose d'aller au restaurant mexicain. Eh, eh ! Est-ce à dire qu'il a prévu de sortir le grand jeu ? J'ai remarqué que les rendez-vous n° 3 sont souvent un tournant dans une relation. Ils sont plus orientés sexe. Est-ce trop tôt ? Je n'en suis pas sûre. Timothy et moi nous entendons à merveille, et il m'a appelée jeudi après-midi pour me dire un petit bonjour. Le troisième rendez-vous crée des liens, c'est connu. Mais d'un autre côté, le sexe peut tuer un amour naissant car on en attend souvent trop. Quand je dis *on*, je parle pour moi !

L'e-mail suivant est d'Eloïse. Il est destiné à Amanda et moi. Eloïse nous propose de passer la prochaine Nuit du Flirt chez Bloomingdale's, ce qui lui permettrait de déposer sa liste de mariage, et à moi d'acheter le cadeau de Dana. Mes craintes se confirment : Eloïse parlait sérieusement. Elle va épouser Serge. On ne dépose pas de liste si on n'est pas vraiment mordue et mûre pour le mariage. Eloïse m'a dit hier qu'elle a appelé Amanda pour lui annoncer ses fiançailles. Toujours d'après Eloïse, Amanda est tombée des nues, comme moi. La différence, c'est qu'Amanda l'a félicitée. Je connais bien Amanda. Si Eloïse lui a dit qu'elle aime Serge et qu'elle va se marier, elle ne cherchera pas plus loin. Elle ne se mêle jamais des affaires des autres. Elle prend ce que les gens disent au pied de la lettre. Et surtout, elle a la déplorable habitude de traiter les gens en adultes.

Amanda a déjà répondu à la suggestion d'Eloïse par un « *cool !* » enthousiaste. Et moi, j'ai tapé « *idem* ». J'ai déjeuné avec Eloïse hier et aujourd'hui, mais elle n'était pas très loquace, comme si elle était enfermée dans une bulle. Tellement loin de notre monde qu'elle n'a pas manifesté la moindre surprise quand je lui ai dit que j'avais dormi chez la Tache. Et elle n'a pas encore annoncé ses fiançailles à sa grand-mère. Amanda et moi sommes les seules à être au courant. Au bureau, elle tourne sa bague pour cacher le diamant. A la Posh, personne ne s'est donc aperçu de rien. Elle a passé ces deux dernières soirées de son côté, et comme je me suis concentrée sur mon résumé, je n'ai pas passé beaucoup de temps avec elle. Hier, je lui ai même demandé si elle ne m'en voulait pas de ma réaction, mais elle m'a juré que non. Etant donné tout ce qu'elle m'a dit sur Serge avant la demande en mariage, elle comprend très bien que je m'inquiète.

Eloïse me manque. J'espère que je pourrai m'habituer sans trop de problèmes à ce qu'elle sorte de ma vie...

Je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles de la Tache non plus. Elle m'a juste envoyé son corrigé du [chapitre 2](#), et le premier jet du [chapitre 3](#) que j'ai lu cet après-midi. Je me demande si je dois lui acheter un cadeau ce soir chez Bloomingdale's, pour son futur bébé. Mais que choisir alors que le bébé n'est pas encore né, et qu'on ne sait pas si c'est un garçon ou une fille ? Je ferais mieux de passer chez Baby Gap pour demander conseil aux vendeurs.

— Ah ! la voilà !

C'est la voix hypocrite de Gwen.

— Tu dis bon-zour, bon-zour à la gentille Jane-Jane, dit Gwen à sa fille Olivia qui me regarde droit dans les yeux dans sa poussette.

Les yeux d'Olivia sont plus bleus que bleus ! Elle a de longs cils et des mèches de fins cheveux blonds. Elle est vraiment mignonne à croquer.

Je m'efforce d'avoir l'air intéressé :

— Oh ! là là ! C'est fou ce qu'elle a grandi !

— Livia est très contente aujourd'hui, hein, mon bébé ? roucoule Gwen en regardant amoureuxment sa fille. Je viens de l'emmener chez le pédiatre. Je me faisais du souci parce qu'elle a les selles un peu noires. Mais le médecin m'a rassurée. Hein, ma puce, on est en pleine forme, il a dit le monsieur...

Que dire après ça ? Rien.

— Alors, comment va notre beau soupirant ? me demande Gwen. Comment s'appelle-t-il déjà ?

Quelle casse-pieds !

— Celui que tu as vu, c'est juste un copain. Mon ami s'appelle Timothy.

— C'est magnifique, Jane. Je suis ravie que tu aies des amis... et un petit ami. C'est ça, la vie à New York. Moi, quand j'avais ton âge, je ne pensais qu'au travail. Il n'y avait que ça qui comptait : travailler. Je me demande comment j'ai trouvé le temps de me marier !

Elle regarde mon bureau, ou du moins tente de le faire car mes épaules l'empêchent de voir. C'est quoi son problème ? Qui cherche-t-elle à embobiner ? Elle connaît son crétin de mari depuis sa deuxième année de collège... Ce qui est incroyable, c'est que les deux plus grands hypocrites des Etats-Unis d'Amérique aient réussi à se rencontrer !

Le téléphone sonne.

— Jaaane, couine Morgan, est-ce que Gwen est avec toi ?

— Mais oui.

— Peux-tu lui dire que Williaaam et Jereeemy sont prêts pour la réunion ?

— Le devoir m'appelle ! dit Gwen de sa voix de soprano. Allez, Olivia, on dit bye-bye à Jane.

— Une minute, Gwen, dis-moi ! Que peut-on offrir à une amie qui t'annonce qu'elle est enceinte ? Elle vient juste de l'apprendre, ça ne se voit même pas.

— Achète-lui le livre *Comment élever son enfant*. Pour une future maman, tu ne peux pas te tromper. Personnellement, j'ai bien dû lire et relire ce bouquin trois fois pendant ma grossesse. Bon, à bientôt. Allez, on y va, mon cœur. Olivia, viens jouer avec Morgan pendant que maman va à

sa réunion !

Gwen traîne la poussette jusqu'au bureau de Morgan, laquelle va jouer les baby-sitters jusqu'à la fin de la réunion.

Comment élever son enfant. Ça, c'est une riche idée. D'autant que la Tache a peur d'être une mauvaise mère... J'irai faire un saut chez Barnes & Noble demain matin en allant prendre le métro.

Je commence la relecture du [chapitre 2](#) de la Tache. J'en suis à un passage juteux sur le nombre d'hommes avec lesquels elle a couché pour décrocher des rôles à Hollywood lorsque Morgan m'appelle : on souhaite ma présence en salle de conférences. A mon arrivée, Remke, Jeremy et Gwen sont assis à leur place habituelle. Personne ne daigne lever les yeux sur moi. Remke passe en revue ses messages, comme d'habitude. Jeremy est plongé dans la lecture de mon résumé... Quant à Gwen, elle fait semblant de vérifier les fils de sa jupe.

Mon Dieu ! Ils ne vont quand même pas me virer ?

— Allons, pressons, me dit Remke en m'observant par-dessus le bord de ses lunettes. Asseyez-vous.

Je m'exécute... et j'attends.

— Gwen souhaite vous parler du projet Nutley, résume Remke.

— Oui, je veux juste m'assurer que tout va bien.

Gwen se tourne vers moi.

— Je m'inquiète que tu sois seule sur ce projet, sans aucune assistance.

— Mais tout va bien, il n'y a aucun problème. Natasha travaille d'arrache-pied, et j'ai déjà une mine d'informations...

— Je suis sûre que vous faites toutes les deux pour le mieux, concède Gwen. D'ailleurs, si tu continues sur ta lancée, et avec un peu plus d'expérience, je suis convaincue que tu seras un excellent éditeur. Mais pour le moment, tu es encore en train d'apprendre le métier.

Elle regarde Remke et Jeremy avec cette expression hypocrite que je connais si bien.

— Je me ferai un plaisir d'aider Jane, de suivre le projet et de l'avaliser étape par étape. Je peux même le faire par téléphone, pour qu'elle sache qu'elle a l'appui d'un éditeur senior qui...

Jeremy interrompt la lecture de mon papier et frappe sur la table.

— Gwen, Jane s'en tire très bien. Le résumé qu'elle vient de rédiger à partir du premier chapitre de Natasha est excellent. Vous n'auriez pas fait mieux, croyez-moi, il n'y a pas une virgule à changer. Jane et Natasha se connaissent depuis longtemps et, de toute évidence, Jane sait comment s'y prendre avec notre vedette...

— Bien, restons-en là, dit Remke. Bon travail, Gregg !

— Je suis impressionnée, dit Gwen en se tournant vers moi. Il faut croire que je t'ai bien formée !

J'ai réussi ! J'ai enfin réussi ! *J'y suis arrivée...* Gwen a peur de moi !

— Black, restez là, dit Remke. Il faut que nous parlions de ce Backstreet Boy. Gwen, si vous

souhaitez rester, j'aimerais beaucoup avoir votre avis.

— Parfait ! s'exclame Gwen. Excusez-moi un instant, il faut que j'aille voir si Olivia est sage.

Elle sort avec moi. Je croise Morgan en train de pouponner. Elle me jette un regard approbateur, comme pour me dire : *Chapeau, du bon boulot*. Il est clair qu'elle a tout entendu et qu'elle est impressionnée par la crainte que j'inspire à Gwen.

Gwendolyn Welle, un extraordinaire éditeur senior, aurait donc peur de *moi* ? Il m'a fallu six années de travail acharné pour y parvenir. Je suis impatiente de raconter ça à Eloïse. Je cours à son bureau, mais elle est en grande conversation avec Daisy. J'envisage un instant d'appeler Timothy, mais notre liaison est trop récente pour cela. Nous n'en sommes pas encore à nous appeler pour un oui pour un non... Nous aurons tout le temps de fêter ça demain, quand il me servira ses *enchiladas* maison ! Je regagne mon bureau et je laisse éclater ma joie en faisant un tour complet sur mon fauteuil !

Nouvel appel de Morgan.

— Jane, on t'attend en salle de conférences pour une réunion du personnel.

Une réunion du personnel ? Serait-ce pour annoncer ma promotion ? Mais bien sûr, c'est ça ! J'ai décroché ma promotion ! Pour quelle autre raison Remke convoquerait-il les membres du personnel un vendredi ? Ce n'était donc pas pour parler du Backstreet Boy que Remke, Jeremy et Gwen sont restés entre eux, mais pour discuter de ma promotion au poste d'éditeur associé !

Allez, respire un bon coup, respire... Et surtout reste calme. Aie au moins l'air d'un éditeur associé ! Un zeste de poudre sur le nez pour l'empêcher de briller, un soupçon de gloss sur les lèvres, un geste de la main pour donner un peu de volume à mes cheveux, et me voilà fin prête à recevoir des compliments.

Tout le personnel d'édition et celui du département création sont réunis dans la salle de conférences. Deux bouteilles de champagne et des verres en plastique sont disposés sur la table, avec un plateau de cookies. Mon Dieu ! C'est le grand jour ! Je la tiens enfin, cette promotion.

— Je profite de ce que nous soyons tous présents aujourd'hui pour vous annoncer une très bonne nouvelle, commence Jeremy.

J'ai le cœur qui s'emballé... Si je n'arrive pas à prononcer un seul mot quand Jeremy annoncera ma promotion, j'aurai l'air de quoi ? *Respire profondément, Jane, respire.*

Jeremy s'éclaircit la gorge.

— Voilà. Je suis heureux de vous annoncer mes fiançailles avec Carolyn Klausner, vice-présidente du magazine *Vogue*.

Mon cœur fait un raté... Je sens qu'on a les yeux fixés sur moi. Quatre yeux, pour être précise : ceux de Morgan et d'Eloïse. Tout le monde applaudit. Je me force à les imiter.

— Et maintenant, nous allons trinquer, dit Remke.

Tandis que les bouchons sautent et que le champagne coule, Eloïse se fraye un passage vers moi et me presse la main.

— Ça va aller ? me chuchote-t-elle.

Je fais oui de la tête et me recroqueville dans mon coin. Aussi étrange que cela puisse paraître,

le problème, ce n'est pas Jeremy. J'en suis d'ailleurs la première surprise ! Eh oui, c'est quand même l'homme dont je rêve depuis cinq ans qui épouse une vague vice-présidente de *Vogue*, une certaine Carolyn Klausner, alias Heidi Klum.

Ce qui me met dans tous mes états, c'est que j'ai été assez stupide pour me monter la tête avec cette promotion ! J'y ai vraiment cru. Gwen n'a sans doute jamais eu peur de moi. Peut-être pense-t-elle tout simplement que je ne suis pas à la hauteur de ma tâche.

Bloomingdale's représente pour moi ce que Tiffany's est pour Holly Golightly. Dans ce magasin, rien d'embêtant ne peut vous arriver, à part voir votre carte de crédit refusée pour un découvert, ou être aspergée de cinq parfums différents par des démonstratrices trop zélées. D'accord, Bloomingdale's n'est pas précisément *le* grand magasin du gratin new-yorkais, mais il *peut* vous éviter certains inconvénients que l'on rencontre chez Barney's et chez Bendel's, voire chez Sak's ou Bergdorf's : être toisée de la tête aux pieds par des vendeuses hautaines qui jaugent d'un air méprisant vos vêtements, vos chaussures, votre sac, votre coiffure. Jusqu'à votre maquillage... Elles lèvent ensuite le nez en l'air et se fichent pas mal de savoir si vous avez besoin de leur aide.

Ce que je préfère dans ce magasin, c'est le rez-de-chaussée. Les rayons cosmétiques, bijouterie, bas et collants... Vous pouvez y passer un après-midi entier sans dépenser un centime. A vous faire maquiller gratuitement, à essayer des tenues branchées ou des chaussures que vous n'aurez jamais les moyens de vous payer, à imaginer une nouvelle décoration pour votre appartement. Mais le top du top, c'est d'observer les gens.

La réunion de la Nuit du Flirt a lieu en face du rayon MAC pour un essayage de rouge à lèvres. Nous irons ensuite remplir les paperasses pour la liste de mariage d'Eloïse.

Pour l'instant, Eloïse est en train d'accaparer la conseillère beauté de chez MAC afin de glaner quelques infos sur le type de maquillage à adopter le jour du mariage. Pour une jeune femme qui fond en larmes en apprenant à sa meilleure amie qu'elle s'est fiancée, je trouve qu'elle ne perd pas son temps. C'est la fuite en avant !

— Hello, j'arrive ! nous crie Amanda avec un signe de la main en fendant la foule.

Elle fonce vers un coin tranquille devant le rayon des rouges à lèvres et essaie un rose nacré.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Elle esquisse une moue pour que nous puissions juger de l'effet.

Eloïse l'embrasse sur les lèvres.

— Voilà, comme ça tu peux voir ce que ça donne sur moi !

— Je pense que l'effet n'est pas le même sur une femme qui vient de se fiancer... Tu sais, quand la peau est plus brillante, le rose fait plus rose.

L'ennui, c'est qu'Eloïse n'a rien de brillant ! Elle joue les femmes heureuses, mais elle ne l'est pas, je le sais. Je me demande si Amanda est de mon avis. Hier, j'ai été tentée à plusieurs reprises de l'appeler pour avoir son sentiment sur les fiançailles d'Eloïse. Mais j'avais l'impression de trahir Eloïse en parlant dans son dos. De toute façon, Amanda ne la connaît pas aussi bien que moi, et je ne voudrais pas qu'elle se fasse des idées du genre *Elle est jalouse*. C'est la réaction que je redoute le plus. Peut-être parce que mes deux copines ont toutes les deux des liaisons sérieuses,

alors que moi j'ai en tout et pour tout deux rendez-vous à mon palmarès !

— Dis-moi, Jane, c'est pour bientôt, les fiançailles avec Timothy ? C'est en bonne voie, on dirait. Timothy a dit à Jeff qu'il lui devait une fière chandelle d'avoir arrangé ce rendez-vous avec toi !

J'ai du mal à cacher ma joie.

— Il a vraiment dit ça ?

— Qui sait, poursuit Amanda, on va peut-être vers un double mariage... Franchement, ce serait super, non ?

— Puis-vous aider, mesdames ? s'enquiert un conseiller (un homme, cette fois).

Sauvée. Amanda et Eloïse se précipitent sur les rouges à lèvres. Elles réclament un miroir et les conseils éclairés d'un mec à la tignasse rose bonbon. Un double mariage ! Celui de Dana me suffit déjà amplement. D'accord, avoir une bague de fiançailles au doigt ne serait pas pour me déplaire. Un mariage au Plaza non plus. Finalement, épouser l'homme que j'aime, je n'aurais rien contre...

Suis-je jalouse d'Eloïse ? Je me sens tout à coup comme Ally McBeal qui rétrécit jusqu'à devenir minuscule sur sa chaise lorsqu'elle se sent petite, toute petite devant quelqu'un qui l'impressionne. C'est peut-être vrai après tout... Je ne m'en croyais pas capable, mais peut-être suis-je tout simplement jalouse d'être abandonnée. De perdre ma meilleure amie.

Après trente minutes d'essais de maquillage, qui nous coûtent à chacune plus de cinquante dollars de produits de beauté dont nous n'avons aucun besoin, nous voilà parties vers le comptoir des listes de mariage. Le formulaire en main, nous nous dirigeons ensuite vers le rayon literie/salles de bains (mon secteur favori n° 2 chez Bloomingdale's). Après avoir erré à droite et à gauche pour être sûre de ne rien rater, Eloïse commence à faire son tri. Nous décidons de mettre un exemplaire de chaque article choisi dans nos paniers pour qu'elle voie immédiatement si les couleurs s'harmonisent, ou si elle n'est pas déjà fatiguée d'un objet un quart d'heure après l'avoir choisi.

Eloïse opte pour des serviettes de toilette épaisses de couleur pourpre (à vingt dollars pièce !) et un tapis de bain très cool avec de minuscules personnages de dessin animé. Des accessoires style Arts déco et un rideau de douche qui représente une scène du film *Casablanca* avec Bogart et Ingrid Bergman enlacés dans un baiser torride. Une couette plus épaisse que ma doudoune. Une couverture en duvet bien plus chère que ma doudoune. Un tas d'oreillers épais ou non, en duvet ou en synthétique. Des draps et des taies d'oreiller Calvin Klein, des draps en flanelle Ralph Lauren, un lit de plumes. Et une balance qui parle.

Deux heures plus tard, Eloïse nous annonce qu'elle a changé d'avis. Elle préfère des teintes pastel. Et d'ailleurs, quels sont les goûts de Serge dans tout ça ? Elle se demande si elle ne ferait pas mieux de revenir pour choisir avec lui. Sur ce, nous empoignons toutes les trois nos paniers pour les vider discrètement sur l'un des lits en démonstration, dans le dos des vendeurs...

— Allons chercher une table ronde pour notre Nuit du Flirt, propose Eloïse.

J'ai besoin de boire quelque chose.

Dix minutes plus tard, nous voilà assises à l'une des tables basses — et rondes, bien entendu — situées près de la cheminée de l'Arizona 206, un restaurant du sud-ouest en face de

Bloomington's. Devant nous : trois margaritas frappés, les Marlboro Light d'Eloïse et des allumettes. Eloïse a estimé que ce n'était pas le moment pour elle d'abandonner sa mauvaise habitude.

— Alors c'est vrai, Jane ? Tu n'as pas fumé une seule petite cigarette depuis samedi ? C'est génial, commente Amanda.

— Allez, levons nos verres à la santé de notre ex-fumeuse. Une semaine, ça se fête ! dit Eloïse en brandissant son margarita.

Nous trinquons. J'ai les yeux braqués sur le paquet de cigarettes brun et rouge qui m'est si familier. Eloïse admet qu'elle a craqué plus d'une fois en douce ce week-end ; c'est pour ça qu'elle m'a évitée. Je lui dis qu'elle peut fumer autant qu'elle veut sous mon nez, ça ne pose aucun problème. J'arrête parce que je suis amoureuse, elle c'est par amour qu'elle fume.

C'est à ce moment-là qu'on se lâche toutes les trois. Il n'y a plus de tension dans l'air. La Nuit du Flirt bat son plein à l'est de la 59^e Rue.

— C'est pas vrai, j'ai oublié d'acheter le cadeau de mariage de Dana !

— Tu n'as qu'à lui donner de l'argent, me dit Amanda. Tous les couples préfèrent ça plutôt que se retrouver avec un vase Mikasa en double exemplaire...

— Mais ils sont multimilliardaires ! Que veux-tu qu'elle fasse de cent malheureux dollars ?

— Les gens riches sont obsédés par l'argent. Ils n'en ont jamais assez, parce qu'ils *dépensent* sans compter. Crois-moi, tes cent dollars de rien du tout vont les aider à payer la note du Plaza. Pourquoi penses-tu qu'ils invitent autant de monde ?

Elle n'a pas tort.

— Quand même, Dana peut trouver que c'est un peu impersonnel venant d'une cousine, non ? Dana est obsédée par l'argent et son statut social, c'est certain. Malgré tout, nous sommes de la même famille...

— Absolument pas, tranche Eloïse. Elle sera persuadée que c'est « une idée tout à fait délicieuse... »

Je lève mon verre.

— Si vous le dites... Très bien, je m'incline.

— Dis-moi franchement, Jane, l'histoire de Jeremy, ça t'est vraiment égal ? me demande Eloïse. Amanda tourne les yeux vers moi.

— C'est quoi, cette histoire ?

— Il a annoncé ses fiançailles avec une grosse légume de *Vogue*, une vice-présidente, je crois.

— Eh oui, au lieu d'annoncer ma promotion.

— Oh ! désolée, Jane ! Je ne savais pas, dit Amanda. Et tu es sûre que ça va ?

Mais oui, ça va. Je n'en reviens toujours pas, d'ailleurs. A l'heure qu'il est, je devrais être une pauvre loque en pleine crise d'hystérie... Au lieu de ça, je fais une fixation sur ma promotion et je passe mon temps à me demander si Gwen a oui ou non peur de moi ! Le cœur brisé, les larmes, les mouchoirs en papier et les cures de Häagen-Dazs, c'est du passé. Terminé.

C'est peut-être parce que je suis heureuse pour Jeremy. Pour un homme qui m'a soutenue face à Remke et Gwen. Il a fait mon éloge au bon moment, au bon endroit et de la bonne façon. Pourquoi attendre davantage de lui que cette reconnaissance ? Non, là je m'é gare. Ce n'est pas de la reconnaissance que je cherchais chez Jeremy. J'étais folle de lui... Nuance ! Non, ce que je voulais, c'est l'avoir *lui* ! Est-ce Timothy qui a réussi à me faire oublier Jeremy après seulement deux rendez-vous ? Des rendez-vous pleins de promesses, certes, mais...

Non, ce n'est pas ça non plus. Alors, c'est quoi ? C'est *quoi* ?

C'est sans doute que tout va bien dans ma vie. Jeremy m'a félicitée pour mon travail : ça m'a fait un bien énorme. En plus, j'ai rendu Gwen nerveuse, j'en suis sûre. Et puis il y a la Tache, qui est venue pleurer sur mon oreiller et supplier sa mère d'accepter qu'elle vienne la voir. Sans compter tante Ina et oncle Charlie, et même ma grand-mère, pourtant un tantinet grognon : ils se damneraient tous pour moi. Et bien sûr Timothy qui s'apprête à me confectionner de délicieuses omelettes avec mon nom écrit dessus !

C'est peut-être tout bonnement que j'ai le vent en poupe, comme disent les horoscopes. Je ne vois pas d'autre explication à mon absence de réaction.

— Je vous assure que tout va bien, très bien. J'aurai ma promotion dès que la Tache aura fini son livre. Quand « le bébé » sortira et qu'il fera un tabac dans les rayons livres, je deviendrai du jour au lendemain éditeur associé.

— Alors buvons à la future promotion bien méritée de Jane, lance Eloïse en levant son verre.

Elle allume une nouvelle cigarette en prenant bien soin de ne pas envoyer la fumée sur nous.

— Mais tu vas y aller, demain, chez les parents de la Tache ? me demande Eloïse.

Je hoche la tête. Et je fais à Amanda un compte rendu des chapitres précédents... La visite en pleine nuit, les sanglots, la *soirée pyjama*, les crêpes. Et sa conversation avec sa *maman adorée*.

— Tu ferais mieux de dire la conversation de sa mère avec sa *fille adorée*, dit Eloïse en éclatant de rire.

Eloïse m'a prise de court... Je n'avais aucune intention de me moquer de la Tache. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais je commence à éprouver un brin de sympathie pour elle. Probablement parce qu'elle a travaillé dur sur son livre, ce qui m'a permis de rédiger sans trop de problèmes un résumé jugé « excellent » par Jeremy et d'échapper aux griffes de Gwen. Je lui devais bien ça, c'est tout.

— Si j'ai bien compris, elle n'assistera pas à la remise des cadeaux de Dana ? s'enquiert Amanda.

— Non. Mais on prendra le métro de Forest Hills ensemble. La Tache pense que ça doit être marrant de s'encanailler sur la ligne F du métro plutôt que de prendre un taxi. La seule chose, c'est qu'elle a peur d'y aller seule.

— Qu'est-ce qu'elle va fabriquer toute la journée, pendant que tu te goinfreras en regardant Dana déballer un à un ses cadeaux ? demande Eloïse. Je m'imagine mal Natasha Nutley faire ses emplettes chez Banana Republic ou Bolton's dans Austin Street.

Et moi donc.

— Elle veut passer la matinée et l'après-midi à se balader dans son ancien quartier, repérer la route que nous prenions pour aller à l'école, revoir les coins où elle allait traîner, enfin vous voyez le genre... On s'est donné rendez-vous au café Starbucks à 15 h 45 pour aller chez ses parents.

— C'est ce qu'on appelle une longue journée, souligne Amanda. Je me demande comment tu auras encore la force de batifoler le soir avec Timothy. Attention, c'est ton troisième rendez-vous ! C'est important !

Je souris. Pas besoin de déborder d'énergie pour dîner et me laisser déshabiller...

Nous prenons place sur les sièges orange un peu trop durs de la ligne F du métro. Il fait un temps splendide en ce samedi matin.

— Natasha, j'ai quelque chose pour toi.

Je lui tends une pochette-cadeau de chez Barnes & Noble. J'ai failli aussi lui acheter une carte, mais finalement je me suis ravisée. Inutile de pousser le bouchon trop loin.

— Ah bon, c'est quoi ? me demande Natasha, assez surprise. Tu sais, il ne fallait pas.

— Je l'ai vu en vitrine ce matin, à la librairie. J'ai pensé que ça pouvait t'être utile. Je ne pense pas que tu l'aies déjà.

Elle extrait du lourd papier cadeau le livre qu'on m'avait conseillé d'offrir : *Comment élever son enfant*. Son visage s'éclaire d'un large sourire. Puis elle commence à feuilleter le livre.

— Jane, je suis très sensible à ton geste ! Je te remercie beaucoup. Figure-toi que je comptais l'acheter...

Elle est enceinte... Je me demande ce qu'elle peut ressentir, mais je n'ose pas le lui demander car elle risque de trouver ma question un peu saugrenue. Savoir qu'on porte la vie dans son ventre, la mini version d'un homme et d'une femme, ça doit être génial... On ne peut sans doute pas sentir physiquement grandir son enfant à ce stade, mais rien que d'y penser, ça doit être le top du top. Je suis sûre qu'on ne se sent jamais seule.

— Jane, tu ne peux pas savoir à quel point j'apprécie ce cadeau.

— Mais je t'en pr...

Je suis interrompue sur ma lancée par une admiratrice qui déboule sur Natasha :

— Je peux avoir un autographe ?

C'est une femme d'âge moyen. Elle boit la Tache des yeux et lui tend avec un sourire radieux un stylo et un papier.

— Vous savez, je ne voulais pas vous déranger, mais j'aime tellement vos films. Et vous êtes si jolie. Je ne savais pas que vous preniez le métro. C'est super.

De quels films parle-t-elle ? La Tache ne fait que de la télé.

— Je n'en crois pas mes yeux ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me ferait plaisir d'avoir votre autographe...

Ce que je peux être idiote ! Dire qu'hier soir je plaignais Natasha. Tu parles ! Elle n'a aucun besoin de ma sympathie ! Vedette bidon ou pas, elle est *célèbre*. Elle a participé à tellement de talk-shows en début d'année que tout le monde connaît sa tête. Tout ça est tellement futile. Cette femme — et combien d'autres ? — veut son autographe parce qu'elle a couché avec un acteur connu ! Et qu'il lui a fait signer des documents en bais... !

Est-ce que ça vaut vraiment la peine qu'on en parle ?

Maintenant, je sais pourquoi la Tache a voulu prendre le métro... C'est pour faire des effets de bracelets et attirer à elle des hordes de chasseurs d'autographes. Heureusement que la rame est

pratiquement vide. Je n'ai pas le cœur à passer quarante-cinq minutes à regarder une séance de signature...

Natasha prend le papier. Pour signer, elle s'appuie sur le livre posé sur ses genoux...

Je constate qu'aujourd'hui elle porte une tenue plutôt sobre. D'habitude, son look, c'est haut et pantalon bien moulants, et talons aiguilles. Aujourd'hui, elle a revêtu une robe en toile bleu pâle à col montant et à manches courtes, avec l'ourlet juste au-dessus du genou... Un look très Audrey Hepburn ! Elle a noué un gilet bleu pâle autour du cou. Quant à ses sandales, elles ont une hauteur de talon très raisonnable. Elle n'a pas pris un de ses habituels sacs Prada, Gucci ou Louis Vuitton, mais porte en bandoulière un petit sac tout simple en paille rose pâle. Elle ressemble à un professeur de quatrième zone qui part en voyage de fin d'année pour visiter la Maison Blanche.

Tandis que la Tache rend à sa propriétaire papier et stylo, je jette un coup d'œil furtif sur l'autographe, et les bras m'en tombent ! Je vois écrits à l'encre noire ces deux mots tout juste lisibles : « *Nicole Kidman.* »

La femme a du mal à détacher ses yeux de l'autographe et presse le papier sur son cœur, l'air extasié.

— J'ai hâte de raconter tout ça à mon mari ! s'exclame-t-elle avant de s'éclipser.

Qu'est-ce que ça veut dire ? A mon avis, j'ai raté un épisode... Je regarde Natasha.

— Nicole Kidman ?

— Tu n'as quand même pas cru qu'elle voulait *mon* autographe ?

Bien sûr que si.

— Pourquoi pas ? Tu es connue...

— De toi, peut-être. Mais les gens qui prennent la ligne F du métro ou qui se promènent dans la rue me prennent tous pour Nicole Kidman. Toujours.

Elle n'a décidément pas de chance. Etre prise pour l'une des plus belles actrices du monde, c'est vrai que ça doit être dur, dur.

— Mais cette femme voulait peut-être *ton* autographe. Elle aurait pu regarder la signature et te dire d'un air gêné : « Je vous ai prise pour Natasha Nutley »... Comment as-tu deviné ?

Elle éclate de rire.

— Tu es témoin, elle ne l'a pas fait !

— Mais...

— Jane, après mon premier passage à la télévision, quelqu'un m'a demandé un autographe. J'attendais tellement ce moment que je m'étais exercée à signer des centaines de fois... Le type m'a tendu un papier, et j'ai écrit fièrement « Natasha Nutley ». Le gars a regardé la signature, m'a regardée moi. Il s'est rapproché pour me voir encore d'un peu plus près et finalement m'a lancé : « Mais vous n'êtes pas Nicole Kidman ! » Et tu sais ce qu'il a fait ? Il a froissé le bout de papier dans sa main et l'a jeté par terre.

Je sens ma sympathie pour Natasha renaître.

— J'ai ramassé le papier, dit la Tache en faisant tinter ses bracelets, je l'ai défroissé et je l'ai

mis dans mon sac. Et je l'ai conservé, pour me rappeler que je suis quelqu'un. Peu importe qui, je suis *moi*.

— Mais bien sûr, tu es célèbre. Tu es passée à la télé, on te voit dans de nombreux maga...

— Attends, tu n'y es pas. Ce que je voulais dire, c'est que je suis une personne, que j'existe. Peu importe que je sois actrice, que j'apparaisse dans les talk-shows, les magazines, que j'écrive mes mémoires. Ce qui compte, c'est que derrière mon personnage, je suis moi avant tout. Et chaque fois que j'ai tendance à l'oublier, je ressors ce fichu papier tout froissé, et je le regarde. Il me rafraîchit la mémoire, me rappelle que je dois croire en moi. Alors tu comprends, si je fais le bonheur de quelqu'un en signant Nicole Kidman, ce n'est pas une affaire ! Ça ne me coûte rien, et la personne que j'ai en face de moi est tellement heureuse. Je lui embellis sa journée... Elle a enfin quelque chose à raconter...

Vraiment, ça ne lui coûte rien à elle ? Je pense que si. Forcément.

Elle commence à feuilleter son livre. Manifestement, elle veut changer de sujet. D'accord, mais de quoi allons-nous parler ? Elle ne m'a pas demandé si j'ai lu le premier jet du [chapitre 3](#). Elle attend peut-être que je lui donne mon avis, mais je suis fatiguée de parler d'elle. Fatiguée de *sa* vie sexuelle, de *sa* beauté et de *ses* problèmes (très inattendus, il est vrai).

— Devine un peu qui va se fiancer ? Jeremy-Pierce Brosnan !

— C'est vrai ? Avec cette femme cadre chez *Vogue* ?

Je hoche la tête, et elle émet un sifflement teinté d'admiration.

— Eh bien, dis donc, c'est une sacrée nouvelle. Le dernier des célibataires les plus recherchés de New York rayé de la liste ! Il faut que je pense à acheter une carte de félicitations tout à l'heure en faisant les magasins.

— Tu veux que je te confie un secret ? Pendant longtemps, j'ai craqué pour lui. C'était il y a longtemps bien sûr, quand je suis entrée à la Posh. Tu ne trouves pas ça marrant ?

Mon Dieu, qu'est-ce que je suis en train de dire ? Pas moyen de m'arrêter, il faut que je parle, c'est ça ? Lorsque Natasha et moi avons renoué le contact au Blue Water Grill, après dix années sans nous voir, j'ai débité des mensonges à la pelle. Voilà que maintenant je lui fais des confidences, même si je n'ai dit qu'une partie de la vérité (j'ai flashé sur Jeremy jusqu'à ce que je rencontre Timothy, c'est-à-dire il y a une semaine à tout casser...).

Je continue à me demander pourquoi je réagis aussi peu à l'annonce des fiançailles de Jeremy. Ça m'a trotté dans la tête toute la soirée d'hier, mais je n'ai toujours pas la solution. Comment expliquer que j'aie rêvé de lui toutes les nuits, que je me sois évertuée à attirer son attention... pour en fin de compte me réjouir de ce qui lui arrive ? C'est totalement inexplicable...

— Entre vous, ça n'a jamais été plus loin ? me demande Natasha tandis que le métro s'arrête dans un grondement sourd à la première station du Queens.

— Tu parles sérieusement ?

— Bien sûr ! Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Oh ! à d'autres, Natasha !

— Jane, tu es jolie, intelligente. Il pourrait très bien s'intéresser à toi.

Ma parole, on croirait entendre tante Ina.

— C'est très gentil de ta part, mais je ne suis pas totalement stupide. Tu sais bien que je ne lui arrive pas à la cheville... Toi tu pourrais être son type. Pas moi.

Et voilà, ça continue ! Je viens de lâcher à Natasha que je ne suis certainement pas l'éditeur senior pour laquelle j'essaie de me faire passer, que je n'ai rien de la battante qui se fait cent mille dollars par an. J'ai dit que *je ne lui arrivais pas à la cheville* ! Non, mais franchement, quelle idiote ! Je vais essayer de rattraper le coup pour qu'elle pense...

— Ecoute-moi bien, Jane. Il est fiancé à la vice-présidente d'un des magazines de mode féminins les plus connus du monde entier ? D'accord. Mais de là à s'intéresser à moi, une traînée qui se trouve être par-dessus le marché une ancienne alcoolique...

— Natasha !

Je n'en crois pas mes oreilles. Que je tienne ce genre de discours, c'est normal. Mais pas *elle* ! Même en pensée, je n'ai jamais été si loin. Elle n'a absolument aucun amour-propre. Comment est-ce possible ? Elle, si merveilleuse, elle que l'on prend pour Nicole Kidman ! Qui a vu les fées se pencher sur son berceau. Elle a *tout*, absolument tout dans la vie. Y compris un contrat qui va lui assurer ses vieux jours. Alors, à part quelques petits incidents de parcours... mais qui n'en a pas ?

Devant mon air effaré, Natasha ajoute :

— C'est vrai, je suis devenue monogame et j'ai balayé le problème de l'alcool. Mais on n'est jamais complètement guéri. La menace est toujours là, qui me guette à chaque instant. Pourquoi crois-tu que j'aie si peur d'être mère ?

— Tu veux dire qu'on ne peut pas changer ?

Je me sens de plus en plus proche d'elle, de son désarroi. D'accord, elle a eu une vie sentimentale plus qu'agitée, avec un penchant très net pour la vodka dry. Mais elle a changé. C'est une femme sobre, qui a un seul homme dans sa vie, et qui ne rêve que d'une chose : être une bonne mère.

Tout à coup, je réalise... Elle a mené une vie dissolue, elle buvait, et maintenant c'est terminé. Mais quelles tortures a-t-elle dû subir pour vaincre ses vieux démons ! Arriver à bout d'un seul, c'est déjà très dur... Qu'est-ce que je connais de ces milieux, d'ailleurs ? Et de ce qu'il lui a fallu endurer pour tenir le coup ! Elle a changé et elle s'en est bien sortie. Elle a gagné son combat contre elle-même, et cela a dû être un vrai calvaire. Pourquoi ne veut-elle pas le reconnaître ? Pourquoi se considère-t-elle toujours comme une perdante ?

— Natasha, tu as déjà prouvé qu'on peut changer. Tu en es la preuve vivante. Tes mémoires, chaque mot en témoignent. Tu as réussi à surmonter toutes ces épreuves. Comment peux-tu rester là à m'affirmer que tu n'as pas changé ?

— Attends de voir mes parents, Jane. Tu comprendras.

Faut-il vraiment que je cherche à comprendre ? Je ne sais pas si je pourrai le supporter. Je n'ai pas envie de plaindre Natasha Nutley, pas envie de l'aimer. Je ne veux pas avoir avec elle de conversations plus intimes que celles que j'ai eues cette semaine avec Eloïse. Je veux que la Tache redevienne ce qu'elle a toujours été pour moi : une gravure de mode. En un mot, la perfection. Natasha Nutley est en train d'opérer une mutation sous mes yeux. Elle devient un être

humain. Ce n'est pas juste. Je veux que l'histoire de sa vie redevienne aussi ridicule qu'avant. Je la regarde avec pénétration, quand un ado coiffé d'une casquette de base-ball et l'air un peu paniqué s'adresse à elle :

— Excusez-moi, mademoiselle... Vous êtes bien Nicole Kidman ?

L'odeur du café à la noisette me parvient à l'instant même où les portes de l'ascenseur s'ouvrent au dixième étage de l'immeuble de Karen Frieman. Des conversations et des rires filtrent à travers la porte de son appartement. Je ne suis pas en retard au moins ? Il est déjà 10 h 40, et tous les participants sont censés arriver à 10 h 30. La venue de Dana est prévue pour 11 heures. Le programme a été soigneusement minuté. Nous avons reçu l'instruction de faire silence à 10 h 50, et de nous tenir prêtes à crier à pleins poumons : « Surprise ! » à 11 heures pile, quand la sonnette de la porte retentira.

Tante Ina apparaît, habillée (je dirais plutôt déguisée) « à la française », comme nous toutes. Elle fronce les sourcils en me voyant.

— Tu es en retard, jeune fille.

Elle porte un pantacourt noir assez large qui camoufle un peu ses hanches, et des Keds blancs aux pieds. Je dois admettre qu'elle a fière allure. Pour couronner le tout, elle est coiffée d'un bérêt d'où s'échappent ses boucles roussâtres. La voilà qui m'agrippe le menton pour m'embrasser sur la joue et s'empresse aussitôt d'effacer la trace de rouge à lèvres qu'elle laisse toujours derrière son passage...

L'appartement de Karen est plein à craquer. Les sept demoiselles d'honneur et la première demoiselle d'honneur sont toutes habillées à la française.

Il y avait cinquante invitées aujourd'hui, et à en juger par tous les froufrous qui s'agitent dans l'appartement, le compte y est. La plupart sont des amies de Dana de Forest Hills et du collège, sans compter d'anciennes collègues du temps où elle travaillait au service Achats des magasins Sak's et Bloomingdale's.

— Ta tenue te va très bien, me dit tante Ina après m'avoir détaillée des pieds à la tête.

Dieu merci, je n'ai pas oublié de mettre mon pantalon noir et mon pull à rayures noires et blanches avec ce stupide petit foulard blanc autour du cou. Celui-là, je l'ai retrouvé récemment. C'est Amanda qui me l'a offert pour mon anniversaire avec une paire de boucles d'oreilles, il y a deux ans.

— Je trouve aussi que tu as une belle peau, fraîche. Tu as changé de produits ?

C'est ça ! Et la marque, c'est *Enfin Seule Sans Natasha*.

Ce petit voyage en métro m'a un peu fatiguée. J'ai eu mon lot de surprises ! Je m'efforce de chasser Natasha de mon esprit. C'est déjà assez pénible comme ça de devoir passer deux heures avec elle chez ses parents. Quand je vois la tension qui règne entre eux, bonjour l'ambiance ! Et après, il faut que je fasse le trajet de retour avec Natasha. Elle, toujours elle ! Alors que je ne veux penser qu'à moi, oui, à moi ! Et à Timothy bien sûr. A propos, c'est peut-être à lui que je dois ce teint de pêche. C'est l'anticipation de la nuit prochaine. Je vois déjà ses yeux de braise rivés sur moi, je sens ses cheveux noirs me caresser le cou, et...

— Ah ! te voilà ! dit Mamie en s'approchant.

Elle aussi porte la tenue réglementaire : haut rayé et petit foulard. Mais elle a mis une jupe blanche à la place du pantalon.

Elle me tend un cookie et me chuchote à l'oreille :

— Mange-le discrètement. Théoriquement, personne ne doit rien prendre avant l'arrivée de Dana...

Je glisse le cookie dans ma bouche avec un sourire un peu coincé (et pour cause).

— Alors, comment va M. Rommely ? me demande-t-elle. Tu le vois toujours ?

— Mais voyons, bien sûr qu'ils continuent à se voir, dit tante Ina. C'est du sérieux. Et lorsque c'est sérieux, on ne rompt pas toutes les cinq minutes.

Si seulement...

— Bon, bon !

Mamie sort de son sac à main son poudrier et son rouge à lèvres, et elle entreprend de se refaire une beauté.

— Si j'ai bien compris, je n'ai pas le droit de te poser de questions. C'est que, Ethan Miles est toujours libre...

Tu m'étonnes !

— Tu sais, c'est un jeune homme charmant. Devine ce qu'il a fait pas plus tard qu'hier, quand ta tante et ton oncle sont passés me voir ? Ton oncle Charlie était en train de vaporiser du désodorisant dans le couloir pour se débarrasser de cette horrible odeur de fumée qui vient des voisins d'à côté, les Norwell. Et voilà que mon Ethan rentre du travail. Ton oncle lui a proposé de faire une partie d'échecs. Ethan a aussitôt accepté ! Et ils ont fait, tiens-toi bien, *deux* parties. Pendant ce temps-là, ta tante et moi avons eu largement le temps de papoter. Qu'en penses-tu ? Un jeune homme si occupé, et qui prend le temps de distraire oncle Charlie !

Ce que j'en pense, moi, c'est que Mamie est totalement à côté de la plaque. La vérité, c'est évidemment qu'Ethan Miles n'a rien de mieux à faire.

— Alors, quand revois-tu Timothy ? demande tante Ina. Ce soir ? De mon temps, le jour de sortie, c'était toujours le samedi soir.

— Et ça l'est toujours ! Ce soir, il va me préparer un petit dîner.

Ça y est, j'ai encore gaffé. Ça m'a échappé. Non, mais quelle idiote ! Aller dire à sa grand-mère et à sa tante qu'un mec vous a donné rendez-vous chez lui... Même si vous sortez avec le type en question depuis des mois ou des années, ça ne change rien. Encore heureux qu'elles ignorent que nous n'en sommes qu'à notre troisième rendez-vous...

— J'espère que c'est une des plaisanteries fines dont tu as le secret, Jane Gregg, dit tante Ina, d'un ton offusqué.

— Mais bien sûr, voyons. Tu vois bien que je blague. En fait, euh, nous allons à un concert en plein air. Après, il m'invite à dîner dans un très bon restaurant.

— Le Rainbow Room ? demande Mamie. C'est vraiment bien. A mon époque, c'est là que tous les jeunes allaient.

Moi, je n'y ai jamais mis les pieds. C'est un restaurant hyper connu, mais un peu comme l'Empire State Building ou un show de Broadway : bien pour les touristes, pas pour les New-Yorkais. Ou alors les New-Yorkais *riches*...

— Ce Timothy, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? demande tante Ina. Tu nous l'as peut-être déjà dit, mais je ne m'en souviens plus.

Alors là, je sais que d'un seul mot je vais monter d'un cran dans leur estime !

— Non, je ne pense pas vous l'avoir dit. Il est médecin.

Tante Ina et Mamie se regardent et leur visage s'illumine.

— Un médecin ! s'exclame Mamie. C'est une bonne situation. Il est chirurgien ?

Allons bon ! Un bon vieux médecin bien classique, cela ne leur suffit pas. Je connais ma grand-mère...

— C'est un interne, il ne sait pas encore quelle spécialité il prendra. Il penche plutôt pour la médecine interne.

— Ce sera toi la prochaine mariée, décrète tante Ina avec un mélange de fierté, d'émotion et de joie dans le regard. Je le sens, je le sais. Dana a déjà promis de t'envoyer son bouquet... alors surtout, ne le rate pas. C'est que les candidates ne manquent pas ! Elles vont toutes se battre pour l'avoir.

Qu'elles le fassent, si bon leur semble...

— J'essaierai.

Je l'ai promis les doigts croisés... derrière le dos. Pas question de m'aligner avec les autres pour faire étalage de mon célibat. Je laisse avec plaisir le bouquet aux deux Julie !

Tante Ina s'approche de moi et commence à jouer avec la pointe de mes cheveux.

— Pourquoi tiens-tu absolument à avoir les cheveux raides ? Une ondulation, c'est joli.

— S'il vous plaît, écoutez-moi, claironne Karen. Il est presque 11 heures. A partir de maintenant, tout le monde se tait ! Et on éteint la lumière.

Je sens l'odeur du café à la noisette, plus trois ou quatre parfums, particulièrement entêtants, qui se battent pour la première place.

— Chut, plus un bruit ! chuchote Karen.

Coup de sonnette à la porte.

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Dana.

— Entre, c'est ouvert, dit Karen, l'air aussi détaché que possible.

Dana ouvre la porte et les lumières se rallument. « Surprise ! » crie tout le monde en chœur.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclame Dana, je n'en reviens pas ! Mon Dieu ! les demoiselles d'honneur sont toutes adorables ! Oh ! mon Dieu !

Tandis que Dana continue à invoquer le Seigneur aux quatre coins de la pièce et à sauter au cou d'une cinquantaine de ses amies les plus proches (plus quelques parents), j'admire par la fenêtre,

du haut de nos dix étages, les rues de Forest Hills. Les gens ressemblent à des fourmis... J'ai peut-être la Tache en ligne de mire, sans le savoir. Je serais curieuse de savoir où elle est, dans quels coins elle est allée traîner...

Remonter dans le temps, ça me connaît. Je sais ce que c'est que de revoir les lieux où l'on a été le plus heureux, ou le plus malheureux. Après ma rupture avec Max, on m'a emmenée sur un terrain de jeux où j'étais toujours fourrée quand j'étais gamine. Pendant une heure, je me suis vautrée sur des balançoires bien trop petites pour moi, en fumant comme un pompier. En partant, je me sentais un peu mieux. Suffisamment en tout cas pour pouvoir rentrer chez moi. Ce terrain de jeux, j'y ai passé tellement de bons moments, pendant des années. A me balancer, à grimper sur le château fort de bois. A cette époque, j'avais encore mon père, et Natasha n'avait pas encore emménagé à Forest Hills pour me pourrir la vie et me piquer mon copain. Quant à Dana Dreer, ce n'était qu'une fille insignifiante, pas plus mignonne que moi. Après la puberté, tout a changé. Elle s'est transformée en princesse, et moi en « grande gueule » en théorie, mais trop timide pour développer une véritable personnalité.

Il y a trois ou quatre ans, on a démoli le terrain de jeux pour construire un ensemble immobilier. Je me souviens qu'un dimanche, en revenant de chez Mamie, je me suis mise à pleurer en découvrant le chantier. Je n'avais plus aucun coin où me réfugier quand ça n'allait pas. Heureusement qu'il y avait Eloïse et St. Monica le premier dimanche de chaque mois, après l'office.

Edith Piaf commence à chanter, et Karen nous invite à nous approcher du buffet. Une queue se forme aussitôt comme si personne n'avait mangé depuis un mois. Je me concocte un énorme sandwich — un *bagel* garni de saumon fumé, légumes et fromage blanc — et j'essaie d'aller m'asseoir le plus discrètement possible sur l'ottomane qui est dans un coin au fond de la pièce. Vingt minutes plus tard, Karen annonce que le moment est venu pour Dana d'ouvrir ses cadeaux. Les gens applaudissent et poussent des petits cris d'excitation. J'essaie de rester où je suis, mais tante Ina me regarde fixement en désignant le siège libre près d'elle. Pas moyen d'y couper. Je me traîne vers elle et me laisse tomber sur la chaise.

Dana est assise sur une chaise à haut dossier, face aux invités. Près d'elle, une montagne de cadeaux encore emballés. Aïe ! J'aurais peut-être dû lui offrir un cadeau au lieu de glisser un chèque de cent dollars et une carte dans une enveloppe. Mais non, Eloïse et Amanda ont raison. Qui a envie d'avoir deux vases ou deux cafetières pratiquement identiques ? Les gens préfèrent de l'argent pour acheter ce qu'ils veulent.

Mamie tend un premier paquet à Dana, et Amy, l'une des demoiselles d'honneur, prend son petit carnet et un crayon pour noter qui a offert quoi (pour les cartes de remerciements...).

— Qu'as-tu offert à Dana ? me chuchote tante Ina pendant que la future mariée défait le papier avec beaucoup de précautions — à ce rythme-là, ça va durer des heures...

— Cent dollars.

— Jane !

— Quoi ? Mes copines m'ont conseillé de donner de l'argent. Il paraît que les couples préfèrent ça.

— Pas quand on est de la famille, malheureuse ! s'étrangle tante Ina. Enfin, Jane, on ne donne

pas d'argent à une *cousine* ! On lui offre un cadeau, un objet personnel.

Elle est furieuse.

— Je suis désolée. Je pensais que l'argent lui ferait plus plaisir.

— Elle épouse un millionnaire ! Elle n'a aucun besoin de ton argent.

— Pourquoi ? Parce que j'habite dans un trou à rats et que je ne gagne que vingt-six mille dollars par an ? Parce que je ne lui arrive pas à la cheville, c'est ça ?

Tante Ina secoue la tête.

— Non, Jane. Je viens de te dire pourquoi. Ça n'a rien à voir avec *toi*. Je te parle de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Entre membres d'une même famille, on offre des cadeaux personnalisés, pas de l'argent. Peu importe le prix du cadeau. Chacun fait selon ses moyens. Tu m'entends ?

Il faudrait être totalement sourde. Elle « hurle » à mon oreille...

— Maman, regarde ce que Karen m'a offert ! s'exclame Dana en couvrant la voix de la bouleversante Edith. C'est cette splendide reproduction dont je suis tombée amoureuse au musée !

— C'est magnifique, s'émerveille tante Ina, avant de se tourner vers moi. *Voilà* ce qu'on offre à une cousine. Quelque chose qui fait vraiment plaisir. Cette reproduction ne doit pas coûter plus de vingt-cinq dollars, mais c'est le cadeau idéal.

— Ça va, je sais. Je ne fais jamais rien de bien !

— Maman, regarde ce que Julie m'a tricoté !

Je me sens de nouveau rétrécir, façon Ally McBeal... Je suis toute, toute petite. Pendant que tante Ina bondit de sa chaise pour tâter le pull de laine et s'extasier sur son moelleux, j'en profite pour me glisser de l'autre côté de la pièce sous prétexte de me verser une autre tasse de café.

Eh bien voilà ! Je me suis royalement plantée. J'aurais dû suivre mon instinct et faire un vrai cadeau, sans attendre la dernière minute pour courir les magasins. Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais acheté quelque chose ce matin !

— Janey ! Merci beaucoup ! crie Dana en brandissant ma carte (et l'argent).

Que faire, sinon répondre par un grand sourire et articuler : « Je t'en prie » ? Est-elle secrètement blessée ? Ou est-ce tante Ina qui en fait trop ? Je ne sais plus.

Tout ce que je veux, c'est me retrouver chez Timothy, savourer ses *enchiladas* de poulet et ses margaritas maison. Embrasser ses lèvres pour en ôter le sel. Mais il me faut d'abord rester ici des heures, rendre visite aux Nutley — ce qui, n'ayons pas peur des mots, me terrorise — et revenir en métro avec Nicole Kidman.

Mon Dieu ! Ce que j'ai envie d'une cigarette !

Le Starbucks est noir de monde. Natasha est assise devant le long comptoir, près de la fenêtre. Elle a mis ses lunettes de soleil et est en train de lire *The Village Voice*. En me voyant, elle me fait signe et bondit de son tabouret. C'est étrange, et inattendu, mais je me sens rassurée. Sans doute parce que je sais qu'*elle* ne me crierait pas dessus. Quel soulagement d'être aux côtés de quelqu'un qui pense que tout ce que vous faites est bien ! Que ce soit sincère ou non, quelle importance ? C'est sûrement pour ça que la Tache n'a pas de scrupules à signer de faux autographes. Pendant un

bref instant, elle est quelqu'un d'autre.

— Alors, cette fête, c'était comment ? demande-t-elle en glissant le journal dans son sac.

Les Nutley sont-ils aussi méchants qu'elle le prétend ? Ils doivent être comme Mamie, tante Ina et oncle Charlie, des personnes âgées un peu pénibles, mais au fond très gentilles. C'est un problème de génération : ils ne comprennent pas un traître mot de ce que vous dites, et n'ont aucun scrupule à vous passer un savon. C'est ça, la famille. Avec mes parents, c'était différent. Ils étaient très jeunes, modernes... Les Nutley, eux, sont totalement ringards, ce qui n'arrange pas les choses. En plus, lorsqu'on est, comme Natasha, habituée à ce que le monde entier se jette sur vous, on doit trouver un peu dur d'avoir des parents qui passent leur temps à vous démolir.

En traversant la rue pour rejoindre l'immeuble des Nutley, je demande à Natasha :

— Et toi, comment s'est passée ta journée ?

— Je me suis baladée du côté du collège, me dit-elle en chassant une mèche de son visage. C'était plutôt nostalgique... Tu sais, chaque fois que je me disputais avec Jimmy, que nous nous séparions, ou que mes parents me criaient dessus, j'allais dans le petit terrain de jeux derrière Russell Sage. Je m'asseyais sous mon arbre favori, et je pleurais. Je me suis assise tellement souvent sous ce vieil arbre que je le considérais un peu comme à moi. J'ai même essayé de graver mon nom dans le tronc, mais je n'ai fait qu'une partie du *N*. Je l'ai cherché, tout à l'heure, mais le temps et les années sont passés par là. Ils ont tout effacé.

Tiens, elle aussi avait un refuge... J'aurais peut-être dû choisir un arbre, comme elle. Il serait toujours là aujourd'hui. Alors que mon terrain de jeux...

— C'est ici, me dit Natasha en descendant les marches qui débouchent sur une cour d'immeuble près d'Austin Street. Quelle tête j'ai ?

Je comprends brusquement pourquoi Natasha s'est habillée comme ça. Quand elle va chez ses parents, elle veut avoir le look classique d'une jeune fille de bonne famille. Ça me fait mal au cœur pour elle. Elle fait tellement d'efforts...

Dans l'ascenseur qui nous amène au quatrième étage, Natasha reste muette comme une carpe. En arrivant devant la porte 4K, elle respire un bon coup, me sourit et frappe à la porte.

La porte s'ouvre, et Natasha s'approche pour prendre sa mère dans ses bras, mais son geste a surpris Mme Nutley. Décontenancée, Natasha finit par embrasser sa propre mère « dans le vide ».

— Jane ! Comme je suis contente de vous voir, s'exclame Mme Nutley. Mon Dieu ! c'est fou ce que vous ressemblez à votre mère ! Paix à son âme ! Entrez, venez vous asseoir.

Elle ajoute à l'intention de Natasha :

— Ton père a dû s'absenter un moment. Il ne devrait pas tarder.

— Ah bon, très bien, dit Natasha en s'efforçant de cacher sa déception sous un air désinvolte.

Nous suivons sa mère jusqu'au salon. La pièce n'a pas changé en quinze ans. J'y suis déjà venue une fois, le jour où Natasha a invité toutes les filles de sa classe pour un « après-midi beauté ». Pendant trois heures, nous avons passé notre temps à nous manucurer les unes les autres, à nous pédicurer et à nous faire des soins du visage. Une initiative qui a rendu Natasha et ses parents sympathiques à tout le quartier...

Natasha a eu la meilleure cote de popularité, toutes les filles parlaient sans cesse d'elle à leurs parents, de sorte qu'en recevant l'invitation de Natasha, tout le monde a commencé à se sentir important. Les parents eux-mêmes étaient convaincus que leurs filles avaient grimpé en tête de liste de l'échelle sociale. Les jumelles Miner et moi-même étions persuadées que les Nutley étaient à l'origine de tout ça ; ils avaient beaucoup insisté pour qu'elle invite *toutes* les filles, sinon adieu la fête !

Tout s'est déroulé exactement comme au collège. Des clans se sont immédiatement formés. Lisa, Lora et moi avons trouvé un coin tranquille pour nous vernir les ongles des doigts de pied, et chanter en chœur les derniers tubes de musique go-go comme tout le monde. Nous nous sommes refusées à admettre que nous avions passé un bon moment, et que nous étions folles de joie d'avoir été invitées.

Natasha et moi prenons place sur le canapé recouvert de plastique (tiens, comme chez les parents d'Andrew Mackelroy !). Mme Nutley s'assied sur une chaise en face de nous, de l'autre côté de la table basse. Son visage fermé conserve toujours son expression tendue.

— Servez-vous, dit-elle en faisant un geste vers le pot de thé glacé et l'assiette de gaufrettes à la vanille posés sur la table. Alors, Jane, si j'ai bien compris, votre cousine Dana va se marier. Quelle bonne nouvelle !

Et quelle barbe de devoir encore parler de ça ! Je me répands en détails sur la cérémonie de remise des cadeaux et le futur mariage. Davantage pour dissiper cette désagréable impression de malaise que pour le plaisir de parler de Dana. Mme Nutley ne daigne pas regarder sa fille un seul instant. J'ai le sentiment d'être venue seule ! Il faut que je ramène la conversation sur Natasha, pour que sa mère lui consacre un peu d'attention.

— Vous devez être tellement fière de Natasha, madame Nutley. Elle a déjà fait tellement de choses à son âge ! Sans parler de ses talents d'écrivain !

Tout en sirotant son thé glacé, Mme Nutley se tourne vers moi et me dit avec cet éternel sourire crispé :

— Vous êtes l'éditeur de son livre, n'est-ce pas ? Comment êtes-vous entrée dans le monde de l'édition ? Avez-vous toujours eu envie de faire ce métier ?

Je jette un coup d'œil sur Natasha. Elle a le même sourire crispé que sa mère. Pendant quelques minutes, je parle de ma carrière, puis j'essaie de nouveau de changer de sujet. Chaque fois que je veux lui parler de sa fille, elle détourne la conversation. La tension devient presque insupportable.

— Papa ne va pas revenir, c'est ça ? demande Natasha d'une pauvre petite voix. Je veux dire, pas avant que je parte ?

— Natasha, tu as pris tes responsabilités, dit sa mère en la regardant pour la première fois. Je suis désolée, mais c'est la vérité. Il faudra bien que tu assumes les conséquences de tes actes.

Natasha repose son verre de thé glacé. Va-t-elle le lancer au visage de sa mère ? Ou laisser éclater sa rage ?

— Maman, si je suis venue vous voir aujourd'hui, papa et toi, c'est pour une raison bien précise.

Je reprends mon souffle (je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais bloqué ma

respiration).

— Oh ! je me doute bien de ce que c'est ! Ton père m'a dit la même chose, d'ailleurs. De combien as-tu besoin ?

La voix de Mme Nutley est glaciale. Natasha accuse le coup, elle devient toute pâle.

— Non, maman, ce n'est pas pour t'emprunter de l'argent que je suis venue. Comment as-tu pu croire une chose pareille ?

— Natasha, je n'attends plus grand-chose de toi, maintenant.

— Eh bien, c'est dommage. Parce qu'à propos d'attendre, j'ai une très bonne nouvelle à t'annoncer. Je voulais que papa soit là aussi, mais tu te chargeras bien de l'informer à ma place, n'est-ce pas ?

Sa mère est là, assise sur sa chaise, avec le même visage crispé. Elle prend son verre de thé, boit quelques gorgées, davantage pour se donner une contenance que par nécessité. Et elle attend.

— Tu vas être grand-mère, annonce Natasha. J'attends un enfant. N'est-ce pas merveilleux ?

Mme Nutley regarde sa fille avec une expression de dégoût.

— Je ne vois pas d'alliance à ton doigt. Je suppose qu'il n'y en aura pas, et que tu ne sais même pas qui est le père. Il n'y a décidément rien à tirer de toi !

— Partons d'ici, Jane, dit Natasha en se levant d'un bond. Je suis désolée de t'avoir fait perdre du temps. Peux-tu dire à papa que je suis désolée de lui avoir gâché sa journée...

— Je t'interdis de me parler sur ce ton, répond Mme Nutley d'un ton sec. Comme si c'était toi la victime. Ecoute-moi bien, Natasha. *Tu* ne fais que nous créer des problèmes, sans arrêt. Ça n'arrêtera jamais !

Natasha agrippe son sac et se rue vers la porte. Je me lève également, et je regarde sa mère, mais elle se lève à son tour et nous tourne le dos. Je me demande subitement ce qui est le pire : ne plus avoir ses parents, ou avoir des parents qui n'ont aucun respect pour vous. Qui n'ont pas le moindre sentiment pour vous. Qui ne vous aiment pas. Et qui tiennent un registre de vos erreurs et de vos défaillances d'une encre indélébile.

Je cours après Natasha. J'entends le claquement de ses talons dans l'escalier. Je la rattrape sur le palier du premier étage. Elle s'effondre sur la dernière marche et se met à pleurer, le visage enfoui dans les mains. Je lui tends la main en lui parlant doucement :

— Allez, viens, Natasha. Fichons le camp d'ici !

Elle lève la tête vers moi. Son visage est chiffonné, bouffi de larmes. Sans rien dire, elle me prend la main, et nous marchons vers la station de métro Continental Avenue. Sur le quai, elle s'attache les cheveux en chignon et remet ses lunettes de soleil.

La rame surgit dans la station avec un bruit d'enfer. Curieusement, cela nous fait du bien... Le wagon est bondé, mais nous réussissons à dénicher deux places. Le métro repart.

— Tu avais raison, Natasha. Ta famille est bien pire que la mienne.

Elle passe la main sous ses lunettes pour essuyer ses larmes...

— A propos, pourquoi a-t-elle dit : « Tu as pris tes responsabilités » ?

Elle renifle et prend un mouchoir dans son sac.

— Ils me considèrent comme une putain depuis que ma mère m'a surprise au lit avec Jimmy. Je n'avais que quatorze ans. Depuis, ils ont commencé à dénigrer systématiquement tout ce que je faisais. Mes diplômes, mes conversations téléphoniques, Jimmy et son tatouage... Ma mère se faisait un plaisir de me répéter qu'avec mon look, je tournerais mal. Et qu'un jour, j'aurais un réveil difficile.

J'imagine très bien Mme Nutley tenir ce genre de discours. Ma mère était-elle vraiment une amie de cette femme, ou une simple connaissance ? Elle qui avait tant d'esprit, qui était si gaie, n'a pas pu se lier d'amitié avec cette mégère, cette sans-cœur qui a de sérieux problèmes de communication...

— J'ignorais que les choses allaient mal depuis si longtemps. J'étais persuadée que tu avais une vie sans nuages.

— Avec mes parents, les relations ont toujours été très tendues. Quand je leur ai dit que je voulais devenir actrice, ils étaient horrifiés. Tu sais, pour eux, Hollywood est la capitale du vice ! Et quand j'ai quitté le collège pour poursuivre mon rêve d'actrice, ils ont carrément perdu les pédales. Puis je suis entrée en clinique, et là ils m'ont considérée comme moins que rien. Enfin il y a eu cette histoire de télé... J'ai raconté aux gens mes déboires avec l'Acteur et ça a été pour eux le coup de grâce ! Je leur ai fait honte, et ils m'ont clairement fait savoir qu'ils ne voulaient plus entendre parler de moi.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Mais tu es leur seule enfant. Et tu es enceinte !

— Ils sont très spéciaux, distants. Ils ne pardonnent rien.

— Mais de quoi ont-ils honte, bon sang ? A Forest Hills, tout le monde te considère comme une grande vedette. Tu as vu comment Dana a réagi en te voyant. Elle était fière — et très excitée — d'annoncer à tout son entourage que la célèbre Natasha Nutley viendrait à son mariage...

Natasha hausse les épaules avec un sourire désabusé. Le métro s'engouffre dans la station en tanguant un peu. Je me retrouve quasiment sur les genoux de Natasha.

— Mais tu n'as pas d'autres parents ? Une tante ou une grand-mère « gâteau » ?

L'espace d'un instant, le visage de Natasha s'éclaire.

— Si, la sœur de mon père, tante Daphné. Quand j'étais jeune, nous étions très proches, mais elle s'est toujours rangée du côté de mes parents. Je n'ose même pas décrocher mon téléphone pour lui dire bonjour.

— Excuse-moi, mais je ne comprends toujours pas pourquoi toute ta famille critique ce que tu as fait. Savent-ils combien tu as travaillé dur pour percer dans le monde du show-business ? Se rendent-ils compte de ce que représente une rupture amoureuse, et combien il est difficile d'échapper à l'enfer de l'alcool ? Tes parents devraient être fiers, et t'applaudir !

Parfaitement. Ils *devraient* l'applaudir des deux mains ! S'ils avaient un peu de cœur sous leur carapace, ils devraient n'avoir qu'une envie : pardonner, oublier. Natasha essaie bien de garder le contact, mais la perspective d'être grand-mère ne réussit même pas à ébranler Mme Nutley. C'est sans espoir. Pourtant, j'ai l'impression que Natasha ne va pas baisser les bras. Non, il me paraît

de plus en plus évident qu'elle n'est pas du genre à céder. C'est une fonceuse, une battante. Dans tous les domaines... Tout le contraire de moi. Moi, si je sens que je perds la partie, j'arrête. J'abandonne. J'ai toujours pensé que ça ne valait pas le coup de perdre son temps et son énergie pour courir après des chimères...

Il me vient une idée... Si les fiançailles de Jeremy ne me font aucun effet, ça vient peut-être de là ? C'est vrai, je suis toujours défaitiste. Pourtant, je ne peux pas nier que Jeremy m'a vraiment fait craquer. C'est le mot, *craquer*. On craque pour un acteur de cinéma, ou une star du rock. Mais de loin... On n'en attend rien de tangible, on se sent en sécurité. Quand les stars épousent des top models, c'est dans l'ordre des choses. Ça ne vous fait rien. Natasha a paru surprise d'apprendre que je n'avais jamais rien tenté pour conquérir Jeremy. Que je sois sa pointure ou pas, j'ai fait une croix dessus. Je n'ai même pas envisagé qu'il en soit autrement. Je suis condamnée à faire ça toute ma vie : attendre le pire et agir en conséquence.

Si j'ai flashé sur Jeremy pendant cinq ans, c'est parce que j'avais peur de tomber amoureuse d'un mec « réel », un mec avec lequel j'aurais pu construire une véritable relation. « Aimer » Jeremy de loin m'a permis de me sentir en sécurité. Je ne lui ferai jamais part de mes sentiments, et il ne fera jamais attention à moi... Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je ne l'aurai jamais, mais je ne le perdrai pas non plus !

Natasha sort un paquet de mouchoirs en papier de son sac et en glisse un sous ses larges lunettes. Elle pleure.

— Natasha, ils *devraient* t'applaudir, tu m'entends ? Je t'assure.

Je voudrais tellement la réconforter, mais je n'ai même pas idée de ce qu'elle est en train de vivre. Mes parents à moi étaient tellement bien : ils m'ont toujours aidée, toujours aimée. Comment savoir ce qu'on ressent quand on n'est pas aimé de ses parents ? Tout ce que je sais, c'est ce qu'on ressent quand on les a perdus.

— Applaudir quoi ? Jane, souviens-toi, je n'écris pas mon vrai nom quand je signe des autographes. Personne ne sait qui je suis. Je ne le sais pas moi-même...

Elle se tamponne de nouveau les yeux.

— Changeons de sujet, tu veux bien ? C'est mieux.

— Non, écoute-moi ! Tu sais *très bien* qui tu es. Tu fais *bouger* les choses. Tu agis. Regarde ta carrière, tes relations avec l'Acteur, tes révélations sur ces documents, ton projet de livre, tes relations avec Sam. Tu es une fonceuse, Natasha. Quand les choses ne marchent pas comme tu voudrais, tu réagis et tu essaies de suivre une autre piste... Il y a tellement de choses dont tu peux être fière ! Alors, sois-le ! Parce que moi, je suis bien incapable d'une telle énergie...

— Ce n'est pas vrai. Tu as des responsabilités d'éditeur, tu as un ami médecin, ta famille t'aime et tu as plein d'amis qui t'adorent. Tu sais, Jane, je t'envie. Tu as une vie formidable. Tu ne t'en rends pas compte, mais c'est la vérité. Crois-moi.

Je vais finir par le croire... Peut-être... un peu.

— Moi, tout ce que je sais faire, c'est essayer de me débrouiller, de m'en sortir. Chaque fois que j'entreprends quelque chose, c'est pour exorciser mes démons, pour faire face aux coups durs de la vie. C'est pour ça que j'écris mes mémoires. Les gens pensent que je fais de l'argent sur le

dos d'un acteur connu, mais ils se trompent complètement. Je l'aimais vraiment, tu sais...

— Natasha, les chagrins d'amour, moi aussi ça me connaît. Et ma vie n'est pas aussi idyllique que ça. Je n'occupe pas le poste que tu crois, je ne suis qu'assistante d'édition...

Voilà, c'est dit. Mais je ne lâcherai rien d'autre. Pas question d'ajouter quoi que ce soit sur le petit ami inventé de toutes pièces. Je ne connais pas assez Natasha. Apparemment, parler de choses intimes à tout le monde ne l'effraie pas, mais qui sait si elle me fait vraiment confiance ? Elle n'a fait que discuter avec quelqu'un dont c'est le métier d'écouter : son éditeur. Comment savoir si je peux me fier à elle ?

Natasha enlève ses lunettes et se mouche. Puis elle me dit, en me regardant droit dans les yeux :

— Tu sais quoi ? Tu mérites une promotion !

Pour ma soirée avec Timothy, Eloïse et Amanda ont insisté pour que je mette mon nouveau Wonderbra en dentelle noire et le minuscule slip assorti. J'ai bien fait de suivre leur choix. Car dans l'appartement de Timothy, le sexe est omniprésent. Dans la cuisine, lorsqu'il me fait goûter une cuillerée de sauce épicée mexicaine faite maison... Autour de la table de la salle à manger, quand il remplit mon verre de vin en évoquant son premier baiser à douze ans... Dans les haut-parleurs stéréo qui déversent une douce musique de Marvin Gaye... Et surtout maintenant, sur le canapé du salon où nous sommes si près l'un de l'autre que j'aurais pu aussi bien m'asseoir sur ses genoux ! C'est d'ailleurs là que j'aimerais être...

Qu'y a-t-il de plus sexy qu'un homme en Levi's délavé et T-shirt blanc ?

Après ma dure journée, cette soirée me fait l'effet d'un baume régénérant. J'ai eu juste le temps de passer chez moi me changer avant de retrouver Timothy à l'autre bout de la ville. J'ai accompagné Natasha de la station de métro jusque chez elle, en la sommant de s'offrir une bonne séance de Jacuzzi et d'écouter de la musique douce en pensant à toutes les choses merveilleuses dont la vie l'a comblée. D'accord, elle ne pourra peut-être pas faire changer d'avis ses parents, mais elle peut au moins se focaliser sur le bon côté de la vie en faisant abstraction d'eux. Elle doit penser à son bébé, à Sam et à sa carrière d'écrivain.

J'ai réussi à lui remonter le moral, enfin assez pour qu'elle finisse par envoyer valser ses lunettes de soleil et me sourire un peu, un tout petit peu.

Quand je suis arrivée chez Timothy, un deux pièces situé dans un grand immeuble de la 87^e Rue, non loin de Broadway, il m'a accueillie avec un bouquet de roses rouges, un baiser et un verre de vin. Il m'a formellement interdit de l'aider à préparer le dîner. Tout ce que j'avais à faire, c'était « orner son appartement de ma présence et de ma beauté ». Au cours du dîner, je lui ai dit que Natasha avait réapparu et que ma patronne avait peur de moi. Je lui ai aussi demandé si c'était une gaffe d'offrir de l'argent à sa cousine pour son cadeau de mariage.

Aux deux premiers points, il a répondu par un toast. Et il m'a assuré que donner de l'argent fait toujours plaisir. Bien entendu, je lui ai affirmé qu'il est fin cuisinier, ce qui n'est qu'à moitié vrai... Mais comment attendre d'un médecin qui ressemble à Mel Gibson — un homme gentil, drôle, irrésistible et... libre — d'être *aussi* un spécialiste de la cuisine mexicaine ?

Il m'a suffi d'un quart d'heure avec lui pour me détendre. Mais maintenant, je me sens nerveuse. Chaque fois qu'il bouge un muscle, je sursaute mentalement.

— Nerveuse ? me demande-t-il en faisant apparaître ses mignonnes petites fossettes.

— Moi ? Pas du tout !

C'est alors qu'il m'embrasse. Lentement d'abord, puis le baiser se fait plus passionné. Je glisse les bras autour de son cou et me presse contre lui. J'entends sa respiration qui s'accélère. Sa bouche a un léger parfum de fruit... Il se recule et me regarde, en caressant doucement mes cheveux. « Tu es si belle... »

Je suis incapable d'articuler un mot. Je ne peux que l'embrasser. Ses mains caressantes glissent le long de mon dos... Il se recule de nouveau et ouvre le premier bouton de mon gilet noir,

cherchant dans mes yeux un signe d'encouragement. Pas question de l'arrêter. Il sourit en ouvrant le deuxième bouton et embrasse le petit carré de peau qu'il vient de découvrir. Puis il continue, un bouton après l'autre. Je me penche en arrière, la tête sur les coussins, les yeux fixés sur sa chevelure noire. Sa bouche continue à me couvrir de baisers, descend progressivement jusqu'à ma jupe et je ne peux résister à l'envie de caresser cette chevelure soyeuse... Tout à coup, il m'embrasse avec tant de ferveur, tant de passion que je peux à peine respirer. Il retire lentement mon gilet, ses yeux ne quittent pas mon soutien-gorge, couvre mon ventre de baisers, puis remonte lentement jusqu'à mon cou. Sa langue frôle mes lèvres, s'insinue dans ma bouche, revient sur mes lèvres...

Je suis en train de fondre comme neige au soleil. Timothy s'assied et m'attire à califourchon sur ses genoux, face à lui. Il a toujours le regard rivé sur ma poitrine et me contemple quelques instants en silence. Puis il se remet à m'embrasser et ses mains cherchent fiévreusement l'agrafe de mon soutien-gorge. Il n'arrive pas à l'ouvrir.

Il se met à rire.

— Tu dois penser que je suis plutôt maladroit à mon âge. Tu sais, les hommes ont toujours été incapables de dégrafer les soutiens-gorge...

— Je pourrais peut-être t'aider.

— Je crois que oui...

Je dégrafe mon soutien-gorge, ravie de voir mes 90 B se dresser fièrement. Aussitôt, Timothy se jette goulûment sur mes seins, les caresse de sa bouche affamée.

— Il serait peut-être temps d'aller dans la chambre, me susurre-t-il à l'oreille.

Puis il m'attrape par la main et m'entraîne *topless* vers le lit. Je souris en apercevant une chaussette traîner par terre. Timothy est bien un homme !

Nous nous laissons tomber sur le lit. Timothy est à demi couché sur moi. Je lui retire sa chemise, lui m'arrache ma jupe. Nos mains, nos bouches, nos jambes, nos bras se cherchent, s'entremêlent. Tout en prenant un préservatif dans le tiroir du chevet, il m'interroge du regard. Je réponds par un sourire... c'est le signal qu'il attendait pour passer aux choses sérieuses... Je ne me sens pas du tout nerveuse, je me sens prête, prête à faire l'amour avec Timothy, à me donner totalement à lui. Je suis impatiente de le sentir en moi, de le garder en moi, de sentir tout le poids de son corps musclé sur moi. Je m'étends à plat sur le lit, la tête nichée au creux des oreillers, le drap sur la poitrine. Et j'attends.

Et j'attends !... Timothy est assis sur le bord du lit, devant moi.

— Euh, on pourrait peut-être juste s'embrasser pour l'instant... Si tu me caches ce corps tout chaud sous ce drap, ça ne va pas m'aider.

Ce disant, il se glisse vers moi et s'allonge à mon côté, en commençant à me faire des bisous dans le cou.

C'est pas vrai ! A me voir, on pourrait croire que je n'ai jamais fait l'amour. J'ai quand même connu trois hommes ! Le premier a été Max. Vingt-deux ans, c'est peut-être un peu tard pour perdre sa virginité, mais que voulez-vous, j'étais la reine des vierges folles...

Après la mort de ma mère, je n'ai même pas essayé de trouver du réconfort dans la conversation

ou les bras d'un copain de collègue. J'étais persuadée que sa préoccupation première serait d'avoir accès à ma petite culotte, pas à mon cœur. En fait, pour parler franchement, j'ai eu peur. J'étais même terrorisée. Pourquoi aimer un garçon pour risquer de le perdre ? Et puis Max est arrivé. Le beau, le merveilleux Max a fait le choix pour moi. Avant que j'aie pu comprendre ce qui m'arrivait, je suis tombée amoureuse. Le deuxième, c'était le Mercenaire. Si j'ai couché avec lui, c'était uniquement pour essayer d'oublier Max. Avec lui, je n'ai pas grimpé aux rideaux... Il était trop pressé, trop maladroit. Et une seule chose l'intéressait : son propre orgasme ! Peut-être était-il simplement nerveux, qui sait ? En tout cas, à l'époque, je l'ai catalogué dans la catégorie des égoïstes. Puis il y a eu le Crétin Magnifique. Nous nous sommes rencontrés autour d'une tasse de cappuccino, nous sommes sortis trois fois ensemble — chez Starbucks chaque fois — et il m'a laissée tomber autour d'une tasse de cappuccino. Il pensait que nous n'étions pas compatibles sexuellement. Quel con ! Et sur le plan intellectuel alors ?...

Timothy rabat doucement le drap. De nouveau, je sens sa bouche et ses mains sur mon corps. Mais je vois bien qu'un peu plus bas... rien ne se passe. Le calme plat. Est-ce ma faute ? La sienne ? Pourquoi cette « panne » ? Nous étions tellement excités l'un et l'autre, et maintenant... *nada* ! Quand je lis des magazines comme *Mademoiselle*, *Glamour* ou *Cosmo*, je saute la plupart du temps tous les articles sur le sexe. Je ne fais pratiquement jamais l'amour, alors à quoi bon les lire ? Je me rends compte à présent que j'aurais dû y faire plus attention. Car je suis en train de me poser des tas de questions, du style : et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Et si j'essayais de l'allumer un peu ? Ou alors, je fais celle qui ne s'est rendu compte de rien ?

— Et merde ! dit Timothy en se laissant retomber sur le dos près de moi.

— Ce n'est pas grave.

J'ai dit ça pour dissiper le malaise. Que dire d'autre d'ailleurs...

— Tu es sûre ?

Il me sourit et m'agrippe la main en la serrant très fort.

Je hoche la tête.

— De toute façon, nous avons tout notre temps.

— C'est vrai. Nous avons toute la nuit.

Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire, mais bon...

Dix minutes plus tard, il remet ça. Toujours rien. Rien non plus dix minutes après. Timothy n'est plus du tout... en forme !

— Il vaudrait peut-être mieux que je te ramène chez toi.

— Peut-être pas, dis-je en espérant qu'il comprendrait le clin d'œil... et prendrait cela à la blague.

— Ecoute, ce n'est pas drôle pour moi.

Aïe ! S'il le prend sur ce ton, qu'est-ce que je suis censée dire ?

— Tu sais, je crois que je vais te raccompagner chez toi.

— Timothy, je t'assure, ça n'a aucune importance !

— Pour moi, si ! dit-il en rejetant le drap et en me tendant ma jupe.

Il n'y a rien de pire pour une femme qu'un mec qui vous tend votre jupe avec cette expression sur le visage. Je me sens tout à coup toute nue. Que s'est-il passé, bon sang, pour venir gâcher cette nuit fabuleuse ? Tant pis si nous ne faisons pas l'amour, on s'en fout. C'est Timothy que je veux.

Les bras croisés sur la poitrine, je le suis dans le salon. Il s'assied sur le canapé et noue les lacets de ses chaussures.

— Timothy, on pourrait regarder la télé, je ne sais pas moi... Il n'est que minuit.

J'ai la vision fugitive de nous deux au réveil, lisant le *Times* en mangeant des *bagels*...

— Jane, je suis vraiment désolé, mais je n'ai pas envie de ça. J'ai envie d'être seul, d'accord ? Tiens, voilà ton soutien-gorge.

Il le lance dans ma direction et je me sens devenir rouge tomate.

Je ne sais pas quoi faire. Me mettre en colère ou jouer les consolatrices ? Je ne connais pas assez Timothy pour savoir s'il est toujours comme ça, ou s'il souffre du syndrome de la « première fois ». Je récupère mon gilet roulé en boule par terre.

C'est fou ce que mes rendez-vous me coûtent cher en nettoyage ! C'est mon teinturier qui va être content.

— On prend un dernier verre ?

Je pose la question à Timothy alors que nous approchons de mon immeuble. Il n'a pas dit un mot pendant le trajet en taxi, mais c'est quand même le seul mec avec lequel je suis sortie qui m'ait « raccompagnée chez moi ». La plupart doivent vous arrêter un taxi et vous dire au revoir sur le bord du trottoir. Timothy, lui, a insisté pour venir avec moi. Comme devrait le faire tout homme qui ne possède pas de voiture.

— Bonne idée, dit-il.

Ses fossettes sont revenues. Enfin ! j'ai tellement eu peur de ne jamais les revoir. J'ouvre ma porte et j'allume la lumière.

— C'est très mignon, ici. On se sent bien.

On s'y sent tellement bien que trois minutes plus tard, nous voilà soudés sur mon futon, lèvres contre lèvres. Mon gilet atterrit sur ma télé, ma jupe essaie de l'imiter mais elle rate son coup et se retrouve par terre. Le Wonderbra est entortillé autour de la table. Quant au T-shirt et au jean de Timothy, ils gisent sur mon tapis turc.

Ce Timothy a un corps sublime. Sa poitrine est bronzée, et couverte par endroits de poils bruns et soyeux. Et vous verriez ses abdos !

C'est reparti. Nos doigts se croisent, nos bouches s'embrassent, nos bras s'enlacent. Nos respirations sont un peu rauques... De nouveau, Timothy sort un préservatif de son emballage, et entreprend de le mettre.

A 0 h 52 précises du matin, le dimanche 14 juin, Timothy et moi faisons l'amour.

Tout à coup, un cri strident...

— *Oh oui ! oui ! Ohhhhh !*

Nous n'y sommes pour rien, Timothy et moi. Nous étions affalés sur le dos, repus et heureux, à

bout de souffle et les yeux mi-clos quand la petite amie de Mister Opéra a remis ça !

Timothy écarquille les yeux et éclate de rire.

— Dis-moi, c'est bien *Carmen*, non ?

Il tend l'oreille contre le mur.

— Tu crois qu'ils nous ont entendus ?

Je rougis. Le fait est que nous avons été un peu bruyants. Enfin, je veux dire, seulement à la fin...

— *Oh oui ! Oh oui ! Ouiii !*

— Ils sont mariés ? demande Timothy, les mains croisées derrière la tête.

— Penses-tu ! Il vit seul. Je ne l'ai jamais vu, elle non plus d'ailleurs. Mais je pense que c'est la même femme. Elle fait toujours le même cirque.

— Je ne peux quand même pas le laisser me ridiculiser sans rien faire, dit Timothy en couvrant mon cou de baisers, puis il descend le long de ma poitrine, de mon ventre...

Est-il bien nécessaire de préciser que je suis folle de lui ?

Pendant toute la semaine qui a suivi, je n'étais qu'une boule de nerfs. Chaque jour que Dieu fait, je n'ai cessé d'attendre « l'explication ». Les « ce n'est pas toi, c'est moi » qui signifiaient en réalité « Ce n'est pas moi, c'est toi, parce qu'au fond, je ne t'aime pas ». Mais au bout d'une semaine entière, pas d'explication (nous sommes samedi, en fin d'après-midi... Il y a donc sept jours, sept longs jours que Timothy et moi avons fait l'amour pour la première fois). Et quand je dis « pas d'explication », c'est en fait rien du tout. Pas un signe de Timothy. Bon, c'est vrai, il est médecin, et il m'a dit avant de partir qu'il allait travailler comme une bête cette semaine, à cause de ses tours de garde. Seulement moi, je meurs d'envie de le voir. Comme dirait l'autre, je suis dans un état proche de l'Ohio !...

Bon, ça suffit maintenant ! D'accord, je suis amoureuse, mais ce n'est pas une raison pour dire n'importe quoi. J'ai mieux à faire... Pousser des cris de joie par exemple... Car devinez qui a rendez-vous avec le Dr Timothy Rommely pour le mariage de la princesse Dana ?

J'ai posé la grande question à Timothy dimanche matin, après avoir fait l'amour pour la seconde fois (je dis bien, la seconde fois *de la matinée*). Le problème qui lui avait gâché la soirée de samedi a disparu. Timothy est resté avec moi dans mon futon trop petit pour deux. Nous avons dormi lovés l'un contre l'autre, pratiquement bouche contre bouche... Le matin, nous sommes sortis acheter le *Times*, des *bagels* et du fromage blanc. Puis nous avons regagné le studio pour nous adonner à la luxure pendant deux bonnes heures (dans au moins trois positions...)

Et subitement, Timothy s'est emparé du *Times* et s'est mis à parcourir la rubrique « Vie sociale ».

— Dis donc, mais je le connais, ce type, s'est-il exclamé en pointant son *bagel* sur une photo des annonces de mariage.

Puis : « Mais cette femme est de la même famille que Nelson D. Rockefeller ! », suivi de : « Je n'arrive pas à croire que ce type se marie à vingt-quatre ans. »

J'ai trouvé que le moment et le lieu étaient particulièrement propices pour parler du mariage de ma cousine. Et annoncer que sa photo paraîtrait bientôt dans ces mêmes pages.

Je lui ai alors posé la question fatidique. Et devinez ce qu'il m'a répondu !

— Bien sûr, je viendrai avec plaisir. Faut-il que je mette un smoking ?

Et voilà, pas plus difficile que ça ! Juste une question, une réponse positive, et le tour est joué. Je l'ai, mon rendez-vous pour le mariage de Dana !

Et ce n'est pas un de ces bellâtres tout juste bons à me sauver la face vis-à-vis de Natasha, Dana, tante Ina et Mamie, ni un de ces extraterrestres inaccessibles... Nous sommes *vraiment* ensemble. Et maintenant, ma petite, il faut aller jusqu'au bout, comme dirait Amanda. Tout ça me fait terriblement peur, parce qu'il me plaît beaucoup. Quand j'étais enfant, je faisais un vœu chaque fois que je voyais une étoile filante... Je suis redevenue cette petite fille. J'invoque le ciel pour qu'il tombe éperdument amoureux de moi... et que cette amourette se transforme en amour profond, beau et à moi, *rien qu' à moi*.

Bon, revenons sur terre. Tout n'est pas parfait, mais rien n'est jamais parfait. C'est bien la leçon que j'ai tirée de l'épisode Jeremy, non ? Il n'y a que l'amour non partagé qui soit parfait. Et lorsque cet amour vous rend malheureuse, il n'y a que vous qui soyez blessée, parce que vous fantasmez sur vos propres rêves, pas sur un homme. J'ai déjà commencé à mettre ma petite théorie en pratique. Ainsi, dimanche après-midi, lorsque Timothy m'a dit avant de partir : « Sortir avec un médecin, ce n'est pas forcément tout rose. Parfois, je suis tellement débordé que je peux rester des semaines sans voir mes amis proches », je n'ai pas pété les plombs. Je n'ai même pas appelé Eloïse et Amanda pour avoir leur avis. Mon instinct m'a soufflé qu'une déclaration de ce genre n'était pas anodine. C'est qui, ses *amis proches* ? Est-ce que je fais partie du lot ? Est-ce que je compte vraiment pour lui ? Même si je ne suis sortie que trois fois avec Timothy — sans compter la nuit, bien sûr — j'ai remarqué qu'il pouvait se montrer un tantinet impatient. Samedi soir par exemple, quand nous n'avons pu faire l'amour.

Voilà que je fais le recensement des défauts de Timothy. Je me monte la tête, ce qui déclenche chez moi une envie irrésistible de fumer un paquet entier de cigarettes. Quand je pense qu'il ne m'a pas appelée avant mercredi ! Evidemment, je pourrais lui « rentrer dedans », mais, réflexion faite, ce serait un peu puéril, une réaction d'ado. Difficile de lui chercher des noises pour ça ! Mais quand même, ça ressemble fort à un nouveau signal d'alarme. Je me demande à quel point il m'aime... Rien ne l'empêchait de m'appeler dimanche soir pour me dire qu'il avait passé des moments merveilleux, qu'il était impatient de me revoir, tiens pourquoi pas mardi ou mercredi... Mais il n'a pas non plus appelé lundi. J'ai envisagé de l'appeler moi lundi soir, pour lui dire un petit bonjour. Mais je ne voulais pas avoir l'air trop collante. Idem pour le mardi. Eloïse m'a intimé de l'appeler : on n'est plus dans les années 50, au cas où je ne l'aurais pas remarqué ! Depuis quand faut-il laisser à l'homme l'initiative de gérer notre liaison selon son bon vouloir ? De disposer de ma vie ? Pourquoi devrait-il toujours décider pour moi ?

Je n'ai pas la réponse, mais tout ce que je sais, c'est que je suis incapable de l'appeler. Je veux que ce soit *lui* qui m'appelle. Jusqu'à mercredi, je ne tenais plus en place, mais il a fini par appeler ! Quand le téléphone a sonné, j'étais en train de lire les corrections du [chapitre 2](#) faites par Natasha. C'est savoureux et très bien écrit. J'ai fait une prière expresse pour que ce soit lui et pas tante Ina. Et Dieu m'a exaucée.

Enfin, presque. Timothy s'est excusé de n'avoir pu téléphoner plus tôt parce qu'il était très

occupé, c'est à cause de ces maudites gardes, et puis le William Remke de l'hôpital était sur le sentier de la guerre, sans compter qu'il avait peu de chances de pouvoir quitter l'hôpital avant la semaine prochaine si ce n'est pour dormir un peu, peut-être même pas avant deux semaines, qu'il voudrait bien faire un saut ne serait-ce que pour me voir deux minutes, mais avec tout ce travail ! bla-bla-bla-bla-bla... Dans ma tête, les mêmes mots revenaient toutes les trois secondes : *occupé, débordé, tours de garde...*

Rien de pire que d'être déçue à ce point, et de ne pouvoir se mettre en colère... Il est difficile de critiquer le rythme de travail d'un interne. Qui n'a pas entendu parler de la vie de fou que mènent les équipes médicales ! Elles galèrent trente-six heures d'affilée, n'ont que quatre heures pour dormir et à peine une demi-journée de libre. Je ne peux décemment pas reprocher à Timothy d'être obligée de regarder seule *Comment épouser un milliardaire* ! Ce mec est débordé, c'est évident. Il ne passe pas son temps à jouer au squash avec ses copains, à fréquenter les sex-shops ou à regarder Eurosport. Il travaille. Et je ferais mieux de m'y habituer dès maintenant si je tiens à lui. Ce qui est vraisemblablement le cas.

J'espérais en toucher un mot à mes copines vendredi dernier, mais la Nuit du Flirt a été annulée. Amanda avait un « truc » de prévu avec Jeff (pour son boulot), quant à Eloïse, elle luttait contre un rhume. J'ai donc fini par passer mon temps à peaufiner mes commentaires sur le chapitre 2 revu par Natasha — il y avait très peu de choses à reprendre — et à écrire quelques notes en marge du premier jet du [chapitre 3](#).

Je découvre les confidences de Natasha avec un tout autre regard. Après tout ce temps passé avec elle, ce que je lis prend un autre sens. Je replace les événements dans leur contexte. La scène chez ses parents par exemple, la froideur de sa mère, dont j'ai été le témoin direct.

Natasha m'a appelée une ou deux fois pour me dire où en était son travail, chapitre par chapitre. Elle en est aussi à la page 120 du livre que je lui ai offert... Elle semble aller bien. Elle n'a peut-être pas son peps habituel, elle est un peu préoccupée, mais pas déprimée. Dimanche après-midi, après le départ de Timothy, je l'ai appelée pour prendre de ses nouvelles. En entendant ma voix, elle a éclaté en sanglots, et ça m'a fait tellement mal au cœur que je lui ai demandé si elle avait besoin de compagnie. Mais elle préférerait rester seule pour essayer de chasser de son esprit les propos de sa mère. Je sais qu'elle a une capacité de réaction hors du commun, et puis elle a l'Homme à la Péniche, elle n'est pas seule au monde. Entre le prétendant et le bébé, elle a de quoi trouver un peu de réconfort.

Le téléphone sonne... Mon Dieu ! je vous en supplie, faites que ce soit Timothy. Raté ! Cette fois, c'est tante Ina qui fait le point avec moi pour la troisième fois en une semaine. Oncle Charlie a mal à la gorge, Mamie ça va mais tu ne devineras jamais ce que ce brave Ethan Miles a fait l'autre jour ? Il a accroché au mur le nouveau canevas que Mamie avait fait encadrer, un canard sur un étang... Quant à Dana, elle se dispute avec son fleuriste.

Tante Ina est devenue la reine de son immeuble maintenant que le mariage approche. « Marla, tu sais, la dame de l'appartement 4K, eh bien, elle veut savoir à combien nous revient le mariage. Non, mais tu te rends compte ! Quel toupet ! J'ai failli lui dire que c'est Larry qui paye, mais en quoi ça la regarde ? Alors j'ai simplement répondu que c'est hors de prix. » Bien entendu, tante Ina m'a demandé comment ça va avec Timothy... Je lui ai lancé un *Super* ! enthousiaste.

En raccrochant, je réalise que le mariage est dans un mois et que je n'en fais pas une montagne. *Pourquoi*, c'est assez facile à deviner, c'est grâce à Timothy. En quatre semaines de rien du tout, ma vie a été chamboulée. Je n'avais pas de petit ami, j'en ai un. Je fumais, je ne fume plus. Jeremy et Remke m'ignoraient, ils me félicitent de mon travail. J'ai même révélé à Natasha que je ne suis qu'assistante d'édition. Et tout ça sans douleur ! Grâce à elle, et à Gwen, Jeremy et Remke — sans oublier Morgan Morgan — mes talents d'éditeur ont été suffisamment reconnus pour que je me sente bien dans ma peau. J'ai tellement envie de devenir éditeur associé que je serais capable de... je ne sais pas de quoi, mais tout ce que je sais, c'est que je le veux. Il faut quand même que j'attende la fin janvier, quand le manuscrit du bouquin sera terminé. C'est à ce moment-là que Remke pourra se rendre compte par lui-même combien je mérite ce titre... et la bonne grosse augmentation qui va avec !

Je suis prise d'une envie subite de faire le ménage ! De passer l'aspirateur sur mon tapis, de faire briller fenêtres et miroirs, et même de plier consciencieusement toute ma lingerie qui est rangée n'importe comment dans le tiroir du haut de ma commode. Je veux que mon appartement soit éblouissant de propreté la prochaine fois que Timothy viendra me voir. Même si je ne sais pas quand. Peut-être la semaine qui vient ? Ou la suivante ? De toute façon, je sais parfaitement par quoi commencer pour satisfaire ma folie ménagère. Par me débarrasser de ma panoplie de fumeuse. Je suis prête à envoyer valser cendriers et briquets.

Je fourre toutes ces saletés dans un sac en plastique du supermarché *D'Agastino* et j'ouvre le placard sous l'évier pour vider le sac dans la poubelle. Un adieu à ma carrière de fumeuse !

— Mais tu m'as dit que tu m'aimais, El-wiize ! bêle Serge à l'étage du dessous. Et tu portes ma bague de fiançailles. Tu as pris l'engagement de m'épouser !

— Serge, je t'assure que je t'aime, seulement... je ne suis pas prête à me marier.

— Avec moi ! hurle Serge. Tu veux dire que tu n'es pas prête à te marier *avec moi* !

Silence.

— Si tu m'aimes, El-wiize, si tu m'aimes *moi*, tu m'épouseras.

— Je suis désolée, Serge. Ne m'en veux pas.

Silence. La porte claque.

Je me rue vers la fenêtre et je passe la tête dehors. Trente secondes plus tard, Serge sort en trombe de l'immeuble, furieux, et remonte la rue. Je dévale l'escalier et je frappe à la porte d'Eloïse.

— Eloïse, c'est moi.

Elle ouvre la porte, le visage bouffi de larmes. Elle me montre sa main gauche : le minuscule diamant n'y est plus. Je la prends dans mes bras et elle s'effondre sur mon épaule.

— J'ai rompu mes fiançailles, dit-elle en reniflant.

— Que s'est-il passé ?

Je me dirige vers le canapé et j'aide Eloïse à s'asseoir. L'estomac calé sur un des coussins rouges, elle raconte...

— Je crois que tout a commencé quand nous avons passé la Nuit du Flirt chez Bloomingdale's.

J'étais tellement excitée à l'idée de choisir tous ces trucs pour mon appartement. Et soudain, j'ai réalisé que c'était surtout ça que je voulais. Les serviettes de toilette, la cafetière à cent dollars et la balance parlante. J'avais envie de me balader en montrant ma bague. Tout ce côté agréable qu'on a quand on se fiance.

Eloïse fond en larmes et cache sa tête dans le coussin.

— Tout sauf Serge. C'est ça ?

Eloïse se redresse et hoche la tête. Elle prend ses cigarettes, allume une Marlboro et aspire une longue bouffée.

— Alors là, c'est vraiment la totale. Non seulement je ne suis *plus* fiancée, mais je n'ai même plus de petit ami.

— Mais maintenant, rien ne t'empêche plus de rencontrer *le bon* ! Tu verras, tu ne penseras même plus à meubler ta maison...

— Je suppose que tu as raison... Tu sais, je m'étais habituée à sentir la bague sur mon doigt. Ça me manque déjà...

— Et si on allait faire les boutiques d'East Village pour acheter d'autres bagues ? Tiens, je t'offre la bague de l'amitié... Viens, allons-y tout de suite.

— D'accord, dit Eloïse d'une voix faible.

— Et on s'arrêtera à St. Monica. On allumera un cierge pour ton annulaire gauche ! Tu vas voir, Eloïse, ça va aller. Maintenant, tu es libre de rencontrer l'homme de tes rêves.

Et je lui tends un mouchoir.

— Crois-tu que ça arrivera ? Tu es sûre qu'on va se marier un jour, toutes les deux ?

Eh là ! que lui arrive-t-il ? Eloïse est la femme la plus indépendante que je connaisse. Maintenant, elle ne pense plus qu'au mariage, c'est presque une idée fixe. Ça ne lui ressemble pas du tout.

— Bien sûr que oui. Toutes les deux. Mais j'avoue que je suis un peu surprise que tu me parles comme ça, Eloïse. La chasse au mari, ça n'a jamais été ton truc. Tu aimes tellement ta liberté.

— Je ne suis bonne à rien, une paumée...

— Je t'interdis de dire ça ! Tu as bien mené ta carrière, tu as un appartement génial. Et puis, tu as connu des mecs très différents. Tout ce que tu veux, tu l'obtiens. Quand tu seras prête à te caser, tu épouseras exactement le type qu'il te faut.

— L'homme qu'il me faut ? Ça veut dire quoi ? Jane, tu me fais marcher ? S'il y en a une qui peut me comprendre, c'est bien toi.

— Mais comprendre *quoi* ?

— Arrête, Jane. Tu connais le problème aussi bien que moi ! Comment peut-on avoir envie d'aimer un homme qui, un jour ou l'autre, vous quittera ?

Eloïse se lève d'un bond et se cache la tête dans les mains.

C'est donc ça ! Cette fois, nous sommes bien sur la même longueur d'onde. Je prends la main d'Eloïse et je la force à se rasseoir sur le canapé.

— Eloïse, tu ne dois pas voir les choses comme ça ! Ta mère n’apprécierait pas, tu sais. Comme réagirait-elle en apprenant que tu as peur de t’engager vis-à-vis d’un homme parce que tu as peur de le perdre ? Elle aurait l’impression que c’est sa faute.

— Mais *c’est* sa faute ! hurle Eloïse. Elle est partie trop tôt. Comme ta mère, et ton père juste avant. Tu devrais comprendre ce que je ressens. Au lieu de ça, tu te mets à parler comme une psy à la con !

Elle n’a pas dit un mot de son père. Je ne sais pas ce qu’il est advenu de lui, mais il est clair qu’Eloïse ne veut pas aborder le sujet. Ce doit être encore trop douloureux pour elle. Je me demande si elle ne pensait pas à lui quand elle a dit : « Comment peut-on avoir envie d’aimer un homme qui, un jour ou l’autre, vous quittera ? »

Je n’ai pas l’intention d’amener la conversation sur lui, mais je sens qu’il faut que je dise quelque chose. Je me lance.

— Mais, Eloïse...

Mais, Eloïse quoi ? Après tout, elle n’a pas vraiment tort...

— Eloïse, je n’y comprends peut-être rien. Tout ce que je sais, c’est que si nous n’essayons pas, nous serons seules. Est-ce que ça n’est pas encore pire ?

— Non. Parce que si nous restons seules, au moins nous ne serons pas malheureuses. C’est mieux que se retrouver seule et le cœur en miettes.

— *Seule et pas malheureuse*, ça ne te paraît pas contradictoire ?

— On peut très bien être seule et heureuse. Nous avons tant de choses à faire, toutes les deux. Nos carrières s’annoncent bien, nous sommes entièrement autonomes, nous faisons des choses passionnantes. Et nous vivons dans la plus belle ville du monde...

Je ne peux m’empêcher de rire.

— Ah ! parce que tu appelles ça vivre ?

— Arrête d’avoir raison, dit-elle avec une amorce de sourire. Tu sais que j’ai horreur de ça.

— Je te dis que tout va bien se passer. Je commence à croire que tout ira bien... le moment venu. Est-ce que ça te paraît mieux, dit comme ça ?

— Oui, enfin je crois.

Eloïse replace sa mèche à la Jennifer Aniston derrière l’oreille et pousse un profond soupir.

— Bon, assez de mélo pour aujourd’hui. Allons faire les magasins. Tu as besoin d’une tenue sexy pour le 4-Juillet. Je suppose que tu seras avec Timothy ce jour-là, je me trompe ?

Je hausse les épaules.

— Peut-être... Il n’en a pas parlé. Il n’est pas impossible qu’il travaille, même un jour de fête nationale.

— Bon, alors essayons d’imaginer les deux cas de figure. Si Timothy est de garde, on se fait un programme pour toutes les deux. S’il est libre, je tuerai le temps avec Amanda, Jeff et toute leur bande de copains.

— J’ai une meilleure idée. Si Timothy a quartier libre, tu passes la journée avec nous. Je suis

impatiente de te le présenter.

— Ce mec, tu l'aimes vraiment, pas vrai ? Et tu n'es pas morte de trouille ?

— Tu veux savoir ? Encore plus qu'en voyant *Le Projet Blair Witch* !

Eloïse pique un fou rire à s'en décrocher la mâchoire...

Lundi. Je passe mon temps à guetter le téléphone. Plusieurs appels, mais pas un seul de Timothy. Natasha livre le [chapitre 2](#) corrigé. Tante Ina m'intime l'ordre de faire des allers et retours dans mon appartement avec les chaussures du mariage pour les « faire » à mon pied.

Mardi. Le téléphone sonne ! Timothy a du travail par-dessus la tête et ça durera toute la semaine. Propose de passer demain soir... Peut-être assez tard. *Pas de problème !* Ai rédigé des suggestions de correction à l'attention de Natasha pour le [chapitre 3](#) et le canevas du livre.

Mercredi. Timothy annule — il ne peut quitter l'hôpital. Demande si je peux lui faire passer un mot pour lui rappeler d'aller voir le feu d'artifice du 4-Juillet et faire un barbecue en terrasse. *Mais bien sûr !*

E-mail de Natasha : elle est d'attaque pour commencer les corrections. Prévoit d'envoyer les trois premiers chapitres revus et peaufinés ainsi que le canevas définitif dans deux semaines jour pour jour.

Jeudi. Coup de téléphone surprise. Timothy pris le 4-Juillet. Est vraiment désolé. Pour se faire pardonner, arrangera la semaine prochaine un feu d'artifice rien que pour nous. Suis tellement déprimée que je n'ai pas signalé à Jeremy que je peux travailler sur de nouveaux projets maintenant que Natasha est lancée...

Vendredi. Nuit du Flirt au très branché Union Square Café. Nous trinquons toutes les trois à la santé d'Eloïse qui a eu le courage de rendre sa bague à Serge. Amanda et Eloïse m'affirment que si Timothy joue les Arlésiennes, ça ne veut rien dire. C'est une vie normale de futur médecin.

Samedi. Eloïse et moi regardons les feux d'artifice depuis le FDR Drive. Dégustation de chocolat de régime et de yaourts. Retour chez nous pour regarder *Dirty Dancing* à la télé (pour la énième fois...). Appel de Natasha pour me souhaiter un bon 4-Juillet. Elle en est à la page 200 de *Comment élever son enfant* et travaille toujours assidûment à son bouquin. Pas d'appel de Timothy pour me souhaiter un bon 4-Juillet. Discussion avec Eloïse à ce sujet. Pour elle — ma meilleure amie — ça ne prouve absolument rien. Le 4-Juillet n'a rien à voir avec Noël, ni avec mon anniversaire. Et ce n'est sûrement pas un jour à téléphoner...

Appel de tante Ina, sans oublier Mamie ni Amanda, pour me souhaiter un bon 4-Juillet !

Dimanche. Lecture du *Times*. J'écris mentalement mon annonce de mariage. *Nous apprenons le futur mariage de Gregg et Rommely. La mariée prendra le nom de Jane Greggely.* J'attends toujours que le téléphone sonne. Un appel de tante Ina : est-ce que j'ai commencé à « faire » mes chaussures ? (Non, toujours pas !)

Lundi. Je guette toujours le téléphone. Ai dit à Jeremy que je n'ai pas de travail d'ici mercredi prochain. Me confie un nouveau projet, les mémoires d'un puceau de trente ans qui n'est pas prêtre et pas plus religieux que ça ! Ai hérité d'une tonne de manuscrits sans intérêt. Morgan n'arrête pas de me regarder d'un drôle d'air.

Mardi. J'appelle Eloïse et Amanda pour avoir leur avis : faut-il appeler Timothy, ou attendre ? Les deux me disent d'attendre. Après tout, c'est un médecin... Morgan continue à me regarder bizarrement. Nouvel appel de tante Ina pour me rappeler d'aller chercher ma robe de demoiselle

d'honneur.

Mercredi. Je décroche le téléphone et le raccroche une bonne douzaine de fois au lieu d'aller chercher la robe. Lecture d'une biographie bidon. Suis partie tôt pour prendre la robe. Me suis arrêtée en chemin voir tante Ina et oncle Charlie ; Mamie était là. Dégustation d'un sandwich au *pastrami* et retour chez moi en métro avec la robe. Tante Ina n'arrête pas de me demander ce qui ne va pas. Je dis que c'est le stress du boulot.

Jeudi. Marre de rester là à ne rien faire ! Je me fais l'effet d'être un légume. A quoi rime cette liaison, si on peut appeler ça une liaison pour trois malheureux rendez-vous... même avec une nuit d'amour en prime. Et ça fait presque trois semaines ! J'appelle, mais tombe sur un répondeur. Message laissé, pas trop désespéré, juste un bonjour en passant et « appelle-moi, tu me manques ». Morgan continue de m'épier. Me demande : « Quelque chose ne va pas, Jaaane ? » Non, tout va bien, meerci beaucoup !

Vendredi. Nuit du Flirt en ce moment même au Big Sur, dans l'Upper East Side. Timothy ne m'a pas rappelée. Amanda est hors d'elle, Eloïse ne sait pas quoi dire. Quant à moi, j'ai dépassé le stade de la dépression...

— Je n'arrive pas à comprendre ce que Timothy fabrique, dit Amanda. Et si j'appelais Jeff pour savoir ce qui se passe ?

Eloïse est formelle.

— Pas question ! Jane aurait l'air de courir après Timothy comme une collégienne. Il rappellera dès qu'il pourra. Il est occupé, c'est tout.

Occupé ? Depuis trois semaines ? Je ne peux m'empêcher de dire ce que j'ai sur le cœur :

— Il a quand même pris le temps de sortir avec moi, d'aller au restaurant et de faire l'amour ! Tous les couples font ça le premier ou les deux premiers mois, mais un peu plus souvent ! J'ai dû faire quelque chose qui ne lui a pas plu.

— Mais non, s'exclame Eloïse avec une lueur de colère dans les yeux. C'est un abruti, voilà tout.

Amanda tente une médiation.

— Il est peut-être vraiment très pris. N'oubliez pas que c'est un interne. Ils n'ont pas les mêmes horaires que le commun des mortels.

— Mais il avait déjà ces horaires-là quand je suis sortie avec lui. Nous nous sommes vus un samedi, un mardi, et de nouveau un samedi. Tu crois vraiment qu'il ne peut pas se libérer au moins une fois par mois ? Non, je suis en train de me faire larguer en beauté, j'en suis sûre. Pourquoi, je n'en sais rien, mais c'est un fait. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire de travers ?

— Mais rien, Jane, rien, dit Eloïse en pointant sa cigarette vers moi. Tu sais quoi ? Je parie que c'est cette histoire de panne. Ça doit le tracasser et...

Je donne un coup de coude à Eloïse pour lui intimer de se taire. Trop tard !

— Quelle histoire de panne ? demande Amanda, ébahie.

— Une panne sexuelle, explique Eloïse. La première fois qu'ils ont voulu faire l'amour, il n'a pas pu... C'est ça qui doit le miner. Son amour-propre a dû en prendre un sacré coup.

— Amanda, je t'en supplie, surtout ne répète pas ça à Jeff. Il risquerait d'en parler à Timothy, et j'en serais malade ! Timothy m'en voudra à mort.

— N'aie pas peur, je serai muette comme une tombe. Promis juré !

Je pousse un soupir de soulagement.

— De toute façon, ça ne lui est arrivé qu'une fois. Après, il a fait l'amour deux fois sans problème, et nous avons remis le couvert encore deux fois le lendemain matin...

— Oui, mais les garçons sont très vulnérables sur ce point. C'est arrivé avec Jeff au début. Il avait l'air si frustré, si désespéré... Il m'a fallu du temps pour lui faire comprendre que ça m'était égal.

— Et alors, c'est fini maintenant, ou est-ce que cela lui arrive encore ?

— Quelquefois. Mais quand ça se produit, il n'en fait pas tout un cinéma... La première fois, je croyais que c'était ma faute. Ensuite, j'ai lu pas mal de trucs là-dessus, et je sais maintenant que j'avais tort.

— Alors c'est quoi, la cause ?

— Des tas de facteurs qui n'ont rien à voir avec nous. En fait, dans un des articles, on disait que plus un homme est attiré par une femme, plus il peut avoir des problèmes d'érection les premières fois. Parce qu'il est trop nerveux.

— Alors comme ça, je rends Timothy nerveux à ce point-là ? Ça commence à me plaire.

— Crois-moi, Jane, avec la poitrine que tu as, Timothy a fait de la surchauffe !

Nous éclatons de rire.

— En parlant de seins, tu crois que ceux de la Tache sont vrais ? demande Eloïse.

— Pourquoi ? Ils sont comment ? Enormes ? s'informe Amanda en chassant de la main la fumée envoyée par Eloïse.

— Ils ne sont pas si gros que ça. Mais ils sont insolents, sexy. Comme tout le reste d'ailleurs...

— Au fait, je ne t'ai pas demandé à quoi ressemblent ses parents. Sont-ils aussi fabuleux et prétentieux qu'elle ?

Le visage fermé de Mme Nutley me revient à la mémoire.

— Pas du tout. Son père était absent, mais j'ai vu sa mère. C'est une femme très froide. Je ne pense pas que les Nutley soient ravis de voir leur fille laver son linge sale devant tout le monde.

— Est-ce qu'elle parle d'eux dans son bouquin ? demande Eloïse. J'imagine que ça pourrait les mettre en rogne.

— Non, elle dit seulement qu'elle n'est pas proche de ses parents. Elle sait qu'elle les a déçus. Mais elle ne s'étend pas sur les histoires de famille. Ce n'est pas le sujet de ses mémoires.

— Alors, c'est quoi, le sujet ? Après tout, c'est une adulte. Si elle a envie de déballer son histoire d'acteur devant tout le monde, ça la regarde.

— D'accord, mais admetts quand même que ça rejaillit sur ses parents, note Amanda. Elle dévoile les détails les plus intimes d'une expérience amoureuse assez sordide. Ses parents ont de quoi être gênés, non ?

Je ne suis pas d'accord. Il y a un mois je l'aurais été, mais plus maintenant. Une liaison qui a brisé le cœur de Natasha ne peut pas être qualifiée de sordide. Et choisir d'en parler dans son livre n'est pas sordide non plus. De nombreuses personnalités de tous horizons ont écrit l'histoire de leur vie, et aussi pas mal d'anonymes, des gens ordinaires. Comme pour se purifier. Si Natasha écrit ses mémoires, ce n'est pas pour étaler sa vie privée sur la place publique. C'est pour *elle-même*. Que ce soit pour se défendre, pour mieux se connaître, pour décrire une période de sa vie avec ses mots à elle en pensant à ses futurs petits-enfants, ou même pour tenir une sorte de long journal, peu importe ! Elle le fait pour *elle* ! Qu'elle soit payée pour effectuer ce travail peut paraître indécent, mais en fait, c'est juste la cerise sur le gâteau. Je suis convaincue que Natasha aurait accepté d'écrire ses mémoires gracieusement si elle avait été certaine d'être publiée.

— Vous savez, je ne pense pas qu'à travers ce bouquin, le but de Natasha soit de laver son linge sale. C'est pour faire la paix avec elle-même sur une période douloureuse de sa vie. Et vous savez, écrire un livre, ce n'est pas ce qu'il y a de plus facile.

— Eh bien, dis-moi ! Depuis quand es-tu devenue l'avocate de Natasha ? demande Amanda en tendant la main vers son gin tonic.

No comment.

Les gémissements se transforment en cris.

— *Ah oui ! encore. Si ! Oui ! c'est bon... Aaaaah !!!*

J'entrouvre un œil. Est-ce la voisine qui m'a réveillée, ou le téléphone ?

Driiing !

Bon sang, les gens devraient quand même savoir qu'on n'appelle pas quelqu'un avant 10 heures un samedi matin ! J'attrape le combiné, prête à déverser ma bile, peu importe sur qui. Mais je reconnais la voix de Timothy. Je saute hors du lit, bien réveillée cette fois, et j'appuie le sans-fil tout contre mon oreille.

— As-tu toujours envie de me parler ? demande Timothy. Je sais, je suis aux abonnés absents depuis un bon moment...

— Je ne t'en veux pas, Timothy. Je voudrais juste te voir ! Ça fait trois semaines...

La voisine recommence son numéro.

— Jane, je suis vraiment désolé. Tu sais, moi aussi j'ai très envie de te voir, mais ici, c'est à devenir fou. Je t'appelle de l'hôpital, d'ailleurs...

— Je comprends, mais je crève d'envie d'être avec toi...

— Et moi donc ! Mais ils nous font faire le tour du cadran à travailler comme des brutes. La semaine dernière, je n'ai même pas pu rentrer une seule fois chez moi. C'est pour ça que je n'ai pas appelé. Nous avons tous dormi sur des lits de camp. Et ça va durer encore un bon bout de temps. Mais quand ce sera fini, je t'emmènerai dîner dans un restaurant fabuleux !

Derrière le mur, ils s'en donnent à cœur joie...

— Génial, dis-je en tapant sur le mur, quand penses-tu pouvoir te libérer ? Dis-moi que ce sera bientôt, s'il te plaît !

— Je ne peux pas encore affirmer que ce sera samedi, car je vais encore avoir une vie de chien

toute la semaine. Mais je serai libre de samedi soir à dimanche 14 heures. Il faudra prévoir quelque chose d'assez tranquille, car je dois me coucher tôt. Qu'en dis-tu ?

Je fais des sauts de cabri en brandissant le poing comme une championne de tennis de douze ans ! Je l'ai, ce quatrième rendez-vous tant attendu !

— Ça me convient tout à fait. Si tu savais ce que je suis impatiente de te revoir !

Je me laisse tomber sur le futon, avec un sourire si large que j'ai l'impression que ma tête va se fendre en deux. Non, il ne m'a pas larguée ! C'était bien à cause de son travail !

— Moi aussi ! Si je peux, j'appellerai pour confirmer. Sinon, à samedi, vers 20 heures...

En raccrochant, je me rappelle subitement que samedi prochain, je vais avoir mes règles. C'est la loi de l'emm... maximum ! Mais peut-être que Timothy s'en fiche. Après tout, comme on s'acharne à me le rappeler, il est médecin...

Vendredi, 15 h 14. Je suis en train de me ronger les ongles jusqu'au sang. C'est le grand jour. Jeremy m'a promis de me faire part de ses commentaires sur les trois premiers chapitres et sur le canevas du livre de Natasha dans l'après-midi. Depuis midi, je suis un vrai paquet de nerfs. D'une minute à l'autre, il va m'appeler dans son bureau... Je me demande comment j'arriverai à tenir toute la journée sans arracher mon patch de nicotine et taper Eloïse de quelques cigarettes... Heureusement que j'ai la perspective de la Nuit du Flirt dans quatre heures, je meurs d'envie d'un Cosmopolitan. Non seulement j'ai un mal de ventre terrible (signe annonciateur de mes ragnagnas...), mais je me fais du mouron. Et si Jeremy déchirait tout en mille morceaux ? Peut-être que les trois chapitres sont à côté de la plaque... ? Trop « pornographiques », trop complaisants. Ou peut-être attendait-il autre chose... Et ce fichu canevas, s'il le trouvait nul ? Respire un bon coup, ça ira mieux ! Allez, on se calme ! Jeremy a aimé l'extrait du [chapitre 1](#), pourquoi pas la suite ? Je jette un coup d'œil sur la pendule avant de m'attaquer à un nouvel ongle...

J'ai déposé le dossier sur le bureau de Jeremy ce matin à 9 heures précises. Je suis fière de mon travail et de celui de Natasha. Elle a beaucoup bossé, et je trouve qu'elle a une excellente plume... Quant à moi, j'ai passé les deux dernières nuits à plancher sur le manuscrit, armée d'un crayon. J'ai à peine retouché le [chapitre 2](#), et le [chapitre 3](#) ne m'a pas pris beaucoup de temps non plus. Le canevas lui-même, dans l'ensemble très savoureux, est digne de figurer dans la liste des best-sellers du *New York Times*. J'ai fait du bon travail, je le sais. Alors pourquoi me faire ce sang d'encre depuis midi ? Je n'arrête pas de me répéter : *Tu as fait du bon boulot, de l'excellent boulot*. Encore faut-il que Jeremy soit de mon avis...

Il me vient une idée tout à coup, à laquelle je n'avais pas pensé jusqu'ici. Si Jeremy approuve cette première partie du bouquin, Natasha va pouvoir rentrer à Santa Barbara rejoindre son prétendant. Elle n'aura plus besoin de nos réunions hebdomadaires, ni qu'on lui tienne la main pour entamer le plus gros du boulot, l'écriture du manuscrit complet...

Plus de Natasha pour faire tinter ses bracelets, pour faire voltiger ses boucles. Plus de coups de fil chez moi, ni de virées infernales en métro. Elle ne sera plus là... Je commence seulement à apprendre à la connaître, et je dois avouer que je serais curieuse de la connaître un peu mieux. Pas par complaisance. Tout simplement parce que, plus j'en apprend sur elle, plus j'en apprend sur moi. En tout cas, c'est mon impression. Je dois même admettre que j'ai fini par l'aimer *un peu*. Je sais qu'elle doit passer une semaine ou deux à New York, en août. Son copain arrivera le 1^{er}, et ils

iront au mariage de Dana le 2. Ils vont sans doute profiter de la semaine suivante pour se balader dans Madison Avenue et faire des achats à la boutique Prada pour enfants : vêtements pour bébé, meubles pour la chambre, et tout le nécessaire de future maman. Puis ils regagneront leur maison sur l'eau, et j'aurai des nouvelles de Natasha à peu près une fois par mois, en fonction de l'avancement de son travail d'écriture. J'ai décidé de lui parler de l'éventuelle suite envisagée par Remke, mais seulement après avoir entendu les commentaires de Jeremy sur le livre en cours. Pour l'instant, inutile de rajouter à son stress en lui parlant d'un second bouquin. Et même si Jeremy « flingue » la première partie, elle sera moins déprimée si elle sait qu'elle a quand même son soutien puisque la Posh envisage une suite...

Tic-tac, tic-tac, tic-tac. 15 h 20...

Le téléphone sonne. Je bondis sur le combiné. C'est la voix geignarde de Morgan.

— Jaaane, Jeremy souhaite te voir en salle de conférences.

Ça y est ! Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je me lève et j'inspire un bon coup. *J'ai fait du bon travail*. Jeremy ne peut pas dire le contraire, c'est impossible. J'arrange mes cheveux, j'arrête de fourrager nerveusement dans la poche de ma veste Ann Taylor, et j'essuie mes mains moites sur ma jupe. Puis, la tête haute et droite comme un I, je me dirige vers la salle de conférences. Un court arrêt près du bureau d'Eloïse pour avoir un mot d'encouragement, mais elle n'est pas là.

La première chose que je vois en entrant dans la pièce, c'est le plat de cookies, le champagne et les petites coupes en plastique. Va-t-on annoncer un nouveau mariage ? Paulette peut-être, ou Daisy, ou Remke pourquoi pas ? Je repère Gwen derrière Paulette. Elle est en train de sortir Olivia de sa poussette. Si Gwen a rappliqué, c'est qu'on va m'annoncer quelque chose d'important. Eloïse est debout au fond de la pièce, les yeux posés sur les *Mémoires de Skinny-Minny* ou plus exactement sur la maquette définitive de la couverture. Nos regards se croisent, et je lui jette un œil interrogateur. Elle hausse les épaules. Le personnel de l'équipe éditoriale et du département artistique est là au grand complet. Plus Irma, la directrice lunatique des services juridiques, et Ian, le grand ordonnateur (grincheux) des comptes de pertes et profits auquel j'ai eu affaire plus d'une fois.

Jeremy prend la parole, et immédiatement toutes les conversations s'arrêtent.

— Merci à tous d'être venus. Gwen s'est spécialement déplacée pour vous annoncer une bonne nouvelle.

Que peut-elle bien avoir à annoncer ? Qu'elle va divorcer, ou que bébé a la diarrhée verte ? Ou alors, mon Dieu ! Est-ce qu'elle aurait l'intention de raccrocher ?

— Bonjour tout le monde ! crie Gwen de sa voix perçante tout en confiant Olivia à Morgan (laquelle tient le bébé « à distance », comme s'il était contaminé...). Effectivement, j'ai une annonce à vous faire, et j'aimerais que vous vous teniez prêts à applaudir. Voilà. J'ai le plaisir de vous apprendre que Jane Gregg est promue à la fonction d'« éditeur » !

J'en reste bouche bée. J'entends des applaudissements, des mots de félicitations. Je reçois des claques dans le dos. Je doute d'avoir bien saisi... Elle a dit « éditeur » ? pas « éditeur associé » ?

Le champagne coule à flots. Je regarde tour à tour Gwen, Jeremy, Remke... puis Eloïse. Je parviens enfin à fermer la bouche, mais pas plus de deux secondes... Ça y est, j'ai ma promotion !

— Je suis si fière de toi, glapit Gwen.

Elle enlève Olivia à Morgan et la fait sauter dans ses bras. Puis elle l'amène vers moi.

— Allez, mon poussin, fais bravo au nouvel éditeur de la Posh.

Je joue avec les boucles blondes du « poussin ».

— Dis-moi, Gwen, je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu. J'ai bien été nommée *éditeur senior*, pas éditeur associé ?

— C'est bien ça. Tu le méritais, Jane. On t'a laissée au poste de secrétaire d'édition un peu trop longtemps parce que tu te débrouillais très bien et que nous n'avions pas vraiment besoin de nouvel éditeur. Puis on t'a donné le titre d'assistante d'édition, là encore trop longtemps pour des raisons budgétaires. Mais tu as fait tes preuves, et tu as à présent le niveau d'éditeur senior. Ce matin, Jeremy a lu la première partie du livre de Natasha, il m'en a faxé une copie, nous en avons discuté avec William. Et voilà...

Gwen parle avec ostentation, mais d'un ton cordial. C'est la première fois.

— Oui, Jane, toutes mes félicitations ! dit Jeremy en me donnant une petite tape amicale dans le dos. Vous avez vraiment joué le jeu à la Posh, vous avez beaucoup bossé. Nous avons tous apprécié votre attitude. Et les mémoires de Nutley montrent ce dont vous êtes capable. Du travail bien ficelé.

Je sens des petites ondes de bonheur me parcourir le corps de la tête aux pieds. Du travail bien ficelé... Je le savais ! J'ai hâte d'appeler Natasha pour la tenir au courant.

— Beau parcours, Gregg, ajoute Remke. Et maintenant que Natasha a mis le turbo sur son livre, nous vous confierons deux autres projets.

— Vos projets à vous, ajoute Jeremy. Vous ne rédigez plus de préfaces pour les autres...

Je suis sur un petit nuage... J'y suis arrivée ! Et au-delà de mes espérances... Il y a des moments importants dans la vie sur lesquels personne ne pourra jamais vous faire revenir en arrière. C'est le cas aujourd'hui.

— Bien, maintenant finissez vos verres, tout le monde, et remettez-vous au travail ! dit Remke avec autorité.

Eloïse me serre dans ses bras à m'étouffer.

— Ce soir, on va faire la java pour fêter ça !

Gwen revient à la charge en installant Olivia dans sa poussette :

— Jane, je suis si contente de ce qui t'arrive ! Lorsque Jeremy m'a appelée pour me dire qu'il te jugeait prête à devenir éditeur, je n'ai jamais été aussi fière ! Tu comprends, c'est moi qui t'ai tout appris. Alors cette promotion, c'est un peu la reconnaissance de mes qualités de management. J'ai toujours dit que je t'avais bien formée !

— J'apprécie vraiment tout ce que tu as fait pour moi, Gwen ! dis-je avec un sourire. Tu t'es toujours bien comportée avec moi (pas tant que ça, en fait...).

Elle rayonne et berce le bébé dans sa poussette.

— Tu t'es épanouie, Jane. De la jeune recrue de vingt-deux ans sans expérience, tu t'es

transformée sous mes yeux en éditeur à part entière. Je suis fière. Oh ! regardez-moi ça comme on est toute rouge ! roucoule Gwen à Olivia. Jane, tu veux bien m'aider à la changer ?

— C'est-à-dire, je voudrais bien, mais j'ai promis à Eloïse d'aller voir la maquette de *Skinny-Minny* avec elle...

Une excuse totalement bidon. Mais je ne tiens pas particulièrement à fêter ma promotion en changeant les couches de bébé.

Morgan rapplique avec deux coupes de champagne en plastique à la main.

— Jaaane, toutes mes félicitaaations pour cette promotion bien méritée. C'est vraiment géniaaal.

Elle me tend l'une des coupes, et trinque avec moi avant de s'approcher de la table pour rafler deux cookies au chocolat.

Je ne sais plus où j'en suis. Ma parole, c'est Noël !!

— J'espère que je n'arrive pas trop tard !

Je fais volte-face en reconnaissant la voix de Natasha, et je dois bien avouer — à contrecœur — que je suis contente de la voir. Nous ne nous sommes pas revues depuis trois semaines, le jour de la remise des cadeaux de Dana. Elle a retrouvé son look habituel : pantalon de cuir noir ultra-moulant, minuscule haut lavande et sandales en peau de serpent noir et mauve, avec des talons interminables... Le soleil a éclairci d'un ton ses boucles à la Nicole Kidman. Toujours aucune trace de sa grossesse, mais elle n'est enceinte que de trois mois à peine.

— Natasha, je viens d'être nommée éditeur !

— Je sais. Jeremy m'a appelée pour me demander de venir fêter ça à 15 h 30. Félicitations ! Dois-je comprendre que mes premiers chapitres ont fait bonne impression ?

Je lui murmure :

— Il a adoré, et Remke aussi.

Elle me gratifie de son sourire de star... Ses dents sont magnifiques, d'une blancheur incroyable...

— Jeremy m'en a parlé. Je suis tellement contente. A nous deux, on fait une fine équipe !

Une équipe ? Tiens, c'est drôle, je n'avais jamais considéré notre travail en commun de cette façon-là, mais c'est vrai. La relation éditeur-auteur est bien un travail d'équipe.

— Champagne ?

Ça y est, trop tard, j'ai lâché le mot. Il y a des moments où je me battrais... Je suis tarée ou quoi ? Je viens pourtant de lire des tas de détails sur la vie de Natasha... C'est une ancienne alcoolique. Et enceinte, qui plus est !

— Non, merci. Je ne bois pas. Et le bébé non plus, ajoute-t-elle en donnant une petite tape affectueuse sur son ventre.

Mon Dieu ! ce que je peux être cruche !

— Excuse-moi, je n'y pensais plus...

— Tant mieux. Ça veut peut-être dire que tu commences à me voir telle que je suis, pas comme la fille du bouquin...

Elle doit avoir raison, c'est sûrement ça. Intéressant ! J'ai commencé à en prendre conscience l'autre soir, à notre Nuit du Flirt. Si on ne connaît pas Natasha, c'est-à-dire si on ne la connaît pas vraiment, on ne peut pas l'appréhender à travers son livre. *Impossible*.

— Tu sais, finalement je vais rester à New York pendant un bon bout de temps. Sam estime que je ne dois pas prendre trop souvent l'avion pendant mes premiers mois de grossesse. Tu ne penses pas qu'il exagère ? Il n'arrête pas de se faire du souci pour un rien... Il me rejoindra le 1^{er} août pour passer quelques semaines ici avec moi. Tu te rends compte ! On est déjà presque en août. Le mariage de Dana, c'est pratiquement demain !

Oui, presque. Dans deux petites, toutes petites semaines. Est-ce que Timothy sera assis à côté de moi et bavardera avec l'Homme à la Péniche, est-ce qu'il me fera tourbillonner dans cette salle de bal ? Je ne suis plus sûre de rien. La semaine dernière, il n'a même pas appelé pour me dire un petit bonjour. Pas une seule fois. Pendant toute la semaine, je ne savais plus à quel saint me vouer : m'aime-t-il ? Ou ne m'aime-t-il pas ? Je suis même allée jusqu'à *effeuiller la marguerite* (une fleur que j'ai piquée sur le balcon d'un voisin) pour savoir ce qui m'attend. *Je t'aime, un peu, beaucoup...* C'est tombé sur *Pas du tout* !

Pourquoi est-ce si compliqué ? Si je lui manque, s'il veut faire des projets d'avenir avec moi, il aurait appelé ! Passer un coup de fil de trois secondes en sortant de la salle de bains, après déjeuner ou en allant se coucher, ce n'est quand même pas le bout du monde ! Il a bien trouvé le temps de m'appeler samedi dernier...

Théoriquement, il doit venir demain soir. S'il ne me sert pas en arrivant le discours habituel « Restons amis, tu veux bien ? » ou « Ce n'est pas moi, c'est toi », je lui reparlerai du mariage. Je lui ferai comprendre combien c'est important pour moi qu'il vienne. Pour une occasion comme ça, il pourra sûrement se libérer. Forcément. Si c'est vraiment, vraiment important pour moi, il le fera.

— Saluons le nouvel éditeur de la Posh, l'éminente Jane Gregg, qui va se faire un plaisir de nous offrir une tournée générale, hurle Amanda à notre table de l'Evelyn's, un bar super élégant de l'Upper West Side. Ordre du jour de notre Nuit du Flirt : sa promotion !

J'éclate de rire.

— Dis donc, mon augmentation ne prendra effet que sur la prochaine paie, et ces consommations valent neuf dollars chacune !

— Tu sais quoi, ma chère Jane ? Tu m'as donné des idées. Je vais demander une promotion à Daisy dès lundi. C'est bien mon tour !

Nous trinquons toutes les trois à cette initiative.

— C'est pas le tout, les filles, mais j'ai besoin de savoir quoi faire demain soir quand Timothy arrivera. Est-ce que je joue le grand jeu, avec bougies parfumées et musique de Marvin Gaye ? Ou est-ce un peu trop ?

Je n'ai absolument aucune idée de ce qui va se passer quand Timothy viendra. Devons-nous passer commande au traiteur chinois, regarder la télé, ou bien faire l'amour et des projets pour la suite ? Ou est-ce que j'aurai droit à un discours ?

— Arrêtez, les filles. Il vient pour me larguer, c'est sûr.

Je me tasse sur ma chaise.

— Puisque je te dis que non, insiste Amanda. D'après ce qu'il t'a dit au téléphone, il vient passer une soirée agréable et calme avec sa bien-aimée qui lui manque terriblement.

— Tu es sûre ?

Je me sens toute requinquée.

— Les mecs ne viennent jamais rompre à domicile, lance Eloïse. Ils s'arrangent pour le faire en public, pour éviter les scènes. Tu n'as rien à craindre de ce côté-là !

— Alors, qu'est-ce que je fais ? Bougies, musique et un peu de vin ? Ou pizza et Coca ? Ou rien du tout ?

Amanda et Eloïse mâchent leur paille en pesant le pour et le contre.

— Moi je suis pour le grand jeu, dit Amanda. Sinon, il aura l'impression que tu attends une mauvaise nouvelle.

— Et si jamais c'est vrai ? S'il vient pour mettre fin à notre liaison ? J'aurai l'air maligne avec mes senteurs de vanille et ma musique s'il me laisse tomber. Je crois que je n'aurai jamais plus envie de réécouter du Marvin Gaye jusqu'à la fin de mes jours.

— Puisque je te dis qu'il ne va pas te larguer ! insiste Eloïse avec cette assurance qu'ont les meilleures amies.

— Et moi, je te parie cent dollars qu'il me largue.

Eloïse exhale une bouffée de fumée et sourit.

— Tu as beau avoir pris du galon, ça m'étonnerait fort que tu puisses te permettre de perdre cent dollars !

— Elle a raison, confirme Amanda.

— En fait, je parie moi cent dollars que Timothy s'excusera une bonne dizaine de fois pour son emploi du temps de médecin, et il se fera pardonner en t'emmenant dîner chez Gotham ou chez Daniel.

— Je tiens aussi le pari, dit Amanda. J'ai confiance.

— En lui ou en moi ?

— Ce que tu peux être idiote, dit Eloïse en me tapant dessus avec sa paille. En toi, bien sûr.

— *Et* en lui, ajoute Amanda.

— Bon, je parie mes cent dollars que j'aurai droit au discours « Nous pourrions rester amis ? ».

— On va se faire du fric facile, dit Eloïse en trinquant avec Amanda.

Tout ça me porte sur les nerfs. Je suis censée fêter ma promotion avec mes copines ce soir, et demain avec mon petit ami. Pas me ronger les ongles et prendre des paris sur ma vie sentimentale. Je regarde le bar plein à craquer et je fais mentalement une petite prière. *Mon Dieu, faites que mes amies aient raison ! Faites qu'elles gagnent mes cent dollars !*

Après tous ces « moi aussi ! » qui nous ont rapprochés, Timothy et moi, et notre bonne entente sexuelle apparemment, pourquoi Timothy voudrait-il que nous en restions là ? Tout s'est bien passé, alors...

Mon cœur s'arrête...

Timothy.

Il est au bar, en train de tendre vingt-cinq dollars au barman. Je me cache derrière Eloïse et je regarde autour de moi.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— Eloïse, regarde, là-bas, juste devant nous. C'est *Timothy* ! Il est au bar.

— C'est pas vrai ! Je ne l'ai jamais vu, dis-moi lequel c'est !

— Tu sais bien, c'est celui qui ressemble à Greg dans *Dharma et Greg*. Il est en train de...
... *de passer son bras autour des épaules d'une autre femme* !

Amanda retient son souffle.

— Celui qui est avec la rousse ?

Je suis incapable de proférer un seul son. Incapable même de hocher la tête. Les larmes me montent aux yeux.

— C'est vrai qu'il ressemble à Greg, dit Eloïse. Dommage que ce soit le roi des salauds et des faux culs !

— Eh ! attendez une minute ! rétorque Amanda. Vous n'en savez rien du tout. Peut-être que cette nana est une collègue et qu'ils viennent de sauver la vie de quelqu'un... Ou alors une cousine...

Nous avons toutes les trois les yeux rivés sur Timothy : il attire la fille à lui et glisse la langue entre ses lèvres. Un baiser bref, mais qui est pour moi comme un coup de poignard dans le cœur ! Maintenant, il nous tourne le dos et d'autres gens se sont approchés du bar. Ils me cachent partiellement la vue.

— Je suis désolée, Jane, dit Amanda en me serrant le bras.

— Est-ce que ça va ? demande Eloïse. Tu veux que nous partions d'ici ?

Je suis toujours incapable de parler, de bouger. Mon cœur vient de se briser en mille morceaux. Je réussis à balbutier quelques mots :

— Je... Je ne veux pas qu'il... me... voie.

J'ai du mal à articuler, comme si j'avais mangé du coton.

— Tu devrais peut-être aller le voir, suggère Amanda. Pour bien lui faire sentir qu'il s'est conduit comme un salaud.

Le problème, c'est qu'il ne sera pas le plus embarrassé des deux. C'est moi qui suis rejetée. C'est moi qui ferai une scène. Timothy, lui, sera la vedette du spectacle, et en plus il rentrera chez lui avec la rouquine !

Je m'empare du paquet de Marlboro Light sur la table.

— J'ai besoin de fumer, dis-je en prenant une cigarette.

— Non ! hurle Eloïse en me reprenant le paquet. Après tous les efforts que tu as faits, tu ne vas pas tout gâcher à cause de cet abruti ! Il n'en vaut pas la peine.

Mes yeux s'emplissent de larmes. J'ouvre la bouche pour parler, mais rien ne sort. Je risque un œil vers le bar. Timothy et la rousse sont toujours assis sur leurs tabourets, à quelques mètres de

nous. Il a toujours le bras autour des épaules de la fille.

C'en est trop ! Cette fois, je ne peux empêcher mes larmes de couler. Je me tamponne les yeux avec un bout de nappe. Eloïse me presse l'épaule, et Amanda me serre le bras.

— Partons d'ici en douce, il ne te verra pas, chuchote Eloïse à mon oreille. Viens, allons-nous-en !

Je jette furtivement un dernier regard. Timothy et la rousse se font face. Il l'embrasse de nouveau, et ils trinquent... Je suppose qu'il doit lui dire « Moi aussi ! ». Je n'arrive pas à détacher mes yeux de lui, de cet homme qui était censé être à moi. Et parce que j'ai le regard fixé sur lui, Timothy tourne la tête dans ma direction.

Nous voici face à face... Je vois dans ses yeux qu'il accuse sérieusement le coup. La rousse se retourne pour voir ce qui se passe. Je baisse la tête en murmurant à mes copines :

— Qu'est-ce que je fais ?

— Tu sors vite fait d'ici, dit Eloïse. J'ai pris ton sac, allons-y !

Nous nous levons et marchons vers la sortie. Nous sommes obligées de passer à côté de Timothy et de sa rouquine... Je garde les yeux obstinément baissés, mais je sens qu'il nous suit du regard. Je grimpe en courant les marches qui débouchent sur la rue, le visage ruisselant de larmes.

— Jane, attends ! crie Timothy.

Je me retourne. Il se tient dans l'encadrement de la porte, le regard implorant.

Amanda et Eloïse sont déjà en haut des marches.

— Nous t'attendons ici, dit Eloïse, partagée entre la colère et l'inquiétude.

Je me retourne et fais face à Timothy, en me demandant ce qu'il peut bien avoir à me dire. En tout cas, pas un truc du genre « Allons boire un pot, je vais t'expliquer ».

— Il n'y a rien à dire, Timothy. Rien.

— Jane, je sais que les apparences sont contre moi...

Ça y est, il me sort les grands classiques. Moi qui étais persuadée que personne n'ose jamais dire ce genre de truc !

— Tu sais, en ce moment, on mène une vie de dingue dans cet hôpital — *Encore ! C'est la centième fois qu'il me sort le même boniment.* — Alors, quand on rencontre une fille qui est dans la même situation...

— Donc tu sortais avec quelqu'un d'autre, dis-je bêtement. C'est pour ça que tu n'as pas fait de projets avec moi...

Il hoche la tête et a la décence d'avoir l'air extrêmement peiné...

— Mais, tu sais, il n'y a rien de sérieux entre nous. Et puis, toi et moi, nous n'avons jamais parlé d'exclusivité...

Attendez, il est sérieux, ou il essaie seulement de se sauver la mise ?

Il s'approche pour repousser une mèche de cheveux plaquée sur mon visage. Je fais un pas en arrière.

— Je suis resté si longtemps sans te voir que j'avais oublié à quel point tu es belle...

Espère-t-il me voir fondre sous ce pseudo-compliment, et lui dire que tout va bien, qu'en effet nous n'avons jamais parlé d'exclusivité, que je brûle d'impatience de le voir demain soir pour faire l'amour avec cette crétine qui est tombée dans le panneau du « En ce moment, j'ai une vie de fou » ?

— Dis-moi une chose, Timothy. Tous ces « Moi aussi ! » que tu m'as servis sans arrêt, ça rime à quoi ? Pourquoi m'avoir fait croire qu'il y avait un avenir pour nous deux, alors que tu ne l'as jamais pensé une seule seconde ?

Il se passe la main dans les cheveux avec nervosité.

— Si, j'y ai cru, Jane. Je t'assure. Nous avons passé de très bons moments ensemble, seulement après, j'ai rencontré...

Il fixe le bout de ses chaussures.

— Je suis désolé de tout ce qui arrive ! Je sais que les apparences sont contre moi.

Je sens mes yeux se remplir de nouveau de larmes. J'essaie de les refouler. *Alors, c'est tout ce qu'il trouve à dire !* Il ne cherche même pas d'excuses pour son attitude : il me parle de timing ! Il essaie seulement de me persuader qu'il s'est volatilisé juste après notre nuit d'amour...

La réalité, c'est qu'il en a rencontré une autre qui lui plaît davantage (j'aperçois d'ailleurs la moitié de sa chevelure rousse là, en bas). Alors à quoi bon continuer cette discussion ? De toute façon, il va retourner au bar, se faire plaindre par la rouquine à mes dépens... Puis ils prendront tous deux un gin tonic sans plus se soucier de moi. Et plus tard, elle le consolera en lui faisant une petite gâterie !

— Une dernière chose, juste pour savoir. Demain tu comptais venir pour quoi faire ? Me larguer ? Ou pour remettre ça ?

Je connais la réponse, mais il faut que je l'entende de sa bouche...

Timothy continue à regarder ses chaussures.

— Je suis vraiment désolé, Jane. Je ne voulais pas te faire de mal.

C'est fini ! Je ne deviendrai jamais Jane Greggely...

Je lui tourne le dos et je remonte les marches en courant. Mes copines m'attendent, l'air bouleversé. Je fais un pas vers elles et j'éclate en sanglots.

J'ai passé le samedi après-midi sous les couvertures de mon futon, dans le noir. Il fait 25°, et pas d'humidité. Le soir, Eloïse est venue me voir avec un paquet de pop-corn pour regarder avec moi *Diamants sur Canapé*. Chaque fois que je traverse une phase de grosse déprime, seule la voix d'Audrey Hepburn dans *Moon River* m'apporte un peu de bien-être. Mais au moment où Holly Golightly a libéré son amour de chat et a réalisé ce qu'elle venait de faire, j'ai été prise de sanglots si violents qu'Eloïse a cru que je m'étais arraché une corde vocale. Elle a fait défiler la cassette en accéléré jusqu'au passage où le chat réapparaît sain et sauf, et j'ai cessé de pleurer.

Eloïse est restée dormir chez moi. Vers 1 ou 2 heures du matin, Mister Opéra a mis *le Crépuscule des Dieux* — du fameux *Ring* de Wagner — et Eloïse a cogné contre le mur. Du coup, Mister Opéra s'est mis en colère et a augmenté le volume.

— Et tu dois te taper cette merde toutes les nuits ? demande Eloïse, furieuse.

J'ai hoché la tête. Je devais avoir l'air si pathétique avec mon visage bouffi de larmes qu'Eloïse a jailli de ses draps comme un diable de sa boîte et s'est précipitée sur le palier pour aller tambouriner sur la porte de Mister Opéra en criant :

— Coupez-moi ça immédiatement ! Il est 2 heures du matin ! Vous pourriez quand même avoir un peu de respect pour vos voisins !

Aussitôt, le volume du son a baissé, et Eloïse a regagné nos quartiers. Elle a refermé la porte à double tour et regrimpé dans mon lit en pestant contre le culot de certaines gens. Elle a réussi à me faire sourire pour la première fois en vingt-quatre heures, mais je ne suis même pas sûre qu'elle s'en soit aperçue.

Au matin, Eloïse a insisté pour m'emmener prendre le petit déjeuner dehors. Pour fêter ma promotion, compte tenu du fiasco de la veille. Je n'étais pas vraiment d'humeur à me réjouir, mais Eloïse a refusé de céder à ma déprime. Nous étions sur le point de partir quand Amanda a téléphoné pour prendre de mes nouvelles. Je lui ai assuré que ça allait à peu près...

Eloïse m'a traînée dans un petit restaurant au coin de la 79^e Rue et de la Première Avenue. J'ai un peu chipoté avec mes œufs brouillés et mes frites, mais j'ai quand même réussi à avaler trois tasses de café (imbuvable). Ça m'a fait du bien.

Nous gravissons à présent les larges marches de béton de l'église St. Monica. Eloïse a estimé que c'était le moment d'aller brûler un cierge pour mes parents et pour sa mère, et pour tous nos êtres chers disparus. C'est la fin de l'office, et nous devons nous frayer un chemin dans la foule des fidèles qui sortent de l'église. A la seule vue des vitraux, je me sens déjà mieux. Et pourtant, on peut dire que je touche le fond !

Eloïse allume un cierge pour sa mère, et pour la fin de sa liaison avec Serge. Puis elle s'assied sur le dernier banc et se recueille un moment. J'allume un premier cierge pour mon père, puis pour ma mère. Je me remémore leur visage... Mon père, si jeune, si beau, si plein de vie, d'amour et de rires. Je le revois me montrer du doigt l'hôtel Plaza et descendre la Cinquième Avenue en valsant avec moi. Juste la veille de sa mort. J'essaie de toutes mes forces de voir le visage de ma mère, mais en vain. Et tout à coup, c'est le visage de Max qui m'apparaît fugitivement, puis celui de

Jeremy, et celui de Timothy. Aucun de ces trois hommes n'a voulu de moi. Je n'ai jamais réussi à attirer l'attention de Jeremy, quant aux autres, ils m'ont quittée...

Je refoule mes larmes. Pourquoi ne m'ont-ils pas aimée ? Qu'est-ce qui les a arrêtés ? Je dois avoir quelque chose qui ne leur plaît pas ! Je sens mes genoux se dérober sous moi. Je me laisse tomber près d'Eloïse, le visage dans les mains. Elle me prend par l'épaule.

— Ça va aller, Jane.

Je réussis à articuler dans un sanglot :

— Non, ça ne va pas aller. Ça ne va pas du tout !

— Il ne te méritait pas.

— Non, c'est moi qui ne le méritais pas. Ni Max, ni Jeremy. Personne ne veut jamais de moi !

— Jane, ce n'est pas vrai.

— Ah non ? Alors pourquoi m'ont-ils larguée ? On me laisse toujours tomber... Pourquoi m'ont-ils quittée, pourquoi ? *Pourquoi ?*

— Jane, ne pleure pas. Tu sais, tu rencontreras quelqu'un d'autre, et qui t'aimera toute la vie.

Le visage de ma mère m'apparaît soudain comme en rêve. Le jour de ses quarante-huit ans. Ses cheveux commencent à devenir gris. Je vois ses yeux bruns et rieurs, et son sourire légèrement tombant. Puis le visage de mon père réapparaît près d'elle.

Je me souviens, maintenant. Pendant des semaines, des mois après que Max m'a quittée, jamais je n'ai cessé de penser à la mort de mes parents. Et voilà que ça recommence. Leurs visages m'apparaissent comme des flashes, témoignages d'un passé heureux imprimé à jamais dans ma mémoire. C'est fini, bien fini. Ils sont partis. Ils sont morts...

— Je perds tous ceux que j'aime, Eloïse. Tu avais raison. A quoi bon s'attacher à quelqu'un ?

— Je te rappelle ce que tu m'as dit toi-même l'autre jour, Jane. Ton père et ta mère n'aimeraient pas que tu leur reproches de t'avoir laissée. Que crois-tu qu'ils éprouveraient ? Ils voudraient que tu sois heureuse, que tu vives, que tu t'amuses. Pense un peu comme ta mère serait fière de ta promotion ! Et ton père serait fier que tu aies fait tout ton possible pour garder Timothy, parce que tu l'aimais vraiment. Ils sont là-haut, à t'encourager.

Je lève les yeux vers le vitrail du plafond, et je ferme les paupières.

— Je ne suis bonne à rien et personne ne veut de moi. Ne voudra jamais de moi.

— Mais moi je t'aime, proteste Eloïse en me caressant les cheveux. Il y a plein de gens qui t'aiment : Amanda, ta tante Ina. Et même, tu sais, je crois bien que Natasha aussi t'aime.

— Maman me manque tellement. Je voudrais tant qu'elle revienne, qu'elle soit avec moi.

— Je sais, dit Eloïse en appuyant la tête sur mon épaule. Je sais.

— *Sors immédiatement ta robe, tes chaussures et tes bijoux, c'est un ordre !* crie tante Ina.

Je tiens le téléphone à bonne distance de mon oreille.

— *Jane, tu m'entends ?* Le mariage a lieu dimanche prochain ! Il faut vérifier que rien ne manque, sinon, tu seras bien embêtée...

— Mais oui, je t'entends !

Je pose le combiné au creux de mon épaule, et j'essaie de taper sur mon ordi quelques idées de titre pour la nouvelle biographie qu'on m'a chargée de suivre. Remke et Jeremy n'ont pas réussi à signer avec le Backstreet Boy, ils ont donc couru un gibier un peu moins connu, un ado qui a sorti en 2000 un tube qui faisait des ravages dans les discothèques... Mais rien qu'un !

Ce sont des mémoires à ragots, ce qui veut dire que je n'aurai pas pour interlocuteur le chanteur lui-même, mais le « nègre » de ce monsieur... Je suis heureuse qu'on me confie tout ce travail. Quand je me concentre sur le boulot, ça m'aide. Je n'ai plus le temps de penser au Dr *M'abuse*.

— Jane, tu tapes un texte ou tu m'écoutes ? demande tante Ina d'un ton impérieux.

— Je t'écoute !

J'ai l'impression d'avoir répondu un peu brutalement...

— Ah ! ne t'avise pas de me parler sur ce ton, jeune fille ! Ce n'est pas le fait que tu as décroché cette promotion dont tu rêvais qui te donne le droit de prendre cet air supérieur ! Nous sommes le 22 juillet, le mariage est dans onze jours. *Onze jours*. Tu m'écoutes ?

— Tante Ina, j'ai la robe, les chaussures et le sac du soir, d'accord ? Alors je peux peut-être me remettre au travail ?

Nous sommes mercredi, il est 10 heures du matin, et dans dix minutes, j'ai rendez-vous avec mon nouvel auteur, le « nègre ». Je n'ai pas eu le temps de passer une énième fois en revue une tenue qui m'a déjà coûté beaucoup trop de temps et d'argent ! Et après les quatre jours de chaos sentimental que je viens de vivre, le mariage de Dana est vraiment le cadet de mes soucis...

Tante Ina me raccroche au nez.

Super. Maintenant il va falloir que je la rappelle pour m'excuser. Je compose le numéro, mais la ligne est occupée. Au second essai, je tombe sur son répondeur : « Tante Ina, je suis désolée. Je croule vraiment sous le travail et on me met la pression. Comprends-moi. »

Ça y est, j'ai de nouveau les larmes qui me montent aux yeux. Ça va devenir une habitude !

Mon ordinateur couine pour me faire savoir que j'ai reçu un e-mail. C'est Amanda.

« Hello ! Figure-toi que j'ai une idée. Tu te souviens de Driscoll, ce rendez-vous que tu as annulé ? Tu devrais l'appeler et lui demander de passer le week-end avec toi. Et si ça marche, tu pourras l'inviter au mariage !

P.S. Non, je ne suis pas folle. J'en ai parlé à Eloïse, et elle est d'accord avec moi. »

Est-ce que ça va, vous deux ? Vous avez fumé la moquette ou quoi ? Vous ne trouvez pas que j'en ai assez subi ? Et je dirai quoi, à ce Driscoll, qu'il fasse semblant de s'appeler Timothy le jour du mariage ? Finis les rendez-vous, et pour un bon bout de temps. Soyons claires, ça me donne envie de vomir ! Je préfère encore devenir accro au travail. Au moins, ça rapporte. Une promotion et une augmentation.

Le téléphone sonne. Bon, c'est sûrement tante Ina qui me rappelle. Comme si j'avais besoin de

l'avoir encore sur le dos !

— Jane, c'est Natasha.

— Bonjour ! Alors ça va ? Tu tiens la forme ?

— Ça va. Je ne sens pas encore le bébé me donner des coups de pied, mais mon médecin m'a dit qu'il était trop tôt pour ça. Le bouquin avance, j'en suis au [chapitre 5](#).

— Si tu veux que je jette un coup d'œil sur certaines pages, envoie-les. Je les lirai avec plaisir.

— Je te remercie, Jane, mais je pense que ça va aller. J'ai envie de rédiger l'ensemble du texte et de le peaufiner avant de te l'envoyer. Ça te va ?

— D'accord. Es-tu toujours en mesure de me le rendre le 15 janvier, comme prévu ? Si tu as besoin de quelques semaines de plus, pas de problème.

— Non, ça ira, merci. Je serai dans les temps... peut-être même légèrement en avance.

— Génial ! Euh, juste par curiosité, Natasha, as-tu parlé à ta mère ?

— J'ai essayé. Mais elle s'est comportée comme d'habitude. Toujours aussi froide, aussi fermée. Je crois que je vais arrêter. Je lui enverrai des photos du bébé. Peut-être que ça les fera réagir, papa et elle. Peut-être pas. Mais je ne veux plus les laisser me gâcher la vie plus longtemps. Je n'en peux plus, Jane.

Comment peut-on décider du jour au lendemain de renoncer à un sentiment ? Ça ne fonctionne pas sur commande. Natasha se fait peut-être des illusions...

— La bonne nouvelle, c'est que j'ai appelé ma tante Daphné, la sœur de mon père. Au début, elle était un peu distante, mais peu à peu elle est devenue plus cordiale. Elle m'a même dit que mon oncle Henri et elle seraient heureux de me voir ! Ils habitent dans le secteur, à Kew Gardens. Je vais passer un après-midi chez eux le week-end prochain. Tante Daphné m'a dit qu'elle allait parler à mes parents.

J'espère qu'elle sera entendue ! En attendant, Natasha a quelqu'un vers qui se tourner. C'est seulement maintenant que je me rends compte à quel point je me fais du souci pour elle.

— Oh ! j'allais oublier ! Dana m'a appelée hier. Elle m'invite à enterrer sa vie de jeune fille, c'est sympa, non ? Elle dit que je représente une partie de son passé, au même titre que le reste de la bande. Ça m'a beaucoup touchée.

Tiens, Dana a invité Natasha. C'est bizarre, non ? Si Natasha est si importante à ses yeux, pourquoi ne fait-elle pas partie des demoiselles d'honneur ? Et puis, je ne vois pas en quoi Natasha a compté à ce point dans la vie de Dana. Elle a été sa baby-sitter pendant quelques années, ce n'est pas ça qui lui confère un statut spécial. Décidément, je n'ai jamais compris ma cousine, et je ne la comprendrai jamais !

— Bon, eh bien, je suppose qu'on se verra vendredi soir. Oh ! excuse-moi, Natasha, on m'appelle sur une autre ligne !

Et en plus, c'est vrai...

— O.K., je te laisse. Alors, à vendredi ! Tu te rends compte, je vais enfin faire connaissance avec cette perle de Timothy !

Je raccroche et je m'écroule sur mon bureau. Non, Natasha, tu ne le rencontreras pas. Parce

qu'il vient de me larguer. Ce mec, je l'ai d'abord inventé, puis je l'ai trouvé, je l'ai eu et maintenant... Pouf ! Envolé...

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire au mariage pour expliquer l'absence de Timothy ? Et puis, pourquoi cela m'ennuie-t-il de savoir que Natasha sera là pour l'enterrement de la vie de jeune fille de Dana ? Quelle importance qu'elle ait été invitée à regarder une poignée de beaux garçons se déshabiller et parader comme des paons...

Je prends la ligne 2.

— Jane Gregg à l'appareil.

J'ai dit ça d'un ton sec, prête à déverser ma bile sur le malheureux qui a eu la bonne idée de m'appeler.

— Bonjour, Jane. Je m'appelle Driscoll Meyer. Mon ami Jeff m'a passé un coup de fil ce matin et m'a suggéré de vous appeler. Il m'a dit que nous pourrions peut-être remettre à l'ordre du jour le rendez-vous que nous n'avons jamais eu.

J'en reste bouche bée. Cette Amanda, je vais la tuer ! C'est sûrement une idée à elle...

— Oh ! bonjour, Driscoll ! Excusez-moi, je vous mets en attente juste une seconde. J'ai un appel interne.

J'ouvre mon agenda et je reviens en arrière à la date du 9 juin, le jour où j'aurais dû sortir avec lui.

« Driscoll Meyer. Un mètre soixante-dix-huit, 75 kg. Cheveux châtain clair légèrement ondulés, yeux bleus, chef comptable. Un garçon charmant. 555-6536. »

J'ai au bout du fil un mâle bon pied bon œil... Franchement, que demander de plus quand on a besoin d'un cavalier pour un mariage ? Je n'aurai qu'à expliquer que Timothy a dû opérer en urgence, et que j'ai amené à la place mon brave copain Driscoll... Comme ça, je leur rendrai service : le caviar et les ortolans à 225 dollars l'assiette n'iront pas droit à la poubelle. Quant à Natasha et Dana, elles pourront apprécier les qualités intellectuelles et physiques de ce cher Driscoll, et s'émerveiller devant le nombre incroyable de beaux mâles que j'ai en réserve.

Elles ne pourront s'empêcher de se chuchoter à l'oreille que j'ai un succès fou, et que Timothy a bien de la chance de m'avoir...

Je refoule quelques larmes insidieuses. Au département *boyfriends*, j'ai l'impression d'avoir rétrogradé. Après tout ce que j'ai fait, je me retrouve avec un zéro pointé ! Alors que Natasha, la merveilleuse Natasha attend un enfant, vient d'avoir une demande en mariage, a une maison sur la côte Est et une sur la côte Ouest. Et en plus, elle est invitée à une réunion de famille (*ma* famille !). C'est vrai quoi, elle aussi a une famille... Enfin, presque. Mais les Dreer sont de *ma* famille à moi. J'ai tout de même le droit d'avoir quelque chose rien qu'à moi !

Tiens, j'ai un e-mail ! Il vient d'Eloïse. Driscoll peut bien attendre quelques secondes de plus.

« Jane, ne te fâche pas, j'ai dit à Amanda d'appeler Jeff pour qu'il demande à Driscoll de t'appeler. On ne sait jamais...

En plus, quand on s'appelle Driscoll, on a forcément un smoking dans

son placard !

P. S. La Nuit du Flirt aura lieu à l'Oyster Bar, à la Gare Centrale. Même heure que d'habitude. J'espère que tu ne m'en veux pas ! Eloïse. »

J'appuie sur la touche qui clignote pour « récupérer » Driscoll. Je viendrai *accompagnée* au mariage de Dana. Pas question de m'asseoir seule à la table de Natasha Nutley et de l'Homme à la Péniche. Il n'y aura pas de chaise vide. Qu'il soit laid, mal élevé, mesquin... peu importe. Driscoll Meyer viendra à ce mariage avec moi.

Driscoll Meyer est a-do-rable. Il porte des petites lunettes rondes d'intello et rit de tout. Intelligent, élégant, drôle, chaleureux... J'adresse *in petto* un grand merci au Bon Dieu.

Nous sommes mardi, à très exactement cinq jours du mariage. Je suis attablée dans un charmant grill-room. Face à moi : M. *Joker* (c'est vrai qu'il représente ma dernière chance...).

— J'ai bien fait d'appeler, Jane. J'étais tellement déçu que vous ayez annulé notre rendez-vous de juin. J'avais un bon pressentiment vous concernant.

Driscoll parle la fourchette en l'air, un morceau de filet mignon à mi-chemin de la bouche...

— Comment ça, un bon pressentiment ?

— La première, la seule femme que j'ai aimée s'appelait Jane, m'explique Driscoll, les yeux brillants. C'était au collège. Elle m'a brisé le cœur.

— Ça m'est arrivé aussi une fois ou deux.

Tout à coup, je me sens incapable d'avaler une bouchée de plus (du filet à vingt et un dollars !). Je repousse les grains de poivre sur le bord de mon assiette.

— Ah bon ? Vous aussi, vous brisez les cœurs ? J'ai intérêt à faire attention.

Je souris.

— Croyez-moi, vous ne risquez rien. Généralement, c'est plutôt à moi qu'on brise le cœur.

Bravo, maintenant je vais passer pour la loser du siècle ! *Sauve les apparences, Jane !* Et il va mourir d'envie de t'accompagner au mariage.

— Si j'ai bien compris, vous avez besoin qu'on vous remonte un peu le moral. J'ai été bien inspiré de prendre deux billets pour le Dangerfield's...

Je suis tout excitée.

— Non ! C'est pas vrai ? J'adore les cabarets.

— J'aimerais que vous me racontiez une blague, une drôle de préférence.

— Vous êtes sûr ? Bon, mais c'est vous qui l'aurez voulu.

— Allez-y. Je compte sur vous pour vous surpasser !

— Alors c'est un sandwich au jambon qui entre dans un bar, il demande une bière au barman, et le barman lui dit : « Désolé, mais ici, on ne sert pas les repas. »

Driscoll sourit.

— Pas mal. Qui vous l'a apprise, un gosse de cinq ans ?

Et me voilà soudain à rire, à échanger des blagues avec un parfait étranger, un type qui à l'heure où je vous parle m'apparaît comme un cavalier très présentable !

Je me vois déjà... « Bonjour, tout le monde. Je vous présente Driscoll. » Ils me diront tout bas : « Mais où est passé Timothy ? » Et je répondrai : « Oh ! nous avons rompu... Mais je ne voulais embêter personne avec cette histoire, pas question de gâcher le mariage de Dana, alors je n'en ai pas parlé... Mais vous devez faire connaissance avec mon nouveau chevalier servant. Driscoll, c'est charmant comme nom, vous ne trouvez pas ? » Alors ils se regarderont avec des mines désolées en chuchotant : « Cette Jane, elle a bien caché son jeu. Quelle délicatesse, elle ne voulait pas qu'on s'inquiète ! C'est vraiment un amour. Lui aussi a l'air très intelligent et gentil comme tout... »

J'aime bien ce scénario.

Une demi-heure plus tard, Driscoll et moi nous retrouvons calés dans nos sièges à une minuscule table du Dangerfield's, le cabaret du célèbre Rodney Dangerfield dans l'Upper East Side (Rodney y fait d'ailleurs des visites imprévisibles). La salle est bourrée de couples et de grandes tablées d'amis. Nous commandons des Coca et un gros gâteau garni de mousse au chocolat.

Le premier comique nous sert quelques blagues scatologiques, histoire de bien chauffer la salle. « Dites donc, y a pas mal de couples ce soir ! Vous deux, vous venez d'où ? »

Mon Dieu ! c'est à moi et à Driscoll qu'il s'adresse.

— Euh, d'ici ?

Je suis là, la fourchette en l'air... Je n'ai même pas eu le temps d'avaler mon morceau de gâteau...

— C'est une question ou une affirmation ?

Ça faisait longtemps ! Est-ce qu'il connaît Remke ? En tout cas, le public trouve ça très drôle. La salle croule sous les rires.

— Non, sérieusement, vous êtes de New York ? Et vous êtes fiancés, mariés peut-être ?

— C'est la première fois que nous sortons ensemble, lâche Driscoll.

— La première soirée ensemble, je vois ! Et vous avez l'intention de conclure ? Hein ? Vous croyez que ça va marcher ?

Je deviens rouge cramoisi et je me fais toute petite sur mon siège, en priant le ciel qu'il cherche d'autres victimes.

— Je crois que j'ai déjà beaucoup de chance *maintenant* de l'avoir près de moi, lui crie Driscoll, à la grande joie du public qui manifeste son approbation en applaudissant à tout rompre.

Je me redresse un peu sur ma chaise et décoche à Driscoll le plus radieux des sourires.

*
**

— Voyons un peu. Nous avons dîné, nous sommes allés au cabaret... J'aurais tendance à vous proposer de boire un verre pour prolonger agréablement cette soirée.

La brise tiède du soir ébouriffe les cheveux de Driscoll tandis que nous remontons la Première Avenue.

Je jette un coup d'œil à ma montre et j'esquisse une grimace.

— Oh ! minuit et demi, et j'ai une journée de dingue demain ! Je crois que je ferais mieux de rentrer.

— Dans ce cas... puis-je espérer vous revoir ?

— Ce sera avec plaisir.

— Magnifique ! La seule chose, c'est que je pars en vacances vendredi pour deux semaines. Je vais à Belize.

Il va à Belize ! Mais alors, pour le mariage de Dana...

Je lui lance d'une voix sèche :

— Bon, très bien !

Et je lui tourne le dos pour partir. Les idées s'embrouillent dans ma tête. Je suis morte de honte d'avoir été aussi désagréable avec Driscoll. Je me suis vraiment conduite comme une gamine mal élevée. Mais il faut dire que trop c'est trop ! J'ai eu ma dose de déceptions... Et je crois bien que, dans deux minutes, je vais me mettre à pleurer au beau milieu de la Première Avenue...

— Eh là ! que se passe-t-il ? Qu'avez-vous ? me lance-t-il en m'emboîtant le pas.

— Je veux juste rentrer chez moi, d'accord ? Juste rentrer...

J'ai les jambes en coton. Je lève la main pour héler un taxi.

L'enterrement de la vie de jeune fille de Dana ayant lieu vendredi soir, notre Nuit du Flirt a été avancée au mercredi, c'est-à-dire à ce soir. Thème de notre Table ronde : ma fuite précipitée de la veille. Devant nous : deux bouteilles de vin, deux tranches de pain traditionnel français, et deux énormes morceaux de cheddar allégé.

— Ne me dis pas que tu as fait ça, s'exclame Eloïse. Tu as vraiment dit : « *Bon, très bien !* » avant de t'engouffrer dans un taxi ?

Je grignote un bout de fromage.

— J'ai dit que j'ai fait signe à un taxi, pas que je me suis engouffrée dedans ! Driscoll a insisté pour savoir ce qu'il avait dit de mal, alors j'ai craqué et je lui ai raconté toute l'histoire là, sur le trottoir.

— Attends, tu nous fais marcher... Tu veux dire tout sur le mariage, sur tes projets, tout ? demande Amanda, incrédule.

Voyant que je ne plaisante pas, mes deux copines ouvrent des yeux ronds.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a dit qu'il en avait marre d'être manipulé par les femmes, qu'il était content de quitter New York pendant deux semaines pour s'aérer un peu. Et qu'à Belize, il rencontrerait peut-être une vraie femme, pas une gamine qui ne pense qu'à faire joujou...

— Alors là, c'est très délicat... Non, mais quelle truffe, ce mec ! s'exclame Amanda.

Eloïse approuve.

— C'est vrai. Pour qui se prend-il, celui-là ?

— Il n'a pas entièrement tort, les filles. Si j'avais été à sa place, j'aurais sûrement été très en colère.

— Alors, comment te sens-tu ? D'attaque pour aller seule au mariage ?

Je hausse les épaules.

— Franchement, je ne sais pas. J'ai pas mal cogité cette nuit et toute la journée d'aujourd'hui... C'est vrai, il y a ce problème de la défection de Driscoll, mais j'ai réalisé tout à coup combien tout ça est stupide. Mesurer l'estime qu'on a de soi-même en fonction des rendez-vous qu'on réussit à décrocher ou pas, c'est ça qui est pathétique. Beaucoup plus que toutes ces gamineries pour obtenir un rendez-vous.

— Tu as des tas de raisons d'être fière de toi, Jane, dit Eloïse, interrompue un instant par un Klaxon de voiture intempestif. Et pas seulement à cause de ta promotion. Ça, c'est la cerise sur le gâteau... Moi aussi, j'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière halte à l'église St. Monica. Depuis des années, tu es toute seule pour faire face à tous tes problèmes de boulot et de cœur. Et on peut dire que tu en as bavé, mais tu t'en es tirée chaque fois. C'est pour tout ça que tu devrais être fière de toi. Et *moi aussi*, d'ailleurs.

— Elle a raison, dit Amanda en posant un bout de fromage sur son cracker. Ce qui est important, c'est votre parcours. Peu importe les épreuves que vous avez subies, vous êtes toujours retombées sur vos pieds, et vous avez continué à avancer, sans perdre courage...

Je pense à Natasha. C'est son point fort de continuer à avancer contre vents et marées.

— Finalement, je crois que je vais dire à tout le monde que j'ai rompu avec Timothy. Au moins, ce sera la pure vérité.

Elles approuvent.

— Oui, et comme ça tu gagneras au moins la sympathie de tout le monde. Ils seront super gentils avec toi. Au fait, tu sais quoi ? J'ai remarqué que tu avais cessé d'appeler Natasha *la Tache*, souligne Eloïse.

Ah tiens ! c'est vrai... Mais depuis quand exactement ? Je ne m'en souviens pas.

— Nous sommes de nouveau célibataires, toutes les deux, constate Eloïse. Et alors ? J'ai trente ans, je suis célibataire et je suis *fière* de moi. Et j'ai envie de fêter ça. J'ai refusé de me caser, comme on dit. Je n'ai pas jeté mon dévolu sur le premier venu simplement pour dire que je suis mariée. Tu sais que j'ai failli sauter le pas juste pour me sentir *normale* ? C'est d'en arriver là qui est moche... Et ce n'est sûrement pas ce que ma mère aurait voulu que je fasse.

Je presse la main d'Eloïse et j'attrape celle d'Amanda.

— Je vous propose un toast. Buvons à notre santé ! Au courage d'Eloïse qui a su rendre sa bague à Serge. A la coopération d'Amanda qui a réussi à arranger tous ces rendez-vous en si peu de temps, et qui vient de fêter ses deux années de vie commune avec Jeff. Buvons à mon combat gagné contre les cigarettes. Et trinquons à notre Nuit du Flirt qui dure depuis six ans et ne s'est jamais mieux portée !

— A la Nuit du Flirt ! dit Eloïse d'un ton solennel.

— A la Nuit du Flirt, dit Amanda en écho.

J'ajoute :

— Et à l'amitié !

C'est la grande soirée organisée par Dana pour enterrer sa vie de jeune fille.

— Enlevez-le ! crient les neuf participantes au mec blond qui se contorsionne devant nous.

Il semble échappé tout droit d'une formation de hard rock *heavy metal*. Les sept demoiselles d'honneur, la première demoiselle d'honneur et l'ex-baby-sitter de Dana sont assises sur une longue banquette qui fait le tour de la scène principale du club Hots de Forest Hills, spécialisé dans les spectacles de Chippendales ou assimilés... Les hommes s'y produisent en string pour récupérer au passage quelques dollars.

Les tickets d'entrée — 35 dollars par personne ! — nous ont été offerts avec les compliments de tante Ina. Quant au clan des grand-mères, il a remis à Karen une enveloppe contenant un dollar par participante. Pour que nous puissions agiter comme tout le monde nos coupures sous le nez des strip-teasers et les glisser dans leur string...

Un seul mot me vient à l'esprit pour décrire l'ambiance du Hots : *malsaine*. Le groupe des neuf a l'air de bien s'amuser... sauf une, la rabat-joie de service assise en bout de banquette. Vous m'avez reconnue ? Oui, c'est bien moi... Je suis sage comme une image !

Natasha elle-même a l'air d'apprécier le spectacle. Assise face à moi mais en milieu de table et juste à droite de la mariée (ça va de soi...), elle se trémousse et chante à tue-tête... Le Hots est d'ailleurs plein à craquer de ces tablées de demoiselles d'honneur hurlantes et trépignantes, de hordes de femmes agitant leurs billets de banque comme si elles n'avaient jamais vu d'homme nu de leur vie ! Rectification : aux trois quarts nu.

Natasha est au centre de toutes les attentions des demoiselles d'honneur de Dana. Un vrai concours de lèche-bottes ! Les filles du groupe sont tellement aux petits soins pour elle qu'on pourrait la prendre pour la mariée ! C'est surtout grâce à Dana, qui s'est crue obligée de dire au moins cinq fois depuis le début de la soirée : « Je n'arrive pas à croire qu'une actrice célèbre est venue ici pour *moi*, et qu'elle assistera à *mon* mariage ! »

Je me suis rendue au Hots sans Natasha, qui a encore voulu passer la journée à jouer les touristes dans le secteur de Forest Hills. Quand je suis arrivée au club, elle était déjà là, entourée de sa cour. Elles lui ont servi des compliments à n'en plus finir. Ces cheveux, quelle merveille, et cette tenue ! Pensez donc, une robe ultra moulante sans manches couleur lavande, des sandales argentées à lanières et des tonnes de bijoux en argent... ravissant ! Et puis elle ressemble tellement à Nicole Kidman... lui a-t-on déjà fait la remarque ?

Elles lui ont posé des tas de questions sur sa vie auxquelles elle a répondu avec l'aisance d'une habituée des talk-shows. « Ah ! pour ça, il faut lire mon livre ! » Au bout d'un moment, j'ai interrompu l'« interview » et tout le monde m'a regardée. Moi qui pensais avoir bien fait !

— Bienvenue au Hots ! bêle le Contorsionniste.

Le voilà qui se met à faire un mouvement de reins suggestif d'avant en arrière juste sous notre nez sur une chanson des Bee Gees.

— Laquelle de vous est notre jolie mariée ?

La tablée se met à crier, à applaudir, et se lève d'un bond pour désigner Dana qui joue les

modestes et fait tout un cinéma en se cachant les yeux. Le Contorsionniste attrape sa main, l'embrasse, puis se livre à quelques déhanchements érotiques façon Ricky Martins juste à côté de la future mariée... Voilà notre Dana qui rougit et pousse un petit cri effarouché.

Ce mec n'a pourtant rien de sexy ! Pour commencer, il n'a pas de cou. Et puis sa coupe de cheveux — court sur les côtés, long dans le cou — date au moins des années 80 ! Pour couronner le tout, si lui est danseur érotique, moi je suis championne de patinage artistique ! Sans cesser de tricoter des hanches, il finit par passer à la banquette d'à côté rejoindre d'autres femmes en pleine crise d'hystérie.

— Si seulement James pouvait bouger comme ça, dit l'une des deux Julie en sirotant son margarita frappé. Mais il est incapable de danser !

— Ton fiancé danse tout de même mieux que le mien, raille Amy, le cheveu court et le corps osseux. De là à dire qu'en regardant un type danser, on peut deviner comment il fait l'amour, je demande à voir...

Elles sont mortes de rire.

— Mon fiancé, au lit, c'est quelque chose ! décrète l'autre Julie. Je ne sais pas où il a appris tout ça ni grâce à qui, mais je m'en fiche. Tout ce que je sais, c'est que c'est moi qui en profite !

Ces demoiselles redoublent de cris et de rires. Je ne m'attendais pas qu'elles tiennent ce genre de propos. D'accord, à la Nuit du Flirt, nous sommes loin d'être prudes et d'avoir un langage châtié. Mais au moins, quand nous parlons de notre vie sexuelle, c'est avec un minimum de classe...

— Et Larry, il est comment au lit ?

Ça a été plus fort que moi. Je n'ai pas réussi à fermer ma grande gueule. Le mal est fait. Silence... Huit personnes me dévisagent.

— Jane, tu n'as pas honte ! s'indigne Dana. Et tu es juste à côté de sa sœur...

Je tourne la tête vers la sœur de Larry et lui bredouille un vague « *Désolée* ». Elle me jette un regard du coin de l'œil en continuant à boire son cocktail, sans rien dire.

— Je vous propose de porter un toast à l'avant-dernière nuit de célibataire de Dana ! s'écrie Karen. Hip hip hip ! Hourra !

Tout le monde lève son verre.

Karen me décoche furtivement le regard le plus meurtrier qu'on m'ait jamais lancé, puis reprend son sourire pour encourager le Contorsionniste... Je me ratatine sur mon siège et je regarde Natasha, en grande conversation avec sa voisine, une jolie blonde prénommée Gayle. Je saisis des bribes de phrases... Natasha parle de son ami Sam et de la péniche.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de poser cette question déplacée. Car je n'en ai vraiment rien à cirer des capacités sexuelles de Larry Fishkill ! Mais me retrouver ici, au milieu de ces femmes excitées comme des puces dans leurs tenues de top models et avec leurs bagues en diamant de chez Tiffany's, c'est insupportable ! Et puis il y a Natasha, qui trône en milieu de table. Cette Natasha qui a le culot de se faire inviter, de s'humaniser, d'être gentille avec moi (et en plus, le culot d'avoir une très bonne plume...).

Ces femmes, je ne les *aime* pas — à part ma cousine, bien sûr, parce que j’y suis obligée et peut-être Natasha parce qu’elle est mon auteur. Et je me sens toujours dans la peau du vilain petit canard. La seule qui n’a pas de petit ami, la seule à qui personne ne propose le mariage, la seule qui habite un appartement minable avec pour tout mobilier un futon et une vieille table. Et même pas un paquet de cigarettes ! Plutôt basique comme fille, ma pauvre Jane...

— Alors, il est comment ton ami ? me demande la Julie n° 1. Dana a dit qu’il est médecin, je crois. Quelle chance !

J’ai tout à coup une sensation d’oppression dans la poitrine, mais je parviens à faire bonne figure.

— Oui, j’ai de la chance. Dites, est-ce que quelqu’un ici sait où sont les toilettes ?

Karen — Mademoiselle Je-Sais-Tout — me montre la porte et je m’empresse de prendre la poudre d’escampette. Quelqu’un est en train de fumer dans l’un des waters. Je m’enferme dans celui d’à côté et j’inhale la fumée longuement, les yeux fermés. Cette odeur familière de tabac flotte autour de moi. J’ai envie de grimper sur le siège et de passer le bras par-dessus la cloison pour piquer la cigarette de ma voisine ! Je me dis que l’envie de fumer passera de toute façon, avec ou sans cigarette. Il suffit de tenir bon jusque-là...

Ça marche. La crise est passée... Je retourne dans la salle. A notre table, la moitié des demoiselles d’honneur agitent leurs dollars sous le nez d’un nouvel éphèbe, un blond (encore !) à la poitrine rasée. Il a les plus énormes biceps, triceps et deltoïdes que j’aie jamais vus de ma vie. L’autre moitié de la table papote, et parmi elles, Natasha.

— J’ai vraiment de la peine pour ma sœur aînée, dit la Julie n° 2. Elle a vingt-huit ans et pas le moindre petit ami.

— Moi, je ne pourrais pas, déclare Amy. Surtout qu’il faut sortir un an avec quelqu’un avant de se fiancer, et attendre encore un an ou deux pour se marier. Vous vous rendez compte ? Avoir trente ans et être toujours célibataire !

— Vous savez, j’ai vingt-huit ans et je ne suis pas mariée, dit Natasha.

— D’accord, mais vous avez cet ami fabuleux en Californie. Et puis, vous êtes *célèbre*.

— J’adore vos cheveux, Natasha, s’exclame Amy. Ils sont vraiment splendides.

Dana court glisser un billet dans le string du strip-teaser et rejoint le cercle des célibataires.

— De quoi parliez-vous ?

— Nous disions à Natasha que nous sommes toutes jalouses de ses cheveux. Et qu’il doit être terriblement déprimant de n’avoir pas de petit ami à notre âge, résume une des Julie, toutes dents dehors. Cette femme avec qui je travaille, eh bien, elle a trente ans et elle n’a absolument *personne* ! Vous savez ce qu’on dit : passé trente ans, on a plus de chances d’être tuée par un terroriste que de se marier...

Anéantie, je me tasse encore un peu plus sur la banquette en similicuir. J’agrippe mon margarita des deux mains et j’aspire bruyamment le liquide avec ma paille, les yeux fixés sur la petite ombrelle rouge piquée dans le citron au bord du verre. Je pensais être désormais au-dessus de ça. Je croyais être fière de moi. Mais ces femmes que je connais à peine ont réussi à me saper le moral. Je ressens de nouveau cette insécurité, ce sentiment d’être une loser qui me pourrit la vie

depuis le collège. Mais qu'est-ce que je fiche ici avec ces filles ? Et pourquoi faut-il que j'attache tant d'importance à ce que les autres disent, ou pensent ? Est-ce que j'ai besoin de l'avis de personnes que je ne connais même pas pour me sentir *moi*, et bien dans ma peau ? Je ne connaissais pas vraiment Natasha lorsque je me suis sentie obligée de m'inventer un petit ami. Quelle bêtise de laisser une quasi-étrangère avoir autant d'emprise sur moi !

— Jane, tu ne dis rien. Tu ne t'amuses pas ?

Je me force à sourire.

— Si, c'est génial.

Comme pour me donner raison, le Contorsionniste se retourne et plaque son bas-ventre à hauteur de mon visage. Tellement près que, si j'osais, je pourrais lui faire très, très mal ! !...

Je devrais lui dire merci. Parce qu'à en croire une des Julie, j'avais plus de « chances » d'être abattue par un terroriste que de me trouver un jour aussi près d'un pénis de strip-teaser...

Dimanche matin, pas un bruit à mon réveil. Le calme plat. Enfin, pas exactement. J'entends les oiseaux gazouiller sur la passerelle d'incendie, et le va-et-vient des voitures. Mais du côté d'*Aïda*, rien. Peut-être le jour du mariage de Dana Dreer est-il jugé sacré même par Mister Opéra...

Ce matin : séance de maquillage chez Beauty Spa pour toutes les parentes proches des deux familles. C'est un cadeau de la mère de Larry (tante Ina, elle, est intimement convaincue que c'est une initiative de Larry...). Beauty Spa est un salon de beauté situé pas très loin d'ici, très *bon chic bon genre*. Il sera fermé au public toute la matinée...

Nous aurons droit à la totale : maquillage, manucure, pédicure. Une demi-journée complète consacrée à la Beauté. Au fait, il ne faut pas que j'oublie mes boules Quies pour échapper aux conversations ennuyeuses à mourir qui m'attendent.

Depuis deux nuits, je n'arrête pas de me tourner et retourner dans mon lit en pensant à ce que je vais pouvoir dire sur « mon petit ami ». L'autre soir, au Hots, quand on m'a posé des questions sur Timothy, je n'ai pas parlé de ma rupture avec lui ; ça paraîtra bizarre si j'annonce le jour du mariage que nous nous sommes séparés ! La seule chose à faire, c'est de dire à Dana, à ma tante et à Natasha que nous avons rompu il y a environ deux semaines, et que je n'en ai pas parlé de peur de gâcher l'excitation générale à l'approche du grand jour... De cette façon, je continuerai à jouer la carte de la sympathie et je décrocherai la médaille du mérite... Mais après notre virée de vendredi au Hots, avec ces filles qui n'arrêtaient pas de papoter sur leur vie privée, tous ces « mon fiancé par-ci, mon fiancé par-là », comment annoncer que j'ai été larguée ? Je ne supporterai pas de sentir sur moi le regard apitoyé de Dana et des deux Julie. Elles vont me lancer un équipement de survie et me souhaiter bonne chance avec les terroristes !...

Je ne sais pas encore ce que je vais dire à Natasha. Je ne le saurai qu'au dernier moment, à la réception. J'improviserai... Une chose est sûre, je ne veux plus y penser d'ici là. En tout cas, pas dans l'immédiat. Car chaque fois qu'il m'arrive de le faire, le visage de Timothy m'apparaît, avec ses jolies fossettes, répétant inlassablement : « Moi aussi ! »

Bon, ça suffit. Maintenant, tu arrêtes ! Allez, va prendre une bonne douche pour chasser cet homme de tes pensées...

De fait, la douche m'a calmée. L'eau chaude, le shampooing à la pomme verte et le savon rose

Dove, rien de tel pour vous requinquer. Je coiffe mes cheveux en queue de cheval et j'effleure de la main ma robe de demoiselle d'honneur accrochée dans le placard. Bon, c'est vrai, cette couleur ne me va pas, mais la robe est très jolie. Depuis que je suis allée la chercher, je ne l'ai pas essayée une seule fois. La retoucheuse du magasin a insisté pour que je la passe avant de partir, mais j'ai refusé en prétextant un rendez-vous.

Voilà deux ans que j'ai entendu dire pour la première fois que Dana allait se marier au Plaza. Deux ans. Deux années sans boyfriend, et pratiquement sans rendez-vous... Il y a deux ans, le mariage de Dana me semblait encore très lointain, je n'y pensais pas *concrètement*, et maintenant nous y sommes ! La journée s'annonce chaude et ensoleillée, un jour d'été parfait pour un mariage parfait. D'après les prévisions météo de la Fox News, c'est aussi un jour excellent pour les cheveux : pas de frisottage en perspective. Dana doit être folle de joie. Je suis à peu près certaine que s'il avait plu, elle aurait repoussé le mariage.

Je me glisse dans ma robe, j'enfile mes chaussures et je me regarde dans la grande glace. Intéressant. La couleur a des tons plus doux, plus pastel que dans la boutique. La robe a la bonne longueur — elle me couvre le pied — et elle tombe parfaitement. On dirait une tenue de star de cinéma pour la remise des Oscars ! La forme du col et la taille Empire sont assez flatteuses. La taille est ornée d'une triple rangée de minuscules perles de la même teinte que la robe et que l'on retrouve au niveau de l'ourlet. Je fais un quart de tour pour me voir de dos, et je dois admettre que l'ensemble est parfait, de la tête aux pieds. J'aurais dû suivre les conseils de tante Ina et « casser » mes chaussures avant de les porter, car elles sont un peu dures. Attention aux ampoules ! J'aimerais bien les garder aux pieds dans mon appartement, mais c'est interdit à New York, et passible de punition si jamais votre meilleure amie habite l'appartement du dessous... Alors imaginez, un dimanche à 8 heures du matin, c'est impensable !

Je déverrouille ma porte et je fais les cent pas sur le palier du sixième étage. Pour l'instant, tout baigne. Je n'ai pas mal aux pieds. Si je pouvais trouver des protège-bas couleur chair...

La porte de Mister Opéra s'ouvre. Je vais enfin le voir pour la première fois en chair et en os ! Quand je pense que je ne suis même pas maquillée, c'est pas de chance...

Vous avez remarqué ? Chaque fois que vous êtes sur le point de rencontrer un sosie de Ricky Martins, un de ces mecs qui font plus souvent l'amour en un mois que vous pendant toute votre existence, ça ne rate jamais, vous avez une tête pas possible. C'est mon cas en ce moment précis, sauf que je porte une robe de princesse. Ça compte !

Mister Opéra sort de son appartement, de toute évidence très surpris par cette apparition fleur de pêcher qui déambule devant sa porte. Mais c'est encore moi la plus surprise. Il ne ressemble absolument pas à Ricky Martins. Le choc est si grand que je ne peux détacher mes yeux de lui.

— Je, euh, je faisais quelques pas avec mes chaussures pour les *faire*. Vous comprenez, elles sont toutes neuves.

Ma pauvre Jane... C'est lamentable.

Mister Opéra se fend d'un sourire crispé, et finit de fermer sa porte.

— Nous ne nous sommes pas encore rencontrés. Je m'appelle Jane Gregg, j'habite là, dis-je en montrant l'appartement d'à côté.

— Et moi Donald Martinelli.

Donald ? Il ajoute :

— Je commence à en avoir assez de vos coups de poing sur le mur. C'est vraiment impoli.

Quel mufle, celui-là !

— Eh bien, moi je commence à en avoir assez d'être obligée de supporter vos bêteuses d'opéra, sans compter que votre vie sexuelle ne m'intéresse pas.

— Alors il serait peut-être temps de vous intéresser à la vôtre, me lance-t-il sèchement avant de descendre les escaliers d'un pas lourd.

Le temps de trouver une bonne réplique, je réalise qu'il est déjà dans la rue.

J'avais raison quand j'associais le D de son prénom à Débile ! Et apprendre qu'en plus, son vrai nom est Donald, c'est déjà une petite revanche !

Mais là où ma revanche devient éclatante, c'est quand je repense à ce que je viens de *voir*... Plus besoin désormais de cogner contre le mur. Oubliés les complexes que je faisais en pensant que tout le monde avait une vie sexuelle plus excitante que la mienne. Car vous savez à qui il ressemble, monsieur Martinelli ? A Elmer Fudd ! Vous savez, ce personnage de *Bugs Bunny*... En plus grand peut-être.

Derrière les vitres du centre de beauté, j'aperçois tante Ina et Mamie ainsi que la mère de Larry, sa sœur et ses deux grand-mères. Et Dana, bien sûr. La Princesse sélectionne des pages découpées dans des magazines destinés aux jeunes mariées.

— La voilà enfin ! annonce tante Ina en levant les bras d'un geste d'impatience.

— Le bus était plein et... il se traînait. Pas moyen d'avancer.

— Je ne veux pas entendre tes excuses. Assieds-toi et remonte ton jean pour les soins du pied.

Après avoir salué la famille Fishkill et embrassé Mamie, je grimpe sur l'énorme chaise en similicuir, en petite fille obéissante. Dès que mes pieds touchent la mousse et l'eau tiède, je commence à me relaxer et je ferme les yeux. C'est ça dont j'avais besoin, finalement. Une demi-journée à me laisser bichonner.

— Bonjour, Jane, dit Dana en grimpant sur la chaise d'à côté.

Puis elle aperçoit le flacon de vernis à ongles rouge foncé (limite noir) au pied de ma chaise.

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

— C'est le dernier look Vampire. Super, non ?

Dana me regarde avec effarement.

— Mais nous allons toutes nous mettre du *Rose Précieux* sur les mains et les pieds.

— Ne t'inquiète pas, qui verra nos orteils ? N'oublie pas que nous portons des escarpins.

— Quand même, je veux que nous soyons toutes pareilles. Toutes les demoiselles d'honneur doivent porter exactement les mêmes choses.

— Mais puisqu'on ne verra pas nos pieds, je ne vois pas où est le problème.

Tante Ina tranche net le débat.

— Jane, si la mariée veut que tu mettes du *Rose Précieux*, tu mettras du *Rose Précieux*. Qu'est-ce qui te prend ?

Mamie vient ajouter son grain de sel.

— Ce noir, c'est abominable. Toutes les jeunes filles portent ça aujourd'hui ! C'est hideux !

— Très bien. Je vais le mettre, votre *Rose Précieux* que personne n'aura l'occasion de voir...

— On ne te demande pas le bout du monde, Jane, insiste tante Ina. Juste de faire comme les autres, c'est tout.

Elle se tourne vers Mamie.

— Pourquoi se comporte-t-elle de cette façon ? Tu y comprends quelque chose, toi ?

Je n'en peux plus. Il n'est que 9 heures du matin, et ça commence déjà très mal. J'inspire longuement, puis je ferme les yeux et savoure le contact de l'eau. Ma pédicure m'attrape un pied et dit quelque chose en coréen à sa collègue qui s'occupe de Dana. Les deux femmes éclatent de rire. J'ouvre les yeux. Qu'est-ce que mes pieds ont de drôle ? !

— Tu sais, Jane, nous avons hâte de voir Timothy, dit Dana. Maman s'est fait tellement de souci à ton sujet, maintenant, elle est tout excitée !

J'ouvre un œil et je regarde Dana. Elle est en train de feuilleter le magazine *Modern Bride*.

— Du souci ? Mais pourquoi ?

Dana s'arrête un instant, puis reprend son occupation.

— Oh, rien ! Je voulais seulement dire qu'elle s'inquiétait de te voir toujours seule.

— Seule ? Tu veux dire sans petit ami ?

Dana hoche la tête... et continue de feuilleter son magazine.

— Et en quoi est-ce si terrible de n'avoir pas de petit ami ? Peut-être que je me concentre sur ma carrière, et que je suis fière d'avoir décroché cette promotion à laquelle, entre parenthèses, personne n'a l'air d'accorder beaucoup d'importance. Et si ça me plaisait à moi d'être *seule* ? Et si j'étais heureuse comme ça ?

— Ce que tu peux être sur la défensive, lance Dana, toujours plongée dans sa lecture. Non, tu n'es *pas* heureuse, Jane. Pourtant, tu n'es plus seule, tu as un ami et ça a l'air d'être du sérieux. Mais tu n'es toujours pas heureuse. D'ailleurs, depuis que je te connais, tu n'as jamais été heureuse... Et tu ne le seras probablement jamais si tu persistes dans ton attitude.

Je sens une bouffée de colère me monter à la gorge.

— Parce que tu prétends bien me connaître ?

— A qui la faute ? demande Dana.

— Elle a raison, Jane, dit tante Ina. Tu ne fais jamais d'effort.

Pourquoi se liguent-elles toutes contre moi ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ?

— A quoi rime tout ça ? rajoute Mamie. Les Fishkill vont nous entendre. Changeons de sujet, pour l'amour du ciel, c'est le mariage de Dana.

Je regarde les Fishkill. Elles sont occupées à parler de tout et de rien et à se faire manucurer.

Elles ne font absolument pas attention à nous.

— Très bien, dit Dana. Changeons de sujet. Nous disions donc que nous étions toutes impatientes de rencontrer Timothy.

C'est ce qu'on appelle retourner le couteau dans la plaie...

— Il va venir à la cérémonie, n'est-ce pas ? demande tante Ina. De nos jours, certaines personnes viennent juste pour la réception. C'est incroyable, quel manque de savoir-vivre !

Respire, Jane, respire.

— Euh, j'ai bien peur qu'il ne puisse pas venir du tout. Il est de garde.

— C'est un peu tard pour me le dire, rétorque Dana. Sait-il que ça coûte 225 dollars par personne ?

Cette garce ! Quelle sale garce ! Je regarde Dana droit dans les yeux.

— Ne t'inquiète pas, je paierai sa part.

— Ce n'est pas le problème. C'est un manque de délicatesse. C'est tout.

— Tu aurais pu nous prévenir, ajoute tante Ina en hochant la tête d'un air pensif.

Je me mets à hurler comme une hystérique.

— Je suis désolée, ça vous va ? Je suis désolée. Oh ! mon Dieu !

Tout le clan Fishkill se retourne et me regarde avec des yeux ronds. Mamie feuillette son magazine pour se donner une contenance.

— Tu sais quoi, Jane ? dit Dana en me regardant droit dans les yeux. Je commence à en avoir un peu marre de ton attitude. Marre de la façon dont tu parles à ma mère, de ton égoïsme, de ton manque de maturité. Et j'en ai marre que ma mère se fasse tant de souci pour toi alors que tu es trop égoïste pour t'en préoccuper.

J'en reste sans voix.

— Voyons, ce n'est ni le moment ni le lieu, intervient tante Ina. Profitons un peu de cette belle matinée ! Nous sommes dans un salon de beauté. Et si nous dégustions un peu de thé ?

— Excusez-moi, je dois aller aux toilettes.

Sur ce, je soulève mon pied dégoulinant d'eau, ce qui fait sursauter la pédicure...

Dès que je franchis la porte de la minuscule salle de bains, je me laisse tomber sur le siège, prise de frissons. Comment osent-elles ! Mais comment osent-elles !

Puis le chagrin succède à la colère. Je me retrouve en train de pleurer. De grosses larmes roulent le long de mes joues, coulent jusqu'à ma bouche.

On frappe à la porte.

— Jane, ça va ?

C'est tante Ina.

Je suis assise là, transie de froid. Mes larmes redoublent.

— Ma petite Jane, ouvre-moi, je t'en prie. Je veux te parler.

Je me lève et j'ouvre la porte, regardant obstinément le plancher. Tante Ina se glisse dans la

minuscule pièce et ferme la porte derrière elle. Je me rassieds sur l'abattant.

— Jane, écoute. Dana est sur des charbons ardents en ce moment. Il faut la comprendre, c'est son mariage, et...

— Timothy m'a laissée tomber. Depuis presque deux semaines.

Je me cache le visage dans les mains.

— Jane, pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demande tante Ina en se mettant à genoux pour être à ma hauteur.

Elle me prend les mains et les serre très fort dans les siennes.

— Dis, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je sais pas.

— Je suis tellement désolée pour toi, ma chérie. Que s'est-il passé ?

Je hausse les épaules.

— Il me plaisait vraiment, tu sais. Je pensais qu'il m'aimait aussi, mais non. Ou alors ça ne l'intéressait plus. Bref, peu importe, il m'a larguée. Comme toujours. On me laisse toujours tomber.

Je me cache de nouveau le visage dans les mains.

— Et maintenant, Dana se marie, et la famille s'agrandit...

En disant ces mots, je réalise à quel point cette idée me mine... Tante Ina est tout simplement médusée par ce qu'elle découvre.

— Jane, mais tu ne vas pas nous perdre. Tu ne vas pas *me* perdre. Te rends-tu seulement compte combien je tiens à toi, ce que tu représentes pour moi ? Tu es le seul enfant de ma sœur.

— Si tu savais comme elle me manque !

— A moi aussi, ma chérie. Tu sais, c'était aussi ma meilleure amie.

Ma mère n'a pas été *ma* meilleure amie. Je n'aurais pas aimé ça, et c'est seulement maintenant que je comprends pourquoi. J'aurais eu trop peur d'être aussi proche d'elle, peur de trop m'investir dans cet amour pour finir par la perdre, comme j'ai perdu mon père. Mais elle n'est plus là.

Je m'effondre dans les bras de tante Ina.

— Je regrette tellement de m'être comportée comme une gamine.

Tante Ina me presse contre elle en caressant mes cheveux.

— Tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas te passer un peu d'eau et te refaire une beauté pendant que je t'attends dehors. J'ai quelque chose à te donner.

Après m'avoir serrée une dernière fois dans ses bras, elle s'en va. Je m'écroule de nouveau sur le siège des toilettes, le visage enfoui dans un monceau de papier toilette. Puis je saute sur mes pieds et je vais me passer un peu d'eau froide sur le visage. Je tamponne mes yeux gonflés avec un essuie-main en papier brun rugueux.

En sortant, je retrouve tante Ina qui m'attend sagement. Elle a une petite boîte dans la main.

Mamie et Dana n'ont d'yeux que pour nous.

— Je veux que tu le portes aujourd'hui, dit tante Ina en me tendant la boîte. Vas-y, ouvre-la.

Je soulève le couvercle, et j'en ai le souffle coupé... C'est le fin collier de perles que ma mère avait l'habitude de mettre pour les grandes occasions. J'effleure les perles anciennes du bout des doigts, l'œil de nouveau humide.

— J'ai donné ce collier à ta mère le jour de ta naissance. Elle avait vingt-neuf ans, et je comptais te l'offrir le jour de tes vingt-neuf ans ; mais je pense qu'elle aurait aimé que tu le portes le jour du mariage de Dana.

— Pourquoi ? dis-je dans un murmure.

— Tu te souviens... la semaine avant sa mort, nous pensions tous que ta maman n'avait qu'une mauvaise grippe. Eh bien, Dana a passé beaucoup de temps avec elle pendant ces quelques jours. Elle était au collège à l'époque, et tu sais qu'elle n'avait que deux choses en tête : courir les garçons, et jouer les pom-pom girls. Pourtant, elle a rendu plusieurs fois visite à ta mère, juste pour lui parler. Elle lui glissait à l'oreille les derniers potins sur ses flirts, sur ses cours. Pour la faire rire.

Si seulement j'avais pu la faire rire, moi. Et si seulement ça n'avait été qu'une grippe... Mais c'était une forme sournoise de cancer.

Je ne savais pas que Dana lui avait consacré tous ces instants. En fait, il y a des tas de choses que j'ignorais. Je réalise maintenant l'impact qu'ont eu sur moi la mort de mon père, puis celle de ma mère. Chaque fois que je suis confrontée à la perte réelle ou imaginaire d'un être que j'aime, je m'écroule. C'est ce qui s'est passé avec Max quand il m'a quittée pour une autre femme... Maintenant, j'imagine que tante Ina va me délaisser pour s'occuper de sa nouvelle famille...

— Merci, tante Ina.

Je lui saute au cou. Elle m'embrasse sur la joue.

— Allez, mets ce collier dans ton sac à main. Et fais-moi le plaisir de regrimper sur cette chaise. Tu vas rater ta séance de pédicure.

Je reprends place au côté de Dana. J'ai toujours la boîte à la main.

— Dana, est-ce que tu accepterais de porter ce collier pour ton mariage ?

Elle me fixe un instant et hoche la tête. J'ai compris que j'avais une nouvelle amie.

L'hôtel Plaza brille de tous ses feux sous le soleil de ce début d'après-midi.

Je me trouve à l'est de la Cinquième Avenue, à l'endroit précis où j'étais avec mon père la veille de sa mort, le jour où il m'a promis un grand mariage au Plaza si je réussissais à trouver l'homme de ma vie. C'est étrange, mais ces souvenirs me font du bien. Ils s'insinuent en moi peu à peu, m'envahissent tout entière...

Je n'ai pas trouvé l'homme de ma vie, mais je réalise soudain que ce n'était pas le propos de mon père. Ce qu'il voulait pour moi, c'était que je sois heureuse, sereine, en paix avec moi-même. Cette recherche du bonheur était à ses yeux une véritable quête. Pas quelque chose que l'on obtient d'un coup de baguette magique, ou en se jetant à corps perdu dans les rendez-vous bidons, par désespoir. Ce qu'il voulait me dire, c'est que *je ne devais pas avoir peur de cette quête*.

Je suis arrivée en taxi avec tante Ina, Dana et Mamie ; les Fishkill nous ont suivies dans un autre taxi. Le photographe de Dana a fait des photos de toutes les demoiselles d'honneur dans les jardins de l'hôtel et à Central Park, puis tout le monde est allé se changer dans les vestiaires près de la salle de bal. Un réceptionniste m'accompagne pour me montrer le chemin. Il s'appelle Glen et a l'air tout droit sorti d'un club d'étudiants. J'ai dit à tante Ina que je voulais faire moi-même quelques photos et que je les rejoindrais dans cinq minutes.

Je sors mon appareil jetable de ma pochette brodée de perles (un cadeau de Dana pour ses demoiselles d'honneur) et je prends une magnifique photo de l'hôtel Plaza tel que mon père l'a connu. Puis je traverse la rue pour pénétrer dans le majestueux bâtiment, la robe sur l'épaule et les chaussures dans un sac.

Je descends les marches pour rejoindre le vestiaire exclusivement réservé aux demoiselles d'honneur. Karen, les deux Julie et toutes les autres sont déjà là, en train d'enfiler leur robe. Elles ont toutes le même vernis à ongles — le *Rose Précieux* — sur les orteils...

— Oh ! mon Dieu ! Jane, je n'en reviens pas de te voir superbe à ce point. J'adore ta coiffure ! s'exclame l'une des deux Julie.

— Et ton maquillage est parfait, ajoute Karen. Tu es vraiment belle.

C'est drôle, est-ce parce que je n'ai pas une attitude arrogante qu'elles font assaut de compliments ? Ou sont-elles toujours comme ça ? Je sens qu'il faut que je m'ouvre davantage aux autres, qu'il est temps pour moi de voir les choses et les gens différemment. Et je m'inclus dans le lot...

— Qui m'aide à enfiler ma robe ? demande Dana en faisant irruption dans le vestiaire avec tante Ina. Karen, à toi l'honneur !

Nous sommes toutes en cercle autour de Dana pendant que Karen fait son travail de première demoiselle d'honneur : une fermeture à glissière par-ci, un bouton par-là, un geste de la main pour donner du gonflant à la robe... Puis elle fait un pas en arrière pour juger du résultat, et tout le monde retient son souffle. Dana a l'air d'une princesse. Ses cheveux blonds sont coiffés court, avec des petites mèches folles. Elle porte sur la tête une fine parure de perles ornée de boutons de rose. Son maquillage est très discret : un peu de blush sur les joues, une touche de gloss sur les

lèvres. Ses yeux bleus n'ont jamais été aussi clairs, aussi brillants. Et cette robe ! Simple mais élégante, elle est splendide. Le corsage de satin style Empire est orné à la taille d'une rangée de perles, et la jupe s'évase comme une tenue de danseuse jusqu'au sol. Dana est émue, elle se retourne pour voir l'arrière de sa robe dans l'immense glace qui va du plafond au plancher. Puis elle se tourne vers nous, rayonnante de bonheur.

— Regardez ce que je porte. D'abord, voici « du vieux ».

Elle lève le bras. A son poignet, un fin bracelet en diamants, un bijou de famille offert par la mère de Larry.

— Et maintenant, « du neuf », dit-elle en montrant sa robe. Et regardez un peu ce qu'on m'a prêté...

Elle sort de son sac la boîte que je lui ai remise.

— Jane, tu peux m'aider à le mettre ?

Je souris et je passe autour de son cou la fine rangée de perles de ma mère. Et je reste là, béate d'admiration devant le bijou, devant *Dana*. Un murmure parcourt le groupe des filles, plus éloquent que des mots.

— Et pour finir, voici « du bleu », s'exclame Dana en battant des cils et en ouvrant tout grands ses yeux... d'un bleu intense !...

On frappe à la porte. C'est oncle Charlie.

— Il te reste une demi-heure avant l'arrivée du photographe, dit-il à travers la porte. Ensuite, nous ferons une mini répétition du cortège, et après... que la fête commence !

— Et maintenant, mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît. Je demande un roulement de tambour et un tonnerre d'applaudissements pour accueillir, pour la première fois en public... M. et Mme Fishkill !

Les deux cent cinquante invités applaudissent et poussent des cris de joie tandis que Dana et Larry pénètrent dans la somptueuse salle de réception, un sourire éclatant aux lèvres. Les jeunes mariés s'arrêtent au centre de la pièce, et l'orchestre commence à jouer *The Wind beneath my Wings*. Je suis si émue pour Dana que je ne songe pas un seul instant à la critiquer pour le choix de l'orchestre. Tandis que Larry entraîne sa jeune femme dans un pas de danse langoureux, je cherche Natasha dans la foule des invités. Je l'aperçois enfin, coincée entre une femme à sa gauche et un homme à sa droite. S'agit-il de l'Homme à la Péniche ? Il paraît un peu jeune pour Natasha, trop jeune pour posséder un bateau de ce genre.

Pendant toute la cérémonie, j'ai déjà repéré Natasha une ou deux fois, mais je n'ai pas prêté attention à son cavalier. J'étais bien trop occupée à réfléchir à ce que j'allais dire pour expliquer *la chaise vide* à côté de moi...

Après la chanson des mariés, le chef d'orchestre — très imbu de lui-même — entame un autre slow tout aussi ennuyeux que le premier. Ça me permet de partir à la recherche de ma table : une table pour quatre, avec *la chaise vide* à côté de moi. Je me fraye un chemin vers la table quarante-deux en faisant un petit signe à tante Ina et oncle Charlie qui viennent de s'élancer sur la piste de danse. Natasha a eu la même idée que moi. Elle dépose sa pochette du soir sur notre table et s'assied pour regarder les gens évoluer. Avant même que j'aie pu l'approcher, quelqu'un l'a déjà

invitée à danser. L'Homme à la Péniche, je suppose. Il a dans les trente-cinq ans. Je me laisse tomber sur mon siège et je commence à grignoter un petit pain rond que j'ai pris dans la corbeille. Cette chaise vide à côté de moi me hante l'esprit, mais pas au point d'avoir envie de ramper sous la table. Je ne me sens pas trop mal. Au moment d'attaquer la seconde moitié de mon petit pain, j'ai la sensation qu'on me regarde. Je me retourne et me retrouve les yeux dans les yeux avec un type assez mignon. Je dirais même, très mignon. Il a quelque chose du Dr Joel Fleishman, vous savez, ce type de la série *Northern Exposure*, celui qui part pour l'Alaska ! Il me sourit, mais timidement, comme s'il craignait que je ne sois accompagnée. Avant que j'aie pu lui rendre son sourire, des grappes d'invités s'interposent dans ma ligne de mire. Et la musique s'arrête.

Natasha rejoint notre table, seule.

— Salut, Jane ! Tu es super belle.

Ça fait toujours plaisir !

— Merci, toi aussi.

Ça pour être belle, elle l'est ! Elle porte une splendide robe rose pâle, d'un tissu d'une finesse incroyable, et légèrement chatoyant. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Natasha vient s'asseoir en face de moi.

— Tu veux que je te dise ? Ce matin, j'étais épuisée !

Ce disant, elle a l'air épanouie...

— Et ça t'excite à ce point-là, d'être épuisée ?

— C'est parce que c'est la toute première fois que je ressens quelque chose à cause du bébé. Je veux dire, physiquement.

Elle appuie sa main sur son ventre et sourit.

— Dis-moi, où est Sam ? Je meurs d'envie de le rencontrer.

Natasha regarde ailleurs, vers la foule.

— Il ne viendra pas.

— Il ne viendra pas ? Mais pourquoi, il a raté son avion ?

— Je dirais plutôt qu'il l'a raté volontairement, dit Natasha en fixant le bout de ses chaussures. Il a rompu avec moi il y a plusieurs semaines. Je voulais te le dire, mais je n'ai pas pu...

J'ouvre de grands yeux, complètement abasourdie par la nouvelle. Mais comme je comprends ce qu'elle doit ressentir en ce moment !

— Oh ! je suis désolée, Natasha ! Quand est-ce arrivé ? L'orchestre est en train de jouer une chanson de Shania Twain, si fort que Natasha prend sa chaise et la glisse à côté de moi pour éviter de se casser les cordes vocales !

— Tu te rappelles la nuit où j'ai débarqué chez toi vers minuit ? Il venait de m'annoncer qu'il avait rencontré quelqu'un d'autre, que c'était fini entre nous, et que j'étais trop collante. Trop en manque d'affection.

— Mais, et ton bébé ? Je croyais qu'il était heureux...

Natasha inspire un grand coup.

— Je t'ai menti. Il était tout sauf heureux. Il m'a accusée de m'être fait mettre enceinte exprès, puis il m'a dit qu'il n'était sûrement pas le père, mais qu'il m'aiderait quand même à me faire avorter. Depuis quelque temps, ça n'allait déjà plus tellement entre nous. C'est pour ça que j'étais contente de faire une petite escapade de deux mois à New York, seule. Mais je pensais que tout s'arrangerait... Et quand j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai espéré qu'il serait touché au plus profond de lui. J'avais tort. Pour moi, ça a été comme un coup de massue !...

La voix de Natasha se brise. Elle ferme un instant les yeux.

— Jane, tu n'es pas fâchée que je t'aie menti ? Mais j'avais vraiment trop peur, et puis je me sentais si humiliée ! Les mots ne sortaient pas, tu comprends...

Et comment ! Qui peut la comprendre mieux que moi ! Si nous n'étions pas aussi malheureuses toutes les deux, je hurlerais probablement de rire devant le ridicule de la situation. En plus, j'ai quelques scrupules (comme dirait tante Ina) à me plaindre... Moi, je me retrouve peut-être sans cavalier à un mariage, mais pour elle c'est plus grave : elle attend un enfant, sans mari, sans petit ami et sans parents ! Heureusement qu'il lui reste des amis.

— Tu dois me trouver pathétique, non ? demande Natasha, les yeux fixés sur son assiette vide.

Je lui souris.

— Au contraire. Je te trouve formidable. La femme la plus forte que je connaisse. Je t'admire beaucoup, tu sais. Crois-moi, je suis sincère.

Elle lève les yeux sur moi, et je comprends soudain ce qui rend Natasha Nutley irrésistible aux yeux de tous. Ce je-ne-sais-quoi dont j'ai toujours rêvé de découvrir le secret, et qui m'apparaît à présent si évident.

C'est sa vulnérabilité. A travers sa beauté, sa force et son apparente « vie de rêve », tout en elle respire la *fragilité*. Pas de faiblesse, pas de crainte. La fragilité.

Et c'est justement ça que j'ai tant redouté laisser transparaître toute ma vie... La peur de trahir *ma propre fragilité* m'a toujours empêchée de m'affirmer. Je n'ai été que spectatrice de la vie des autres, toujours sur la défensive et prête à attaquer pour me protéger.

— Et moi, je trouve que tu n'es pas mal non plus, me confie Natasha, en réussissant à sourire. Alors, où est-il, ce fameux docteur ?

— En train de faire l'amour avec une autre !

C'est curieux, j'ai prononcé ces mots presque sans douleur.

L'orchestre attaque le thème de *Dirty Dancing*.

— Lui aussi m'a larguée depuis un moment.

— Ce n'est pas vrai ! Oh ! je suis désolée pour toi !

Mon cœur cogne un peu dans ma poitrine.

— Ne t'en fais pas, ça va. Tu veux que je te confie un secret ? Lorsque je t'ai donné rendez-vous au Blue Water Grill, en juin, je ne le connaissais pas encore...

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Je voulais t'impressionner, alors j'ai menti et je t'ai servi cette histoire de petit ami riche et

beau. Seulement, il fallait que je trouve un mec pour venir avec moi au mariage... Alors on m'a arrangé une série de rendez-vous qui n'ont pas marché. Sauf un : Timothy, le médecin. Avec lui, ça a marché... jusqu'au mois dernier, il y a deux semaines pour être précise. J'étais paniquée, j'ai ramé pour trouver un remplaçant, pour ne pas me sentir seule à cette table avec toi. C'est lamentable, tu ne trouves pas ?

— Jane, ne dis pas ça. C'est à cause de moi que tu as fait tout ça ?

— Je me suis toujours sentie un peu en retrait par rapport à toi, pas à la hauteur. Ça dure depuis des années, depuis le collège en fait. Et puis, j'ai enfin appris à te connaître, et alors j'ai réalisé que tu étais une personne comme moi, comme les autres.

Au fait, quand ai-je enfin compris tout ça ? Peut-être en ce moment même...

Et si c'était ça que j'ai le plus haï en elle ? Le fait qu'en dépit de tout ce que la vie lui a apporté, ce n'est finalement qu'une femme comme les autres. Comme moi.

Elle sourit.

— Donc, Timothy et toi avez flashé l'un pour l'autre. Et après ?

— Eh bien, il m'a larguée pour une rouquine. Je les ai surpris ensemble dans un bar.

Natasha secoue la tête.

— Ces hommes, quelle plaie ! Ils nous en font vraiment voir.

— Ah ça oui !

— Mais d'un autre côté, que ferait-on sans eux ? Malgré tout, ils sont super, non ? Je dirais même *irrésistibles* !

— Tu as raison. Difficile de s'en passer.

Nous éclatons de rire.

Natasha sirote son verre d'eau glacée où une rondelle de citron surnage entre les icebergs.

— Je te signale qu'il y a un type là-bas qui n'arrête pas de te regarder depuis dix minutes. Il est super beau.

Laissez-moi rire. S'il regarde vers nous, c'est forcément pour elle. Je suis le regard de Natasha : tiens, c'est *l'Homme de l'Alaska*. Mince, c'est vrai qu'il est beau. Et on dirait qu'il me cherche. La fille qui l'accompagne doit sûrement être aux toilettes... Un type aussi bien que ça ne peut pas être ici seul. Impossible. Voilà que l'orchestre se met à jouer *Hit Me Baby One More Time*, le tube de Britney Spears. La piste de danse est assaillie par les invités, jeunes et moins jeunes.

Je mords de nouveau dans mon petit pain.

— C'est vrai qu'il n'est pas mal. Avec un peu de chance, il va peut-être m'inviter à danser.

— Et si tu lui demandais, *toi* ? suggère Natasha.

— On verra. Plus tard...

Il ne faut pas trop y compter ! Dans quelque temps, je me risquerai peut-être à le faire, quitte à ce qu'on m'envoie balader. Mais pour aujourd'hui, j'ai eu mon compte. C'est largement suffisant pour un seul mariage !

— Je suis désolée pour cette histoire avec Sam. Mais dis-moi, comment arrives-tu à gérer tous tes problèmes ?

— J'ai décidé de vivre au jour le jour, en pensant surtout au bébé. J'essaie de faire ce qui est bien pour lui... ou pour elle.

— Ça me paraît une excellente idée.

Natasha prend un air gêné.

— Oublie ça, je dis n'importe quoi ! En fait, j'ai une trouille bleue. Mais je pense que je ne m'en sortirai pas trop mal, que je serai une bonne mère. Tu sais, Jane, je l'aime déjà tellement, ce bébé ! Tu ne peux pas savoir à quel point.

— Je suis convaincue que tu seras une mère formidable. Je n'en doute pas une seconde.

Elle lève son verre, moi le mien.

— Buvons à notre santé et à la réalisation de tous nos souhaits !

Nous trinquons.

— Alors, tu restes à New York pour de bon ?

Elle hoche la tête.

— Oui. C'est chez moi, ici. Et j'aime bien l'idée d'être près de ma tante Daphné et de mes parents, même s'ils me détestent.

— Je suis sûre qu'ils finiront par venir te voir, Natasha. J'en suis certaine. Tu m'as bien dit que ta tante et ton oncle ont promis d'essayer de les faire changer d'avis ? Et puis, si tu restes ici, que dirais-tu de participer à notre prochaine Nuit du Flirt ?

— C'est quoi, ça ?

— Tous les vendredis soir, ma copine Eloïse — tu sais, celle que tu as rencontrée à la Posh le jour de l'annonce de ma promotion —, notre amie Amanda et moi, nous nous rencontrons dans un bar ou un restaurant pour papoter pendant des heures. C'est une tradition vieille de six ans !

Natasha est touchée.

— Je serai ravie de venir, vraiment. Et puisqu'on parle d'invitations, comptes-tu aller assister à la réunion de Forest Hills en octobre ?

Tiens, j'avais oublié. C'est vrai qu'on fête les dix ans du collègue.

— Je n'avais pas l'intention d'y aller. Et toi ?

— J'aimerais bien... à condition que tu viennes. Et tu sais ce qui me ferait le plus plaisir, ce serait d'y aller accompagnée de mon amie... De toi, Jane.

Cette fois, c'est moi qui suis touchée...

— Tope là !

J'ai de nouveau l'impression qu'on me regarde. C'est encore *l'Homme de l'Alaska*. Nos regards se croisent un instant, puis son attention est détournée par le type entre deux âges assis près de lui. Mais il y a tellement de monde autour de sa table que je n'ai pas réussi à voir qui est assis à sa droite. Une copine ? Est-ce qu'il aurait des vues sur moi s'il était accompagné ?

— Invite-le à danser, insiste Natasha. Vas-y, qu'est-ce que tu risques !

— Et si jamais il dit non ?

— Et s'il disait oui ?

— D'accord, mais s'il dit *non* ?

Natasha éclate de rire.

— Mais il peut aussi dire *oui*. Allez, fonce !

Je me lève d'un bond pour n'être pas tentée de me dégonfler. Mais apparemment, *l'Homme de l'Alaska* a eu la même idée. Il est debout juste à côté de moi !

— Vous dansez ? me demande-t-il en s'efforçant de couvrir la voix tonitruante de Madonna.

Un mètre quatre-vingts, smoking, brun, cheveux légèrement ondulés. Des yeux brun foncé, une peau parfaite. Je lui donne trente ans, trente et un peut-être ? Est-il bien nécessaire d'ajouter qu'il est hyper beau ?

Je réponds par un sourire. Reçu cinq sur cinq ! Il me prend la main et me guide vers la piste de danse déjà très encombrée. Je me retourne vers Natasha et je lui fais une mimique significative... Elle me répond en levant le pouce en l'air avant de se faire enlever par un sosie de George Clooney qui l'entraîne à son tour sur la piste...

Il y a tellement de bruit qu'il m'est impossible de parler à mon cavalier, ni même de lui demander son nom. Nous dansons, nous flirtons, nous tourbillonnons sans dire un mot. Puis l'orchestre joue un morceau des Backstreet Boys ! Je ne peux m'empêcher de rire. Quand le chanteur attaque la première note d'une chanson de Frank Sinatra, *l'Homme de l'Alaska* me prend la main et m'enlace, et voilà que je me retrouve en train de danser un slow langoureux avec Frankie sur la piste de l'hôtel Plaza.

Mais le *Dancing Queen* du groupe Abba succède à Frank... Renonçant au vacarme qui règne sur la piste, mon cavalier lève la main et me fait signe de le suivre. Au moment même où je vais m'asseoir à côté de lui sur un des cinq tabourets du bar, voilà tante Ina et oncle Charlie qui s'arrêtent à leur tour de danser. Abba, ce n'est vraiment pas leur truc. Un peu trop speed...

— Mamie est aux anges, me chuchote tante Ina à l'oreille. Elle voulait te présenter Ethan Miles, mais tu l'as coiffée sur le poteau.

Hein ? Ils ne vont pas encore essayer de me brancher sur l'Incinérateur ! Merci beaucoup, mais je suis encore capable de dénicher moi-même quelqu'un qui me plaît.

— En effet, je ne l'ai pas rencontré.

Dieu merci !...

— D'après toi, avec qui viens-tu de danser ?

Ce n'est pas possible. Je rêve ! *L'Homme de l'Alaska* est Ethan Miles ? Le voisin de Mamie, celui qui sort ses poubelles devant les gens. Celui qui joue aux échecs avec oncle Charlie et aide Mamie à transporter ses cabas de l'ascenseur à son appartement quand elle fait ses courses ! Je n'en crois toujours pas mes oreilles.

Il se retourne et me tend un verre de vin.

— Je ne connais toujours pas votre nom, dit-il avec un léger accent du Texas qui rend sa voix aussi sexy que le reste.

— Je m'appelle Jane, dis-je avec un léger sourire aux lèvres.

— Et moi Ethan.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Ça vous paraît si drôle que ça ? demande-t-il.

Ses yeux d'un brun presque noir ont une lueur malicieuse.

— Je vous expliquerai plus tard. Si nous dansions ?

Tandis qu'Ethan Miles m'entraîne dans un tourbillon sur la piste de danse de l'hôtel Plaza, je ferme les yeux... Puis je lève la tête vers les minuscules lumières scintillantes qui ornent le plafond. Je sais que ma mère et mon père me regardent...

Épilogue

Nous sommes le 14 février. C'est le jour des fiançailles... Au bras de mon bien-aimé, j'arbore avec fierté mon cadeau de la Saint-Valentin, des petites boucles d'oreilles adorables en diamant de chez Tiffany's.

Attendez, que ce soit clair ! Je n'ai pas dit qu'il s'agissait de *mes* fiançailles ! Ce sont celles d'Amanda et de Jeff.

Jeff a abordé la question la veille de Noël, et il a offert à Amanda un énorme diamant. Deux carats ! La réception a lieu dans un restaurant du West Village. Toute la famille d'Amanda a pris l'avion pour y assister. Ils ont le physique type des gens de la Louisiane : très grands et très blonds.

Ethan et moi venons de fêter notre sixième mois ensemble — une période d'observation — avec un voyage à Negril, en Jamaïque. Tante Ina, oncle Charlie, Dana, Larry et Mamie étaient tous persuadés qu'il me demanderait en mariage pendant notre séjour.

J'ai l'impression que nous nous dirigeons peu à peu sur cette voie. Mais six mois, c'est court pour bien se connaître. Nous avons encore des tas de choses à apprendre l'un de l'autre... Nous avons encore à apprendre à nous aimer. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'avoir tout le temps devant moi...

Dana et Larry ont acheté une grande maison à Chappaqua, près des Clinton et des Welle. Ils ont fait bon usage de tout leur attirail de cuisine d'inspiration française en organisant barbecue sur barbecue dans leur immense arrière-cour. J'ai été invitée avec Ethan à leur pendaison de crémaillère et à deux des barbecues. Dana a dit en blaguant que j'hériterais de toute la fortune de notre grand-tante Gertie, maintenant que je suis avec Ethan (dont Mamie est toujours folle !). Je dois admettre que j'ai compris le pourquoi de toutes ces histoires...

Une Natasha Nutley enceinte jusqu'aux yeux est en train de bavarder avec deux autres futures mères. Natasha est devenue très proche d'Amanda. Elles se sont trouvées des points communs à la première Nuit du Flirt à laquelle Natasha a participé, en août dernier. Ça a également fait tilt entre Eloïse et Natasha : dès qu'il s'agit d'aller dévaliser les magasins, elles sont inséparables.

Les parents de Natasha ne se sont toujours pas manifestés, mais elle espère qu'ils changeront d'attitude à la naissance du bébé. Je l'espère, moi aussi. La tante de Natasha, Daphné, a promis d'assister au baptême, et je ne serais pas surprise de voir sa maman débarquer aussi, l'œil humide... La naissance est prévue d'ici à peu près trois semaines. Natasha a déjà passé en revue quelques centaines de prénoms, mais finalement, elle a décidé de voir d'abord le bébé avant de faire son choix. Elle a terminé ses Mémoires quelques jours avant *Thanksgiving Day*. J'en ai donné une édition annotée à Jeremy pour recueillir ses louanges (à propos, Jeremy a épousé la femme de chez *Vogue* en décembre dernier. Un mariage intime au Plaza... rien que la famille).

Star Story doit sortir en décembre prochain. J'ai obtenu de Natasha qu'elle signe un nouveau contrat pour une suite de sa biographie. Remke boit du petit lait, il y tenait tellement ! Le livre sera davantage axé sur l'auto-estime et la guérison que sur l'aspect « désintoxication et sexe ». Natasha travaille déjà dur sur le canevas.

Ces six derniers mois, il y a eu un tas de promotions à la Posh. Juste après le week-end du 1^{er} septembre, Eloïse est enfin devenue Directeur Artistique Adjoint. Elle était folle de joie. Elle a décidé de faire un break dans sa vie sentimentale, et de livrer une lutte sans merci à la nicotine. Elle est retournée aux réunions *Comment arrêter de fumer*. Elle a même réussi à stopper pendant deux mois.

Morgan Morgan a été nommée secrétaire d'édition. Elle est plus que jamais à l'affût de tout ! Quant à Remke, il s'est pas mal calmé depuis que Gwen, revenue de son congé de maternité l'esprit vengeur, a signé avec le Backstreet Boy.

Mister Opéra, alias Donald Martinelli, a déménagé le mois dernier. Ouf ! C'est une jeune femme très discrète qui occupe son appartement. Depuis qu'elle est là, je n'ai entendu aucun bruit indiscret...

Au fait, j'allais oublier ! Je suis finalement allée avec Natasha à la fête du collège, en octobre. Lisa et Lora Miner n'étaient pas là, Jimmy Alfonso non plus. Mais Robby Evers a fait le déplacement. Non, il n'est pas devenu un gros bonhomme tout chauve ! Il n'est pas non plus vendeur de voitures d'occasion. Il est plus beau que jamais. Et il a réalisé son rêve : être correspondant de presse à l'étranger. Il a d'ailleurs épousé une de ses collègues, Tatiana. Je n'ai pas demandé à Ethan d'assister à cette réunion parce que j'avais déjà un rendez-vous.

Naturellement, Natasha a été la reine de la journée. Et moi aussi, au risque de paraître immodeste ! Il faut dire qu'elle m'a fait une pub d'enfer : elle m'a présentée comme le plus grand éditeur de New York, ou presque. A la fin de la réunion, j'ai même été élue vous savez quoi ? *La-fille-qui-a-le-plus-changé* de sa classe... Et devinez quelle est *la-fille-qui-a-le-moins-changé* ? Natasha, bien sûr.

Ça nous a bien fait rigoler, toutes les deux. Quand je pense que Natasha n'a jamais été celle qu'on croyait... Et que moi, je viens seulement de commencer à changer !